This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

L'ESPRIT
DE
M. NICOLE,
OU
INSTRUCTIONS

SUR les Vérités de la Religion, tirées des Ouvrages de ce Grand Théologien, tant sur les Dogmes de la Foi & les Mysteres, que sur la Morale; & distribuées selon l'ordre des matieres de la Doctrine Chrétienne.

Ouvrage très-utile pour l'instruction, l'édification & la sanctification des Fideles.

A PARIS,

Chez G. DESPREZ, Imprimeur du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

588963-128

AVERTISSEMENT.

TOUT ce qui eſt ſorti de la plume féconde de M. NICOLE, a été & ſera toujours eſtimé & recherché des Amateurs du vrai & du ſolide. C'eſt ce que l'on peut conclure du grand nombre d'éditions que l'on a faites des Ouvrages de ce Grand Théologien.

En effet, peut-on lire ſes *Eſſais de Morale* & ſes *Inſtructions Théologiques*, ſans y reconnoître la profondeur de ſa ſcience, la ſupériorité de ſon génie, l'élévation & la ſolidité de ſes penſées, la juſteſſe & la force de ſes raiſonnements, auſſi-bien que la clarté & la préciſion de ſon ſtyle; les traits de ſon amour vif & ardent pour la vérité; enfin ſon zele pour la ſanctification des ames? On trouve dans les Ou-

vrages de ce Grand Homme toute la Religion développée d'une maniere admirable ; c'eſt ce qu'on appercevra dans ce Recueil, qui n'eſt compoſé que de ſes propres Textes qu'on a réunis ſous différents titres, & que l'on a diſtribués en dix-huit Chapitres & cent quarante Paragraphes, où ſont contenues les Vérités les plus importantes de la Religion. Ce ne ſont pas ſimplement des Penſées détachées, qui, pour l'ordinaire, ne ſatisfont point les Lecteurs ; mais ce ſont des Inſtructions ſuivies, qui, par le moyen de quelques liaiſons très-courtes, ont toute une autre beauté, & ſe feront lire avec plaiſir ; ainſi l'on ne peut douter qu'elles ne ſoient très-propres, non-ſeulement à porter la lumiere dans l'eſprit, mais même à toucher le cœur.

Comme on a eu principalement en vue de répandre l'Eſprit de M. Nicole, on a penſé que

588463-128

AVERTISSEMENT.

TOUT ce qui eſt ſorti de la plume féconde de M. NICOLE, a été & ſera toujours eſtimé & recherché des Amateurs du vrai & du ſolide. C'eſt ce que l'on peut conclure du grand nombre d'éditions que l'on a faites des Ouvrages de ce Grand Théologien.

En effet, peut-on lire ſes *Eſſais de Morale* & ſes *Inſtructions Théologiques*, ſans y reconnoître la profondeur de ſa ſcience, la ſupériorité de ſon génie, l'élévation & la ſolidité de ſes penſées, la juſteſſe & la force de ſes raiſonnements, auſſi-bien que la clarté & la préciſion de ſon ſtyle; les traits de ſon amour vif & ardent pour la vérité; enfin ſon zele *pour la ſanctification* des *ames? On trouve dans les Ou-*

vrages de ce Grand Homme toute la Religion développée d'une maniere admirable ; c'eſt ce qu'on appercevra dans ce Recueil, qui n'eſt compoſé que de ſes propres Textes qu'on a réunis ſous différents titres, & que l'on a diſtribués en dix-huit Chapitres & cent quarante Paragraphes, où ſont contenues les Vérités les plus importantes de la Religion. Ce ne ſont pas ſimplement des Penſées détachées, qui, pour l'ordinaire, ne ſatisfont point les Lecteurs ; mais ce ſont des Inſtructions ſuivies, qui, par le moyen de quelques liaiſons très-courtes, ont toute une autre beauté, & ſe feront lire avec plaiſir ; ainſi l'on ne peut douter qu'elles ne ſoient très-propres, non-ſeulement à porter la lumiere dans l'eſprit, mais même à toucher le cœur.

Comme on a eu principalement en vue de répandre l'Eſprit *de M. Nicole*, on a penſé que

il puiſſe ſe ſervir pour combattre des principes ſi conſtants, & des preuves ſi ſolides & ſi évidentes... Il ſe peut dire que vous avez écrit pour tout le monde : les grands, les petits, les doctes & les ſimples y trouvent leur compte.... Vous êtes en train & en poſſeſſion de dire ce qu'il vous plaît, & le monde reçoit avec une édification générale tout ce qui part de votre main.... Vous expliquez la Parole de Dieu avec tant de pureté, d'onction & de lumiere, qu'il ne tiendra qu'à nous d'en faire un uſage ſaint & utile, & de profiter de ce que le Saint-Eſprit nous dit.

EXTRAIT du Journal de Trévoux, Mai 1765, page 1326, au ſujet de L'ESPRIT DE M. NICOLE.

TOut le monde connoît le mérite des Ouvrages de M. Nicole ; mais ces Ouvrages ſont-ils auſſi lus qu'ils devroient l'être ?

La gravité des ſujets qui y ſont traités, la profondeur qui y regne, & plus encore la multitude des volumes détourne peut-être bien des perſonnes du Commerce avec un Auteur qui ne tend pourtant qu'à rendre meilleurs tous ceux qui le liſent. Il faut eſpérer que l'abrégé de ſes Ouvrages contribuera beaucoup à faire déſirer les Ouvrages mêmes, qui ſont généralement eſtimés. Cet Abrégé ne peut venir que d'une main habile, & d'un homme qui ne cherche que le vrai bien de ſes Compatriotes. Celui qui l'a dreſſé, ne s'eſt pas borné à extraire les penſées les plus fortes ou les plus ſaillantes de M. Nicole : il a raſſemblé les paſſages de ſon Auteur ſur la même matiere, & les a réduits ſous différents Chapitres; ce qui forme une Inſtruction ſuivie, un corps complet de Doctrine Chrétienne. Ceux qui ont les 23 volumes de M. Nicole, *feront bien de* prendre cet Abrégé,

qui ſera encore plus utile à ceux qui ne ſont pas en état de ſe procurer tout l'Ouvrage.

LETTRE
DE MADAME ***
A MONSIEUR ***,
Au ſujet du Livre intitulé, *L'ESPRIT DE M. NICOLE.*

*JE reçois, MONSIEUR, avec joie le don que vous me faites de l'*Eſprit de M. NICOLE: *heureuſe ſi j'en étois bien pénétrée, bien remplie! c'eſt un Auteur dont je fais le plus grand cas; la profondeur des idées, la ſolidité des raiſonnements, la piété ſage & éclairée qui regnent dans ſes Ecrits, annoncent par-tout le Philoſophe Chrétien; Philoſophie eſtimable, bien différente de celle qui ſe proſtitue à l'impiété, au déréglement des mœurs & à l'eſprit de ré-*

*volte contre les Puiſſances ; poiſons que l'on inſinue, en mille manieres, dans la plupart des Ecrits modernes. Je ne doute pas que l'Auteur de celui-ci n'ait fait ſon choix avec diſcernement ; je n'ai point encore commencé à le lire, parce que Madame *** qui eſt avec nous au*** m'a prié de le lui prêter. M. notre Curé déſire fort auſſi de le lire ; pour moi j'aime mieux différer un peu, & ne pas le lire à la hâte, chaque phraſe méritant d'être méditée dans un extrait ſi précieux. Quelqu'un avoit mis pour inſcription à une Bibliotheque,* Tréſor des remedes de l'Ame: *on en pourroit dire autant des Ouvrages de M.* NICOLE; *ſa plume ſavante s'eſt exercée ſur toutes ſortes de ſujets, relatifs à la Religion : je crois qu'on peut apprendre, dans ſes Ecrits, à déraciner tous les vices, & à calmer toutes les paſſions, vraies maladies de l'ame ; cet extrait en eſt comme l'élixir. Je ſouhaite que vos bonnes intentions & celles de ſon Auteur, ſoient ſecondées du*

ſecours d'en-haut, afin que ce Livre, bien recherché, ranime la Foi, la Piété, preſque éteintes dans ce ſiecle.

Je ſuis, &c.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *L'Eſprit de M. Nicole ſur les Vérités de la Religion, &c.* Des Extraits diſpoſés dans un bel ordre ſous différents titres, remettront ſous les yeux du Lecteur les inſtructions diſperſées dans les Ouvrages de ce Grand Homme. Il faut eſpérer que ceux qui ne connoîtroient M. Nicole que par cet Abrégé, n'en ſeront que plus excités à lire ſes Traités en entier. Je crois que ce Recueil ſera favorablement reçu du Public. A Paris, ce 12 Novembre 1764.

FOUCHER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre amé le ſieur Desprez, notre Imprimeur ordinaire & de notre Clergé de France, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *L'Eſprit de M. Nicole ſur les Vérités de la Religion*, ou *Inſtructions ſur les Vérités de la Religion*, &c. s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce néceſſaires. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *douze années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Im-

primeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, à peine de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele, ſous le contreſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; *qu'avant* de l'expoſer en vente, *le Manuſcrit qui* aura ſer-

vi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le ſieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit ſieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayants-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & *Lettres à ce* contraires. CAR tel eſt notre

plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-septieme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent soixante-cinq, & de notre Regne le cinquantieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 490, fol. 265, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 5 Mars 1765.

LE BRETON, *Syndic.*

AVIS.

ON avertit que l'on a mis à la fin de ce Volume une Table des endroits des Ouvrages de M. Nicole, d'où ſont tirés les Extraits dont ce Volume eſt compoſé, qui donnera aux Lecteurs la ſatisfaction de recourir aux ſources. Il faut obſerver que ce que l'on appelle communément, *Eſſais de Morale de M. Nicole*, compoſe vingt-trois volumes, tant *in*-12, qu'*in*-18, ſavoir :

Les Eſſais de Morale ſur différents ſujets ; les Lettres, & l'Explication des Epîtres & Evangiles des Dimanches de l'année, & des Myſteres, 14 vol.
Sept volumes de la Théologie, *ſavoir* :
Les Sacrements, 2 vol.
Le Symbole, 2 vol.

Le Décalogue,	2 vol.
Le *Pater*,	1 vol.
Le Traité de la Priere,	2 vol.
	23 vol.

On donne ce Recueil *in*-12 & *in*-18, pour les joindre, si l'on veut, aux Volumes de M. Nicole de même format.

TABLE

Des Chapitres & Paragraphes.

CHAPITRE I. DE DIEU, DE SA NATURE ET DE SES PERFECTIONS.

§. 1. *De l'Exiſtence de Dieu*, page 1
§. 2. *De la Nature de Dieu*, 8
§. 3. *De l'Eternité de Dieu*, 10
§. 4. *De l'Immutabilité de Dieu*, 12
§. 5. *De l'Indépendance de Dieu*, 16
§. 6. *De l'Immenſité de Dieu*, 18
§. 7. *De la Science de Dieu*, 20
§. 8. *De la Toute-puiſſance de Dieu*, 21
§. 9. *De la Providence de Dieu*, 23
§. 10. *De l'Unité de Dieu*, 28
§. 11. *De la Sainte-Trinité*, 30

CHAP. II. DES OUVRAGES DE DIEU.

§. 1. *De la Création du Monde*, 32
§. 2. *Des Anges*, 33
§. 3. *Des bons Anges*, 34
§. 4. *Des Démons*, 36

CHAP. III. DE L'HOMME.

§. 1. *De l'Homme conſidéré en lui-même*, 43

§. 2. *De l'état d'Innocence*, 49
§. 3. *Du Péché originel*, 52
§. 4. *Des suites du Péché originel*, 58
§. 5. *De l'Esclavage du Péché*, 60
§. 6. *De l'Ignorance*, 62
§. 7. *De la Concupiscence*, 66
§. 8. *Des Miseres extérieures de la vie*, 70
§. 9. *Des Nécessités de la vie*, 74
§. 10. *Des Maux de la vie*, 76
§. 11. *Du Travail*, 78
§. 12. *Du néant des choses du Monde*, 80
§. 13. *De l'état du Monde avant Jesus-Christ*, 84

CHAP. IV. DE JESUS-CHRIST.
§. 1. *De J. C. considéré en lui-même*, 86
§. 2. *De l'Incarnation de J. C.* 88
§. 3. *De la Vie de J. C.* 93
§. 4. *De la Doctrine de J. C.* 97
§. 5. *Du Sacrifice de J. C.* 101
§. 6. *De la Mort de J. C.* 104
§. 7. *De la Descente de J. C. aux enfers, & de sa Sépulture*, 107
§. 8. *De la Résurrection de J. C.* 111
§. 9. *De l'Ascension de J. C.* 116

CHAP. V. DU SAINT-ESPRIT, 118

CHAP. VI. DE L'EGLISE, 121

CHAP. VII. *DE LA COMMUNION DES SAINTS*, 127

CHAP. VIII. De la Mort ,
CHAP. IX. Du Jugement dernier ,
CHAP. X. De l'Enfer,
CHAP. XI. Du Paradis ,
CHAP. XII. Du Péché et des Passio
§. 1. *Du Péché conſidéré en lui - mêm*
§. 2. *Du Péché mortel* ,
§. 3. *Du Péché véniel* ,
§. 4. *De l'Orgueil* ,
§. 5. *De l'Amour-propre* ,
§. 6. *Du Luxe & de la Vanité* ,
§. 7. *De l'amour des Richeſſes* ,
§. 8. *De la Vie ſenſuelle & de l'Impu cité* ,
§. 9. *De l'Intempérance dans le boire manger* ,
§. 10. *Des Divertiſſements , Spectacl Bal , &c.*
§. 11. *Des Entretiens* ,
§. 12. *Des Viſites* ,
§. 13. *De l'Envie* ,
§. 14. *De la Haine & des Injures* ,
§. 15. *De la Colere* ,
§. 16. *De la Vengeance* ,
§. 17. *De la Pareſſe & de la perte du tem*
§. 18. *Du Sçandale & du mauvais ex ple* ,

DES CHAPITRES. xxj
Du Menſonge, 241
Des Louanges & de la Flatterie, 246
Des Jugements & des Soupçons téméraires, 250

XIII. Des Vices et des Défauts ituels.
De la vie du monde, 257
Des demi-Chrétiens, 260
Des obſtacles au Salut, 265
Des Tentations, 268
De la Coutume & des Préjugés, 272
Des Séchereſſes & de l'Inſenſibilité, 275
De la fauſſe Dévotion & de l'Hypocrie, 279
De la fauſſe Conſcience, 282
lée des Pécheurs, 285

XIV. Des Vertus chrétiennes.
De la Vertu conſidérée en elle-même, 289
De la Foi, 292
De la vie de la Foi, 296
De l'Eſpérance & de la Confiance tienne, 302
De la Crainte de Dieu, 306
De la Charité, 309
De l'Amour de Dieu, 312
De l'Amour du Prochain, 318
De la Piété, 323

§. 10. *De l'Humilité*, 327
§. 11. *De la Patience*, 335
§. 12. *De la Tempérance chrétienne*, 339
§. 13. *De la Vertu de Pénitence*, 343
§. 14. *De la Juſtice chrétienne*, 347
§. 15. *Idée des Juſtes*, 353

CHAP. XV. DES PRINCIPAUX DEVOIRS DE LA VIE CHRÉTIENNE.
§. 1. *Du Culte qui eſt dû à Dieu*, 356
§. 2. *De la Parole de Dieu*, 361
§. 3. *De l'Amour de la Vérité*, 366
§. 4. *De la Soumiſſion à la volonté de Dieu*, 374
§. 5. *Du Rapport des actions à Dieu*, 381
§. 6. *De l'Action de graces envers Dieu*, 387
§. 7. *De l'Amour des Ennemis*, 392
§. 8. *Du Support ou Tolérance du Prochain*, 396
§. 9. *De la Correction fraternelle*, 401
§. 10. *Du bon Exemple*, 406
§. 11. *De la Vigilance chrétienne*, 411
§. 12. *Du bon Emploi du Temps*, 417
§. 13. *Du Réglement de vie*, 427
§. 14. *De la Retraite*, 423
§. 15. *De l'Aumône*, 427
§. 16. *Du Jeûne*, 433
§. 17. *De la Civilité chrétienne*, 438

CHAP. XVI. DE LA GRACE.

§. 1. *De la Grace considérée en elle-même*, 442
§. 2. *De la nécessité de la Grace*, 445
§. 3. *De la gratuité de la Grace*, 447
§. 4. *De l'efficacité de la Grace*, 451
§. 5. *De la Prédestination*, 456
§. 6. *De l'incertitude du Salut*, 461
§. 7. *Du petit nombre des Elus*, 467

CHAP. XVII. DES SACREMENTS.
§. 1. *Des Sacrements en général*, 472
§. 2. DU BAPTÊME, 476
§. 3. *De la vie d'un Chrétien baptisé*, 482
§. 4. *De la rareté de la Grace du Baptême conservée*, 486
§. 5. DE LA CONFIRMATION, 492
§. 6. DE L'EUCHARISTIE, 496
§. 7. *De la Communion*, 501
§. 8. *Du Sacrifice de la Messe*, 507
§. 9. DE LA PÉNITENCE, 512
§. 10. *De la Conversion*, 515
§. 11. *De la Difficulté de la Conversion*, 520
§. 12. *De la fausse Pénitence*, 526
§. 13. *De la Contrition*, 532
§. 14. *De la Confession*, 538
§. 15. *De l'Examen de Conscience*, 543
§. 16. *De l'Absolution*, 545
§. 17. *De la Satisfaction*, 551
§. 18. *Des Confesseurs & Directeurs*, 557
§. 19. DE L'EXTRÊME-ONCTION, 562

§. 20. *Des Maladies*, 564
§. 21. De l'Ordre, 569
§. 22. Du Mariage, 577
§. 23. *Des Devoirs des Peres & Meres à l'égard de leurs Enfants*, 582
§. 24. *De la Vocation à un état*, 585

Chap. XVIII. De la Priere.
§. 1. *De la Priere considérée en elle-même*, 592
§. 2. *Des conditions de la Priere*, 597
Table des Extraits, 606

Fin de la Table.

L'ESPRIT DE M. NICOLE

Sur les Vérités de la Religion.

CHAPITRE PREMIER.

De Dieu, de sa nature et de ses perfections.

§. 1. *De l'Existence de Dieu.*

QUELQUES efforts que fassent les hommes pour effacer l'impression que la vue de ce grand monde forme naturellement, qu'il y a un Dieu qui en est l'auteur, ils ne sauroient l'étouffer entiérement, tant

elle a de racines fortes & profondes dans notre eſprit. Si ce n'eſt pas un raiſonnement invincible, c'eſt un ſentiment & une vue qui n'en ont pas moins de force que tous les raiſonnements. Il ne faut pas ſe forcer, pour s'y rendre ; mais il faut ſe faire violence pour la contredire.

La raiſon n'a qu'à ſuivre ſon inſtinct naturel, pour ſe perſuader qu'il y a un Dieu créateur de tout ce que nous voyons, lorſqu'elle jette les yeux ſur les mouvements ſi réglés de ces grands corps qui roulent ſur nos têtes ; ſur cet ordre de la nature qui ne ſe dément jamais ; ſur l'enchaînement admirable de ſes diverſes parties qui ſe ſoutiennent les unes les autres, & qui ne ſubſiſtent toutes que par l'aide naturelle qu'elles s'entreprêtent ; ſur cette diverſité de pierres, de métaux, de plantes ; ſur cette ſtructure admirable des corps animés ; ſur leur production, leur naiſſance, leur accroiſſement, leur mort. Il eſt impoſſible qu'en contemplant toutes ces merveilles, l'eſprit n'entende cette voix ſecrete, que tout cela n'eſt pas l'effet du hazard, mais de quelque cauſe qui poſſede en ſoi toutes les perfections que nous remarquons dans ce grand ouvrage.

En vain s'efforceroit-on d'expliquer

les reſſorts de cette étonnante machine, en diſant qu'il n'y a en tout cela qu'une matiere vaſte dans ſon étendue & un grand mouvement qui la diſpoſe & qui l'arrange, puiſqu'il faut toujours qu'on nous diſe quelle eſt la cauſe de cette matiere & de ce grand mouvement ; & c'eſt ce qu'on ne ſauroit faire raiſonnablement, ſans remonter à un principe immatériel & intelligent, qui ait produit, & qui conſerve l'un & l'autre.

Car quel moyen y a-t-il de concevoir que cette maſſe morte & inſenſible, que l'on appelle matiere, ſoit un être éternel & ſans principe ? Ne voit-on pas clairement qu'elle n'a dans elle-même aucune cauſe de ſon exiſtence, & qu'il eſt ridicule d'attribuer au plus vil & au plus mépriſable de tous les êtres la plus grande de toutes les perfections, qui eſt d'être par ſoi-même ? Je ſens que je ſuis infiniment plus noble que cette matiere : je la connois, & elle ne me connoît point ; néanmoins je ſens en même-temps que je ne ſuis pas éternel. Il faut donc qu'elle ait auſſi-bien que moi une cauſe de ſon être ; & cette cauſe ne pouvant être matiere, eſt ce principe immatériel & tout puiſſant que nous cherchons.

Mais s'il eſt ridicule de s'imaginer une matiere qui ſubſiſte par elle-même de

toute éternité, ſans cauſe & ſans principe, il l'eſt beaucoup plus de ſuppoſer un mouvement incréé & éternel : car il eſt clair que nulle matiere n'a dans ſoi-même le principe de ſon mouvement. Elle peut le recevoir d'ailleurs ; mais elle ne peut ſe le donner à elle-même. Tout ce qu'elle en a lui eſt toujours communiqué par quelque autre cauſe ; & quand elle a ceſſé de ſe mouvoir, elle demeure d'elle-même dans un éternel repos.

Qui a donc produit ce grand mouvement que nous voyons dans toutes les parties du monde, puiſqu'il ne naît pas de la même matiere, & qu'il n'y eſt pas attaché par une attache ſtable & fixe, mais qu'il paſſe d'une partie à une autre par un changement continuel ? Fera-t-on auſſi de cet accident un être éternel & ſubſiſtant par ſoi-même ? Et ne doit-on pas reconnoître que, puiſqu'il ne peut être ſans cauſe, & que cette cauſe n'eſt pas la matiere, il faut qu'il ſoit produit par un principe ſpirituel ?

Que ſi ce principe eſt néceſſaire pour produire ce mouvement, il ne l'eſt pas moins pour le régler & le borner à la meſure propre pour conſerver le monde, & ſans laquelle il le détruiroit : car, encore qu'on puiſſe bien s'imaginer que ce mouvement qui forme, arrange & diſ-

ſout tous les corps, eſt infini dans l'infinité des eſpaces, il eſt certain néanmoins qu'il eſt fini dans chaque partie, & que s'il étoit, ou plus grand, ou moindre dans ce monde viſible, il en changeroit toute la face, & le renverſeroit entiérement. Qui l'a donc réduit à cette proportion où il eſt? Et comment, dans l'infinité des dégrés dont il eſt capable, s'eſt-il trouvé juſtement dans celui qui a produit cet arrangement ſi admirable? La matiere d'elle-même eſt indifférente à recevoir un plus grand ou moindre mouvement. L'un ou l'autre détruiroit l'état préſent du monde, & le renverſeroit entiérement. D'où vient donc qu'il s'eſt trouvé dans cet équilibre ſi juſte? C'eſt par hazard, dit-on. On peut le dire de bouche; mais je ne ſais ſi on peut le dire ſérieuſement.

Mais, outre la matiere & le mouvement, nous découvrons encore dans le monde des êtres penſants, parce que nous ſommes aſſurés que nous penſons, & que nous faiſons avec raiſon le même jugement des autres hommes, & la conſidération de ces êtres nous mene encore plus directement à la connoiſſance de l'immortalité de notre ame, & enſuite à celle de l'exiſtence de ſon Créateur.

Si nous ne pouvons douter qu'il n'y ait dans le monde des êtres penſants, qui ne

ſont pas des corps, étant certain que ces êtres ne ſont pas éternels, qui en ſera le principe ? Ce ne ſera pas la matiere : car étant, pour le dire ainſi, un néant d'eſprit, comment pourroit-elle produire un eſprit ? Ce n'eſt pas auſſi un autre eſprit ſemblable, c'eſt-à-dire, que ce n'eſt pas l'ame des peres qui produit celle de leurs enfants. Car comment un eſprit pourroit-il tirer du néant un autre eſprit qui a des penſées & des volontés différentes des ſiennes, & ſouvent contraires ? Si l'eſprit produiſoit un eſprit, il le produiroit en penſant, il connoîtroit en ſoi cette force, il s'appercevroit de cet effet. Cependant qui s'en eſt jamais apperçu ? Tout ce qu'il y a donc dans le monde nous conduit à la connoiſſance du Créateur du monde, matiere, mouvement, eſprits. Toutes ces choſes nous crient, d'une voix aſſez intelligible, qu'elles ne ſe ſont pas faites elles-mêmes, & que c'eſt Dieu qui les a faites.

Quoique ces preuves de l'exiſtence de Dieu ſoient très-capables d'en perſuader ceux qui ont de l'intelligence & de la bonne foi ; néanmoins il ſe trouve quantité d'eſprits à qui ces preuves ne ſont point proportionnées ; & de plus elles ne pénetrent point ſi vivement l'eſprit, que la *certitude que la* Foi nous en donne : auſſi *voit-on que* tant que les hommes ne ſe

ſont ſervi que de leurs propres lumieres pour connoître Dieu, ce n'étoit qu'égaremens, incertitudes & erreurs. Il a donc fallu, pour établir une croyance ferme & pure de la Divinité, que Dieu même ſe manifeſtât aux hommes par des marques extérieures & ſenſibles, & leur preſcrivît ce qu'ils devoient croire de ſon être.

Les preuves hiſtoriques, c'eſt-à-dire, celles qui ſont tirées de ce que Dieu nous a fait connoître de lui-même par des faits certains & inconteſtables, ſont capables de faire le plus d'impreſſion ſur l'eſprit. Tels ſont les miracles de Moïſe, qui prouvent la vérité de tout ce qu'il rapporte dans le Pentateuque; ceux de Joſué & des autres Prophetes, qui la confirment; ceux de Jeſus-Chriſt & des Apôtres, qui autoriſent tout l'ancien Teſtament & le nouveau, & de plus les prophéties des Prophetes & celles de Jeſus-Chriſt.

Ces miracles & ces prophéties prouvent qu'il y a une intelligence ſupérieure à la nature de l'homme, à laquelle il eſt juſte de ſoumettre ſa raiſon à l'égard de ce qui nous eſt déclaré & ordonné de ſa part: car il eſt évident que l'homme agit plus raiſonnablement, en ſe ſoumettant à elle, qu'en demeurant ſous la conduite de ſa propre raiſon foible, aveugle & incertaine comme elle eſt. Quiconque fait des mi-

racles & des prophéties, a droit de se faire croire, s'il n'est pas contredit par un autre qui fasse de plus grands miracles & des prophéties plus claires. Or tous les Prophetes & les faiseurs de miracles rendent unanimement témoignage de Dieu, bien loin d'en contredire la croyance.

§. 2. *De la Nature de Dieu.*

PUISQUE nous devons adorer Dieu, il faut, d'une part, tâcher de s'en former une idée véritable, de peur d'adorer un fantôme & une fiction de notre imagination, au lieu d'adorer Dieu; il faut, de l'autre part, que cette idée véritable nous représente en Dieu ce qui est le plus capable de nous donner du respect & de la soumission pour sa grandeur. Puisque nous devons l'aimer, il faut tâcher de concevoir en lui tout ce qui peut servir à faire naître & à augmenter notre amour, qui ne peut naturellement se porter vers ce qu'on ne connoît point.

Dieu est esprit, & non-seulement il n'est pas corps, mais il est impossible qu'il le soit: car tout corps a des parties qui sont moindres que le tout, & qui ne sont pas le tout. Or il ne peut y avoir rien en Dieu qui ne soit pas Dieu: l'esprit est plus noble & meilleur que le corps, & rien ne peut être

plus noble, ni meilleur que Dieu.

De plus il n'y a rien en Dieu qui ne ſoit ſa ſubſtance, ſon eſſence, & en un mot, qui ne ſoit Dieu. C'eſt un être tout ſimple, ſans aucune diverſité, ni multiplicité de parties, quoique cet être tout ſimple, produiſe une infinité de divers effets, & ne puiſſe être connu par les hommes, que par différentes penſées, dont la multiplicité marque l'imperfection de la créature & la plénitude de l'être de Dieu, qui comprend tout dans ſon incompréhenſible ſimplicité.

Il faut conclure de cette vérité, 1°. Que Dieu étant eſprit, il faut l'adorer en eſprit, & que comme il eſt la vérité même, il faut l'adorer en vérité. 2°. Que tout culte qui n'eſt que corporel, eſt indigne de Dieu, s'il n'eſt joint à un culte ſpirituel. 3°. Que nous devons bannir de notre eſprit, en adorant Dieu, tous les fantômes corporels; & que nous devons dire à tous les corps, quelque beaux & éclatants qu'ils nous paroiſſent : vous n'êtes pas mon Dieu. 4°. Que nous ne ſommes pas faits pour les corps; que notre bonheur ne peut conſiſter dans l'amour des corps; & qu'ainſi il faut en détacher notre affection, & éviter de s'y lier. 5°. Que pour ſe délivrer de l'attache aux choſes corporelles, il eſt utile de s'en priver, &

de ſe ſéparer de tout ce qui nous y lie ; & ainſi l'eſſence de la nature même du culte que nous devons à Dieu, doit nous porter à fuir les ſpectacles & les plaiſirs des ſens ; & pour cela il eſt utile de s'appliquer à des objets ſpirituels & ſans corps, comme ſont les vérités de la Foi & les regles de la ſageſſe chrétienne.

§. 3. *De l'Eternité de Dieu.*

Il faut concevoir l'éternité de Dieu par rapport à l'être temporel des créatures, qui conſiſte en deux choſes.

1°. En ce que nous n'avons pas toujours été, & qu'il n'y a point de créatures dont l'être ne ſoit précédé par une éternité de non-être : car toute créature a commencé, & tout ce qui a commencé d'être, a devant ſoi une éternité pendant laquelle il n'étoit point ; mais il n'y a point de non-être qui précede Dieu ; il a toujours été ce qu'il eſt & ce qu'il ſera.

2°. En ce que, lors même que nous ſommes, nous ne poſſédons à la fois qu'une petite partie de notre vie & de notre être : car nous ne vivons que par la penſée & par l'amour. Or nous n'avons dans chaque temps qu'une bien petite partie de nos penſées & de notre amour ; & combien y a-t-il de nos penſées qui ſe ſont

échappées, & que nous n'avons plus ? Combien de nos connoiſſances ſont péries ? Combien de nos affections & de nos volontés ſe ſont évanouies ? Combien en aurons-nous que nous n'avons pas encore ? Et combien ce peu de penſées & de volontés que nous avons dans le temps préſent, eſt-il éloigné de la multitude de penſées & de volontés qui ſe ſont paſſées, & qui paſſeront ſucceſſivement par notre eſprit & par notre cœur ? Or tous ces changements que nous éprouvons, ſont autant de morts, puiſque nous ceſſons d'être ce que nous avons été, & autant de nouvelles vies, puiſque nous commençons de vivre d'une maniere dont nous ne vivions pas auparavant. L'un & l'autre eſt contraire à l'éternité de Dieu, qui n'a, ni commencement, ni fin en aucune choſe ; & c'eſt pourquoi aucunes de ſes connoiſſances & de ſes volontés ne paſſent, & il n'en aura jamais qu'il n'ait dans ſon préſent. Il n'y a point de paſſé, ni de futur à ſon égard. Il eſt tout ce qu'il a été & tout ce qu'il ſera. C'eſt un préſent éternel. Il poſſede tout ſon être à la fois & ſans ſucceſſion.

Les temps & les créatures ſucceſſives coulent devant cette éternité immobile, qui comprend en elle-même la durée paſſagere de toutes les choſes temporelles. Car Dieu, dans ſon éternité immuable, voit

invariablement toutes les diversités qui arrivent aux créatures. Il les voit toujours dans tous leurs différents états ; & quoique ces états soient successifs à l'égard les uns des autres, ils ne le sont point à l'égard de Dieu, parce qu'il les voit tous d'une même vue.

Delà il s'ensuit, 1°. Qu'il faut tirer une conséquence générale du néant des créatures, qui ne sont plus ce qu'elles ont été, & qui ne sont pas encore ce qu'elles seront, & qui ne possedent que leur être présent qui se réduit à fort peu de choses ; ce qui nous oblige à nous anéantir sous l'Etre éternel & immuable. 2°. Qu'il faut aspirer à cette éternité en la maniere que nous pourrons la posséder. Or les bienheureux la posséderont en quelque maniere, parce que la vue & l'amour de Dieu, qui feront leur béatitude, n'auront, ni vicissitude, ni changement ; c'est pourquoi il est dit, qu'ils loueront Dieu dans les siecles des siecles.

§. 4. *De l'Immutabilité de Dieu.*

Il faut concevoir l'immutabilité de Dieu par opposition à la mutabilité des créatures, sur laquelle on peut considérer que *nous ne voyons* dans le monde que changements perpétuels. Tout passe, tout fi-

nit : rien n'eſt ſtable, ni permanent. Non-ſeulement les particuliers, mais les Etats & les Royaumes ont leurs âges, leurs viciſſitudes & leurs révolutions. Ce ne ſont à tous moments que changements de théâtre. Les uns ſortent pour faire place à d'autres ; & l'on voit en moins de rien renouveller la face du monde.

Bien loin de trouver de la ſtabilité dans les choſes qui ſont hors de nous, nous n'en ſaurions trouver en nous-mêmes. C'eſt un flux & un reflux continuel de penſées & de mouvements. Nous ne voyons preſque jamais les mêmes objets d'un même œil. Ce qui nous paroît vrai, bon & utile aujourd'hui, nous paroîtra demain faux, mauvais & inutile. Nos affections & nos humeurs ſont encore plus changeantes que nos jugements. Nous éprouvons une variété perpétuelle de mouvements & de diſpoſitions différentes, tantôt agités & tantôt tranquilles, tantôt triſtes & tantôt gais, tantôt pleins de courage & tantôt découragés & abattus. Enfin nous ne trouvons en nous-mêmes rien de ferme, rien d'uniforme, rien de conſtant. La mutabilité eſt ſi naturelle à l'homme, qu'elle lui eſt néceſſaire : l'uniformité d'une action ſuffit pour le détruire ; s'il mange, s'il dort, s'il ſe repoſe, s'il marche, s'il travaille ſans diſconti-

nuation, il eſt mort. Il ſuffit, pour per dre l'eſprit, de l'appliquer trop long-temp à un même objet. La conſtance même & la fermeté, quand on les attribue à l'hom me, ne marquent qu'un changemen moins déréglé.

Pour connoître donc l'immutabilité d Dieu, il n'y a qu'à en retrancher toute les idées de la mutabilité des créatures Son être eſt incapable d'altération ; il n reçoit, ni augmentation, ni diminution, ni diverſité de perfection, parce qu'étan parfait, il ne peut rien acquérir de nou veau, ni rien perdre de ce qu'il a. Il n'y a point en Dieu de ſucceſſion, ni de contra riété de penſées. Il penſe toujours au mêmes choſes, & il comprend tout pa une penſée unique & immuable. Sa vo lonté eſt auſſi ſtable que ſon intelligence. Il aime toujours les mêmes choſes, & dans le même dégré, & par la même ac tion. Enfin il fait toujours les mêmes cho ſes, parce que ſon opération n'eſt autre choſe que la volonté qu'il a que les choſes ſoient faites, & que ſa volonté eſt ſon eſ ſence & ſa ſubſtance. Les effets des opé rations de Dieu peuvent être temporels, mais ſon opération eſt éternelle ; ils peu vent être variables, mais ſon opération eſt immuable. Dieu change tout ; mais il ne change point en lui-même. Il fait agir,

dit ſaint Auguſtin, ſans ceſſer d'être en repos, & faire de nouveaux ouvrages par un conſeil éternel.

Delà il s'enſuit, 1°. Que nous devons nous attacher uniquement à Dieu, parce qu'il n'y a que Dieu en qui nous puiſſions trouver un appui ſolide : tout le reſte eſt changeant & paſſager : le torrent du monde l'emporte malgré nous, & il ne peut nous en rien reſter que le déplaiſir de l'avoir aimé. 2°. Qu'il faut adorer avec une profonde humiliation, l'immutabilité de l'être de Dieu, en conſidérant notre mutabilité & l'inconſtance de nos penſées, de nos humeurs & de nos diſpoſitions ; & qu'il faut mettre tout notre appui & tout notre ſoutien dans l'amour immuable de Dieu pour ſes élus. 3°. Qu'il faut déſirer avec ardeur cet état heureux qui nous eſt promis, où nous ſerons rendus participants en quelque ſorte de l'immutabilité de Dieu, où nos corps ſeront revêtus pour toujours d'une incorruptibilité immuable, où nous verrons Dieu d'une vue éternelle, où nous l'aimerons d'un amour qui durera toujours, & où nous ſerons délivrés de cette agitation de penſées & de monvements qui nous fatiguent pendant cette vie. 4°. Que dans cette même vie nous devons tendre à une piété égale & uniforme, en nous mettant au-deſſus de l'inégalité de

nos humeurs, en agissant avec paix & avec tranquillité, quelque tumulte intérieur que nous éprouvions; & c'est là la maniere dont Dieu veut que nous imitions & que nous honorions en cette vie son immutabilité.

§. 5. *De l'Indépendance de Dieu.*

Les hommes dépendent absolument de Dieu pour être ce qu'ils sont, & ils doivent chercher leur bonheur hors d'eux-mêmes; & à l'égard du corps, ils dépendent d'une infinité de créatures pour subsister dans leur être: ils ont besoin de la terre pour être soutenus, de l'air pour respirer, des aliments pour suppléer au dépérissement de leurs corps, de mille secours pour se garantir de l'incommodité des saisons. Dieu au contraire est absolument indépendant; il ne tient l'être de personne; il n'a point besoin qu'on le lui conserve, puisqu'il existe nécessairement; il trouve tout en lui-même; il n'a besoin d'aucune créature; & s'il veut bien qu'elles lui rendent quelque honneur, c'est pour leur bien, & non pas pour le sien. Sa félicité est toute renfermée en lui-même, & ne dépend de rien, hors de lui. Personne ne sauroit rien lui donner, parce que tout lui appartient.

Nous devons en conclure que l'indépendance n'appartient qu'à Dieu, & que cette indépendance ne pouvant appartenir à la créature, rien n'eſt plus injuſte que le deſir de l'indépendance, & qu'ainſi rien ne nous convient mieux que l'état de dépendance; que nous ſommes obligés d'aimer cette dépendance, non-ſeulement comme créatures, mais auſſi comme pécheurs, puiſque le premier homme s'étant perdu par le deſir de l'indépendance, & ayant imprimé dans le cœur de ſes enfants cette inclination malheureuſe, Dieu a voulu que les hommes ne puſſent guérir de cette plaie profonde qu'ils ont reçue, que par l'amour & la pratique d'une dépendance plus grande que celle à laquelle l'homme innocent auroit été obligé. Car la dépendance de l'homme avant le péché n'auroit regardé que Dieu : il n'auroit reçu de loix que de lui, parce qu'il auroit, ſans peine, connu ſa volonté par les lumieres dont ſon eſprit étoit rempli; mais l'entendement de l'homme ayant été obſcurci par le péché, Dieu a voulu que ſa volonté lui fût déclarée par d'autres hommes, & que l'autorité qu'il a de commander à tous les hommes, fût exercée par quelques-uns de ces mêmes hommes, afin de les obliger à l'aſſujettiſſement, & de dompter l'amour *qu'ils ont pour l'indépendance.* Il faut

donc aimer cette loi de sa justice, & embrasser avec humilité toutes les dépendances qu'il nous impose, comme des remedes convenables à notre orgueil. Mais, quoique nous devions aimer à dépendre des créatures en la maniere que Dieu le veut, il faut éviter d'en dépendre d'une maniere que Dieu condamne. Ainsi le respect que nous devons avoir pour l'indépendance de Dieu, ne nous oblige pas seulement à nous soumettre à ceux à qui il veut que nous soyons soumis, mais aussi à rompre toutes les dépendances humaines qui diminueroient celle que nous devons avoir pour Dieu.

§. 6. *De l'Immensité de Dieu.*

DIEU remplit le ciel & la terre; il est dans le ciel & dans les enfers; les cieux des cieux ne le contiennent point: & c'est ce que l'on entend par l'immensité de Dieu. On ne doit pas concevoir que Dieu ait une étendue infinie, à la façon des corps, comme un air ou une lumiere immense, qui est plus grande dans son tout que dans ses parties; mais il faut s'imaginer qu'il est tout entier dans le tout & dans chaque partie du tout.

Dieu est par-tout en trois manieres: 1°. Par présence, parce que tout est pré-

ſent à ſes yeux. 2°. Par puiſſance, parce qu'il opere en tout. 3°. Par ſon eſſence, parce qu'opérant en tout, il faut qu'il ſoit par-tout, ſon opération n'étant pas diſtinguée de ſon eſſence; & comme il eſt en toutes choſes, toutes choſes ſont auſſi en lui, parce qu'il les opere, qu'il les produit & qu'il les ſoutient.

Delà il s'enſuit qu'étant attachés ſi inſéparablement à l'être & à l'opération de Dieu, & ne pouvant nous en ſéparer, nous avons un extrême intérêt de nous le rendre favorable durant cette vie, puiſqu'autrement nous nous verrons pour toute l'éternité entre ſes mains, comme entre celles d'un tout-puiſſant & inexorable ennemi : car, comme les Saints le trouveront dans le ciel pour jouir de ſa préſence, les méchants le trouveront dans l'enfer comme vengeur de leurs crimes.

L'immenſité de Dieu doit ſervir à nous humilier, en nous donnant une idée vive de la grandeur de Dieu & de notre petiteſſe. Nous ſommes renfermés & contenus dans un petit eſpace, nous n'agiſſons que dans cet eſpace, nous ſommes comme engloutis dans l'immenſité de l'univers, au lieu que le monde entier eſt comme englouti dans l'immenſité de Dieu.

Qui ſait que Dieu eſt par-tout, ſait qu'il peut le prier & l'adorer par-tout;

qu'il a par-tout un temple & un ſanctuai re ; qu'il a par-tout un refuge & un aſyle qu'il n'eſt jamais ſeul, ni abandonné ; qu' n'y a qu'à ſe tenir en la préſence de c Dieu, qui eſt préſent par-tout, & lui expo ſer ſes plaies & ſes miſeres. Cette même connoiſſance doit nous donner en tous lieu une exacte modeſtie & une retenue pa reille à celle que nous garderions dans un Egliſe.

§. 7. *De la Science de Dieu.*

La ſcience de Dieu eſt ſa propre eſſen ce : elle s'étend à tout. Il ſe connoît lui même, & comprend parfaitement ſon eſ ſence ; il connoît les créatures qui ſont ſe ouvrages ; il connoît tout ce que les créa tures ſont & feront, ſoit néceſſairement ſoit librement ; il connoît les penſées de hommes, leurs deſirs, leurs erreurs, leu péchés ; il connoît le paſſé, le préſent, l futur ; il connoît ce qui eſt, ce qui ſera ce qui ne ſera pas ; il pénetre tous les repli de notre cœur ; enfin il connoît toute choſes autant qu'elles ſont connoiſſables il comprend les grandes & les petites juſ ques dans le fond de leur être, & rien n peut lui être caché.

Delà nous devons conclure que, puiſ que rien ne peut être caché à Dieu, on n

doit rien faire qui puiſſe lui déplaire ; qu'il faut ſe ſervir de ce regard continuel de Dieu ſur nous, pour nous tenir en ſa préſence, & nous régler dans toutes nos actions ; que nous devons uniquement nous mettre en peine de faire notre devoir, & remettre le reſte entre les mains de Dieu, qui voit les beſoins & les deſſeins des hommes, & qui ſait bien les faire réuſſir à ſa gloire ; que nous devons avoir un grand ſoin de purifier notre ame des moindres taches, puiſqu'elle eſt continuellement expoſée aux yeux de Dieu.

§. 8. *De la Toute-Puiſſance de Dieu.*

DIEU peut tout par ſa ſeule volonté, ſans inſtrument & ſans dépendre de qui que ce ſoit : ſa puiſſance s'étend à tout également. Il a tiré & il tire continuellement du néant ces corps immenſes qui compoſent l'univers, c'eſt-à-dire, les cieux, les éléments & tout ce qui en eſt compoſé. Il imprime continuellement dans cette vaſte matiere un mouvement qui en produit tous les changements ; de ſorte que juſqu'à la moindre feuille & au moindre atome de pouſſiere, aucun corps ne ſe remue que par l'impreſſion qu'il reçoit de Dieu. Il crée continuellement cette multitude d'ames qu'il joint au corps de ceux

qui naissent tous les jours. Tous les êtres spirituels n'ont aucune pensée, aucune perception à laquelle Dieu ne contribue & ne coopere. Toutes ses opérations si différentes entr'elles par les sujets & par les lieux, ne lui coutent rien ; il fait tout cela par un seul & unique acte dans une paix souveraine. Tous ces ouvrages qui ne regardent que l'ordre de la nature, ne sont rien en comparaison des opérations surnaturelles dans les ames, par lesquelles il les convertit, il les ressuscite, il les justifie, & les fait son temple & sa demeure. Tout ce que Dieu fait dans les ames en cette vie, n'est rien en comparaison de ce qu'il opérera dans les ames des bienheureux.

La vue de la toute-puissance de Dieu doit nous inspirer des sentiments de terreur, qui doivent nous éloigner d'offenser un Dieu tout-puissant. Elle doit nous faire mépriser toute la puissance des hommes, & particuliérement de ceux qui attaquent son Eglise: car que peuvent-ils faire contre un Dieu tout-puissant qui renversera en un moment tous leurs desseins, à moins que leurs desseins ne servent d'acheminement aux siens ? Elle doit nous donner beaucoup de confiance dans nos foiblesses, en nous assurant qu'il n'y a rien d'impossible à un Dieu tout-puissant. Elle doit nous empêcher de désespérer d'aucune

choſe, parce que non-ſeulement rien n'eſt impoſſible à Dieu, mais qu'il ſe plaît quelquefois de renverſer les projets des hommes, & de nous faire triompher des plus puiſſants ennemis, lorſque nous ſommes dans la plus grande foibleſſe.

§. 9. *De la Providence de Dieu.*

LA Foi ne nous découvre pas ſeulement Dieu dans le monde, ſoutenant tous ſes ouvrages, & leur donnant continuellement l'être, en qualité de Créateur; elle nous le fait voir auſſi comme Roi dans ſon royaume, réglant & conduiſant juſques aux moindres choſes avec un empire ſi abſolu & une force ſi invincible, qu'aucune créature ne peut ſe ſouſtraire à ſes ordres, ni s'empêcher de contribuer, par tout ce qu'elle fait de bien & de mal, à l'exécution de ſes volontés.

Cette vérité nous donnant lieu de regarder toutes les créatures comme des inſtruments entre les mains de Dieu, nous donne moyen, par conſéquent, de nous élever à Dieu par-là, & de l'adorer comme le véritable auteur de tout ce qui arrive dans le monde.

Les biens & les maux ſont également propres *pour renouveller* cette idée: car *Dieu eſt le véritable auteur* des uns & des

autres. Il eſt auteur des biens que nou
cevons par le miniſtere des créatu
puiſque c'eſt lui qui nous les deſtine
qui nous les procure par un ordre ex
de ſa volonté, ſans lequel l'affection
bonne volonté de tous les hommes enſe
ble ne pourroit nous être qu'inutile ;
n'en eſt pas moins auteur des maux
nous arrivent ; puiſque c'eſt ſa juſtice
nous y condamne, & qui emploie, ou
hommes, ou d'autres cauſes ſecond
pour l'accompliſſement de ſes volontés
nous. Il faudroit donc changer ſur
notre langage, ou au moins nos penſé
& au lieu que nous n'avons que les créa
res dans l'eſprit, que nous leur rapport
tout, que nous leur attribuons tout, il
roit juſte de remonter en toute occaſio
la véritable cauſe de tous les événemen
& de donner à Dieu, dans notre penſé
la part qu'il a effectivement en tout ce
arrive dans le monde : par ce moyen n
verrions Dieu par-tout & en toutes c
ſes, puiſqu'il n'y a rien qui ne ſoit ré
par ſa providence : & ce qui eſt admi
ble, nous n'y verrions en un ſens rien
de juſte, puiſque rien n'arrive que par l'
dre de ſa volonté, qui eſt toujours ju
Il ne faut pas ſe contenter de la reconn
tre & de l'adorer dans les grands évé
ments ; mais, comme elle s'étend à to

& qu'il n'y a point de ſi petite rencontre qui ne ſoit ordonnée de Dieu, il faut s'accoutumer à l'honorer en tout, & à lui rapporter les plus petits accidents qui nous arrivent.

La ſoumiſſion à la conduite de la Providence arrête les inquiétudes ſur les choſes de la vie préſente. Non-ſeulement il faut croire que Dieu peut nous procurer les choſes temporelles dont nous avons beſoin, mais il faut croire qu'il le fera, pourvu que nous lui ſoyons fideles; ou que, s'il ne le fait pas, c'eſt qu'il jugera qu'il nous eſt plus utile d'en être privés, que de les avoir. Car notre Pere céleſte, qui nourrit les oiſeaux du ciel, & qui pare les fleurs des champs de tant de beautés, eſt bien éloigné de vouloir abandonner des créatures fideles & attachées à ſes ordres. C'eſt pourquoi, en quelque néceſſité que l'on ſoit réduit, on eſt obligé de croire que Dieu fera plutôt des miracles, que de nous laiſſer périr, à moins que, pour notre bien, ſa Providence ne nous ait ordonné ce genre de mort. L'inquiétude eſt toujours accompagnée de manque de foi & de confiance en la bonté de Dieu, & de défaut de ſoumiſſion à ſes ordres. On s'inquiete & on s'agite, parce qu'on ſuppoſe qu'on peut ſe procurer, par des efforts humains, ce qui nous manque, parce qu'on

ne croit pas assez que Dieu se soit chargé de nous en pourvoir, ou que l'on n'est pas assez soumis aux ordres de sa Providence, & qu'on ne voudroit pas être privé des biens temporels, quand même il le voudroit. Mais on peut s'appliquer à la recherche des choses nécessaires à la vie par des motifs très-justes & très-légitimes. On peut s'y appliquer, parce que Dieu le veut, parce qu'il nous défend de le tenter, parce que l'ordre commun de sa Providence est d'employer le travail des hommes pour leur procurer ce qui leur est nécessaire. Ainsi l'inquiétude est une espece de révolte contre Dieu, & l'application tranquille est une exécution des ordres de la Providence. L'inquiétude est une recherche de soi-même, & l'application fait partie de l'obéissance qu'on doit à Dieu, & de la recherche de son royaume & de sa justice.

Une ame bien soumise à la volonté de Dieu, bien dépouillée du desir des choses du monde, bien possédée de l'amour de Dieu & de sa justice, a donc sujet de vivre dans un grand repos à l'égard de toutes les choses temporelles dont elle peut être privée : car, ou elle trouvera ce qui lui sera nécessaire par le soin raisonnable que Dieu veut qu'elle emploie pour se le procurer, par l'assistance & la charité des autres & par les ressources que sa Providence lui four-

nit ; & ces moyens lui tenant lieu de revenus & de richeſſes, elle ne manquera pas du néceſſaire : ou elle ne le trouvera pas, & cette privation la conduiſant à la mort du corps, Dieu lui marquera clairement par-là que la vie du corps ne lui eſt plus néceſſaire. Il en eſt de même de tous les autres biens : ſi on nous les ôte, Dieu nous fait connoître par-là que nous n'en avons plus beſoin : ſi l'on eſt privé de réputation, c'eſt que Dieu juge qu'elle ne nous eſt pas utile : ſi l'on eſt abandonné par ſes parents & par ſes amis, ſi l'on eſt réduit à la ſolitude & à la privation des conſolations humaines, c'eſt que Dieu juge que nous pouvons nous paſſer de tout cela. Mais, en récompenſe, lui ſeul nous tient lieu de tout ; au lieu de la vie temporelle, il nous donne l'éternelle ; au lieu d'aliments corruptibles, il nous raſſaſie de l'aliment incorruptible de la vérité & de la juſtice ; au lieu d'un petit nombre d'amis de la terre, il nous donne tous les Anges & tous les Saints ; au lieu de la gloire humaine, fondée ſur l'eſtime des gens aveugles, il nous donne l'eſtime & l'amour invariable & ſolide de toute la céleſte Jéruſalem.

Ainſi un Juſte eſt toujours dans l'abondance & dans la poſſeſſion de tous les vrais biens ; & au contraire un amateur du monde, fût-il le plus grand Roi de la ter-

de la croyance de l'unité de Dieu comme une preuve illuſtre de la vérité de la Doctrine évangélique : car non-ſeulement cette Doctrine a détruit l'idolâtrie, mais elle l'a détruite dans le temps marqué par les Prophetes : elle l'a abattue par les moyens les moins propres que l'on puiſſe imaginer pour réuſſir humainement dans une telle entrepriſe, c'eſt-à-dire, par la mort & par les ſouffrances de tant de Chrétiens, qu'il ſembloit que le nom même & la mémoire en dût être abolie.

§. 11. *De la ſainte Trinité.*

QUOIQU'IL n'y ait qu'une ſeule Nature divine, indiviſible & ſinguliere, il y a néanmoins en Dieu trois Perſonnes, c'eſt-à-dire, que cette Nature divine, unique & ſinguliere convient à trois ; ſavoir, au Pere, au Fils & au Saint-Eſprit ; en ſorte que l'unité de la Nature n'empêche point la pluralité des Perſonnes, ni la pluralité des Perſonnes, l'unité de la Nature. La Nature divine eſt tellement une dans les trois Perſonnes, que les trois Perſonnes ne ſont qu'un même & unique Dieu. C'eſt ce qui eſt marqué clairement dans le nouveau
at. 28. Teſtament : Allez, dit Jeſus-Chriſt, inſtruiſez toutes les nations, en les baptiſant *au nom du Pere*, & du Fils & du Saint-Eſ-

exercées ſur les Iſraélites rebelles à Dieu, ont eu pour fin particuliere d'établir l'unité de Dieu, de les retirer de l'idolâtrie, & de les rendre adorateurs d'un ſeul Dieu, Dieu ayant voulu établir cette vérité avec un ſoin particulier, comme le fondement de la vraie Religion.

L'opinion de la pluralité des Dieux eſt un effet de la foibleſſe & de l'obſcurciſſement de l'eſprit des hommes; car, d'une part, la multitude des beſoins & des maux dont ils ſe ſentoient preſſés, les a portés à recourir à l'aſſiſtance de quelque nature ſupérieure; & d'ailleurs n'ayant retenu de l'idée de Dieu, que celle de force & de puiſſance, & l'amour des objets corporels leur ayant fait perdre toute idée des choſes ſpirituelles, ils ont attribué la divinité à tout ce qu'ils ont cru avoir quelque force ou quelque puiſſance au-deſſus d'eux, & ils l'ont conçue comme un corps: ce qui les a obligés à multiplier cet être ſupérieur, parce qu'il n'y a point d'unité dans le corps. C'eſt par cette raiſon qu'ils ont pris pour Dieux, non-ſeulement le ſoleil & les aſtres, mais auſſi les paſſions & les maladies dont ils ſe ſentoient agités malgré eux, & qu'ils ont formé de tout cela des Divinités corporelles & ſéparées en divers lieux.

Ainſi l'on doit regarder l'établiſſement

CHAPITRE II.

DES OUVRAGES DE DIEU.

§. 1. *De la Création du monde.*

LA Foi nous enseigne que ce monde visible n'a pas toujours été, & que Dieu n'en a pas seulement disposé les parties, mais qu'il en a tiré du néant la matiere même, il y a environ cinq mille sept cents soixante ans, & qu'ainsi cette matiere n'est pas éternelle. Il est vrai que l'esprit humain a de la peine à concevoir comment il est possible que Dieu ayant été une éternité sans produire aucun être hors de lui, ait commencé de produire le monde en un certain point de cette éternité ; mais il est encore bien plus incompréhensible que le monde ait toujours été ; que la matiere soit un être éternel, & qu'il y ait une succession infinie d'animaux & d'hommes. Ainsi la Foi, en nous obligeant de croire que le monde n'est pas éternel, nous soulage plus qu'elle ne nous charge. D'ailleurs tout, arts, sciences, peuples, empires portent les caracteres de nouveauté & d'accroissement. Le Livre qui rapporte la créa-

tion du monde, eſt le plus ancien Livre du monde, le plus authentique & le plus digne de foi ; & le premier mot de ce premier Livre eſt, que Dieu créa au commencement le ciel & la terre.

Dieu n'a pas créé le monde en l'état qu'il eſt, en un inſtant, mais en ſix jours : car, pour montrer qu'il ne le créoit point comme cauſe néceſſaire, qui agit ſelon toute ſa puiſſance, mais qu'il le créoit avec liberté & ſans néceſſité, après avoir créé le ciel & la terre le premier jour, il fut cinq autres jours à le mettre en l'état où il eſt, en produiſant ſucceſſivement le firmament, la mer, les planetes, le ſoleil, la lune, les oiſeaux, les poiſſons, les animaux & l'homme même.

§. 2. *Des Anges.*

La plupart des Chrétiens s'occupent peu des Anges : étant preſque tous plongés dans les ſens, ils ne ſont touchés que de ce qui les frappe, & la Foi ne fait ſur eux que des impreſſions foibles & languiſſantes. Cependant ce monde ſpirituel eſt la plus noble partie des ouvrages de Dieu : il n'eſt point ſéparé de nous. Les bons & les mauvais Anges ont part à beaucoup d'événements de notre monde, & principalement à ceux qui regardent le ſalut ou la perte des

hommes. Ils ſont mêlés avec nous, & ils agiſſent ſur nous; ils ſont témoins de nos actions, de nos paroles & de la plupart de nos penſées, lorſqu'elles ſont marquées par quelque ſigne; ils ſecondent, ils traverſent nos deſſeins & nos entrepriſes. Il nous eſt extrêmement important de mériter la protection des bons Anges, & de ne pas tomber dans les pieges des mauvais. D'ailleurs ſi ce monde ſpirituel nous eſt inconnu pour un peu de temps, il nous ſera très-connu dans l'éternité, puiſqu'il faut, par néceſſité, être, ou compagnon des bons Anges dans la gloire, ou eſclave des méchants dans l'enfer.

§. 3. *Des bons Anges.*

Les Anges ont été créés de Dieu dès le commencement du monde, & l'on croit que ce fut dès le premier jour, fondé ſur ce qui eſt dit dans le livre de Job, que les
v. 38. fils de Dieu ſe réjouirent lorſqu'il poſa les fondements de la terre. Il eſt certain que leur nombre eſt très-grand, par ce qui eſt marqué dans Daniel: Un million d'Anges
n. 7. le ſervoient, & mille millions aſſiſtoient devant lui.

Ils ont été créés dans la vérité, c'eſt-à-dire, dans un état de grace & de ſainteté.
Matth. 10. *Les bons Anges* étant demeurés fideles à

Dieu, jouissent de Dieu & le voient, & l'assurance qu'ils ont de ne décheoir jamais de l'heureux état où ils sont, fait une partie de leur récompense. Ils ont outre cela une grande part au gouvernement du monde ; ils sont tous appellés Esprits destinés aux ministeres, qui sont envoyés pour servir ceux qui sont héritiers du salut ; ils offrent à Dieu les prieres des Saints ; ils nous rendent même plusieurs assistances à l'égard des choses temporelles, comme fit l'Ange Raphaël à l'égard de Tobie. Les apparitions de Dieu dans l'ancien Testament se faisoient par le ministere des Anges. Ils sont non-seulement ministres des faveurs de Dieu, mais aussi exécuteurs de sa justice, témoin l'armée de Sennachérib exterminée par un Ange, & l'embrasement de Sodome.

Heb. 1. 14. *Tob.* 12. 12. *Apoc.* 8. 3. *Tob.* 5. 21. *Gal.* 3. 19. *Hebr.* 1. 2. *Isa.* 27. 6. *Gen.* 19. 13.

Les bons Anges nous rendent bien des assistances. Ils détournent plusieurs tentations, & empêchent que nous ne soyons frappés des objets qui les excitent. Ils diminuent & affoiblissent les impressions des objets, en nous donnant d'autres pensées qui retiennent l'esprit, & qui l'empêchent de s'abandonner au péché. Ils nous remettent dans l'esprit nos bonnes résolutions, & ne nous permettent pas de les oublier. Ils nous procurent des événements qui servent à nous corriger de nos défauts, à réprimer

nos passions, & ils nous y font
les desseins de la miséricorde de
empêchent le démon de nous te
toute sa force & toute sa malice
découvrent ses pieges, ou nou
éviter, sans même que nous y
Ils soutiennent notre ame, & l'e
de suivre le poids de sa corrupti

Puisque nous recevons tant d'
& tant de secours des Anges, &
liérement de notre Ange Gardi
bien juste que nous en ayons u
noissance particuliere : car, quoi
rendent des offices par l'ordre de
le font néanmoins par inclinatio
amour ; ils désirent très-sincéren
bien ; ils nous le procurent a
Dieu le leur permet ; ils se réjo
nos avantages, & ont compassi
miseres.

§. 4. *Des Démons.*

Jean 8. 44. LES Démons sont des Anges
été créés comme les bons, dans l
mais qui n'y ayant pas demeur
sont tombés par leur orgueil &
dans l'enfer : & quoique Dieu, p
cret jugement, permette qu'avan
ment dernier, ils n'y soient pas en
attachés, & qu'ils en sortent po

les hommes, ils portent néanmoins leur enfer par-tout.

Les démons, quoique toujours disposés à nuire aux hommes, n'en ont néanmoins aucun pouvoir, à moins que Dieu ne le leur donne, & alors c'est, ou pour punir les hommes, ou pour les éprouver, ou pour les couronner. Les méchants sont proprement les esclaves du diable; il les tient assujettis à sa volonté; ils sont dans les pieges du diable, qui les tient captifs pour en faire ce qui lui plaît. Dieu regle néanmoins le pouvoir du démon, & ne lui permet pas d'en user toujours à sa volonté; mais il y a cette différence entre les méchants & les bons, qu'à l'égard des méchants, il faut que Dieu borne le pouvoir que le diable a de lui-même sur eux, pour l'empêcher de les porter à toutes sortes d'excès: au lieu qu'à l'égard des bons, il faut, afin que le diable puisse les tourmenter, que Dieu même lui en donne la puissance, qu'il n'auroit pas sans cela. *2. Tim. 2. 26.*

Tout le monde est rempli de démons, qui comme des lions invisibles rodent à l'entour de nous, & ne cherchent qu'à nous dévorer. Les hommes sont si vains dans leur aveuglement, qu'ils se font un honneur de ne pas les craindre, & presque *1 Pierre 5. 8.*

de ne pas les croire. C'eſt une foibleſſe d'eſprit, ſelon pluſieurs, d'attribuer aux démons quelque effet, comme s'ils étoient dans le monde pour n'y rien faire, & qu'il y eût quelque apparence, que Dieu les ayant autrefois laiſſé agir, il les ait maintenant réduits à une entiere impuiſſance. Mais cette incrédulité eſt beaucoup plus ſupportable, quand il ne s'agit que des effets extérieurs. Le plus grand mal eſt qu'il y a peu de perſonnes qui croient ſérieuſement que le diable les tente, leur dreſſe des pieges, & rode à l'entour d'eux pour les perdre, quoique ce ſoit ce qu'il y a de plus certain. Si on le croyoit, on agiroit autrement; on ne laiſſeroit pas au démon toutes les portes de ſon ame ouvertes par la négligence & le diſtractions d'une vie relâchée, & l'on prendroit les voies néceſſaires pour l réſiſter.

Il eſt bien rare de trouver des ge frappés de la crainte des démons, & q aient quelque ſoin de ſe garantir pieges qu'ils leur tendent. C'eſt la ch du monde à quoi l'on penſe le mo Toute cette république inviſible d'eſ mêlés parmi nous, qui nous voien que nous ne voyons point, & qui toujours occupés à nous tenter, en citant ou en enflammant nos paſſi

ne fait pas plus d'impreſſion ſur l'eſprit de la plupart des Chrétiens, que ſi c'étoit un conte & une chimere. Notre ame plongée dans les ſens, n'eſt touchée que par les choſes ſenſibles. Ainſi elle ne craint point ce qu'elle ne voit point. Mais ces ennemis n'en ſont pas moins à craindre, pour n'être pas craints. Ils le ſont au contraire beaucoup plus, parce que cette fauſſe ſécurité fait leur force & favoriſe leurs deſſeins. C'eſt déja avoir fait de grands progrès, que d'avoir mis les hommes dans cette diſpoſition. Comme ce ſont des eſprits de ténebres, leur propre effet eſt de remplir l'ame de ténebres & de s'y cacher.

Hors un petit nombre d'ames qui vivent de l'eſprit de Jeſus-Chriſt, les démons poſſedent toutes les autres. Ils y regnent abſolument, & ils réuniſſent tous leurs efforts contre ce petit nombre d'hommes qui ſont encore vivants parmi ces cadavres qui les environnent, & dont ils ſe ſervent pour les ſéduire.

Le démon ne parle pas par lui-même, mais il parle par tous les hommes qu'il poſſede & à qui il inſpire les ſentiments qu'il voudroit faire paſſer dans notre cœur. Ces gens tracent dans notre eſprit l'image de leurs penſées & de leurs mouvements; & ſi nous ne ſommes pas bien ſur nos

gardes, il eſt facile de ſe laiſſer aller à ſuivre ſes ſentiments par le conſentement du cœur. Il nous parle par tous les objets du monde, qui ne frappent pas ſeulement nos ſens, mais qui ſont préſentés à notre eſprit ſous une fauſſe image de grands biens & d'objets capables de nous rendre heureux. Il nous parle par nos propres ſentiments & par ces mouvements qu'il excite dans notre ame, qui la portent à vouloir jouir de ces biens ſenſibles & à y chercher ſon bonheur. Ainſi nous ſommes dans une épreuve continuelle de ces impreſſions des démons ſur nous.

Le démon ne pouvant parler immédiatement au cœur, & ne devant pas ſe manifeſter à nous, emprunte le langage des créatures & celui de notre chair & de nos paſſions, & nous fait entendre par-là tout ce qu'il déſire. Il nous dit, par les diſcours d'un vindicatif, qu'il eſt bon de ſe venger; par ceux d'un ambitieux, qu'il eſt bon de s'élever; par ceux d'un avare, qu'il eſt bon de s'enrichir; par ceux d'un voluptueux, qu'il eſt bon de jouir du monde. Il les fait parler, en agiſſant ſur leur imagination & en y excitant les idées qu'ils expriment par leurs paroles, & il joint en même-temps à

nos désirs qu'il excite. Celui des exemples des personnes déréglées lui sert encore plus que celui de leurs paroles. Et enfin la seule vue muette des objets du monde qu'il nous présente, lui sert encore d'un langage pour nous dire que le monde est aimable, & qu'il est digne d'être recherché.

La malice & l'artifice du démon a bien plus pour but en cette vie de rendre les hommes criminels, que de les accabler de miseres & de maux. Il espere bien se dédommager en l'autre vie de tous les ménagements dont il use en celle-ci. Mais, comme il sait qu'il n'a de force & d'empire sur eux qu'à proportion qu'ils sont coupables, il tâche de les rendre plus coupables, afin de pouvoir les dominer & tourmenter plus cruellement & plus à son aise. Il prend donc pour l'ordinaire dans cette vie le parti d'exciter & de seconder les passions. Il tâche de procurer aux siens des richesses & des plaisirs, & de les faire réussir dans leurs injustes desseins. Il s'applique particuliérement à empêcher qu'ils ne lui échappent, & à éloigner d'eux tout ce qui pourroit les réveiller de leur assoupissement. Il emploie toutes sortes d'adresses & d'artifices pour les retenir dans ses liens. Il les environne de

gens qui les louent & qui les autorisent dans leurs déréglements, qui leur en ôtent le scrupule, en leur proposant une infinité de mauvais exemples qui les y confirment. Il les amuse & les entretient d'espérances trompeuses. Il les accable d'emplois, d'occupations, de desseins, de divertissements qui les empêchent de penser à eux. Et comme, selon les diverses personnes & dans les diverses circonstances, il a besoin de divers moyens, il se sert aussi quelquefois des calamités & des maux de la vie pour les accabler de tristesse, les réduire au désespoir, & les empêcher par la multitude de leurs maux, d'avoir le temps de penser à se convertir. Enfin tout lui est bon pour se conserver l'empire de ceux qu'il tient en sa possession, se réservant en l'autre vie de leur faire sentir la dureté de son joug.

CHAPITRE III.

De l'Homme.

§. 1. *De l'Homme conſidéré en lui-même.*

LE dernier ouvrage de Dieu, dans la création du monde, fut l'homme, Dieu l'ayant formé le dernier, comme étant la fin de toutes les créatures corporelles, afin de lui faire connoître, par l'ordre même de la création, ſon véritable ordre, qui eſt, d'être la fin de toutes les créatures corporelles, & d'avoir Dieu pour fin, de mettre au-deſſous de ſoi tous les corps, d'être égal aux Anges, & d'avoir Dieu au-deſſus de ſoi, d'uſer des créatures & de leur commander, d'être ſoumis & d'obéir à Dieu.

L'être de l'homme conſiſte en un corps & une ame unis enſemble d'une maniere incompréhenſible. Cette union conſiſte, d'une part, en ce que l'ame a le pouvoir de remuer les parties de ſon corps ſelon ſa volonté; & de l'autre, en ce qu'elle a certains ſentiments, certaines perceptions, certaines penſées à l'occaſion des mouvements qui ſe paſſent dans le corps. Or nous

ne saurions comprendre, ni comment un esprit qui n'a que des actions spirituelles, peut remuer un corps & le déplacer, ni comment les mouvements d'un corps peuvent exciter des pensées & des sentiments dans un esprit; de sorte que ceux qui en parlent le plus raisonnablement, se réduisent à dire, que c'est Dieu qui remue le corps, quand l'ame veut le remuer; que c'est Dieu qui imprime ces sentiments, ces perceptions & ces pensées dans l'esprit, quand le corps est remué.

Le corps de l'homme est une partie de la matiere, qui a au-dehors la forme que nous appellons humaine, & qui au-dedans est composée de vaisseaux & de ressorts qui la rendent capable des actions & des mouvements que l'on remarque dans les hommes. L'ame est cette partie de nous-mêmes qui conçoit, qui pense, qui raisonne, qui doute, qui aime, qui désire, qui craint, qui espere, qui se réjouit, qui s'attriste, qui hait, qui recherche & qui fuit.

L'ame est spirituelle & est souvent appellée dans l'Ecriture sainte du nom d'esprit, de même que Dieu. Cette vérité peut se prouver ainsi: c'est qu'en considérant la nature de la matiere ou de la substance *étendue*, on n'y découvre rien qui

approche de la penſée : car on n'y voit qu'une diverſité de parties & une certaine figure qui peut changer par les mouvements & la tranſpoſition des parties de cette matiere. Or il eſt inconcevable que le mouvement & la tranſpoſition des parties puiſſe donner à la matiere, qui d'elle-même ne penſe point, la capacité de penſer. Ainſi, comme la matiere ne penſe point, ce qui penſe n'eſt pas matiere : or l'ame penſe, elle n'eſt donc pas matiere ; d'où il faut conclure que la dignité de l'homme conſiſte dans l'eſprit & non dans le corps ; & qu'ainſi notre principal ſoin doit être de cultiver notre ame, & de lui procurer la beauté & l'excellence dont elle eſt capable.

De ce que l'ame eſt ſpirituelle, il s'enſuit qu'elle eſt auſſi immortelle ; & c'eſt un article de Foi, & en quelque ſorte le fondement de toute la Religion. Or la loi générale de toutes les ſubſtances ſpirituelles eſt de ne périr jamais. La matiere même ne périt point, & il n'y a pas préſentement un atome de matiere moins qu'il y en avoit au commencement du monde. Pourquoi donc la ſubſtance ſpirituelle ſeroit-elle d'une autre condition ? Pourquoi forceroit-on ſon imagination à concevoir l'anéantiſſement d'une ſubſtance qui par ſoi-

même eſt auſſi inconcevable que la création d'une ſubſtance ?

La vérité de l'immortalité de l'ame eſt d'une grande conſéquence pour le réglement de la vie, il n'y a rien de plus important : car toutes nos actions & toutes nos penſées devroient prendre des routes différentes, ſelon qu'il y auroit de biens éternels à eſpérer, ou non ; & il eſt impoſſible de faire une démarche avec ſens & jugement, ſi ce n'eſt par la vue de cette immortalité qui doit être notre unique objet. Que penſeroit-on de quelqu'un qui tiendroit ce langage ? Je ne ſais qui m'a mis au monde, ni ce que c'eſt que le monde, ni que moi-même ; je ſuis dans une ignorance terrible de toutes choſes ; je ne ſais ce que c'eſt que mon corps, que mes ſens, que mon ame ; & cette partie même de moi-même, qui penſe ce que je dis, & qui fait réflexion ſur elle-même, ne ſe connoît non plus que tout le reſte. Tout ce que je connois, c'eſt que je dois bientôt mourir ; mais ce que j'ignore le plus, c'eſt cette mort même que je ne ſaurois éviter. Comme je ne ſais d'où je viens, auſſi je ne ſais où je vais ; & je ſais ſeulement qu'en ſortant du monde, je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans *les mains d'un Dieu* irrité. Voilà mon état *plein de miſeres* & d'obſcurité ; & ce que

j'en conclus, eſt que je n'ai qu'à paſſer ma vie ſans penſer à ce qui doit m'arriver, & à ſuivre mes inclinations ſans réflexion, en faiſant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas qu'il y en ait un. Peut-être que je pourrois trouver avec un peu de ſoin quelque éclairciſſement à mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, & j'aime mieux aller, ſans prévoyance & ſans crainte, tenter un ſi grand événement, & me laiſſer conduire à la mort dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. Peut-on concevoir un plus grand excès d'aveuglement que celui-là?

Il y a encore un aveuglement plus commun & plus prodigieux; c'eſt celui de ceux qui croyant leur ame immortelle, vivent néanmoins comme s'ils étoient aſſurés qu'elle fût mortelle; qui ſont perſuadés que la mort eſt l'entrée d'une éternité, ou heureuſe, ou malheureuſe, & qui ne font rien pour ſe procurer l'une & pour éviter l'autre; qui demeurent même ſouvent dans les états où ils ſavent qu'il n'y a rien à attendre pour eux qu'une éternité de ſupplices; qui laiſſent cette grande vérité de l'immortalité de l'ame, ſtérile dans leur eſprit, & qui ſe ferment les yeux pour ne pas voir les conſéquences qui en naiſſent néceſſairement.

Voici les conſéquences qu'il faut tirer de l'immortalité de l'ame. Que l'ame étant, par ſon immortalité, capable d'un bonheur éternel ou d'une miſere éternelle, les biens & les maux de la vie préſente ne ſont d'aucune conſidération par rapport à l'éternité. Que tout notre ſoin, toute notre application doit être par conſéquent de nous procurer un état heureux après la mort. Qu'il faut juger par-là de tous les biens & de tous les maux de cette vie; & qu'ainſi la conduite de ceux qui ne penſent qu'à s'établir; à s'enrichir, à s'élever dans cette vie & à en gouter les plaiſirs, eſt une conduite inſenſée; & qu'il n'y a d'heureux & de ſages que ceux qui travaillent à acquérir les biens éternels. Que toute la vie n'eſt pas trop longue pour cela. Qu'il ne faut pas différer d'un moment à retrancher en nous tout ce qui peut nous y nuire. Enfin que tout ce qui eſt ſous le ſoleil n'eſt que vanité, quand on s'y arrête, & qu'on s'y attache pour en jouir.

Le ſeul point de l'immortalité de l'ame regle donc toute la conduite des hommes, en quelque état qu'ils ſoient. Car, s'ils ſont aſſez malheureux pour douter de cette importante vérité, leur unique application doit être de s'en éclaircir & de retrancher en eux tout ce qui peut les en empêcher.

comme l'oiſiveté, la multitude des occupations ſéculieres & l'application de l'ame aux choſes ſenſibles.

§. 2. *De l'état d'Innocence.*

DIEU créa Adam & Eve dans un état d'innocence qui comprenoit pluſieurs avantages.

1°. Ils euſſent été exemts de la mort & de toutes ſortes de miſeres corporelles, comme des douleurs, des maladies, de la laſſitude, de la faim & de la ſoif.

2°. Ils euſſent été entiérement exemts de concupiſcence, qui eſt une pente & une inclination de l'ame vers les créatures, & particuliérement vers les plaiſirs des ſens, pour s'y attacher & pour en jouir, qui produit dans l'ame, lorſqu'elle eſt frappée de ces objets, certains déſirs & certains mouvements qui ſont indépendants de la raiſon, qui la préviennent & qui cauſent même certains mouvements dans le corps, qui ne ſont pas ſoumis à la volonté. Or Adam & Eve n'euſſent point eu de ces déſirs prévenants qui ſollicitent l'ame & la portent vers les biens ſenſibles, & leur corps eût parfaitement obéi à leur volonté. L'homme étoit parfaitement exemt de concupiſcence dans l'inſtitution de ſa nature, & ſon amour étoit parfaitement conforme à l'état & l'ordre des choſes. Il n'avoit

qu'un mouvement réglé & uniforme, qui le portoit vers Dieu, & n'en avoit aucun vers les créatures que par rapport à Dieu. Il n'aimoit point les choſes corporelles, parce qu'il ſavoit qu'il étoit plus noble qu'elles. Il ſe tenoit dans le milieu où il avoit été établi, aſſujetti à Dieu comme à ſon bien ſouverain, dominant les créatures inſenſibles, égal à celles qui jouiſſent de la raiſon, & les regardant, non comme ſon bien, mais comme aſſociées à ſon bonheur.

3°. Ils n'étoient point comme nous, aſſujettis à la néceſſité de ne voir preſque jamais la vérité que dans des images & par le moyen de fantômes corporels. Ils la voyoient immédiatement en elle-même : car le beſoin que nous avons d'images, de Sacrements, de ſignes corporels dans la vie préſente, n'eſt pas de la nature de l'homme ; c'eſt la punition de ſon péché ; c'eſt l'effet de la chute impétueuſe de l'ame dans l'amour des choſes ſenſibles ; mais il n'en étoit pas ainſi avant le péché : l'état d'Adam & d'Eve n'étoit pas un état de foi, mais de contemplation.

4°. Ils furent placés dans un lieu délicieux, appellé le Paradis terreſtre, où ils eurent en abondance & ſans travail pénible tout ce qui étoit néceſſaire à la vie. Il *y avoit dans* ce Paradis deux arbres ſingu-

liers. L'un s'appelloit l'arbre de vie, deſtiné à rétablir l'affoibliſſement où le corps fût tombé peu à peu, ſi ſa vigueur n'eût été rétablie. L'autre s'appelloit l'arbre de la ſcience du bien & du mal : nom que Dieu lui avoit donné dans la vue de ce qui arriva, parce que l'homme mangeant du fruit de cet arbre, contre la défenſe de Dieu, éprouva les maux qu'il ne connoiſſoit point, & fut privé des biens qu'il connoiſſoit.

Ainſi Adam & Eve jouiſſoient d'une paix parfaite dans leur ame & dans leur corps. Ils avoient des aliments en abondance pour prévenir la faim, & l'arbre de vie pour prévenir la vieilleſſe. Ils ne craignoient point la mort, parce qu'ils ſavoient qu'il étoit en leur pouvoir de l'éviter. Rien n'incommodoit leurs ſens ; ils étoient exemts de maladies au-dedans, & à couvert de tout accident qui pût les bleſſer au-dehors. Leur corps étoit parfaitement ſain, leurs ſens dans un parfait repos ; ils n'avoient, ni chaud, ni froid au-dehors, ni aucune paſſion au-dedans. Rien ne réſiſtoit à leur volonté ; ils avoient tout ce qu'ils déſiroient, & n'avoient rien de ce qu'ils ne déſiroient pas. Leurs enfants auroient joui du même bonheur. Ainſi ils n'auroient eu aucune des miſeres de l'enfance ; ils auroient eu dès leur naiſſance un parfait uſage de

la raiſon ; ils auroient eu les mêmes graces ſpirituelles & les mêmes avantages du corps, & auroient été tranſportés dans le ciel ſans mourir.

§. 3. *Du Péché originel.*

DIEU ayant mis Adam & Eve dans un jardin délicieux, leur permit de manger de tous les fruits de ce jardin, à l'exception de celui de l'arbre de la ſcience du bien & du mal, en les menaçant de la mort, s'ils en mangeoient contre ſa défenſe. Le ſerpent, pour porter Eve à violer le commandement de Dieu, l'aſſura qu'elle ne mourroit point en mangeant de ce fruit, & lui perſuada que Dieu le leur avoit défendu par une eſpece d'envie, de peur qu'en mangeant de ce fruit, ils ne devinſſent comme des Dieux, ſachant le bien & le mal. Eve ſéduite par les paroles du ſerpent, en mangea & en porta à ſon mari, qui en mangea auſſi à ſon exemple. Elle crut le ſerpent plus que Dieu ; mais elle n'auroit pu tomber dans cette infidélité, ſi elle ne fût pas déja tombée dans l'orgueil par le déſir de ſa propre excellence. Elle conçut un déſir ambitieux d'être ſemblable à Dieu, & ce déſir l'ayant aveuglée, la rendit capable d'ajouter foi aux paroles du ſerpent. Ce fut auſſi l'*orgueil qui fut* le premier péché d'Adam : il

conſiſtoit principalement dans un déſir d'indépendance, à vouloir être affranchi du joug de Dieu, & à n'avoir point de ſupérieur, ni de maître. Si-tôt qu'ils eurent mangé du fruit défendu, ils s'apperçurent de leur nudité, & ſe couvrirent de feuilles de figuier. En punition de leur péché, Dieu les chaſſa du Paradis, les condamnant à une vie miſérable & laborieuſe, qui ſe termine par la mort, & punit en particulier Eve par l'aſſujettiſſement à ſon mari & par les douleurs de l'enfantement.

L'homme, par ſon péché, ne s'engagea pas ſeulement à la mort du corps & aux miſeres de cette vie, mais il ſe priva de la vie de l'ame, c'eſt-à-dire, de la grace, de la ſainteté & de la juſtice. Il s'éloigna de Dieu, ſon entendement s'obſcurcit & perdit la plupart des lumieres dont il étoit éclairé; il ceſſa de voir & de contempler la vie éternelle en elle-même & ſans voile; c'eſt-à-dire, qu'il fut banni de la contemplation de Dieu; qu'il fut plongé dans les images corporelles; ce qui fut figuré par ſon excluſion du Paradis. Sa volonté conçut un prodigieux amour de ſoi-même: & pour remplir le vuide qu'il ſentit par cette ſéparation d'avec Dieu, il s'engagea dans l'amour des créatures, & principalement de celles qui ſont ſenſibles: cet amour produiſit en lui la guerre des

paſſions ; il ſentit dans ſon eſprit &
ſon corps une révolte terrible contre
ſon. Enfin ſa volonté devint impui
pour y réſiſter par l'attache inflexible
elle ſe lia aux créatures ; ainſi il con
une eſpece de néceſſité de pécher,
une néceſſité toute libre, parce qu'ell
toit autre choſe qu'une volonté fer
opiniâtre de jouir des créatures & d
même.

L'impreſſion de ce péché fut ſi gran
le renverſement qu'il fit dans Adam
fut ſi terrible, qu'il corrompit leur
re, & troubla tout l'ordre que Dieu y
mis ; en ſorte que les enfants qu'ils eu
tirerent d'eux un corps infecté & co
pu, qui corrompit les ames que Die
dans ces corps, & les rendit coupabl
vant Dieu du péché que l'on appelle
nel, parce que l'ame le contracte d
moment de ſon union au corps, qui
premier moment de ſon être.

La certitude du péché originel eſt
ment établie ſur l'autorité de l'Ecritu
Pſ. 50. 7. l'ancien & du nouveau Teſtament. I
reconnoît qu'il a été formé dans l'iniq
Job. 14. 4. & que ſa mere l'a conçu dans le péché.
déclare que perſonne n'eſt exemt de
lure, non pas même les enfants d'un
Mais ſaint Paul a été particuliére
choiſi de Dieu pour établir la foi du

originel, auſſi-bien que celle du myſtere de la grace. C'eſt lui qui enſeigne, que nous naiſſons tous enfants de colere : or il n'y a que le péché originel qui puiſſe nous rendre l'objet de la colere de Dieu. C'eſt lui qui dit, que le péché eſt entré dans le monde par un ſeul homme, & la mort par le péché ; & qu'ainſi la mort eſt paſſée dans tous les hommes, tous ayant péché dans un ſeul ; & enſuite, que c'eſt par le péché d'un ſeul que tous les hommes ſont tombés dans la condamnation. Ç'a été la croyance de l'Egliſe, comme le marquent les exorciſmes que l'on a toujours faits ſur les enfants, en les baptiſant, par où l'on proteſte qu'ils ſont ſous la puiſſance du diable. D'ailleurs la concupiſcence étant un déſir du péché, ne peut avoir Dieu pour auteur ; & il faut, pour y réſiſter, que l'homme ſoutienne une guerre contre lui-même. Ajoutez à cela le nombre effroyable de miſeres qui accablent les enfants d'Adam, qui ne pourroient avoir pour ſource que l'impuiſſance & l'injuſtice de Dieu, ſi les hommes naiſſoient innocents.

Epheſ. 2. 3. *Rom.* 5. 12. *Rom.* 5. 16.

La certitude du péché originel établie, on doit comprendre, 1°. qu'il eſt la véritable origine de l'état monſtrueux où nous naiſſons, des contrariétés étonnantes que nous découvrons dans notre nature, de ces ténebres profondes où notre entende-

ment est enseveli, de cette ignorance prodigieuse des vérités les plus nécessaires, comme de l'immortalité de notre ame, de son vrai bien, de son origine, de son Dieu, de la véritable Religion & de la voie qu'elle doit tenir : ignorance si difficile à dissiper, que la plupart des hommes y demeurent plongés toute leur vie, & non-seulement des particuliers, mais des nations & des peuples entiers. 2°. Qu'il est la source de ces inclinations corrompues que nous éprouvons en nous, de cette pente aux plaisirs qui nous détourne de la recherche de notre véritable bien, de cette injustice qui nous fait rapporter toutes choses à nous-mêmes, qui nous fait désirer que les autres nous aiment, nous estiment, & se laissent dominer par nous. 3°. Qu'il est la cause du déréglement de notre imagination & de la révolte de nos sens, qui ne peut être naturel ; puisque c'est un désordre visible, que notre corps nous détourne de suivre ce que la raison nous dicte, que la raison ne soit pas obéie, & que notre ame soit fatiguée par des imaginations involontaires qui lui présentent des sujets de tentation & de péché. 4°. Que ces maux effroyables, dont les hommes sont accablés depuis leur naissance jusqu'à leur mort, la pauvreté, les maladies, les vexations qu'ils souffrent, tant

de la part des autres, que de celle des démons, ne peuvent être juſtes, qu'en ſuppoſant que les hommes méritent de les ſouffrir par le péché qu'ils tirent de leur origine. 5°. Que certaines marques de grandeur qui paroiſſent encore dans l'homme, quelque miſérable qu'il ſoit, donnent lieu de juger que ces miſeres ſont des miſeres d'un grand Seigneur déchu de ſon premier état. Il en eſt de même de cette avidité terrible de bonheur, dont l'homme eſt tourmenté, & qui le rend incapable d'être ſatisfait par tout ce qu'il y a dans le monde : avidité qui marque la capacité qu'il a de jouir de quelque choſe de plus grand que toutes les créatures. 6°. Que c'eſt le ſeul moyen de démêler tout ce qui paroît déréglé dans l'ordre du monde, comme l'inégalité des conditions, des richeſſes temporelles, des lumieres même & des graces de Dieu : car le péché originel rendant tous les hommes coupables, les miſeres, la pauvreté, l'ignorance, la privation des lumieres & des graces de Dieu, ne ſont injuſtes en aucun de ceux qui les éprouvent, & perſonne n'a droit de ſe plaindre de ce que Dieu, par des conſeils ſecrets, traite plus favorablement les uns que les autres, par rapport à cette vie ou à l'autre. Ainſi, quoique le péché originel ſoit la choſe du monde la plus contraire en

apparence à la raison, il n'y a
dans le monde qui ne le prou
ne saurions rien comprendre d
monde qu'en le supposant.

§. 4. *Des suites du Péché o*

Les peines dont Dieu punit,
monde, & dans l'autre, le péché
doivent nous donner une grande
grandeur de ce péché; & la grande
ché originel doit nous donner un
idée de la sainteté de Dieu & de s
sur les créatures, puisque sa justi
damne à des peines si terribles ce
blessent cette sainteté d'une maniere
qui paroît si excusable. Le dessein de
dans les miseres dont il accable les
mes, est de réprimer leur orgueil: il
pourtant qu'une infinité de personne
tirent point cet avantage, & que leu
reté étouffant en eux les sentiments de
maux, laisse agir leur vanité & leur
gueil avec autant de liberté que s'ils étoi
dans l'état du monde le plus heureux.
faut cependant avouer que les miseres d
Dieu afflige les hommes en cette vi
sont mêlées de vues de miséricorde: ca
pour peu que l'on y fasse réflexion, o
verra facilement que sans ces maux dom
Dieu punit les péchés, le monde ne pour-
roit subsister, & que ces miseres

ſont les grands remedes de nos miſeres. La mort eſt utile & même néceſſaire pour délivrer le monde des méchants, & pour récompenſer les bons. Le travail eſt néceſſaire pour occuper les hommes des néceſſités de la vie, ſans quoi ils ne feroient autre choſe que ſe plonger dans toutes ſortes de déréglements. Les maladies ſont utiles pour avertir les hommes qu'ils ſont mortels, & pour réprimer leur orgueil par le ſentiment de l'impuiſſance où les maladies les réduiſent. Il en eſt de même de toutes les autres miſeres qui ſont une ſuite du péché originel. Mais, ſi elles ſont utiles pour empêcher l'accroiſſement de la méchanceté des hommes, & pour la retenir dans quelques bornes, elles ſont encore plus utiles aux gens de bien, pour acquérir, pour pratiquer & conſerver les vertus. Les maux de la vie ſont l'exercice de leur patience, la matiere de leur pénitence & le remede de leur vanité; c'eſt ce qui les empêche de s'attacher au monde, ce qui les en dégoute, & ce qui les porte à déſirer une autre vie; c'eſt ce qui leur fait connoître la grandeur de Dieu, ce qui leur fait voir leur néant, & ce qui les humilie ſous la main toute-puiſſante de leur Juge; c'eſt ce qui leur fait connoître & haïr le péché qui eſt la cauſe de ces miſeres; c'eſt enfin ce qui fait l'objet de leur charité &

de leur compaſſion envers les autres, & de l'exercice de la plupart des vertus.

Il n'y a pas juſqu'à la concupiſcence & les paſſions qui ne ſoient utiles aux gens de bien. Comme ils ſavent qu'il ne faut qu'une vue d'eſprit, un conſentement paſſager à la cupidité pour les rendre criminels devant Dieu, la crainte qu'ils ont qu'il ne s'en gliſſe dans leur cœur, eſt un contrepoids que Dieu leur laiſſe pour les empêcher de s'élever & d'entrer dans un excès de confiance. Ils évitent avec ſoin cette vaine curioſité qui applique aux recherches inutiles qui amuſent l'eſprit : ce qui les porte à renoncer volontairement à tout ce qu'il eſt inutile de ſavoir, à ſe priver de mille nouvelles qui occupent inutilement l'eſprit & rempliſſent ordinairement les entretiens : car il y a quelque choſe dans l'ignorance qui humilie l'eſprit, & qui lui apprend ce qu'il eſt. Les connoiſſances inutiles le privent de cet avantage, & lui cauſent ordinairement de la vanité & de l'enflure. La connoiſſance des miſeres de l'homme, qui ſont une ſuite du péché originel, pouvant être d'une grande utilité, on va en parler dans une juſte étendue.

§. 5. *De l'Eſclavage du Péché.*

L'ESCLAVAGE commun à tous les *hommes eſt celui* qui leur convient en qua-

lité

lité de pécheurs. Ils ſont enfermés dans le monde, comme dans une priſon dont ils ne ſortent que par la mort, & tout le temps qu'ils y demeurent, ils ſont aſſervis à mille travaux, à mille fatigues, à mille néceſſités incommodes. Ils ſont entraînés à la mort par un torrent rapide, auquel ils ne ſauroient réſiſter. Ils ſont aſſujettis à la corruption de leurs corps. Ils ne diſpoſent pas même de leur ame; & fort ſouvent leur eſprit eſt occupé, malgré eux, de mille penſées fâcheuſes, & leur volonté déchirée de mille déſirs qu'elle ne ſauroit empêcher. On ne peut nier que ce ne ſoit là un état de ſervitude générale & inévitable à tous les hommes. Elle renferme les Rois auſſi-bien que les moindres de leurs ſujets; & tout l'avantage qu'ils peuvent prétendre, n'eſt pas d'être libres, puiſqu'ils ſont, auſſi-bien que les autres, des priſonniers que l'on entraîne à la mort, & qu'ils ſont ſujets aux mêmes miſeres de corps & d'eſprit; mais c'eſt que, comme dans les priſons il y en a quelquefois qui commandent aux autres, Dieu les a choiſis dans le nombre de ces eſclaves, pour leur donner quelque autorité ſur d'autres eſclaves; & cette autorité n'eſt qu'un miniſtere qui ne leur produit que de nouvelles peines & de nouvelles ſervitudes. S'il y en a quelques-uns qu'on puiſſe appeller

libres dans cette ſervitude générale, ce ſont ceux qui reconnoiſſant la juſtice de cet état, s'y ſoumettent avec patience & avec amour, & méritent par-là, pour l'autre vie, d'être délivrés de toutes les miſeres de celle-ci. Mais à l'égard des méchants, leur eſclavage eſt pire, puiſqu'ils ſont tous en la poſſeſſion du démon, qui les domine d'une maniere ſi abſolue, que ſaint Auguſtin les appelle les animaux du diable. Il les remue, & il les conduit où il veut. Il agit ſur leurs eſprits & ſur leurs corps par des impreſſions tout autrement fortes & efficaces que celles par leſquelles il afflige les juſtes qui ne lui ſont pas aſſujettis; & c'eſt une ſuite d'une juſtice ſecrete de Dieu, qui aſſujettit les natures inférieures, comme celle des hommes, à celles des purs eſprits, lorſqu'elles ſe ſont laiſſé ſurmonter par eux, & qu'elles les ont imités dans leur déſobéiſſance.

§. 6. *De l'Ignorance.*

L'HOMME a l'idée & le déſir d'un bonheur ſouverain gravés dans le fond de ſa nature, & cette idée & ce déſir ſont la ſource de tous ſes autres déſirs & de toutes ſes actions. Mais avant le péché, cette idée n'étoit pas ſeulement générale & confuſe, comme elle eſt à préſent; elle étoit *diſtincte & particuliere.* Il ſavoit que ce

ſouverain bonheur ne ſe trouvoit que dans la poſſeſſion de Dieu, c'eſt-à-dire, de la ſageſſe & de la juſtice éternelle ; & il déſiroit & aimoit cette ſageſſe & cette juſtice. Le péché a effacé de ſon eſprit & de ſon cœur cette connoiſſance diſtincte & cet amour particulier du ſouverain bien. Il ne lui en reſte qu'une notion confuſe & générale, laquelle eſt inſéparable de ſa nature. Il ne ſauroit s'empêcher d'aimer & de chercher ce bien qu'il ne conçoit que confuſément ; mais il ne ſait où il eſt, ni en quoi il conſiſte ; & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs : car trouvant des biens créés, qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien ſouverain, il y rapporte ſes actions, & tombe ainſi dans une infinité d'égarements criminels.

C'eſt en quoi conſiſtent ces ténebres ; & cela fait voir qu'elles ſont bien différentes des ténebres corporelles : car les ténebres qui dérobent les corps à nos yeux, ſont une ſimple privation de lumiere qui ſe corrige ſouvent par les autres ſens, ou en s'empêchant de juger de ce qu'on ne voit pas. Mais les ténebres ſpirituelles ne ſont pas de ſimples privations de lumieres ; ce ſont des erreurs & de fauſſes lumieres qui portent à juger & à agir. On s'imagine connoître ce qu'on ne connoît point, &

voir ce qu'on ne voit point. On cro
ce bien dont on a l'idée confuſe,
ne tient rien qui y reſſemble ; & ce
de plus terrible, c'eſt qu'on ne s'
trompe que lorſqu'il eſt inutile d'ê
trompé. C'eſt l'état où l'homme a
duit par le péché, & les rayons de
& de vérité qui lui ont fait entrevoi
ques vérités au travers de ſes plus é
ténebres, ne l'ont point délivré
malheur, parce qu'il ne manquoit
les rejetter.

La cauſe ordinaire de ces téneb
l'impureté du cœur qui n'aime pas l
ſes ſelon leur prix, & qui s'y at
non ſelon qu'elles le méritent, m
lon le dégré de ſon amour. Ainſi
certains objets avec une ardeur déré
s'y applique trop, & ne regarde d
autres que ce qui favoriſe la paſſion
domine. La vivacité avec laquell
porte vers l'objet de ſon amour, f
toutes les connoiſſances qu'il a des
objets, ſont foibles, obſcures & la
ſantes. Ainſi il tire des conſéquence
ſelon la vérité des choſes, mais ſ
maniere dont il les ſent. Ces fauſſ

paſſent enſuite d'eſprit en eſprit par le commerce du langage.

On peut dire encore que toutes les penſées des hommes ſont des penſées d'enfants, & toute leur conduite n'eſt qu'une conduite d'enfants. Les plus grandes choſes leur paroiſſent petites & les touchent peu, les petites leur paroiſſent grandes & les touchent beaucoup. Ils voltigent de penſée en penſée, parce qu'ils ne pénetrent rien à fond. Ils ne connoiſſent des choſes que de légeres ſurfaces, & n'approfondiſſent rien. Ils ne ſavent, ni s'affliger, ni ſe réjouir, ni craindre, ni ſe raſſurer. Ils tremblent pour des choſes de néant, & ils ſont inſenſibles aux plus grands périls. Ils n'ont aucun ſentiment, quand ils perdent ce qu'ils ont de plus précieux, & ils s'abattent, quand on leur ôte ce qui leur eſt inutile, ou même ce qui leur nuit. Ils marchent au hazard & ſans lumiere dans le chemin de la vie: & ſi Dieu ne prenoit ſoin de les empêcher de ſe jetter dans des précipices, ils s'y jetteroient à tout moment. Toutes les connoiſſances qu'ils ont de l'autre vie & des choſes éternelles, ſont ſombres, vacillantes, ſuperficielles & infiniment éloignées de leur réalité.

Nous ne ſaurions être délivrés de ces illuſions que par la connoiſſance de la vérité, qui eſt Jeſus-Chriſt. C'eſt lui qui

éclaire nos esprits dans cette vie, qui les applique à certaines vérités qui doivent leur servir de regle, & les détournent de certaines pensées trompeuses, qui les jetteroient dans l'égarement; il les prévient, les munit, les fortifie, afin qu'ils ne soient point emportés par certaines vues qui les détourneroient du droit chemin; il se sert de nos fautes mêmes pour nous en faire éviter de plus dangereuses; il ménage pour notre salut toutes les impressions que nous recevons, ou des objets extérieurs, ou des discours des hommes; & c'est par tous ces secours joints à sa grace, que nous pouvons éviter les dangers infinis des ténebres auxquelles nous sommes continuellement exposés.

§. 7. *De la Concupiscence.*

La concupiscence, qui est ce penchant vers le mal d'où dérive l'amour déréglé de soi-même & des créatures, est un état de l'ame contraire à sa nature, & qui la trouble, l'agite & la renverse jusques dans le fond. C'est le péché qui a troublé l'ordre primitif, & qui a donné à l'ame ce mouvement déréglé & impétueux vers les créatures corporelles; & cette passion est jointe à tous les autres maux de l'ame. L'effet des passions est d'ôter à l'ame la force, ou plutôt la volonté de s'élever à

Dieu ; d'abaiſſer l'ame vers la terre, & de l'y tenir attachée ; de faire qu'elle ne ſauroit plus ſe ſoutenir dans ſa rectitude ; & enfin de lui donner la mort, en la privant de la vie de Dieu & de l'habitation de ſon Eſprit ſaint.

L'homme eſt ſi grand, qu'il s'avilit en aimant pour elle-même quelque créature que ce ſoit. Dieu ne ſauroit ſouffrir cet amour, non qu'il ait beſoin de nos hommages, ni qu'il tire aucun avantage de ce que nous lui rapportons nos actions ; mais parce qu'ayant créé l'homme pour lui, & l'ayant rendu capable de ſon amour, c'eſt un déſordre & une injuſtice que l'homme ſe prive lui-même de ſa dignité ; qu'il s'abaiſſe au-deſſous des créatures auxquelles Dieu l'a rendu, ou égal, ou ſupérieur, & qu'il défigure, ou en tout, ou en partie, l'image de Dieu, en dérobant à Dieu quelque partie de ſon amour. Ainſi Dieu ne condamne & ne punit les hommes, que parce qu'ils ſe rendent miſérables, en ſe dépouillant de la dignité & des biens qu'il leur a donnés. Il ne veut que l'avantage de ſes créatures, & il ne peut ſouffrir qu'elles y renoncent, ni qu'elles ſe dégradent. Leur péché eſt de ſe priver du bonheur qui leur étoit deſtiné. L'homme, en péchant, n'ôte proprement rien à Dieu, mais il s'ôte Dieu à ſoi-même, & ce larcin eſt une in-

justice horrible & envers
envers Dieu. Ainsi le dev
heur de l'homme sont insép
tant qu'il manque à l'accon
son devoir, il diminue aut
heur. C'est ce qui fait voir q
de péché léger, & que les mo
véniels, que nous comptons
chose, sont d'une effroyable c
puisqu'ils nous privent de quel
la participation de Dieu, &
préférons toujours en quelque
à l'infini, la créature au Créate

Il faut, pour être Chrétien,
du regne de la concupiscence,
sujetti au contraire au regne de
un saint amour. Mais ce levain c
qui répand sa corruption dans le
l'ame, étant détruit, il en deme
moins des restes, qui ne regnent
vérité dans le cœur, mais qui infe
verses actions particulieres; & ce
divers retours de l'amour-propre q
duisent des mouvements d'orgueil
vie, de colere, de tristesse, de re
de soi-même & enfin les désirs de
périssables & créés. C'est ce vieux
qui reste, dont il faut tâcher de se
fier peu à peu. Mais, pour ne pas se
rager, il faut faire état, que cette
fication est l'occupation de toute la vi

ces reſtes étant comme des racines qui pouſſent toujours divers rejettons, il faut toujours travailler à les retrancher, autrement ils ſe multiplieroient d'une telle ſorte, que l'ame en ſeroit toute couverte; & cette corruption augmenteroit tellement, qu'elle infecteroit enfin le fond du cœur. Elle s'y rendroit maîtreſſe, elle y étoufferoit toutes les bonnes ſemences, & elle rendroit l'ame incapable de porter aucuns fruits de juſtice. C'eſt une gangrene qui s'étend, à moins qu'on n'ait ſoin ſans ceſſe d'en arrêter le cours par le fer de la mortification. C'eſt une eau corrompue qui tend à nous infecter, à moins que nous ne travaillions à en décharger notre ame. C'eſt un poids qui nous abaiſſe continuellement vers la terre, à moins que nous ne faſſions des efforts continuels pour nous relever. Enfin c'eſt le cours d'un torrent qui nous emporteroit avec ſoi, ſi nous n'y réſiſtions fortement, en nous avançant contre le fil de cette eau. Voilà la condition avec laquelle Dieu veut que nous vivions en ce monde. C'eſt l'ouvrage qu'il nous impoſe. Si-tôt qu'on apperçoit quelques effets de cet amour corrompu des créatures, il faut incontinent s'armer de la mortification pour le détruire. C'eſt ce qui rend la vie chrétienne une vie de mort, parce qu'il faut continuellement y mourir à la

concupiscence & à ses désirs, en
tranchant leur nourriture qui est la
sance de leurs objets. On doit accep
les moyens que Dieu donne pour
blir, qui consistent principalemen
les maux qu'il envoie, & qu'on doit
voir de sa main avec un esprit d'humi
de pénitence. On doit se regarder co
méritant d'être privé de toutes les cr
res, & veiller particuliérement à ne
abuser de la grace que Dieu fait d'en
corder encore l'usage pendant le temp
cette vie. Enfin on doit vivre dans l'
d'une profonde humiliation devant Di
puisque, quelques graces qu'on puisse
cevoir de sa bonté, on a toujours en
monde la qualité d'enfant d'Adam qui aff
jettit à la mort du corps, & qui pourro
même attirer celle de l'ame, si Dieu ne l'e
préservoit par une miséricorde toute gra
tuite.

§. 8. *Des Miseres extérieures de la vie.*

Le comble de la misere, c'est d'être mi-
sérable, & de n'être point touché de sa
misere. Cependant ce comble de misere fait
l'état commun des hommes, & presque
rien ne leur convient plus généralement
que d'être tout ensemble accablés de maux
& insensibles à ces maux qui les accablent.
Cette insensibilité ne vient point en eux

du mépris qu'ils faſſent des miſeres de la vie : elle vient de leur aveuglement & de l'emportement de leurs paſſions. Car voici de quelle maniere ils ſe procurent le repos dont ils ſemblent quelquefois jouir. Premiérement, à l'égard des maux paſſés, ils n'y penſent plus, ils comptent pour peu de choſes tous les maux futurs, & ſe délivrent de la crainte qu'ils pourroient en avoir, ou par des eſpérances téméraires, ou ſimplement en n'y penſant point. Ils ne connoiſſent point du tout la plus grande partie de leurs maux ſpirituels, & ils font peu de réflexion ſur ceux qu'ils connoiſſent. Leur amour-propre éloigne de leur vue la plupart des objets qui pourroient faire impreſſion ſur leur eſprit ; & par ce moyen ils deviennent capables de jouir de quelques-uns des objets de leurs paſſions, qu'ils ne voient qu'à demi, & dont ils ne conſiderent point les funeſtes ſuites ; & c'eſt là ce qu'on appelle repos & joie dans le monde.

Avec tous ces miſérables ſoulagements que leur aveuglement ou leurs paſſions leur procurent, ils ne laiſſent pas d'être ſouvent accablés de triſteſſe & de chagrin, parce qu'il y a une infinité de maux dans la vie, qu'ils ne ſauroient s'empêcher de voir & de ſentir ; mais il y a cette différence entre leurs biens & leurs maux, que leurs biens

ne paroiſſent tels que par l'erreur
imagination, & que leurs maux on
dinaire beaucoup plus de réalité qu'
connoiſſent.

Si cette ignorance où ils ſont de
part de leurs miſeres, n'avoit po
mauvais effets, peut-être ſeroit-on
de la regarder comme une eſpece de
mais il s'en faut beaucoup que cela n
Cette fauſſe idée qu'ils ont des biens
maux de cette vie entretient leurs att
nourrit leurs paſſions & les empêc
penſer à eux ; & ainſi rien n'eſt plu
portant que de les en bien détrompe
de les porter à ne pas ſe diſſimuler le
ſeres réelles & effectives de la vie hu
On ne finiroit point, ſi on vouloit
ſenter ici toutes ces miſeres : une i
raccourcie ſuffira. Regardez les enf
& conſidérez de combien de maux il
accablés, par combien de vanités,
reurs & de terreurs ils croiſſent en
Quoique l'on ſoit accoutumé de reg
leur état ſans horreur, parce qu'on
poſe qu'ils en ſortiront, il eſt pou
tel, qu'il n'y a point d'homme ſage,
n'aimât mieux mourir, que d'être r
à la foibleſſe, à l'ignorance, à l'imb
lité d'eſprit & de corps que l'on voit
les enfants. Ainſi nous commençons
la vie par un état que nous jugeons

que la mort, & cet état miſérable fait une partie conſidérable de notre vie. Il eſt vrai que la raiſon ſe développant peu à peu, l'on ſort de quelques-unes des foibleſſes de l'enfance par le moyen de l'inſtruction ; mais cela ne ſe fait pas ſans beaucoup de peines & de douleurs. Combien faut-il de menaces & de châtiments pour retenir les enfants dans le devoir, & les former à quelque choſe d'utile ? Et combien peu avec tout cela réuſſit-on à l'égard du plus grand nombre ? Le torrent de la corruption naturelle en emporte la plupart, & l'obſcurciſſement de l'eſprit n'en empêche-t-il pas une grande partie des autres de comprendre ce qu'on voudroit leur montrer ? C'eſt une miſere, que de demeurer dans l'ignorance & dans la brutalité que l'on tire de ſa naiſſance ; & c'eſt une autre miſere, que d'en ſortir par des moyens ſi laborieux & ſi pénibles.

Le ſeul avantage des enfants eſt d'être malheureux ſans le ſavoir & ſans diſcerner leurs maux, ſi cela peut ſe nommer avantage ; & cela même leur eſt ôté par l'accroiſſement de l'âge, qui leur donnant un ſentiment plus diſtinct & plus net de leurs inclinations, les rend auſſi plus miſérables, parce qu'ils ſont toujours privés de la plus grande partie de ce qu'ils déſirent. On voudroit ne point mourir, n'avoir au-

cune peine de corps & d'eſprit, n'être point trompé; cependant on eſt expoſé à toute heure à la mort, aux douleurs & aux erreurs. A combien de peines & de miſeres l'homme n'eſt-il pas expoſé dans ce monde depuis le péché ? Il eſt vrai que toutes ces miſeres peuvent lui ſervir d'exercices de vertu ; mais, ſi la vertu peut bien en uſer, & ſi elle aime à les ſouffrir, elle n'aime pas néanmoins les maux qu'elle ſouffre, & elle ne doit pas même les aimer. Ce n'eſt pas là l'état naturel de l'homme ; c'eſt une ſuite de ſon péché ; & comme il faut ſouhaiter la deſtruction du péché, il faut auſſi ſouhaiter celle de ſes ſuites. C'eſt un état de guerre & de combat, qui ne nous permet pas de jouir d'aucune paix. Cependant il eſt juſte de tendre à cette paix que le péché a troublée. L'état de guerre ne peut être, ni naturel, ni éternel : car tout tend à la paix. En un mot il eſt légitime & conforme à l'ordre de Dieu & à ſa loi éternelle, de déſirer de jouir de lui ſans aucune peine & ſans aucun trouble de corps & d'eſprit, puiſque c'eſt à quoi il a deſtiné l'homme, qui ne peut être que miſérable hors de cet ordre, dans lequel & pour lequel il a été créé.

§. 9. *Des Néceſſités de la vie.*

s'appuyer ſur leur vie, comme ſur quelque choſe de ſolide eux qui ont des avertiſſements ſi ſenſibles & ſi continuels de ſon inſtabilité. Je ne parle pas de la mort de leurs ſemblables, qu'ils voient à tous moments diſparoître à leurs yeux, & qui ſont autant de voix qui crient qu'ils ſont mortels & qu'il faudra bientôt en faire autant. Je ne parle pas non plus des maladies extraordinaires, qui ſont comme des coups de fouet, pour les tirer de leur aſſoupiſſement, & pour les avertir de penſer à mourir. Je parle de la néceſſité où ils ſont de ſoutenir tous les jours la défaillance de leur corps par le boire & par le manger. Qu'y a-t-il de plus capable de leur faire ſentir leur foibleſſe, que de les convaincre, par ce beſoin continuel, de la deſtruction continuelle de leur corps, qu'ils tâchent de réparer & de ſoutenir contre l'impétuoſité du torrent du monde qui les entraîne à la mort? Car la faim & la ſoif ſont proprement des maladies mortelles. Les cauſes en ſont incurables; & ſi l'on en arrête l'effet pour quelque temps, elles l'emportent enfin ſur tous les remedes.

Qu'on laiſſe le plus grand eſprit du monde deux jours ſans manger, le voilà languiſſant, preſque ſans action & ſans penſées, & uniquement occupé du ſentiment de ſa foibleſſe & de ſa défaillance. Il

lui faut néceſſairement de la nourriture pour faire agir les reſſorts de ſon cerveau, ſans quoi l'ame ne peut rien. Qu'y a-t-il de plus humiliant que cette néceſſité ? Et encore n'eſt-ce pas la plus fâcheuſe, parce qu'elle n'eſt pas la plus difficile à ſatisfaire : celle de dormir l'eſt bien autrement. Pour vivre il faut mourir tous les jours, en ceſſant de penſer & d'agir raiſonnablement, & en ſe laiſſant tomber dans un état où l'homme n'eſt preſque plus diſtingué des bêtes ; & cet état où nous ne vivons point, emporte une grande partie de notre vie. Il en eſt de même de quantité d'autres néceſſités.

Il faut ſouffrir ces néceſſités, puiſque Dieu nous y aſſujettit. Mais il ſeroit bien raiſonnable au moins de les regarder comme des marques de notre foibleſſe, puiſque c'eſt en partie pour avertir l'homme de ſa baſſeſſe, qu'il plaît à Dieu de le réduire ainſi tous les jours à l'état & à la condition des bêtes. Cependant le déréglement des hommes eſt tel, qu'ils changent en ſujets de vanité ce qui devroit les humilier le plus.

§. 10. *Des Maux de la vie.*

TOUS les maux de cette vie étant des ſuites du péché de l'homme, des marques de notre condamnation & des exécutions

de l'arrêt qui nous a exclus de notre premiere félicité, doivent nous remettre dans l'esprit ces grands sujets de douleur & d'affliction. Tout ce qui fait souvenir un Roi dépouillé de sa premiere grandeur, le touche & l'afflige vivement. Tous les maux sont de plus des portions de ce calice de fiel & d'amertume que la justice de Dieu a destiné à tous les pécheurs de la terre, & qu'il fera boire tout entier dans l'autre vie aux réprouvés qui n'auront pas profité de ce qu'il leur en a fait éprouver dans celle-ci : ce sont des avant-coureurs de cette effroyable colere de Dieu qui éclatera contre eux. Si les maux sont grands, ils font voir combien l'homme est misérable : s'ils sont petits, ils font connoître combien l'homme est foible ; & de l'une & l'autre maniere il est digne de compassion. Le peu de fermeté de l'ame, qui est ébranlée de ces coups, nous met notre foiblesse devant les yeux. On voit dans tous les maux des autres ce que nous sommes, ce que nous méritons, de quoi nous sommes menacés.

Mais un Chrétien regarde tout autrement les maux & les souffrances de cette vie. Si-tôt que la volonté de Dieu lui est manifestée, il approuve & il reçoit avec actions de graces cette mesure de souffrances qu'il lui destine, comme la voie de son

ſalut, en le rendant conforme à Jeſus-Chriſt; & quand il n'eſpéreroit aucune conſolation dans cette vie, & que les maux y ſeroient continuels juſqu'à la mort, dès-là que Jeſus-Chriſt promet que tous ces maux ſeront changés dans l'autre vie en une joie qui ne finira jamais, il n'héſite pas à prendre le parti de les ſouffrir avec patience & même avec joie. Car qu'eſt-ce que la durée des maux d'une vie en comparaiſon de l'éternité? C'eſt infiniment moins, à proportion, qu'une minute comparée à toute la vie. Cependant qui feroit difficulté de ſouffrir un petit mal durant une minute, pour acquérir des biens temporels pour toute ſa vie? Souvent il faut les quitter dès qu'on commence de les poſſéder. La plupart même n'y arrivent jamais; & cependant preſque perſonne ne refuſe de tenter d'y arriver & d'en prendre le hazard; il ſe trouve au contraire très-peu de perſonnes qui veulent ſincérement s'expoſer aux petites peines qui ſont jointes à l'acquiſition des biens éternels.

§. 11. *Du Travail.*

Il faut regarder le travail comme une pénitence que Dieu a impoſée à l'homme, & dont perſonne n'eſt diſpenſé. On doit y *apporter des diſpoſitions qui peuvent ſe réduire à celles-ci*: travailler fidélement,

exactement, perſévéramment. La fidélité conſiſte à s'appliquer, autant que l'on peut, aux mêmes heures, au même travail; afin d'honorer Dieu par l'ordre de notre travail, auſſi-bien que par notre travail même, & de ne point ſe laiſſer ſurmonter à la pareſſe, qui nous porteroit à employer inutilement le temps deſtiné au travail. L'exactitude conſiſte à faire les choſes auſſi-bien que nous pouvons le faire, en conſidérant que c'eſt pour Dieu que nous les faiſons, & qu'il mérite bien toute notre application. Et la perſévérance conſiſte dans la continuation d'un même travail, autant qu'il nous eſt utile, en évitant ainſi l'inconſtance qui eſt ſi naturelle à l'amour-propre : car, comme dit le Sage, celui qui eſt mou & lâche dans ſon ouvrage, eſt frere de celui qui détruit ce qu'il fait. La vie laborieuſe a cet avantage de diminuer l'amour du monde, l'amour de la vie, l'attachement aux choſes temporelles & la complaiſance en ſoi-même. Prov. 18. 9.

Mais il faut pour cela que la charité en ſoit le principe. Car, quoique la cupidité & la charité ſoient ſouvent ſemblables à l'extérieur, l'une & l'autre appliquant les hommes au travail, & ne permettant pas qu'ils demeurent les bras croiſés, elles ne laiſſent pas d'être fort différentes dans l'eſprit par lequel elles les y portent. La cupi-

dité met toute ſon eſpérance dans le travail humain : la charité la met toute dans la bénédiction que Dieu donne à ce travail. La cupidité veut réuſſir, à quelque prix que ce ſoit : la charité ne demande d'autre ſuccès que l'obéiſſance même qu'elle rend à Dieu. La cupidité ſe donne totalement au ſoin des choſes temporelles : la charité ſe réſerve toujours de rendre à Dieu ſes devoirs. La cupidité croit tout perdu quand les moyens viennent à manquer, & déſeſpere abſolument ; mais la charité, qui cherche la juſtice de Dieu dans l'application aux choſes temporelles, conſerve la même eſpérance dans le manquement des moyens humains, parce qu'elle ſait que Dieu, ſur qui elle ſe fondoit, a des moyens & des reſſources infinies pour nous procurer ce dont nous avons beſoin. Ainſi elle demeure toujours dans une aſſiette tranquille, quel que ſoit le ſuccès de ſon travail.

§. 12. *Du néant des choſes du monde.*

UN de nos plus grands maux eſt de trop eſtimer les choſes temporelles ; & la raiſon en eſt, que nous ne nous regardons preſque jamais que par une petite partie de notre durée, qui eſt notre vie. Nous nous renfermons dans le temps, & nous nous *faiſons partie* du tourbillon qui l'emporte,

ſans étendre notre vue plus loin. C'eſt la ſource de cette fauſſe grandeur que nous attribuons aux choſes du monde ; & l'unique moyen de nous en détromper, eſt de changer de vue, & de nous regarder nous-mêmes tels que nous ſommes dans la vérité & devant Dieu. Or, en nous conſidérant de cette ſorte, nous reconnoiſſons d'abord que nous ſommes des êtres immortels, dont la durée s'étendra dans toute l'éternité qui nous ſuit, & qui ſont deſtinés à un bonheur ou à un malheur éternel. Que ſi nous cherchons alors notre vie dans cet eſpace infini, elle ne nous paroîtra que comme un atome imperceptible.

Car non-ſeulement les hommes ne ſont rien à l'égard de Dieu, & ne paroiſſent tous enſemble devant lui que comme une goutte d'eau comparée à un océan infini ; mais tous les avantages du monde joints enſemble, ne ſont rien à l'égard du moindre des hommes, parce qu'ils n'occupent qu'un atome dans ſa durée ; & qu'ainſi en la regardant toute entiere, ils ne la rendent, ni plus eſtimable, ni plus heureuſe. L'éternité rompt toute meſure, & anéantit toute comparaiſon. Qu'eſt-ce donc qu'un royaume poſſédé durant trente ans, quand il ſeroit de toute la terre ? Qu'eſt-ce qu'une petite Principauté dans ce Royau-

me ? Qu'eſt-ce que les autres rangs & les autres qualités au-deſſous de celle des Princes ? Et à quelle effroyable petiteſſe cette vue les réduit-elle ? Cependant c'eſt là le ſujet de la vanité de tous les hommes.

Il eſt étrange comment les hommes ont tant de peine à ſe perſuader du néant du monde, puiſque toutes choſes les en avertiſſent. Car qu'eſt-ce autre choſe que l'hiſtoire de tous les peuples & de tous les hommes, qu'une inſtruction continuelle que les choſes temporelles ne ſont rien ? puiſque nous décrivant ce qu'elles ont été, elle nous fait voir en même-temps qu'elles ne ſont plus ; que toutes ces grandeurs & toutes ces pompes qui ont étonné les hommes de temps en temps, tous ces Princes, tous ces Conquérants, toutes ces magnificences, tous ces grands deſſeins ſont rentrés dans le néant à notre égard ; que ce ſont des vapeurs qui ſe ſont diſſipées, & des fantômes qui ſe ſont évanouis.

Que découvrons-nous auſſi dans le monde ? que des preuves de cette même vérité. Car ne voyons-nous pas à toute heure diſparoître ceux qui ont paru avec le plus d'éclat & qui ont fait plus de bruit durant leur vie, ſans qu'il reſte d'eux qu'une mémoire aſſez languiſſante ? Ne voyons-nous *pas que toutes* choſes entrent continuelle*ment dans l'abyme* du paſſé ; que notre vie

nous échappe ; que ce qui s'en eſt écoulé n'eſt plus rien à nos yeux mêmes, & que le temps emporte tous les maux, tous les plaiſirs, toutes les inquiétudes que nous avons reſſenties, ſans qu'il en reſte d'autres traces que celles qui reſtent d'un ſonge ?

Mais ce qu'il y a de plus terrible en cela, eſt que d'une part nous ne voulons pas concevoir le néant du monde, & que de l'autre nous le concevons trop. Nous regardons preſque tous le paſſé, comme s'il n'étoit rien ; les morts ſont réduits dans le néant à nos yeux. Nous regardons ceux dont on nous rapporte les actions dans les hiſtoires, comme des gens qui ont été & qui ne ſont plus, & nous ne ſongeons pas qu'ils ſont encore plus vivants qu'ils ne l'ont jamais été, parce que leur eſprit agit infiniment davantage, & que la vie préſente n'ayant que des actions foibles & languiſſantes, eſt plutôt une mort qu'une vie à l'égard de l'autre. C'eſt encore par-là que nous conſervons l'eſtime des grandeurs du monde, parce que nous les regardons comme auſſi durables que nous-mêmes, & que nous ne concevons pas que nous ſubſiſtons & qu'elles périſſent ; & qu'ainſi ceux qui les ont poſſédées ne laiſſent pas d'être, quoiqu'ils ſoient privés pour toute

l'éternité de ces choſes qui ont fait le ſujet de leur orgueil.

Le but des ambitieux & des voluptueux eſt de ſoutenir leur propre foibleſſe par des appuis étrangers. Les ambitieux tâchent de le faire par les richeſſes, l'éclat & l'autorité : les voluptueux par les plaiſirs. Les uns & les autres cherchent à ſatisfaire à leur indigence ; mais ils y réuſſiſſent également mal, parce qu'ils ne font qu'augmenter leurs beſoins & leurs néceſſités & leur foibleſſe par conſéquent, de ſorte que l'augmentation des biens, des honneurs & des plaiſirs de ce monde ne faiſant qu'augmenter les ſervitudes & les dépendances, nous réduit ainſi à une miſere plus effective.

§. 13. *De l'état du monde avant J. C.*

Les hommes depuis le péché ont eu un nuage épais répandu ſur les yeux de leur ame ; leur eſprit étoit plein de ténebres. Cependant ils n'ont pu ſe tenir en repos dans ces ténebres. Ils ont voulu agir ; ils ont voulu marcher ; ils ont voulu courir après un bonheur dont ils conſervoient une idée confuſe, après en avoir perdu la réalité. Ainſi privés de la véritable lumiere, ils y ont ſubſtitué la vanité de leurs penſées ; ils les ont ſuivies aveuglément & impétueuſement : ce qui fait dire à *l'Ecriture de ceux* qui ſont dans cet état,

qu'ils marchent dans la vanité de leurs *Id.* 2.
ſens, & qu'ils ſont la volonté de leur chair & de leurs penſées. Voilà l'état qui a regné dans tout le monde avant Jeſus-Chriſt. On n'y voit pendant quatre mille ans qu'égarements, que folies, que déſordres qui montent par dégrés juſqu'à leur comble. On y voit les vains efforts que l'eſprit humain a faits pour trouver quelque lumiere dans les ténebres dont il étoit enveloppé, qui n'ont abouti qu'à s'y enfoncer encore davantage. On y voit toutes les nations du monde, excepté les Iſraélites, plongées dans l'idolâtrie & dans des ſuperſtitions également extravagantes & criminelles. Non-ſeulement les crimes n'étoient pas bannis de ces fauſſes religions, mais ils en faiſoient même partie, & y étoient autoriſés par les plus grands eſprits. Les Juifs mêmes, quoique plus éclairés, n'étoient pas meilleurs. De plus, l'eſprit Judaïque conſiſtoit dans la confiance préſomptueuſe en ſes propres forces, fondée ſur le déſir de l'indépendance naturelle à l'homme corrompu; ainſi le Juif ne croyoit avoir *beſoin que de lui-même pour accomplir la Loi. Les déſordres de ſon cœur ne l'humilioient point, parce qu'il les comptoit pour rien. Il ne ſe croyoit, ni foible, ni miſérable. Il ne connoiſſoit point la plaie de la concupiſ-

cence, ni la plupart de ſes effets. Il ne s'en humilioit point devant Dieu, & ne lui demandoit point ſa grace. Il ne portoit point contre lui-même ce jugement de juſtice, par lequel on ſe reconnoît non-ſeulement pécheur & miſérable, mais auſſi pécheur & orgueilleux, & par conſéquent digne de mépris, d'abaiſſement & d'humiliation : ce qui fait voir juſqu'à quel excès d'aveuglement & de corruption l'homme étoit arrivé ; combien ſa raiſon & ſa volonté étoient impuiſſantes pour l'en retirer, & par conſéquent combien il avoit beſoin d'un Réparateur.

CHAPITRE IV.

De Jesus-Christ.

§. 1. *De Jeſus-Chriſt conſidéré en lui-même.*

ON peut connoître Dieu comme étant auteur de l'ordre des élémens, comme exerçant ſa Providence ſur la vie & ſur les biens des hommes ; mais il eſt tout autrement important de le connoître, comme étant un Dieu qui fait ſentir à l'homme qu'il eſt ſon unique *bien ; que tout* ſon repos eſt en lui, & *qu'il n'aura de* joie qu'a l'aimer. Or pour

le connoître en cette maniere, il faut que l'homme reconnoiſſe ſa propre miſere, ſon indignité & le beſoin abſolu qu'il a d'un Médiateur, pour ſe rapprocher de Dieu & pour s'unir à lui. Il ne faut point ſéparer ces connoiſſances, parce qu'étant ſéparées, elles ſont non-ſeulement inutiles, mais nuiſibles. La connoiſſance de Dieu, ſans celle de nos miſeres, fait l'orgueil : la connoiſſance de nos miſeres, ſans celle de Jeſus-Chriſt, fait le déſeſpoir ; mais la connoiſſance de Jeſus-Chriſt nous exempte, & de l'orgueil, & du déſeſpoir, & opere notre ſalut, parce que nous y trouvons Dieu, notre miſere & la voie unique pour la réparer. Nous pouvons connoître Dieu ſans connoître nos miſeres, ou nos miſeres ſans connoître Dieu, ou même nous pouvons connoître Dieu & nos miſeres, ſans connoître le moyen de nous délivrer de ces miſeres qui nous accablent ; mais nous ne pouvons connoître Jeſus-Chriſt, ſans connoître tout enſemble, & Dieu, & nos miſeres, & le remede de nos miſeres, parce que Jeſus-Chriſt n'eſt pas ſeulement Dieu, mais que c'eſt un Dieu réparateur de nos miſeres.

Ceux qui recherchent Dieu ſans Jeſus-Chriſt, ou n'arrivent pas à le connoître, ou ils y arrivent inutilement, parce qu'ils ſe forment un moyen de communiquer,

ſans Médiateur, avec Dieu qu'ils ont connu ſans connoître le Médiateur; de ſorte qu'ils tombent, ou dans l'Athéiſme, ou dans le Déiſme, qui ſont deux choſes que la Religion chrétienne abhorre également.

Il faut donc connoître Jeſus-Chriſt; ſavoir qu'il eſt le vrai Dieu des hommes, c'eſt-à-dire, des miſérables & des pécheurs; qu'il eſt le centre de tout & l'objet de tout. Qui ne le connoît pas, ne connoît rien dans l'ordre du monde, ni dans ſoi-même: car non-ſeulement nous ne connoiſſons Dieu que par Jeſus-Chriſt, mais nous ne nous connoiſſons nous-mêmes que par lui. Sans Jeſus-Chriſt il faut donc que l'homme ſoit dans le vice & dans la miſere, avec Jeſus-Chriſt l'homme eſt exemt de vice & de miſere. En lui eſt tout notre bonheur & notre vertu, notre vie, notre lumiere, notre eſpérance; & hors de lui, il n'y a que vices, miſeres, ténebres, déſeſpoir, & nous ne voyons qu'obſcurité & confuſion, & dans la nature de Dieu, & dans notre propre nature.

§. 2. *De l'Incarnation de Jeſus-Chriſt.*

L'HOMME étant pécheur, ne pouvoit être une hoſtie pure, & l'Ange étant une créature, n'auroit pu offrir une hoſtie proportionnée à l'outrage fait à un Dieu

qui eſt en quelque ſorte infini ; il falloit donc que ce fût Dieu même, & c'eſt ce qui eſt arrivé par l'incarnation du Fils de Dieu. Par ce myſtere incompréhenſible, la ſeconde Perſonne de la ſainte Trinité, qui eſt le Fils, s'eſt unie dans le ſein de la bienheureuſe Vierge Marie à notre nature humaine, devenue mortelle par le péché ; en ſorte que par cette union il a été fait vrai homme, ſans ceſſer d'être Dieu ; & ce Dieu fait homme s'appelle Jeſus-Chriſt. Il y a en lui deux natures qui ſont unies ſans être confondues, & ſans perdre leurs propriétés, ſavoir, la nature divine & la nature humaine ; mais il n'y a qu'une Perſonne, parce qu'il n'y a qu'un moi, & ce moi eſt un moi divin : car la nature humaine ne pouvoit dire moi en Jeſus-Chriſt : elle n'étoit pas à ſoi, mais au Verbe, qui poſſédoit, régiſſoit & ſe ſervoit de l'humanité, comme l'ame ſe ſert du corps.

Dieu a eu des raiſons toutes divines dans le choix qu'il a fait de cette voie incompréhenſible d'opérer le ſalut des hommes. Nous ne devons pas prétendre les connoître toutes. Il en découvrira dans l'autre vie ce qu'il croira néceſſaire pour remplir ſes élus de l'admiration de ſa ſageſſe. Cependant dès cette vie même on ne laiſſe pas d'en entrevoir pluſieurs rayons

qui ſuffiſent pour nous convaincre qu'aucun autre moyen ne pouvoit plus contribuer, ni à la gloire de Dieu, ni à l'avantage des hommes.

Quel autre moyen eût pu relever autant la grandeur & la puiſſance de Dieu ? Car qu'eſt-ce que le ciel & la terre, les hommes & les Anges en comparaiſon d'un Dieu homme ? C'eſt le chef-d'œuvre de ſa toute-puiſſance. Tous ſes autres ouvrages n'ont aucune proportion avec celui-là.

La puiſſance de Dieu ne paroît pas ſeulement en s'élevant, elle paroît encore plus en s'abaiſſant, parce que l'abaiſſement eſt encore plus éloigné de Dieu, que la grandeur. On auroit pu connoître en quelque ſorte la grandeur de Dieu, ſans l'Incarnation ; mais on n'auroit jamais ſu, ſans ce myſtere, juſqu'où Dieu pouvoit rabaiſſer ſa majeſté infinie. C'eſt ce qu'il nous y a appris ; & comme il n'y a rien de plus incompréhenſible que ce rabaiſſement, il n'y a rien auſſi de plus grand.

C'eſt peu de choſe à un Dieu tout-puiſſant, que de ſurmonter tout le monde & les démons par puiſſance : car quelle proportion y a-t-il de la force des créatures à *celle du Créateur* ? Mais ç'a été une choſe *bien plus grande*, que de le ſurmonter par

une apparence de foibleſſe, comme il l'a fait en ſe faiſant homme.

Quel autre moyen que celui-là eût pu auſſi-bien faire connoître, & la grandeur du péché, & la ſainteté de Dieu? Car c'eſt par l'Incarnation que nous apprenons que le péché eſt ſi étrangement contraire à l'ordre & à la juſtice de Dieu, qu'il a fallu que la vie de ſon Fils lui fût offerte, pour l'expier & le réparer. Toutes les autres victimes qui auroient pu lui être offertes par les hommes ou par les Anges, étoient incapables de ſatisfaire à l'outrage fait à Dieu. Ce qui nous donne une idée toute autre de la ſainteté & de la juſtice de Dieu, que celle que nous pouvons tirer de tous les objets du monde.

Quel autre moyen que celui-là eût pu nous marquer autant la bonté & l'amour infini de Dieu envers ſes élus, puiſque, pour les ſauver, non-ſeulement il leur a donné ſon Fils, mais il l'a livré à une mort cruelle, & par-là il s'eſt engagé à les ſauver par une eſpece de juſtice: car le Juſte étant mort pour les pécheurs, il eſt juſte que les pécheurs ſoient délivrés.

L'Incarnation ne ſert pas ſeulement à nous faire mieux connoître Dieu dans ſa grandeur, dans ſa juſtice, dans ſa ſainteté & dans ſon amour: c'eſt encore un puiſſant moyen pour nous fortifier dans la

foi, dans l'espérance, dans la charité & dans toutes les vertus. L'homme étant devenu charnel & incapable de connoître immédiatement les objets spirituels, & ayant besoin d'appui, pour y attacher sa foi par divers actes, l'Incarnation lui fournit le moyen le plus convenable & le plus proportionné à cette foiblesse qu'il pût désirer. Car s'attachant à l'humanité de Jesus-Christ, il s'éleve par ce dégré jusqu'à la divinité du Verbe; il monte à Jesus-Christ Dieu par Jesus-Christ homme; & en repassant les divers états & les divers mysteres de cette humanité sainte, il trouve moyen de demeurer long-temps occupé de sa sagesse infinie.

L'Incarnation rend toutes les promesses de Dieu faciles à croire & à espérer: car que ne peut-on pas attendre de la libéralité de Dieu, après cet excès prodigieux de bonté envers les hommes? Il y a bien plus loin de Dieu à notre bassesse, que de notre bassesse à la participation des biens qu'il nous promet. Il nous a fait connoître, par ce mystere, combien l'homme lui est cher, & à quel prix il étoit résolu de le racheter. C'est par ce prix que nous devons juger de ce que nous devons attendre de sa bonté. Quel motif plus efficace Dieu pouvoit-il employer pour gagner le cœur des hommes, que de se faire homme pour eux?

par-là il eſt devenu notre prochain, quelque éloignés que nous fuſſions de lui par le néant de notre être & par la baſſeſſe infinie de notre péché. Rien ne doit tant nous attirer à l'amour, que d'être prévenus dans cet amour ; & ce ſeroit une étrange dureté de ne point répondre, par un amour réciproque, à l'amour dont Dieu nous a aimés le premier.

§. 3. *De la Vie de Jeſus-Chriſt.*

JESUS-CHRIST commence ſa vie par un état de ſilence, de ſolitude, d'inaction & de dépendance abſolue d'autrui. Dès le ſein de ſa mere il jouiſſoit pleinement de ſa raiſon, ayant toutes les vertus dans un ſuprême dégré, & il n'a point fait d'actions dans la ſuite de ſa vie, dont il n'eût déja les diſpoſitions toutes formées dans une entiere perfection. Il naît pauvre, parce qu'il mépriſe toutes les richeſſes de la terre : il naît dans les ſouffrances, parce qu'il eſt l'ennemi des plaiſirs des ſens ; il naît dans l'oubli & le rebut des hommes, parce qu'il hait ſouverainement la vanité, l'enflure & l'orgueil. Après cela il mene pendant trente ans une vie baſſe, obſcure & inconnue aux hommes, dans le travail & dans l'aſſujettiſſement. Jeſus-Chriſt faiſoit tout, juſqu'aux moindres actions, *avec une ſageſſe infinie* ; & n'ayant rien

fait que par ſa volonté, & toute volonté de Jeſus-Chriſt ayant été gouvernée par le Verbe, tous ſes mouvements ont été par conſéquent infiniment ſages. Ils ont été produits par une raiſon divine, & ils ſont tous un digne objet d'adoration.

Jeſus-Chriſt, dans ſa vie publique, a mené une vie commune, mais irrépréhenſible, où rien ne ſe démentoit, où les paſſions humaines, ni les intérêts humains ne paroiſſoient point. Tout y eſt conduit par la raiſon, par la charité, par la vue de la gloire de Dieu. Il vit avec les hommes; mais c'eſt uniquement pour le bien des hommes. S'il mange quelquefois chez les riches, parce qu'il devoit montrer qu'il ne les excluoit pas de ſa grace & du ſalut qu'il eſt venu apporter au monde, il mange preſque toujours avec les pauvres & chez les pauvres de ce qui s'y trouve; ce qui étoit joint avec une extrême mortification. Sa vie eſt une vie toute de fatigue & d'un travail ſans relâche & ſans délaſſement, toujours tendue, toujours occupée à ſes fonctions. On ne parle pas même dans ſa vie de mortifications & d'auſtérités, parce qu'encore qu'elle en fût toute remplie, néanmoins ce n'étoient point des mortifications où il parût de l'effort. Jeſus-Chriſt n'avoit rien à combattre de ce côté-là, ni d'aucun autre. Il n'avoit

rien à quoi il fût obligé de réſiſter. Il a donc embraſſé la vie de la croix, parce qu'il l'aimoit, parce qu'il vouloit en donner l'exemple; mais non par le déſir de mortifier en lui-même quelque mauvaiſe inclination, puiſqu'il ne pouvoit en avoir. La privation de tout plaiſir paroît en lui ſouverainement; mais elle y paroît ſans effort & par une pure ſuite de ſa volonté.

Jeſus-Chriſt paſſe trente ans de ſa vie, ſans être connu de qui que ce ſoit; & lorſqu'il ſe fait connoître, c'eſt d'une maniere ſi éloignée de la grandeur & de la pompe du monde, qu'elle ne pouvoit en inſpirer l'amour & le déſir à qui que ce ſoit. Il évite tout ce qui pouvoit avoir de l'éclat. Il ne paroît point à la cour des Rois. Il ne ſe ſignale point auprès des grands. Il prêche ordinairement aux pauvres. Il ne fait aucun établiſſement dans le monde, & il y marche toujours dans la vue de la mort, & d'une mort cruelle & honteuſe, dont il avoit toujours les circonſtances préſentes, & qu'il avoit ſouvent prédite à ſes diſciples. Il fait, à la vérité, une infinité de miracles éclatants par la néceſſité de ſon miniſtere, parce qu'il devoit accomplir les prophéties, & donner des preuves claires de ſa miſſion; mais il les étouffe tellement par le rabaiſſement de ſa vie, qu'il donne la liberté aux plus vils d'entre les hommes

de le décrier, de le mépriser & d'entreprendre contre sa vie. Il est étrange que Jesus-Christ étant maître de la nature, comme il le faisoit voir par ses miracles, n'ait été craint de personne. C'est que les marques d'humilité dont il se couvroit, faisoient encore plus d'impression sur l'esprit, que les marques de grandeur, qui paroissoient dans ses œuvres. En un mot, tout ce qu'il y a de grand & d'éclatant en Jesus-Christ, n'est qu'une suite de son ministere; & tout ce qu'il y a de petit & d'humble, est un effet de sa volonté & de son choix, & l'on ne voit rien en lui qui n'inspire le mépris du monde & de son éclat.

Tout étoit sage en Jesus-Christ, tout étoit charitable. S'il parloit, c'étoit pour éclairer les hommes, pour jetter dans leur cœur les semences de la vérité, pour arrêter leurs passions, pour les empêcher de faire ce qui auroit troublé ses desseins, & qui n'étoit pas dans l'ordre de sa Providence. S'il se taisoit, c'étoit pour ne pas les aigrir, pour ne pas les scandaliser par des vérités disproportionnées à leur foiblesse, pour ne pas leur donner lieu de se porter à des violences. Ainsi son silence étoit l'effet de sa sagesse & de sa charité, aussi-bien que ses paroles. L'esprit de charité dont il étoit animé, réglоit en lui *toutes choses*, & les rapportoit à des fins dignes

dignes de lui. Il en eſt de même de certaines paſſions qu'il a voulu reſſentir. Il s'eſt mis en colere pour nous montrer que notre colere ne doit avoir que les vices pour objet, & ſur-tout les outrages que l'on fait à Dieu. Il a voulu éprouver le ſentiment de la crainte de la mort, pour nous apprendre à demeurer ſoumis dans nos craintes & dans nos foibleſſes à la volonté de Dieu, & à la préférer au déſir naturel de l'exemption des maux temporels. Il a déſiré ardemment certaines choſes, comme de conſommer ſon Baptême, c'eſt-à-dire, ſa Paſſion, & de faire la derniere Pâque avec ſes Diſciples, afin de nous faire voir à quoi nos déſirs doivent nous porter. Il a pleuré, non ſur ſes propres intérêts, non ſur les maux qu'il devoit ſouffrir, mais ſur l'aveuglement des Juifs, ſur l'abus qu'ils faiſoient des graces qu'il leur faiſoit, ſur la deſtruction de Jéruſalem, qui devoit en être la punition, & qui étoit la figure de la réprobation de tous les mauvais Chrétiens.

§. 4. *De la Doctrine de Jeſus-Chriſt.*

Le Verbe de Dieu eſt le Docteur immédiat de tous les hommes par ſa nature même, parce qu'étant la vérité & la ſageſſe, il faut que cette ſageſſe & cette vérité ſe découvrent à notre eſprit, afin que nous

puiſſions les connoître & les aimer, en quoi conſiſte la réformation de l'homme. Cependant comme il eſt de la nature de l'homme, ou du moins de l'état où il eſt tombé, que les connoiſſances des vérités ſpirituelles ſoient précédées d'une inſtruction extérieure qui frappe les ſens, Dieu s'étoit ſervi pour cela, dans l'ancienne Loi, des Prophetes ; mais ces Prophetes n'étant que des hommes, obſcurciſſoient en quelque ſorte cette inſtruction du Verbe ſur les ames : on croyoit avoir appris des hommes ce qu'on ne pouvoit avoir appris que de Dieu même. Ainſi le Verbe éternel, le Fils de Dieu a voulu exercer par lui-même la fonction de Docteur, non-ſeulement intérieur, mais auſſi extérieur ; & c'eſt ce qu'il a fait en ſe faiſant homme & en prêchant viſiblement & effectivement aux hommes les vérités du ſalut. Les paroles qu'il leur a dites, & qu'il a fait écrire dans ſon Evangile, ont été les canaux divins, par leſquels il leur a communiqué ſes vérités ; & comme il n'a pas parlé ſeulement pour les hommes de ſon temps, mais pour ceux de tous les ſiecles futurs, il faut que les fideles qui y naiſſent, regardent toutes ſes paroles comme pleines de grace, & qu'ils prennent tous Jeſus-Chriſt comme leur *Docteur, en toutes* les manieres qu'il a

voulu l'être, non-ſeulement en ouvrant leur cœur à ſes vérités, mais en s'attachant au moyen qu'il a choiſi pour les leur communiquer, qui eſt d'écouter avec ſoin les paroles de l'Evangile, dans lequel il attaque la cupidité des biens du monde, l'ambition, l'orgueil, l'amour du plaiſir, l'hypocriſie & tous les vices; & établit le culte, l'amour & la crainte de Dieu, l'adoration en eſprit & en vérité, le détachement du monde, l'humilité, la patience, l'abnégation de ſoi-même, & généralement toutes les vertus.

Jeſus-Chriſt, pour ſe préparer à inſtruire les hommes, n'a point voulu apprendre rien d'eux, ni par leur inſtruction, ni même par le commerce & par l'experience. Il s'eſt occupé pour cela, juſqu'à trente ans, du métier de Charpentier dans une Bourgade peu connue. Ainſi l'on avoit tout ſujet de s'étonner qu'il parlât avec connoiſſance de ce qu'il n'avoit point appris. Cependant cet homme deſtitué de toutes les inſtructions des hommes, leur propoſe d'abord ce qui n'avoit jamais été propoſé par aucun homme. Il leur enſeigne une Doctrine infiniment plus relevée, plus raiſonnable, plus ſuivie que tout ce que les Philoſophes avoient produit au monde. Il leur parle un langage ſi divin, ſi ſaint, ſi éloigné de

toutes les passions humaines, que jamais les hommes n'avoient conçu rien de pareil. Il prend la voie unique de faire une impression raisonnable sur la multitude, qui est d'instruire avec autorité, & sans prétendre la persuader par des raisonnements humains, mais en s'attirant cette autorité par des miracles certains & visibles. Ainsi, en considérant bien le choix de ces moyens, on est forcé d'avouer que de tous les miracles que Jesus-Christ a faits en prêchant l'Evangile, l'Evangile même en est le plus grand, n'y ayant rien de plus divin, de plus digne de Dieu, de plus inimitable aux hommes, que la hauteur, la sainteté & la simplicité de l'Evangile. Les hommes ne font rien qui ne sente l'homme; mais l'Evangile est d'un caractere tout différent. L'homme, c'est-à-dire, ses intérêts & ses passions n'y paroissent point; & c'est à quoi les hommes n'ont jamais pu parvenir. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour se déguiser; mais on les reconnoît aisément au travers de tous leurs déguisements.

Il s'ensuit delà qu'il faut recevoir la Doctrine de Jesus-Christ, non-seulement dans son esprit, mais dans son cœur. Il faut se nourrir de ce pain vivant par la méditation, par l'amour, par le respect, & particuliérement par une exacte obéissance à

ce qu'elle nous prescrit : car elle ne nourrit proprement l'ame, que quand elle se joint à ses mouvements & à toutes ses actions, & qu'elle leur sert de regle & de lumiere. Il faut la recevoir avec douceur, c'est-à-dire, sans nous irriter de ce qu'elle nous réprend, de ce qu'elle nous rabaisse, de ce qu'au lieu de cette idée avantageuse que nous avons de nous-mêmes, elle nous oblige de reconnoître que nous sommes pleins de corruption & de misere. Il n'y a que la vérité évangélique, qui puisse sauver les ames, en les humiliant par la connoissance de leurs péchés & de leurs foiblesses, & en leur apprenant à en chercher le remede dans la grace de Jesus-Christ.

§. 5. *Du Sacrifice de Jesus-Christ.*

La principale qualité de Jesus-Christ étoit celle de Médiateur entre Dieu & les hommes : cette qualité ne consistoit pas seulement à réconcilier l'homme avec Dieu, en lui obtenant un pardon gratuit de ses péchés : elle consistoit de plus à satisfaire à la justice de Dieu, & à prendre sur soi les peines qui étoient destinées à l'homme, & qu'il devoit souffrir selon les regles de cette justice. Jesus-Christ sachant parfaitement qu'il étoit destiné à rendre un hommage souverain à Dieu, à

réparer l'outrage qui lui avoit été fait par les péchés des hommes, à leur procurer le salut & les graces qui leur sont nécessaires pour y parvenir, s'offrit lui-même en sacrifice à Dieu, en menant une vie de souffrances, & la consommant par la mort de la croix. Jesus-Christ, en connoissant cet arrêt de Dieu son Pere, est entré, dans le moment de son Incarnation, dans cette disposition de sacrifice. Il lui a rendu, par son humanité, l'adoration souveraine qui lui étoit due; il lui a offert sa vie, ses souffrances, ses humiliations & sa mort : ainsi toute sa vie n'a été qu'un continuel sacrifice.

Jesus-Christ n'a pu s'offrir en sacrifice dès le premier moment de l'être de son ame, sans que son ame ait conçu la grandeur des outrages que les hommes ont faits à Dieu, l'énormité de leur malice, la profondeur des maux où ils se sont plongés & dont ils sont menacés, & la grandeur des maux qu'il étoit obligé de souffrir lui-même pour les en délivrer. Or il n'est pas possible que Jesus-Christ eût dans l'esprit des objets si tertibles & si affligeants, qu'il n'en conçût une douleur très-vive; & delà on doit en conclure, que n'ayant jamais perdu ces objets de vue, il a passé toute sa vie dans une *affliction* intérieure & inconcevable.

Cette diſpoſition de ſacrifice où étoit Jeſus-Chriſt, l'a porté à ſouffrir toutes ſortes d'humiliations. Comme il ſe regardoit chargé des péchés des hommes, il s'eſt autant rabaiſſé, comme les hommes s'étoient élevés ; il a accepté, par cette diſpoſition, toutes les humiliations qu'il a voulu ſouffrir enſuite durant ſa vie. Il a privé ſon humanité de tout l'éclat de gloire qui lui étoit due. Il a ſouffert de vivre inconnu dans un monde qui étoit à lui, & dont il étoit le Créateur ; & il a été comme un ver de terre & l'opprobre des hommes. Il s'eſt ſoumis dans ce monde à toutes les loix, qui n'étoient faites que pour les pécheurs ; & il a voulu en porter le caractere, en ſouffrant la circonciſion. Il s'eſt échappé ſouvent à la cruauté des Juifs en changeant de lieu. Il s'eſt abandonné à la fureur des hommes, comme s'il n'avoit pas eu le pouvoir de s'en défendre. Il s'eſt laiſſé accabler d'injures, de calomnies, d'ignominies, & il a ſouffert d'être l'objet de leurs inſolences & de leurs inſultes ; & enfin il s'eſt réduit dans ſa Paſſion au plus grand anéantiſſement où un criminel puiſſe être réduit.

Jeſus-Chriſt n'avoit pas ſeulement ordre de ſon pere de ſe ſacrifier, mais auſſi de ſe ſacrifier pour le ſalut des hommes

car Dieu l'avoit donné aux hommes pour mourir pour eux. L'ame de Jesus-Christ entra donc dans ce sentiment de l'immense charité de Dieu, dès le premier moment de son être. Elle offrit sa vie pour eux, & leur obtint, par cette oblation, tous les dons qu'ils reçoivent, non-seulement dans la suite de leur vie, mais dans toute l'éternité. Cette disposition de sacrifice n'a pas été pour un moment dans l'ame de Jesus-Christ : elle y a été perpétuelle, & c'est elle qui l'a conduit sur le Calvaire : ce qui nous oblige, non-seulement à un amour perpétuel pour Jesus-Christ, mais à accepter toutes les humiliations & les souffrances qu'il plaira à Dieu de nous envoyer, en reconnoissant que nous les méritons en qualité de pécheurs.

§. 6. *De la Mort de Jesus-Christ.*

L'HOMME, en qualité de créature, étoit obligé de sacrifier à Dieu ; mais, au lieu de sacrifices spirituels qu'il lui eût offerts dans l'état d'innocence, son devoir, comme pécheur, étoit de sacrifier sa vie même pour réparer l'outrage fait à la majesté de Dieu ; cependant le péché qui l'obligeoit à ce devoir, l'en rendoit en même-temps incapable. Il devoit à Dieu une victime d'expiation, mais une victime *capable d'appaiser* Dieu & de réparer le pé-

ché ; & il étoit bien éloigné de pouvoir être cette victime, étant corrompu & ſouillé, & toutes ſes vertus étant infiniment diſproportionnées à la grandeur de l'offenſe qui avoit été faite à Dieu. Il étoit donc obligé à l'impoſſible, & c'étoit bien en vain qu'il ſubſtituoit en ſa place le ſang des bêtes, dont Dieu ne pouvoit ſe ſatisfaire. Mais ce qui étoit impoſſible à l'homme, & même à tous les Anges, le Fils unique de Dieu l'a rendu poſſible, en ſe ſubſtituant, & au ſacrifice des bêtes, & à l'homme même, & en offrant à ſon Pere ſa vie, qui étoit d'un prix infini, pour l'expiation & la réparation du péché. Ainſi la croix n'eſt pas ſeulement l'inſtrument du ſupplice de Jeſus-Chriſt, c'eſt l'autel de ſon ſacrifice ; c'eſt là qu'il immole la victime de ſon corps, pour l'offrir à Dieu dans toute l'éternité ; & c'eſt par ce moyen tout divin & infiniment éloigné des penſées des hommes, qu'il leur donne moyen de ſatisfaire aux devoirs qui leur étoient impoſſibles, d'offrir à Dieu leur vie, & de lui préſenter un ſacrifice d'expiation, capable de réparer le péché : car Jeſus-Chriſt, en les rendant ſes freres, les aſſocie à ſon Sacerdoce. Il leur donne droit de l'offrir lui-même, & d'y joindre le ſacrifice de leur vie, qui n'étant pas digne d'être préſentée à Dieu par elle-même, en

devient digne quand elle eſt jointe au ſacrifice de Jeſus-Chriſt. C'eſt donc la dévotion que nous devons avoir, & que nous apprenons de la croix, de nous offrir conjointement avec Jeſus-Chriſt, & de lui demander la grace de conſommer notre ſacrifice, en l'uniſſant au ſien dans le moment de notre mort.

Toutes les actions de Jeſus-Chriſt étant d'un prix infini, ſuffiſoient de droit pour racheter les hommes & pour ſatisfaire à la juſtice de Dieu; mais elles ne ſuffiſoient pas ſelon toutes les vues que la ſageſſe infinie de Dieu avoit de racheter les hommes par une rédemption abondante, qui leur témoignât pleinement la grandeur de ſon amour & de ſa miſéricorde, qui les inſtruiſît pleinement de leurs devoirs, & qui ſatisfît à tous les autres deſſeins que Dieu avoit en impoſant à ſon Fils la loi de mourir. Ainſi la mort de Jeſus-Chriſt étoit néceſſaire en ce ſens pour le ſalut des hommes. Auſſi Jeſus-Chriſt a toujours tendu à la mort comme à la fin & au terme de ſa venue; & c'eſt particuliérement à ſa mort qu'il a attribué notre ſalut. Dieu nous l'a donné afin qu'il mourût pour nous. Cependant il eſt étonnant que les hommes ſoient dans la ſtupidité & dans l'ingratitude pour un bienfait ſi ineffable. Mais, *ſi la grace n'amollit* la dureté de nos cœurs,

ſi elle ne les rend ſenſibles à l'amour infini de Jeſus-Chriſt, ſa mort ne ſera que la conviction, & non pas le remede de notre ingratitude & de la corruption de notre cœur.

§. 7. *De la Deſcente de Jeſus-Chriſt aux enfers & de ſa ſépulture.*

Si ce fut une terrible ſurpriſe pour les démons d'appercevoir, au moment de la mort de Jeſus-Chriſt, leur empire détruit, de ſentir ſa puiſſance, & d'être obligés de reconnoître qu'ils ſeroient éternellement aſſujettis à celui qu'ils venoient de faire mourir, comme à leur Maître, leur Juge & leur Dieu; quelle fut leur rage, lorſqu'ils ſe virent enlever les juſtes dont la captivité conſoloit leur malignité! Car l'ame de Jeſus-Chriſt, auſſi-tôt après avoir été ſéparée de ſon corps, deſcendit aux enfers pour y exercer ſon empire, & pour en tirer les ames des juſtes qui ſe trouverent en état d'entrer dans la gloire, & entre autres celle d'Adam. Quelle fut au contraire la joie de ces ſaintes ames, lorſqu'elles virent celui qu'elles avoient attendu durant tant de temps! Toute puiſſance ayant été donnée à Jeſus-Chriſt après ſa mort, & le monde entier étant l'héritage qu'il avoit acquis il étoit juſte qu'il commençât à s'en mettre en poſſeſ-

sion, en se faisant reconnoître dans les lieux qu'il ne devoit plus honorer de sa présence visible après sa résurrection. Mais cet empire de Jesus-Christ, qui fit la joie & la consolation des uns, fut & sera à jamais le désespoir éternel des autres. Tous les réprouvés frémirent de crainte à la vue de celui qui combla les élus de joie. Quel étrange aveuglement est donc celui des hommes, de se mettre en état que l'empire de Dieu, auquel ils ne sauroient se soustraire, soit l'objet éternel de leur désespoir! Et quel enchantement monstrueux d'être persuadé de cette vérité, de la croire & de vivre comme si on ne la croyoit point!

Jesus-Christ en descendant aux enfers, prit possession de la plus grande portion de son empire, parce que le nombre des morts qu'il y trouva, surpassoit de beaucoup celui de tous les hommes qui étoient vivants. Il s'assujettira de même tous les autres, les uns après les autres; & la fin du monde n'est retardée que jusqu'à ce qu'il soit entré pleinement en possession de son empire, & que Dieu ait réduit ses ennemis à lui servir de marche-pied. Mais cet empire étant double, l'empire de sa justice qu'il exerce sur ceux qui ont mérité sa haine, & celui de sa miséricorde, par lequel il répand les effets de son amour

sur

ſur ceux que la charité lui aſſujettit, ces deux conduites ſi différentes ne dépendent que du petit eſpace de la vie. Il a traité les eſprits qu'il trouva dans les enfers, ſelon l'uſage qu'ils avoient fait de leur vie; il traitera de même les autres. Qui n'a point aimé Jeſus-Chriſt durant ſa vie, ne l'aimera jamais dans l'éternité; & qui l'a aimé véritablement, ne ceſſera jamais de l'aimer & d'éprouver les effets de ſon amour : ainſi c'eſt ſur l'amour de Jeſus-Chriſt que nous pouvons fonder un jugement ſolide de notre ſort éternel.

Le corps de Jeſus-Chriſt, qui étoit reſté mort ſur la croix, la divinité y reſtant toujours unie, ceſſa dès lors d'être expoſé aux outrages des hommes par des raiſons d'une ſageſſe divine. Comme les humiliations de Jeſus-Chriſt étoient finies par ſa mort, & qu'il étoit entré dès lors dans un état de grandeur & de puiſſance, il arrêta tout d'un coup la fureur des Juifs. Il inſpira à Nicodême & à Joſeph d'Arimathie le courage de demander ſon corps, quoique cette demande fût dangereuſe; & Pilate ſe rendit facile à leur priere : les Juifs même n'en empêcherent point l'exécution. Le corps de Jeſus-Chriſt fut donc enſeveli & mis dans le ſépulcre par le miniſtere de ces deux Saints, deſtinés particuliérement à cette œuvre, &

principalement par celui de la ſainte Vierge. En effet il falloit que ſon ſépulcre fût glorieux, comme les Prophetes l'avoient prédit; qu'il fût à jamais le témoin de ſa mort & de ſa réſurrection; qu'il fût une marque éclatante, parmi tous les peuples, de la victoire de Jeſus-Chriſt; & ainſi il falloit que ſon corps y fût mis, & que les Juifs en fuſſent les témoins & les gardiens.

Jeſus-Chriſt a voulu que ſon corps mortel fût crucifié, parce qu'il portoit la figure du vieil homme, qui doit être détruit dans tous les Chrétiens. Il a voulu qu'il fût enſeveli, parce que l'accompliſſement de la mort du vieil homme demande, non-ſeulement qu'il ſoit privé d'action, & réduit à la privation de tout ce qui nourriſſoit ſes paſſions, mais auſſi qu'il ſoit entiérement caché aux hommes, & qu'il ne frappe plus du tout leurs yeux, & qu'on ne voie paroître dans les actions du Chrétien que l'homme nouveau. C'eſt ce qui eſt figuré par notre Baptême. Nous n'y ſommes pas ſeulement rendus ſemblables à Jeſus-Chriſt mort, mais auſſi à Jeom. 6. 4. ſus-Chriſt enſeveli, comme dit ſaint Paul, comme étant enſevelis ſous les eaux, pour marquer l'enſeveliſſement du *vieil homme*. Cet enſeveliſſement doit être *déja*, en quelque dégré, dans tous les

Chrétiens, dès le temps de leur Baptême, par la séparation entiere des actions criminelles qui ne doivent plus être, ni paroître dans les Chrétiens. Mais ils sont obligés de plus de le perfectionner toute leur vie, en retranchant toutes les branches de la concupiscence, qui est le vieil homme; afin qu'étant pleinement détruite à la mort, ils n'aient plus qu'à attendre une résurrection glorieuse.

§. 8. *De la Résurrection de J. C.*

La justice de Dieu étant pleinement satisfaite par la mort de Jesus-Christ, il étoit juste qu'il rentrât dans son état naturel. L'état d'humiliation & de souffrance étoit un état étranger, qui ne convenoit point à Jesus-Christ. Il s'y étoit soumis pour racheter les hommes; mais cette rédemption étant opérée, il falloit que les humiliations & les souffrances cessassent, & que Jesus-Christ jouît de la gloire qui lui étoit due.

La vie glorieuse dans laquelle il entra au moment de sa résurrection par la réunion de son ame avec son corps, est incompréhensible. Il suffit de dire que la toute-puissance de Dieu déploya toute sa magnificence pour *enrichir* son humanité *sainte; que toute puissance* lui fut donnée *ns le ciel & dans la terre;* & que l'effu-

sion des dons de Dieu sur elle fût proportionnée à l'amour que Dieu avoit pour son Fils & à ce que ce Fils avoit mérité par ses souffrances.

Cette puissance qui est donnée à Jesus-Christ, n'est pas celle qui lui convient comme Dieu, laquelle n'a pu lui être donnée de nouveau, puisqu'il l'a toujours eue. C'est celle qui a été donnée à son humanité sainte, comme une récompense de sa mort & une suite de sa résurrection. Par cette puissance il est établi le Roi & le Souverain de toutes les créatures, pour en disposer souverainement selon ses volontés. Ainsi c'est un droit nouveau par lequel nous appartenons à Jesus-Christ en toute maniere, temporellement & spirituellement, sans qu'il y ait personne qui puisse se soustraire à sa puissance. Il est établi principe de toutes les graces & de toutes les punitions de Dieu, c'est-à-dire, de tous les événements de la vie des hommes, puisqu'il n'y en a point qui ne soient des effets, ou de sa miséricorde, ou de sa justice.

Ce que l'on doit sur-tout considérer, c'est la miséricorde que Jesus-Christ a exercée envers nous en ressuscitant. Il étoit nécessaire qu'il nous montrât en sa personne *quel seroit* l'effet de la délivrance qu'il *nous avoit procurée*, & quel devoit être

le but de notre espérance. Il falloit qu'il nous fît voir à quoi nous étions appellés, & quelles étoient les richesses de la gloire de l'héritage qu'il destine aux Saints. Il ne nous avoit pas rachetés seulement selon l'ame, mais aussi selon le corps; il falloit donc qu'il nous montrât en lui-même le modele de cette rédemption, pour nous donner lieu d'espérer, que, comme il avoit ressuscité & rempli de gloire ce corps qui avoit été attaché à la croix, & mort pour nous, il ressusciteroit de même les nôtres, quoique pour satisfaire à la condamnation du premier homme, ils fussent tombés sous l'empire de la mort.

Cet état dans lequel Jesus-Christ est entré par sa résurrection, étoit de plus nécessaire pour opérer le salut du monde, & pour appliquer efficacement aux hommes les graces qu'il leur avoit méritées par sa mort. Il en avoit déja donné quelques-unes par avance à des personnes choisies; mais ce n'étoit encore rien en comparaison de l'effusion qu'il devoit en faire pour former son Eglise, & pour convertir toutes les nations à la vraie Foi. Dieu a donc voulu que ces effets d'une puissance extraordinaire procédassent de Jesus-Christ, élevé dans un état proportionné à la grandeur de ses œuvres; & que devant agir avec une puissance infinie, il fût lui-mê-

me rempli de gloire & de puiſſance, ſelon ſon humanité même, toutes les marques de ſon infirmité étant effacées. Ainſi la réſurrection de Jeſus-Chriſt doit être un grand ſujet de joie pour tous les Chrétiens, & doit les porter à adorer Jeſus-Chriſt en eſprit dans la vie immortelle où il eſt entré.

Jeſus-Chriſt glorieux & reſſuſcité ne doit pas être ſeulement le ſujet de notre joie; il doit l'être de notre imitation, ſelon ſaint Paul, parce que la vie d'un véritable Chrétien doit être l'image de la vie de Jeſus-Chriſt reſſuſcité. Jeſus-Chriſt reſſuſcitant ſelon le corps, eſt entré dans une vie immortelle; une vie toute nouvelle, qui ne tient rien de la mortalité & de la miſere; une vie toute ſéparée du monde, qui n'a rien de commun avec ſa corruption; une vie dégagée de toute la ſervitude des créatures, & uniquement attachée à Dieu; une vie qui le met à couvert de tous les efforts de la malice des hommes, qui le rend inſenſible à tous leurs outrages, & le met en poſſeſſion d'un bonheur inaltérable. Saint Paul ne propoſe pas un autre modele aux ames reſſuſcitées. Il veut qu'après avoir renoncé à la ſervitude du péché, elles n'y retombent *jamais; que la* vie qu'elles ont acquiſe ſoit *immortelle* comme celle de Jeſus-Chriſt,

Rom. 6.

qu'elle les ſépare de l'amour des créatures pour les attacher uniquement à Dieu ; qu'elles ſoient une pâte toute nouvelle, & de nouvelles créatures formées ſelon la ſainteté de Dieu ; qu'elles vivent en eſprit, & qu'elles marchent en eſprit ; qu'elles renoncent à la chair & à ſes œuvres, & que de jour en jour leur renouvellement s'augmente. C'eſt l'idée qu'il nous donne d'un Chrétien reſſuſcité. C'eſt ce que doit opérer en lui la réſurrection de Jeſus-Chriſt. C'eſt à nous à voir ſi ces marques nous conviennent, au moins en quelque dégré. Car ſi elles ne nous conviennent point du tout, nous n'avons aucune part à la réſurrection de Jeſus-Chriſt, & nous devons nous regarder comme engagés dans la mort, & n'attendre d'autre partage que la mort. 1. Cor. 7. 7. Gal. 6 15.

Enfin la réſurrection de Jeſus-Chriſt, en nous ſervant de modele pour régler notre vie, doit être encore l'objet & le ſoutien de notre eſpérance & de nos déſirs, & notre unique conſolation dans les maux de cette vie. Car Jeſus-Chriſt n'eſt pas reſſuſcité ſeulement pour lui ; il eſt reſſuſcité comme le chef de ſes membres, comme le premier-né d'entre ſes freres, qui eſt entré en poſſeſſion d'un héritage qui les attend, & *dont il leur a promis de leur faire part. Tous les* Chrétiens ont donc

une maiſon bâtie dans le ciel, pleine de biens & de richeſſes inconcevables, que nul homme ne peut leur ravir, puiſque Jeſus-Chriſt même en eſt le gardien. Si leur corps périt & ſe corrompt, ils entreront en poſſeſſion d'un corps incorruptible, incapable de miſeres, & qu'ils ne peuvent avoir que dans le ciel. La réſurrection de Jeſus-Chriſt leur en eſt le gage, parce qu'il leur a promis de les rendre ſemblables à lui; & c'eſt pourquoi ils doivent toujours l'avoir en l'eſprit dans cet état, afin de s'animer à mépriſer tous les biens & tous les maux de ce monde.

§. 9. *De l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt.*

Il n'y a rien de plus éloigné de l'eſprit humain, ni de plus digne de l'eſprit de Dieu, que la vie que Jeſus-Chriſt mena après ſa réſurrection & avant ſon aſcenſion dans le ciel. Il parut ſouvent à ſes Apôtres, pour les fortifier dans la foi de ſa réſurrection, & lever tous leurs doutes ſur ce point, parce que c'étoit particuliérement cet article capital dont il les établiſſoit témoins, & qu'ils devoient prêcher à toute la terre. Sa préſence viſible avoit été néceſſaire pour former l'Egliſe; mais après que l'Egliſe eût été fondée, il falloit que cette préſence viſible de Jeſus-Chriſt fût

soustraite aux Apôtres & au monde ; & cette soustraction n'étoit pas moins essentielle à l'Eglise formée, que sa présence l'avoit été pour la former : car le dessein de Dieu, en formant l'Eglise, a été de faire une société de gens qui vécussent de la Foi, qui espérassent des biens invisibles, & qui, pour ces objets invisibles, méprisassent tout ce qu'il y a de visible.

Rien de plus grand & de plus majestueux que l'ascension de Jesus-Christ dans le ciel. Il s'y est élevé par sa propre force, qui étoit celle de sa divinité & celle de son humanité même glorifiée. Il a pénétré les cieux ; il s'est élevé au plus haut des cieux, en menant captive avec lui la captivité même, c'est-à-dire, cette troupe de Saints qu'il avoit tirés des enfers. Il y est entré en prenant possession de sa gloire, de son royaume & de l'empire sur toutes choses : il y est assis ; ce qui signifie la possession tranquille de sa gloire : il y est à la droite du Pere ; ce qui marque la gloire & la majesté divine : la main signifie la force, & la main droite la plus grande force & la plus grande puissance. La gloire que possede Jesus-Christ, est une gloire incommunicable *à toute créature*, parce *qu'elle enferme l'égalité parfaite* avec son *Pere.*

Jesus-Christ monte au ciel pour accomplir parfaitement l'office de Prêtre éternel & de Rédempteur des hommes. Il falloit qu'après avoir immolé sa victime, c'est-à-dire, son corps sur le Calvaire, il en portât le sang dans le sanctuaire du ciel, qu'il présentât à Dieu son Pere une oblation non-passagere, mais éternelle, & qu'il parût devant lui comme l'Avocat & le Rédempteur de tous ses membres. Aussi c'est sur cette présence de Jesus-Christ devant son Pere, & sur cette victime qu'il lui offre en qualité de Prêtre éternel, que saint Paul
b. 4. fonde principalement la confiance que nous devons avoir de nous approcher de Dieu & de ce trône de grace & de miséricorde, pour être secourus dans nos besoins.

CHAPITRE V.

Du Saint-Esprit.

LA descente du Saint-Esprit sur les Apôtres a été l'accomplissement de toutes les œuvres & même de tous les mysteres de Jesus-Christ. C'est pour cela qu'il s'est incarné; c'est le fruit de ses souffrances & de sa mort. Il est venu pour sauver le monde; mais le salut du monde

consiste à recevoir un nouvel esprit, qui chasse l'ancien, qui détruise le vieil homme, qui fasse de ceux qui le reçoivent de nouvelles créatures, & qui leur donne une nouvelle ame & un nouveau cœur. C'est ce levain sacré qui rend la masse du genre humain, auparavant fade, insipide & corrompue, une masse pleine d'esprit & de force. C'est ce feu divin que Jesus-Christ est venu apporter au monde, pour embraser le cœur de tous les élus; c'est ce présent ineffable que Jesus-Christ monté au ciel, envoie à ceux qu'il aime, pour les consoler de son absence.

Le Sain-Esprit, quand il est dans le cœur, le pousse & le fait agir. Il devient le principe de ses actions, & les rapporte à des fins dignes de lui. Car c'est principalement par-là qu'on le reconnoît & qu'on le discerne. Il est inconnu en quelque sorte comme principe; mais il est connu par la fin à laquelle il rapporte nos œuvres; & cette fin est celle à laquelle Jesus-Christ a rapporté les siennes. Car cet esprit de Dieu est en même-temps l'esprit de Jesus-Christ; & l'esprit de Jesus-Christ produit en nous les mêmes inclinations & les mêmes sentiments qu'il a produits dans Jesus-Christ, & nous fait aimer les *mêmes objets. Il n'y a donc qu'à étudier les inclinations de* Jesus-Christ pour con-

noître celles que le Saint-Esprit doit produire en nous. L'esprit de Jesus-Christ est un esprit d'humilité & de douceur : ce même esprit agissant dans les fideles, doit leur inspirer un désir de s'humilier en toutes choses, & un esprit de douceur, de patience & de support à l'égard du prochain. L'esprit de Jesus-Christ est un esprit d'adoration, d'amour & de confiance envers Dieu son Pere ; cet esprit doit donc nous porter à Dieu par des mouvements d'amour, d'adoration & de confiance, l'esprit d'adoption que nous avons reçu nous faisant crier : Mon Pere, mon Pere. Enfin l'esprit de Jesus-Christ est un esprit de pauvreté & de détachement de toutes les choses du monde. Si nous l'avons, il nous les fera mépriser, & nous empêchera ainsi de les rechercher. Voilà les marques de cet esprit. Plus on en a, plus on a sujet d'avoir confiance de le posséder ; & qui n'en a point du tout, s'en flatte inutilement, & prétend ainsi vainement à la qualité d'enfant de Dieu.

Gal. 4. 6.

CHAPITRE VI.

De l'Eglise.

L'Eglise est un corps & un royaume tout divin, qui a Jesus-Christ pour chef & pour Sauveur. Son établissement est le plus grand des miracles, n'y ayant rien de plus merveilleux dans toute la conduite de Dieu, que la maniere dont il a formé l'Eglise par des instruments si foibles & par des moyens plus disproportionnés à un si grand effet. Jamais Dieu ne fit paroître, d'une maniere si éclatante, l'empire souverain qu'il a sur les cœurs.

L'Eglise est proprement la société des Saints qui servent Dieu sous un seul chef qui est Jesus-Christ. Dans ce sens elle a plusieurs parties : les Saints qui sont dans le ciel, en font la plus sainte & la plus excellente partie ; c'est l'Eglise triomphante : les ames qui sont détenues dans le purgatoire, pour y être purifiées de leurs péchés, en font aussi partie ; c'est l'Eglise souffrante : les fideles, qui étant vivants sur la terre, sont encore dans le combat, & doivent opérer leur salut avec crainte & *tremblement*, en font la partie *qui nous est la plus* connue ; c'est

l'Eglise militante. C'est celle-là dont il est très-important de connoître les qualités ou les marques qui la distinguent des autres sociétés ; savoir, qu'elle est une, sainte, catholique, apostolique, indéfectible & infaillible.

1°. Une. Il n'y a qu'une Eglise de Jesus-Christ, & elle doit être une, parce qu'il n'y a qu'un seul troupeau & un seul Pasteur. L'Eglise est l'Epouse de Jesus-Christ : or Jesus-Christ n'a qu'une Epouse. Les Juifs & les Gentils composant l'Eglise, ne font qu'un seul édifice, bâti sur Jesus-Christ, qui en est la pierre angulaire. Enfin l'Eglise est le corps de Jesus-Christ : or Jesus-Christ n'a point plusieurs corps, quoique ce corps ait divers membres. Cette unité de l'Eglise a été figurée par l'unité de l'Arche, hors de laquelle personne ne fut sauvé des eaux du déluge.

Dieu, pour conserver son Eglise en unité, a établi une chaire & une autorité supérieure pour veiller à la maintenir, qui est celle de l'Eglise de Rome. Il faut donc que son chef ait l'autorité qui lui est nécessaire pour la conservation de l'unité, afin que toute occasion de schisme soit ôtée ; & quoique le souverain Pontife n'use de cette puissance que selon la disposition & la détermination des saints

Canons, il est vrai néanmoins que c'est de droit divin, & par l'institution de Jesus-Christ, qu'il a tous les droits & les prérogatives nécessaires pour travailler efficacement à maintenir l'unité, l'ordre & la discipline de l'Eglise, qui lui ont été particuliérement confiées.

2°. Sainte. La sainteté véritable, c'est-à-dire, celle qui naît de la charité & de l'habitation du Saint-Esprit, est nécessaire au corps de l'Eglise, de sorte que toute l'Eglise ne peut être une société d'hypocrites, sans aucune véritable sainteté intérieure. Ce n'est point assez expliquer la sainteté de l'Eglise, que de ne la faire consister que dans la sainteté de la Religion, de la Doctrine, des Sacrements & d'autres choses semblables qui regardent le culte extérieur; il faut entendre par cette sainteté, qui la fait appeller sainte, celle que Jesus-Christ lui a donnée par le mérite de son sang; & quoique la vraie sainteté de l'Eglise soit intérieure, Dieu ne laisse pas de la distinguer par cette marque, & de la faire connoître à ceux qui s'en égarent; & quelque désordre qui se trouve dans l'Eglise, il y a néanmoins des vertus si éminentes dans la plupart des Saints de l'Eglise Romaine, qu'on ne sauroit raisonnablement douter de quel côté est l'Eglise. Il est vrai que l'Eglise

eſt compoſée de bons & de méchants, de bon grain & de paille; mais les méchants ne ſont pas véritablement membres intérieurs du corps de Jeſus-Chriſt : en ce ſens ils ſont dans l'Egliſe, mais non de l'Egliſe; ils ſont membres du vautour, & non de la colombe; ils ſont hors de l'Egliſe, quoiqu'ils paroiſſent dedans.

3°. Catholique. L'Egliſe eſt catholique par l'univerſalité de la Doctrine, en ce qu'elle condamne toutes les erreurs condamnées, & embraſſe toutes les vérités définies; par l'univerſalité de communion, en ce qu'elle comprend tous les fideles répandus par tout le monde; par l'univerſalité ſucceſſive, en ce qu'elle renferme tous les temps depuis les Apôtres juſqu'à préſent : car on ne peut marquer aucun point où l'on puiſſe dire, que l'Egliſe Romaine ait commencé depuis les Apôtres juſqu'à ce temps ici, ou ait été accuſée de nouveauté, au lieu que l'on marque le commencement de toutes les autres Sectes.

4°. Apoſtolique. L'Egliſe eſt apoſtolique, en ce qu'elle tire des Apôtres ſa doctrine, ſon autorité & ſa miſſion. L'Egliſe ne fait pas profeſſion d'être attachée à des révélations particulieres, mais à la révélation faite aux Apôtres; en ſorte que ce qui n'eſt point compris dans cette révé-

lation, n'eſt point compris dans ſa foi. La doctrine des Peres de l'Egliſe eſt, qu'une doctrine peut être apoſtolique, ſans être inſérée dans l'Ecriture, pourvu qu'elle ſoit contenue dans la Tradition ; & il ſuffit afin qu'une doctrine ſoit réputée apoſtolique, qu'elle ſoit enſeignée par pluſieurs Peres, en rendant témoignage que c'étoit la doctrine de l'Egliſe, & que perſonne ne les ait contredits ſur ce point ; il ſuffit même qu'une doctrine ſe trouve établie par toute l'Egliſe, ſans qu'aucun Auteur catholique l'ait combattue comme une nouveauté & une erreur : car c'eſt une marque qu'elle a été établie par les Apôtres ou par les Conciles généraux.

5°. Indéfectibilité. L'Egliſe de Jeſus-Chriſt ne peut périr, & il y aura toujours une Egliſe viſible, parce qu'il y aura toujours des Paſteurs établis par Jeſus-Chriſt. Jeſus-Chriſt a promis à ſes Apôtres d'être toujours avec eux, non pour un temps ſeulement, mais juſqu'à la conſommation des ſiecles ; ce qui renferme une promeſſe authentique de la perpétuité de l'Egliſe ; puiſque Jeſus-Chriſt s'oblige par-là d'être toujours avec ſes Miniſtres, & qu'il déclare que ſes Miniſtres prêcheront toujours toutes les vérités qu'il leur a annoncées, & que juſqu'à la conſommation des ſiecles ils recevront dans ſon Egliſe,

par le Baptême, ceux qui voudront y entrer.

6°. Infaillibilité. L'Eglise ne seroit pas perpétuelle & incapable de périr, si elle pouvoit faillir, & prendre le mensonge pour la vérité à l'égard de la foi. Cette infaillibilité de l'Eglise consiste en ce qu'elle ne peut enseigner généralement, par la bouche de tous ses Evêques & de tous ses Docteurs, une doctrine de foi, & en exiger la confession, sans que cette doctrine soit véritable. L'Eglise, pour discerner la vérité de l'erreur, consulte toujours la Tradition, & son infaillibilité consiste en ce que Dieu l'assiste à ne pas s'en écarter. S'il y a contestation, l'Eglise s'assemble en Concile. Il y a des Conciles particuliers qui portent leur jugement sur les points contestés, en consultant la Tradition; & quoiqu'ils puissent se tromper, & être réformés par des Conciles généraux, s'ils sont dans la suite acceptés de toute l'Eglise, leur décision devient, par cette acceptation, entièrement certaine, parce que l'Eglise ne peut errer. A l'égard des Conciles généraux, lorsqu'ils sont légitimement assemblés, & que les Evêques y opinent avec liberté, ils renferment alors l'autorité de toute l'Eglise, & on ne doit point douter que leur décision ne soit vraie; & l'acceptation

qu'en fait l'Egliſe ne donne pas proprement la certitude & l'infaillibilité à leurs déciſions, mais rend ſeulement notoire, que les choſes ſe ſont paſſées réguliérement dans le Concile. A l'égard de la déciſion des points de fait, le ſentiment des Théologiens eſt, que les Conciles mêmes généraux peuvent ſe tromper dans les faits non-révélés; & qu'à l'égard du Pape, il n'eſt pas de foi qu'il ſoit infaillible; c'eſt même le ſentiment de l'Egliſe de France, qu'il peut ſe tromper, & qu'il a au-deſſus de lui le Concile général.

CHAPITRE VII.

De la Communion des Saints.

LA communion des Saints s'entend de la communion d'aſſiſtances mutuelles qu'il y a entre tous les membres de l'Egliſe, en vertu de leur union. Ainſi cette communion comprend l'union que nous devons avoir avec l'Egliſe triomphante, celle que nous devons avoir avec l'Egliſe ſouffrante, celle que nous devons avoir avec l'Egliſe militante.

L'union que nous devons avoir avec l'Egliſe triomphante doit être une union de charité intérieure, mais d'une charité proportionnée à leur état & au nôtre. Ainſi,

nous ne pouvons donc nous passer des autres, il naît de cette nécessité une obligation indispensable de rendre aux autres ce qu'on reçoit d'eux, & de contribuer de notre part aux besoins de la société générale : autrement nous méritons d'être exclus des secours que nous recevons de cette société. Qui ne prie point pour les autres, ne mérite point d'avoir part à leurs prieres ; qui ne fait point pénitence pour les autres, ne mérite point d'avoir part à la pénitence générale de l'Eglise ; qui ne compatit point aux miseres du prochain, ne mérite point qu'on ait compassion des siennes ; qui le traite durement dans ses fautes, mérite d'être traité durement dans les siennes ; qui est impatient dans les foiblesses d'autrui, mérite de n'être pas supporté dans ses propres foiblesses. Il n'y a donc point de meilleur moyen d'obtenir que nos foiblesses & nos péchés soient soulagés par la charité de l'Eglise & de ceux qui nous aiment selon Dieu, que de contribuer de notre part au soulagement des autres, en portant leurs foiblesses & leurs péchés, & en faisant ce qui nous est possible pour les aider à en sortir. Ainsi ayant besoin d'être instruits dans nos fautes de surprise, nous devons pratiquer envers les autres la charité de les instruire. Ayant besoin qu'on use envers nous de condescendance & de douceur, nous de-

vons en uſer envers le prochain : autrement Dieu permettra, ou que perſonne ne nous aidera à reconnoître nos fautes, ou qu'on le fera d'une maniere diſproportionnée à notre beſoin, & qui nous nuira au lieu de nous ſervir.

C'eſt encore la charité de l'Egliſe qui touche le cœur de Jeſus-Chriſt, & qui le porte à redonner la vie aux pécheurs. Ce ne ſont point eux qui commencent de prier pour eux-mêmes ; mais c'eſt l'Egliſe qui prie pour eux, qui leur obtient les premiers mouvements de converſion & de vie. Elle répand des larmes pour eux ; & ce ſont ſes prieres & ſes larmes qui obtiennent les premiers commencements de la réſurrection de ſes enfants morts. Ainſi les pécheurs ne doivent pas ſeulement à l'Egliſe leur premiere naiſſance & leur premiere juſtification ; mais ils lui doivent auſſi leur réſurrection & le recouvrement de la vie, quand ils l'ont perdue. Voilà les avantages que l'on trouve dans la communion des Saints.

CHAPITRE VIII.

De la Mort.

CHACUN eſt perſuadé qu'il mourra : on en reçoit de toutes parts des avertiſſements continuels ; & la Religion chrétienne nous apprend de plus, que cette mort, ſi inévitable, doit nous mettre pour jamais dans un état de bonheur ou de miſere, & que ces deux éternités ſi différentes, l'une ſi déſirable, l'autre ſi horrible, dépendent de la diſpoſition du cœur, où nous trouvera ce dernier moment ; qu'il ſe donnera à cet inſtant même un arrêt irrévocable qui décidera de notre ſort pour jamais, & que ce qui nous rendra cet arrêt, ou favorable, ou contraire, eſt l'uſage que nous faiſons du petit eſpace de notre vie, qui ne nous eſt donné que pour nous y préparer. Les hommes ſavent qu'il peut leur ſervir beaucoup d'avoir l'eſprit plein de ces penſées, & de ſe repréſenter ſouvent ce dernier moment qui finira leur vie & commencera leur éternité. Tout ce qui les environne les en avertit ; & cependant la vérité eſt qu'il y en a très-peu qui y penſent ſérieuſement. La plupart des hommes mettent au contraire tout leur ſoin & toute leur étude à bannir ces

objets

objets de leur eſprit, à ne voir la mort que le moins qu'ils peuvent, à éloigner d'eux tout ce qui la repréſente un peu vivement; & ils réuſſiſſent ſi bien, qu'ils arrivent preſque tous à la mort, ſans y avoir jamais bien penſé.

On ſe flatte que l'on vivra long-temps, pendant qu'il eſt certain que la vie eſt fort courte. Si l'on fait réflexion ſur les années qui ſont déja paſſées, on verra avec quelle rapidité elles ſe ſont écoulées. Si l'on regarde autrement celles qui ſont à venir, c'eſt une illuſion de notre imagination: elles paſſeront avec la même vîteſſe: le torrent du monde les emportera, & en moins de rien nous ſerons tout étonnés que nous nous trouverons arrivés au terme.

Dieu n'a pas voulu ſeulement que le temps qu'il donne aux hommes pour ſe préparer à la mort, fût court, mais il a voulu même qu'il fût incertain, & que la mort pouvant les ſurprendre à tous moments, ils euſſent toujours ſujet de la craindre. Son deſſein par-là a été de nous la rendre toujours préſente, & de nous exciter ainſi à une vigilance continuelle. Si nous joignons à la conſidération de la foibleſſe de notre corps & de cette infinité d'accidents & de maladies à quoi il eſt ſujet, *la vue de la* providence de Dieu, qui

diſpoſe ſouverainement de notre vie & de notre mort, & dont les arrêts nous ſont inconnus, nous verrons encore plus clairement combien il y a d'illuſion à s'aſſurer de la durée de la vie, & à remettre à penſer à la mort en un autre temps que celui que Dieu nous donne préſentement : car ce ne ſont point proprement les maladies qui nous font mourir, c'eſt le décret de la volonté de Dieu. Nous ſommes morts devant lui dès le moment que nous ſommes nés, parce qu'il nous fait naître en un moment précis, pour nous faire mourir préciſément dans un autre. Tous les hommes ſont condamnés à la mort par la juſtice de Dieu, & leur mort eſt aſſignée à certaines heures & à certains moments. Cet arrêt s'exécute chaque jour ſur un très-grand nombre de perſonnes dans toute l'étendue du monde. Qui peut donc s'aſſurer d'aucun jour, que ce ne ſera ſon dernier ? Ainſi la confiance que l'on peut avoir de n'être pas de ce nombre, eſt téméraire & ſans fondement.

La plupart des gens remettent à penſer à la mort juſqu'à ce qu'une maladie violente leur ôte le moyen de différer davantage. Mais combien y en a-t-il de ſubites, auxquelles on ne ſauroit ſe préparer par la réception des Sacrements ? Combien y en a-t-il qui accablent tel-

lement l'esprit par la violence de la maladie, qu'on n'est plus capable de penser sérieusement à rien, ni de pratiquer les actions de Religion, que d'une maniere animale ? D'ailleurs, quoique l'on eût en cet état toute la liberté d'esprit que l'on pourroit désirer, s'imagine-t-on qu'on doive avoir une grande confiance dans ces témoignages de couversion qui ne précedent la mort que de peu de temps ? D'ailleurs les douleurs de la mort, les objets de terreur, la conscience qui reproche les crimes, font voir qu'il n'y a qu'abymes & que précipices pour ceux qui different à penser à la mort jusqu'à ce qu'ils en soient si proches.

La comparaison de l'éternité avec le temps que l'ame fait au moment de sa séparation d'avec son corps, anéantit à ses yeux la réalité du monde présent avec tous ses biens & tous ses maux, & elle n'y laisse plus subsister, comme réel & solide, que les biens ou les maux immuables & éternels. Ce ne seront pas seulement les justes & les élus qui jugeront ainsi de l'éternité & du temps : ce seront aussi les méchants & les réprouvés. Ils auront en quelque sorte une même lumiere dans l'esprit ; mais il n'y aura rien de plus différent que la disposition du cœur.

Ceux qui seront parfaitement justes, ne se soucieront point du tout de voir disparoître à leurs yeux les biens temporels, parce qu'ils ne les aimeront point; & ils seront comblés de joie de la grandeur ineffable des biens dont ils jouiront sans retardement. Ceux qui auront encore quelque reste d'attache pour le monde, souffriront de très-grandes peines par la privation de ces biens, par le retardement de leur béatitude & par les autres moyens dont il plaira à Dieu de se servir pour les purifier. Mais parmi toutes ces peines, l'amour qu'ils auront pour Dieu, les maintiendra dans une parfaite paix; en sorte que, comme ils souffriroient volontiers tous les maux de cette vie pour avancer d'un moment leur félicité, ils ne voudroient pas, pour la félicité même, sortir, contre l'ordre de la justice de Dieu, de l'état où elle les aura mis.

Ce seront là les sentiments des élus à l'égard du temps & de l'éternité; mais ces deux objets en exciteront bien d'autres dans les réprouvés. Ils connoîtront à la vérité le néant de toutes les choses temporelles qu'ils ont aimées; mais ils ne cesseront pas pour cela de les aimer; ce qui produira en eux une faim terrible qui ne sera jamais satisfaite. Ils connoîtront la grandeur & la solidité des biens du ciel,

& ils ſe verront dans l'impuiſſance de les aimer. Ils verront en ce moment terrible qu'il n'y a plus de remede aux maux effroyables qu'ils ſe ſeront attirés par le mauvais uſage du temps. Quel repentir pour eux ! quel déchirement de cœur ! quel abyme de déſeſpoir !

Au moment que l'ame eſt ſéparée du corps, elle commence à connoître Dieu d'une maniere toute autre qu'elle ne le connoiſſoit en cette vie. C'eſt une choſe étrange combien la connoiſſance que nous en avons préſentement eſt foible & obſcure. Dieu fait tout dans le monde, il eſt par-tout : les créatures n'ont d'être, de vie, ni de mouvement que par lui. Il les conduit & les gouverne ſelon ſes deſſeins. Elles ne ſauroient s'écarter tant ſoit peu de l'ordre de ſa providence : cependant on ne voit rien de tout cela. Dieu ſe cache toujours dans ce monde ſous le voile de quelques créatures qu'il préſente à nos ſens, & ne nous donne aucun ſigne évident de ſa préſence. Ainſi étant occupés des créatures, nous n'avons jamais que de foibles idées de la puiſſance inviſible qui les remue. Mais il n'en eſt pas de même dans l'autre vie. Dès le moment que l'ame ſera délivrée de la priſon de ſon corps, elle commencera à ſentir la dépendance intime & eſſentielle qu'elle a de Dieu, &

pour être, & pour agir, & pour être heureuse ou malheureuse. Elle connoîtra la puissance de Dieu & sa propre foiblesse. Elle verra qu'elle ne peut se soustraire à son pouvoir, & qu'il faut qu'elle demeure éternellement dans l'état où sa justice la réduira. Ce sentiment sera la joie éternelle des élus & le désespoir éternel des réprouvés; & cet état nous apprend ce que nous devons faire dans le temps. Car, puisque nous ne saurions être heureux que par la vue & par l'amour de Dieu, puisque c'est la fin à laquelle nous devons tendre, & que ce sera notre unique emploi & notre unique occupation dans toute l'éternité, que devons-nous faire autre chose dans cette vie, qui n'est qu'une préparation à l'éternelle, que de nous exercer à connoître & à aimer Dieu?

Il est bon encore d'entrer, autant qu'il est possible, dans les vues & les sentiments que l'on aura au moment que l'ame quittera le corps: car il est certain qu'étant jugée de Dieu en ce moment-là, Dieu lui mettra devant les yeux toutes les actions de sa vie; qu'elle connoîtra ce qu'il en juge, & qu'elle formera ainsi des jugements de tout ce qui a passé par son esprit pendant qu'elle étoit dans le corps; c'est-à-dire, qu'elle jugera de tous

ſes jugements, de toutes ſes penſées & de toutes ſes actions, & qu'elle condamnera tout ce qu'il y aura de faux & d'injuſte. Ce ne ſont pas ſeulement les ames des élus qui reconnoîtront clairement alors toutes leurs erreurs, ce ſeront auſſi celles des réprouvés. Ils ſeront forcés d'avouer que leurs ſentiments & leurs actions étoient pleines de folie. Non-ſeulement les jugements que les ames portent de leurs actions dans ce moment-là, ſont véritables, mais ils ſont de plus éternels; & ce qu'elles en jugent alors, elles le jugeront à jamais, parce qu'il n'y aura plus en elles de variété de penſées. Il eſt donc bon de prévenir ce jugement, & faire ce que nous voudrions avoir fait lorſqu'il s'agira d'être jugés de J. C.

CHAPITRE IX.

Du Jugement dernier.

Jesus-Christ, qui eſt préſentement au plus haut des cieux, viendra un jour réellement & viſiblement, pour juger tous les hommes réunis en un même lieu, & décider de leur bonheur ou de leur malheur éternel. Outre le jugement particulier, qui eſt uniquement pour ceux qui ſont jugés au ſortir de cette vie, il y

aura un jugement général pour toutes les créatures. Le jugement particulier ne fait connoître à chacun que ce qui le regarde: le jugement général fera connoître à chacun ce qui regarde les autres : on y apprendra les raiſons de tout ce qui nous paroît préſentement ſans raiſon : on connoîtra alors que tout ce qui nous ſembloit ſans regles, avoit des regles certaines & juſtes.

Pour ce qui eſt des ſignes qui précéderont le jugement dernier, & de ce qui arrivera dans ce jugement, voici à quoi ſe réduit ce qu'on peut en tirer de l'Ecriture. Il faut que l'Evangile ſoit prêché partout le monde. Elie & Hénoch étant venus, convertiront les Juifs. Ce ſera après cette converſion des Juifs que l'Antechriſt commencera de perſécuter l'Egliſe. Cette perſécution ne durera que trois ans & demi ; & ce ſera alors que le diable ſera délié, c'eſt-à-dire, qu'il lui ſera permis d'exercer ſa cruauté & tous ſes artifices contre les Saints. Le Diable délié armera contre l'Egliſe Gog & Magog, c'eſt-à-dire, tous les méchants, & la perſécution ſera telle, qu'il n'y en aura jamais eu de ſemblable avant ce temps-là. L'Antechriſt emploiera, pour attirer les hommes à lui, des prodiges trompeurs, c'eſt-à-dire, qu'il leur faſcinera les yeux,

ou qu'il fera de vrais prodiges, tendants à perſuader l'erreur. Ces prodiges ſéduiront ceux qui auront mérité d'être ſéduits, & qui, pour n'avoir pas reçu la vérité, ſeront abandonnés à l'illuſion. Il aura la hardieſſe de s'aſſeoir dans le temple de Dieu, en voulant faire paſſer lui & les ſiens pour toute l'Egliſe. L'Antechriſt ne ſera tué que dans l'avénement de Jeſus-Chriſt; & ce ſera Jeſus-Chriſt lui-même qui l'exterminera, en venant, pour juger les hommes, porté ſur les nuées.

Ce ſera alors que ſe fera la réſurrection, & que les morts reprenant leurs corps, iront au-devant de Jeſus-Chriſt. Cette réſurrection ſera générale, & comprendra les méchants auſſi-bien que les bons. Ceux qui ſeront trouvés vivants à l'avénement de Jeſus-Chriſt, mourront & reſſuſciteront preſque en même-temps; mais, quoique tous reſſuſcitent, tous ne ſeront pas changés, & ne reprendront pas un corps incorruptible. Les Apôtres jugeront avec Jeſus-Chriſt, ſelon la promeſſe qu'il leur en a faite. Tous comparoîtront devant Jeſus-Chriſt ſans exception: les actions de tous les hommes ſeront découvertes & examinées à la rigueur, ſans qu'il en demeure *aucune* cachée; & par une vertu

divine, les actions de chacun seront rappellées à sa mémoire, & découvertes à tous les hommes. Dieu même sera le témoin, parce qu'il convaincra chacun de tout ce qu'il aura fait par une évidence à laquelle il ne pourra résister. Après cette manifestation de toutes les actions des hommes, se fera la séparation des bons d'avec les méchants par le ministere des Anges : les bons seront mis à la droite, & les méchants à la gauche. L'embrasement du monde accompagnera ou suivra cette séparation ; & dans le bruit d'une effroyable tempête, les cieux passeront, les éléments se dissoudront, & la terre, avec tout ce qu'elle contient, sera consumée par le feu. Ce feu servira à purifier les justes qui ne seront pas entiérement purifiés ; mais, après cet embrasement, le monde reprendra une face toute nouvelle ; ensuite il n'y aura plus de changement : les Saints regneront éternellement dans le royaume de Dieu, & les réprouvés seront abymés pour jamais dans l'étang de souffre avec les démons & l'Antechrist.

Le jour du jugement étant la consommation de tous les mysteres de Jesus-Christ & la décision de notre état éternel, doit être l'objet perpétuel d'une

e chrétienne : car ſon but, dans toute conduite de ſa vie, doit être de ren- ſes actions capables de ſubſiſter à xamen de ce Juge, qui ne peut être mpé, & qui ne ſauroit approuver e ce qui eſt juſte. Rien n'eſt plus ca- ble que la méditation de ce jour ter- le, de lui inſpirer le ſoin de purifier actions, d'en retrancher toute l'im- reté qui s'y gliſſe ſi aiſément, de cor- er les jugements faux que le monde me de toutes les choſes de la terre. r pour peu qu'on ait le jugement dans cœur, on ne ſauroit plus trouver rien bon, que ce qui ſera bon dans ce der- r jour. La penſée du jugement eſt ſſi la ſource de la vigilance & de la ere ; & comme la vigilance & la priere nt les ſources de toutes les graces que us recevons de Dieu, on peut dire e cette penſée ſalutaire eſt dans nous premier principe de tous nos biens.

CHAPITRE X.

De l'Enfer.

POUR concevoir les peines effroya- bles que les damnés ſouffrent en en- , il faut *conſidérer* en particulier les *nes intérieures* & les peines des ſens.

1°. Les peines intérieures qui ſont ſi ſenſibles aux damnés, ſont que leurs douleurs ſeront tellement continuelles, que leur ame ne ceſſera jamais d'être collée & appliquée à l'objet de ſa peine, ſans qu'elle puiſſe s'en détourner pour un ſeul moment. Il y a en eux un ſurcroît de douleur qui ne peut s'exprimer, en ce qu'ils joignent à chacun de ces maux le poids de l'éternité. Ils la préviennent par la penſée, & réuniſſent dans le temps préſent ce qu'ils doivent ſouffrir dans la durée éternelle de leurs tourments; ce qui rend chacun de ces maux en quelque ſorte infini. De quelque côté que l'ame des damnés ſe tourne, elle ne voit aucun objet qui ne l'afflige : elle eſt privée de toute conſolation & de tout plaiſir; rien n'adoucit ſes maux, & tout les augmente. Dieu ne permettra pas qu'ils puiſſent ignorer leurs maux. Sa lumiere leur ouvrira les yeux, malgré qu'ils en aient. Il faudra qu'ils ſe voient tels qu'ils ſont, & leurs maux tels qu'ils ſont, ſans qu'ils puiſſent en diminuer la moindre partie par l'erreur de leur imagination. La rage & le déſeſpoir ſeront leur partage. Ils verront clairement qu'ils ſont dans une impuiſſance totale de nuire à ceux qu'ils haïſſent. Ils ſeront convaincus qu'ils méritent tous les maux qu'ils ſouffrent; qu'ils

qu'ils ſe les ont attirés par leur faute ; & ils n'en haïront pas moins la juſtice qui les y condamne ; ils n'eſpéreront nullement de pouvoir ceſſer d'être & de vivre. Ils connoîtront l'inflexibilité de leur Juge & celle de leur cœur, & par conſéquent l'immutabilité de leurs maux, ſans que cette penſée les y rende plus conſtants, parce qu'ils ne verront rien ſur quoi leur eſprit puiſſe s'appuyer.

L'orgueil dont les réprouvés ſeront poſſédés, ne leur donnera aucune conſolation. Ils ne verront rien en eux qui leur plaiſe. Tout leur y ſera horreur & les couvrira de honte. Ils ſe verront l'objet de la haine de Dieu, des Anges, des Saints, des démons & des réprouvés. Ils haïront éternellement la juſtice & la puiſſance de Dieu. Ils ſouhaiteroient qu'il ne fût pas ; & ils ſe verront néanmoins éternellement entre ſes mains, ſans pouvoir éviter aucun des châtiments que ſa juſtice leur fera ſouffrir. Ils ſouhaiteront, avec une paſſion exceſſive, la deſtruction de leur être ; & lorſque leur ame ſera réunie à leur corps, elle fera tous ſes efforts pour le quitter. Ils tendront à la mort & au néant avec une impétuoſité démeſurée, & n'y pourront arriver. Ils haïront leur vie & leur être, & ne pourront

le détruire. Ils mourront toujours, ſans pouvoir mourir.

2°. Les peines des ſens ſont tout ce qui peut affliger & tourmenter par la vue, l'ouïe, l'odorat & les autres ſens; & on ne peut douter que les damnés ne ſouffrent cruellement par leurs ſens; mais c'eſt ſur-tout par le feu qui les brûlera d'une maniere tout autrement vive, qu'il ne fait ici bas. Dans l'enfer les organes du corps étant incorruptibles, l'ame s'appliquera aux objets qui lui cauſeront de la douleur avec toute l'activité de ſa nature. Les damnés ſeront tout pénétrés de feu, comme une viande ſalée eſt pénétrée de ſel. Le feu agira ſur toutes les parties de leur corps, comme il agit ſur toutes les parties d'un fer rouge; il n'y aura, ni nerfs, ni fibres, ni tendons qui ne ſoient ébranlés, & qui ne cauſent une douleur violente; & comme aucunes des parties du corps ne ſeront jamais conſumées par le feu, mais qu'elles demeureront pour toujours dans la même agitation, le ſupplice ſubſiſtera toujours dans la même violence. Mais comme la douleur que cauſe le feu, n'eſt pas une ſimple action du feu ſur le corps, & que c'eſt l'application de l'ame à ce mouvement, on peut s'imaginer que cette douleur que l'ame reſſent,

ue la cruauté des hommes les plus bar-
es n'a pu inventer de plus grands tour-
nts. Cette peine ſera d'autant plus
nde, que c'eſt proprement celle qui
impoſée aux réprouvés par la juſtice
Dieu, & où elle agira elle-même,
tes les autres peines n'étant que les ſui-
de leur abandonnement & de leur ma-
, ſans que Dieu y agiſſe autrement
en les laiſſant à eux-mêmes.
Mais le plus grand ſupplice des dam-
dont ils ſeront frappés de tous côtés,
de voir qu'ils ont violé la juſtice de
u par leurs péchés; que c'eſt Dieu lui-
me qu'ils ont outragé, parce qu'il étoit
même cette juſtice qu'ils n'ont voulu,
onnoître, ni ſuivre, & pour laquelle ils
nt eu que du mépris. Ils ont fermé les
x durant leur vie à la vérité, & ils ne
ront pour toute l'éternité que cette vé-
qui leur reprochera leurs crimes. Ils
nt jamais voulu écouter ſa voix, &
n'entendront dans toute l'éternité, que
oix de la vérité, qui leur prononcera
rêt irrévocable de leur condamnation.
l eſt étonnant que l'on penſe ſi peu
maux effroyables de l'enfer. Dieu
me ne menace de rien moins que d'un
éternel, ſi l'on *fait le mal* & ſi l'on
fait pas le bien. D'où vient donc qu'on
ſi peu d'état de ces menaces? C'eſt ſans

le détruire. Ils mourront toujours, ſa
pouvoir mourir.

2°. Les peines des ſens ſont tout ce c
peut affliger & tourmenter par la vu
l'ouïe, l'odorat & les autres ſens; &
ne peut douter que les damnés ne ſou
frent cruellement par leurs ſens; m
c'eſt ſur-tout par le feu qui les brûl
d'une maniere tout autrement vive, qu
ne fait ici bas. Dans l'enfer les organes
corps étant incorruptibles, l'ame s'app
quera aux objets qui lui cauſeront de
douleur avec toute l'activité de ſa natu
Les damnés ſeront tout pénétrés de fe
comme une viande ſalée eſt pénétrée
ſel. Le feu agira ſur toutes les parties
leur corps, comme il agit ſur toutes les p
ties d'un fer rouge; il n'y aura, ni nerfs,
fibres, ni tendons qui ne ſoient ébra
lés, & qui ne cauſent une douleur vi
lente; & comme aucunes des parties
corps ne ſeront jamais conſumées
le feu, mais qu'elles demeureront pe
toujours dans la même agitation, le ſu
plice ſubſiſtera toujours dans la même vi
lence. Mais comme la douleur que ca
le feu, n'eſt pas une ſimple action du f
ſur le corps, & que c'eſt l'application
l'ame à ce mouvement, on peut s'im
giner que cette douleur que l'ame reſſen
doit être quelque choſe d'inſupportabl

& que la cruauté des hommes les plus barbares n'a pu inventer de plus grands tourments. Cette peine sera d'autant plus grande, que c'est proprement celle qui sera imposée aux réprouvés par la justice de Dieu, & où elle agira elle-même, toutes les autres peines n'étant que les suites de leur abandonnement & de leur malice, sans que Dieu y agisse autrement qu'en les laissant à eux-mêmes.

Mais le plus grand supplice des damnés dont ils seront frappés de tous côtés, sera de voir qu'ils ont violé la justice de Dieu par leurs péchés; que c'est Dieu lui-même qu'ils ont outragé, parce qu'il étoit lui-même cette justice qu'ils n'ont voulu, ni connoître, ni suivre, & pour laquelle ils n'ont eu que du mépris. Ils ont fermé les yeux durant leur vie à la vérité, & ils ne verront pour toute l'éternité que cette vérité qui leur reprochera leurs crimes. Ils n'ont jamais voulu écouter sa voix, & ils n'entendront dans toute l'éternité, que la voix de la vérité, qui leur prononcera l'arrêt irrévocable de leur condamnation.

Il est étonnant que l'on pense si peu aux maux effroyables de l'enfer. Dieu même ne menace de rien moins que d'un feu éternel, si l'on *fait le mal* & si l'on *ne fait pas le bien. D'où vient* donc qu'on *fait si peu d'état de ces* menaces? C'est sans

le détruire. Ils mourront toujours, sans pouvoir mourir.

2°. Les peines des sens sont tout ce qui peut affliger & tourmenter par la vue, l'ouïe, l'odorat & les autres sens; & on ne peut douter que les damnés ne souffrent cruellement par leurs sens; mais c'est sur-tout par le feu qui les brûlera d'une maniere tout autrement vive, qu'il ne fait ici bas. Dans l'enfer les organes du corps étant incorruptibles, l'ame s'appliquera aux objets qui lui causeront de la douleur avec toute l'activité de sa nature. Les damnés seront tout pénétrés de feu, comme une viande salée est pénétrée de sel. Le feu agira sur toutes les parties de leur corps, comme il agit sur toutes les parties d'un fer rouge; il n'y aura, ni nerfs, ni fibres, ni tendons qui ne soient ébranlés, & qui ne causent une douleur violente; & comme aucunes des parties du corps ne seront jamais consumées par le feu, mais qu'elles demeureront pour toujours dans la même agitation, le supplice subsistera toujours dans la même violence. Mais comme la douleur que cause le feu, n'est pas une simple action du feu sur le corps, & que c'est l'application de l'ame à ce mouvement, on peut s'imaginer que cette douleur que l'ame ressent, doit être quelque chose d'insupportable,

& que la cruauté des hommes les plus barbares n'a pu inventer de plus grands tourments. Cette peine ſera d'autant plus grande, que c'eſt proprement celle qui ſera impoſée aux réprouvés par la juſtice de Dieu, & où elle agira elle-même, toutes les autres peines n'étant que les ſuites de leur abandonnement & de leur malice, ſans que Dieu y agiſſe autrement qu'en les laiſſant à eux-mêmes.

Mais le plus grand ſupplice des damnés dont ils ſeront frappés de tous côtés, ſera de voir qu'ils ont violé la juſtice de Dieu par leurs péchés; que c'eſt Dieu lui-même qu'ils ont outragé, parce qu'il étoit lui-même cette juſtice qu'ils n'ont voulu, ni connoître, ni ſuivre, & pour laquelle ils n'ont eu que du mépris. Ils ont fermé les yeux durant leur vie à la vérité, & ils ne verront pour toute l'éternité que cette vérité qui leur reprochera leurs crimes. Ils n'ont jamais voulu écouter ſa voix, & ils n'entendront dans toute l'éternité, que la voix de la vérité, qui leur prononcera l'arrêt irrévocable de leur condamnation.

Il eſt étonnant que l'on penſe ſi peu aux maux effroyables de l'enfer. Dieu même ne menace de rien moins que d'un feu éternel, ſi l'on *fait le mal* & ſi l'on *ne fait pas le bien. D'où vient* donc qu'on *fait ſi peu d'état de ces* menaces? C'eſt ſans

le détruire. Ils mourront toujours, ſans pouvoir mourir.

2°. Les peines des ſens ſont tout ce qui peut affliger & tourmenter par la vue, l'ouïe, l'odorat & les autres ſens; & on ne peut douter que les damnés ne ſouffrent cruellement par leurs ſens; mais c'eſt ſur-tout par le feu qui les brûlera d'une maniere tout autrement vive, qu'il ne fait ici bas. Dans l'enfer les organes du corps étant incorruptibles, l'ame s'appliquera aux objets qui lui cauſeront de la douleur avec toute l'activité de ſa nature. Les damnés ſeront tout pénétrés de feu, comme une viande ſalée eſt pénétrée de ſel. Le feu agira ſur toutes les parties de leur corps, comme il agit ſur toutes les parties d'un fer rouge; il n'y aura, ni nerfs, ni fibres, ni tendons qui ne ſoient ébranlés, & qui ne cauſent une douleur violente; & comme aucunes des parties du corps ne ſeront jamais conſumées par le feu, mais qu'elles demeureront pour toujours dans la même agitation, le ſupplice ſubſiſtera toujours dans la même violence. Mais comme la douleur que cauſe le feu, n'eſt pas une ſimple action du feu ſur le corps, & que c'eſt l'application de l'ame à ce mouvement, on peut s'imaginer que cette douleur que l'ame reſſent, doit être quelque choſe d'inſupportable,

& que la cruauté des hommes les plus barbares n'a pu inventer de plus grands tourments. Cette peine ſera d'autant plus grande, que c'eſt proprement celle qui ſera impoſée aux réprouvés par la juſtice de Dieu, & où elle agira elle-même, toutes les autres peines n'étant que les ſuites de leur abandonnement & de leur malice, ſans que Dieu y agiſſe autrement qu'en les laiſſant à eux-mêmes.

Mais le plus grand ſupplice des damnés dont ils ſeront frappés de tous côtés, ſera de voir qu'ils ont violé la juſtice de Dieu par leurs péchés; que c'eſt Dieu lui-même qu'ils ont outragé, parce qu'il étoit lui-même cette juſtice qu'ils n'ont voulu, ni connoître, ni ſuivre, & pour laquelle ils n'ont eu que du mépris. Ils ont fermé les yeux durant leur vie à la vérité, & ils ne verront pour toute l'éternité que cette vérité qui leur reprochera leurs crimes. Ils n'ont jamais voulu écouter ſa voix, & ils n'entendront dans toute l'éternité, que la voix de la vérité, qui leur prononcera l'arrêt irrévocable de leur condamnation.

Il eſt étonnant que l'on penſe ſi peu aux maux effroyables de l'enfer. Dieu même ne menace de rien moins que d'un feu éternel, ſi l'on fait le mal & ſi l'on ne fait pas le bien. D'où vient donc qu'on *fait ſi peu d'état de ces* menaces? C'eſt ſans

doute qu'on n'a point de foi. Quand on a ſoin de fortifier ce qu'on a de raiſon, en l'appliquant davantage à ces objets, la crainte que l'on en conçoit devient capable par-là de retenir au moins la main, ſi elle ne guérit pas le cœur, & de retrancher les effets extérieurs des paſſions, ſi elle n'en arrête pas les mouvements intérieurs : & en nous ſéparant ainſi des objets qui augmentent la concupiſcence, elle prépare la place à la charité.

Il faut pour cela travailler à s'établir fortement dans ce principe dont la raiſon ne peut douter, pourvu qu'elle y faſſe attention, que les maux de l'autre vie étant ſi horribles, & ſurpaſſant tellement dans leur grandeur tous les biens, tous les plaiſirs & tous les maux de la vie préſente, ils doivent nous ſervir de regle & de meſure pour juger de ceux-ci ; & qu'ainſi nous ne devons jamais regarder ſous l'idée du bien, mais ſous l'idée d'un grand mal, tout ce qui mene à l'enfer. Il faut encore ſe ſervir de la conſidération de l'enfer pour mépriſer & pour trouver légers tous les maux du corps : les maux de cette vie doivent même nous faire ſouvenir de l'enfer, & nous ſervir d'un avertiſſement continuel de penſer ſérieuſement à l'éviter.

Quand même ces conſidérations des feux de l'enfer ne nous ſeroient pas né-

ceſſaires pour éviter le péché, & que nous ſerions arrivés juſqu'à ce dégré où la charité bannit toute crainte, ce qui eſt bien rare dans ce monde, & où il eſt très-dangereux de s'imaginer d'être arrivé, lorſque Dieu ne nous y a pas encore élevés, elles ne laiſſeroient pas de nous être utiles & même néceſſaires, tant pour entretenir en nous les ſentiments de reconnoiſſance que nous devons avoir, que pour y exciter la compaſſion que nous devons avoir des ames qui ſe précipitent en ces abymes de maux. Ainſi la crainte de l'enfer n'eſt pas ſeulement l'introductrice de la charité, lorſqu'elle n'eſt pas encore maîtreſſe du cœur : elle n'en eſt pas ſeulement la gardienne, lorſqu'elle eſt encore foible & imparfaite : elle en eſt encore la nourriciere, lorſqu'elle eſt la plus pure & la plus parfaite, avec cette ſeule différence, que dans les deux premiers états elle regarde plus nous que les autres ; & dans le troiſieme elle regarde plus les autres que nous.

CHAPITRE XI.

Du Paradis.

C'Eſt une choſe étonnante que les Chrétiens à qui Dieu a fait la grace incomparable de leur annoncer la grande & heureuſe nouvelle du royaume des cieux & du bonheur inconcevable qu'il promet à ceux qui y auront part, en ſont néanmoins ſi peu touchés, que ce grand objet eſt celui auquel ils penſent le moins, & qui fait moins d'impreſſion ſur leur cœur. C'eſt que ces biens que la Religion propoſe, ne ſont pas des biens préſens; qu'on ne les voit pas par les ſens; que pour y arriver, il faut ſe ſéparer des objets des ſens & renoncer aux honneurs, aux biens & aux plaiſirs du monde; & c'eſt ce que la concupiſcence ne peut ſouffrir. Cette diſpoſition eſt certainement criminelle, & il eſt clair que ceux qui ſe contentent de la vie préſente, & qui ne déſirent point la félicité de l'autre vie, n'ont point de foi, & ſont hors d'état de parvenir au ſalut.

Rien n'eſt plus propre pour nous faire déſirer le ciel, que de conſidérer de quels maux on y eſt exempt & de quels biens on y eſt rempli, ſelon ce que Dieu lui-

même nous en a révélé dans les saintes Ecritures.

La vue des miseres de cette vie ne doit pas seulement nous en détacher & nous la faire haïr ; elle doit aussi nous servir de dégré pour nous élever à la connoissance de la vie du ciel, puisque l'exemption de ces miseres fait une partie du bonheur que nous attendons ; & c'est pourquoi l'Ecriture nous la représente souvent sous cette idée. Elle nous fait considérer que nous y serons délivrés de la nécessité de la mort & de toutes les larmes que nous versons en ce monde. Elle nous promet une délivrance absolue de tous nos ennemis, c'est-à-dire, des démons, des méchants, de nos passions, de nos péchés. Elle nous fait espérer une exemption de toutes les nécessités qui naissent de notre mortalité, & qui rendent notre ame pesante. Si les Saints se proposoient ces objets, sans craindre d'altérer la pureté de leur amour, qui est-ce qui doit faire difficulté de se les proposer ainsi ? Et qui ne doit reconnoître que c'est un grand défaut de nous entretenir si peu de ces pensées, & de soupirer si peu après cet état heureux & si différent du nôtre, où nous jouirons d'une paix inaltérable, où nous n'aurons plus d'ennemis à combattre, où nous ne serons troublés par aucune tentation, ni extérieure,

ni intérieure, où le corps ne ſe révoltera plus contre l'eſprit, où l'ame ne ſera plus appeſantie par le poids & par les inclinations de la chair, où notre eſprit ne ſera plus occupé de ſoins, ni d'inquiétudes, ni de penſées vaines & inutiles, où notre cœur ne ſera plus partagé & déchiré par tant de différents déſirs, où il n'y aura plus de ſcandales, plus d'infidélités, plus d'artifices, plus de ſoupçons, où nous ne verrons plus toutes choſes dans ce nuage épais qui ne nous découvre qu'une ombre confuſe de la vérité, & enfin où Dieu regnera abſolument ſur nous, & ſera l'objet perpétuel de notre connoiſſance & de notre amour?

Mais rien n'eſt plus admirable que la béatitude eſſentielle des Saints dans le ciel. Nous y verrons la juſtice même, non dans des ruiſſeaux troubles & des images défigurées, mais dans ſa ſource même. Elle ſe manifeſtera à nous dans toute ſa beauté, dans toute ſa grandeur, dans toute ſa majeſté; & comme cette juſtice eſt Dieu même, cette vue excitera des tranſports & des raviſſements d'amour & de joie, ſi vifs & ſi ardents, que nul eſprit humain n'eſt capable d'en comprendre l'impétuoſité & la violence. Mais ce que l'on comprend, c'eſt que l'embraſement de cet amour, qui eſt dans la poſſeſſion de

ſon objet, doit produire par néceſſité dans l'ame, une joie & un plaiſir ineffable, ou plutôt qu'il eſt lui-même ce plaiſir & cette joie, puiſque la joie n'eſt autre choſe qu'un amour qui jouit de ce qu'il aime. La grandeur de Dieu, ſa gloire & ſa félicité feront la joie des Saints, & Dieu ſe communiquant à eux avec une effuſion ineffable, les unira ſi étroitement à ſon être, qu'ils ſeront comme plongés en lui, & qu'ils entreront en participation de ſes grandeurs & de ſa ſouveraine félicité. Les eſprits des hommes ſont trop foibles en cette vie pour comprendre la joie que produira dans les bienheureux la poſſeſſion de Dieu. C'eſt pourquoi ſaint Paul ne l'exprime point autrement qu'en diſant, que l'œil n'a point vu, & que l'oreille n'a point entendu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. On peut juger ſeulement que ce ſera quelque choſe d'inconcevable, puiſque ce ſera l'effet de la magnificence de Dieu & l'accompliſſement de ſon amour éternel pour ſes élus. La poſſeſſion de Dieu remplira tellement tous les beſoins & tous les déſirs de l'ame; & toute la capacité qu'elle a d'aimer, de déſirer & de jouir, ſera tellement épuiſée, qu'elle ſera incapable d'aimer quelque choſe hors de Dieu, parce qu'elle y trouvera tout, & que Dieu lui tiendra lieu de toutes choſes. 1. *Cor.* 2. 9.

La vie du ciel est incapable de changement ; & il est impossible de voir Dieu sans l'aimer, ni de l'aimer parfaitement sans le voir. Ainsi la vue de Dieu produit nécessairement l'amour, & l'amour les louanges, & toutes ces actions ne finiront point, parce que ce qui nous porte à changer d'actions dans cette vie, ne se trouvera point dans l'autre. Ce sont le défaut & les bornes des objets de ce monde qui font que nous nous en lassons : or c'est ce qui n'arrive point dans la vue de Dieu : car on n'y remarque jamais, ni aucun défaut, ni aucunes bornes ; ainsi on ne s'en lasse jamais ; & comme on ne se lasse jamais de le voir, & qu'il est toujours présent à l'ame, elle ne peut cesser de l'aimer, ni par conséquent de le louer : ainsi toute la vie des bienheureux ne sera qu'une louange continuelle & un *alleluia* éternel. Ils loueront Dieu de ce qu'ils verront en lui, de ce qui les ravira, de ce qui les comblera de joie & d'admiration : car leurs louanges ne seront que l'effusion de leurs transports & de leurs ravissements. Ils le loueront de ce qu'il est, de sa grandeur infinie, de sa sainteté, de sa miséricorde, de sa justice, de sa puissance. Ils le loueront de toutes les merveilles qu'il a opérées. Ils le loueront des graces qu'il leur a faites, des miséricordes qu'il a exercées

ſur eux & ſur tous les autres élus. Chaque élu le louera pour ſoi & pour tous les autres. Ils ſe joindront tous enſemble pour chanter à jamais les miſéricordes de Dieu ſur eux. Ils s'immoleront ſans ceſſe dans leur cœur, comme des holocauſtes de charité ; & Jeſus-Chriſt joignant la ſienne à celle de ſes membres, les offrira ſans ceſſe à ſon Pere en ſacrifice d'amour. C'eſt là l'idée que l'on doit ſe former de l'occupation des bienheureux dans le ciel.

Quoique les Saints ſoient parfaitement heureux dans le ſéjour de la gloire, ils ne ſeront pas cependant tous enrichis également des dons de Dieu, & il y aura parmi eux diverſes meſures de charité & de lumieres, qui ſeront la diverſité des demeures de la céleſte Jéruſalem ; mais chacun ſera parfaitement content de ſa meſure, & ne portera point d'envie à ceux qui en auront une plus abondante, parce que l'unité de la charité regnera dans tous. Cette inégalité de dons ne troublera donc point la paix de la céleſte Jéruſalem, & elle n'y ſera pas non plus altérée par la vue que les juſtes y auront du ſupplice des réprouvés, ni même par celle des égarements & des péchés de leur vie paſſée. Ils ne verront en tout cela que des ſujets de louer éternellement la juſtice & la miſéricorde de Dieu. Ils approuveront toute

ſa conduite, & ſur eux, & ſur toutes les créatures, & uniſſant parfaitement leur volonté à la ſienne, rien ne s'oppoſera à leur volonté, comme rien ne s'oppoſe à celle de Dieu.

Il faut encore ajouter à tous ces traits du bonheur des Saints, l'union intime qu'ils auront entre eux. Quelle joie doit produire dans le cœur de chaque élu l'union parfaite qu'il a avec tous les autres ? de voir en eux les ſentiments ardents de charité qu'ils ont pour lui, & de ſavoir qu'ils voient auſſi les ſiens ; de les aimer parfaitement, & de les voir parfaitement heureux ? Ne peut-on pas dire, avec vérité, qu'ils jouiront tous ainſi d'une félicité multipliée & redoublée par celle des autres, & que chaque élu ne ſera pas ſeulement heureux en ſa perſonne, mais qu'il le ſera en celle des autres, puiſqu'il regardera leur bonheur comme le ſien propre ? Quelle joie d'être uni à tant de Saints dont on a entendu parler, de connoître les voies par leſquelles Dieu les a conduits au bonheur dont ils jouiſſent, & tous les mouvements qu'il a formés dans leurs cœurs ; de ſavoir tout ce qui s'eſt paſſé entre Dieu & eux, & qui eſt demeuré inconnu aux hommes ; de connoître entiérement cette multitude innombrable d'anges bienheureux, dont on ſait

ſi peu de choſes ; de pénétrer les cœurs des Patriarches, des Prophetes, de la ſainte Vierge, des Apôtres, de tous les Saints, connus & inconnus ; de ne ſavoir pas ſeulement l'hiſtoire de toute la Jéruſalem céleſte, qui comprend celle de toute la conduite de Dieu ſur les élus, mais de la ſavoir par eux-mêmes & par la manifeſtation de leur cœur ; de voir la fin, le progrès & l'accompliſſement de toutes choſes, & de quelle ſorte rien ne s'eſt fait dans le monde que pour les élus !

La béatitude éternelle étant un ſi grand bien, non-ſeulement c'eſt un grand mal de ne pas s'en occuper, puiſque c'eſt une marque de l'attache aux créatures qui rempliſſent l'ame & en banniſſent les objets ſpirituels, mais c'eſt auſſi la ſource d'une grande partie de nos maux. D'où vient cette eſtime qu'on a pour les avantages du monde, cette impatience dans les maux de cette vie, ſinon de ce qu'on n'a point comme il faut dans le cœur l'idée de la vie éternelle que Dieu nous promet, qui devroit faire diſparoître à nos yeux tous les biens & tous les maux du monde, les uns, ni les autres n'ayant aucun peroportion avec ce poids éternel de gloire que Dieu réſerve à ceux qui le ſerviront fidélement ? Il ne faut donc qu'avoir un peu de bon ſens pour conclure de cette grande

qui est sa destruction, par le changement de notre cœur qu'il faut obtenir de Dieu.

Il est bon d'observer encore que les péchés spirituels ont un dégré de corruption bien plus grand que les vices corporels, parce qu'ils sont tout autrement capables d'engager en des crimes énormes. En effet il est remarquable que la plupart des reproches & des menaces de Jesus-Christ ne regardent que les vices spirituels, les vices corporels étant assez condamnés par eux-mêmes. Ainsi il condamne l'abus de sa parole, l'orgueil & l'intérêt, le désir de la prééminence, l'omission des œuvres de charité. Il ordonne l'amour des ennemis, la retenue dans les jugements, le détachement des biens du monde, le renoncement aux satisfactions humaines, la vigilance dans la priere, l'humilité & la simplicité des enfants. C'est en cela qu'il faut consulter cette justice qui surpasse celle des Pharisiens, sans laquelle on n'entre point au royaume de Dieu; & cependant qui peut s'assurer d'y satisfaire entiérement?

§. 2. *Du Péché mortel.*

On ne peut trop concevoir de l'horreur du péché mortel. Une ame qui porte

enfer. Il ne faut, pour la réduire à l'extrêmité de la miſere, que la forcer de ſe voir ; & c'eſt pourquoi Dieu en menace le pécheur par ces paroles terribles : *Je te reprendrai, & te remettrai toi-même devant tes yeux.* Vue terrible, mais inévitable à tous les pécheurs, qui les portera à ſe déchirer & à vouloir ſe fuir eux-mêmes, ſans pouvoir jamais s'en ſéparer ; & c'eſt ce qui cauſera l'excès de leur déſeſpoir. Malheureux pouvoir que les pécheurs ont donc en cette vie de ſe cacher à eux-mêmes, qui a pour fin cette effroyable impuiſſance ! Illuſion funeſte, qui ne les empêche de ſe voir pour un temps, qu'afin de les mettre dans la néceſſité de ſe voir toujours en cet effroyable état. Pſ. 49. 21.

Il ne faut qu'un ſeul péché mortel, ou ſpirituel, ou corporel, pour ravager dans l'ame toutes les vertus, & pour en détruire tout le mérite. Or qui peut s'aſſurer qu'il n'en a point commis ? Il y en a même qui ſont comme imperceptibles, tels que ſont les abus des graces de Dieu, l'ingratitude, l'envie, le défaut de charité. On eſt devenu le temple de Dieu ; & comprend-on bien que c'eſt une choſe terrible de profaner le temple de Dieu par le péché mortel ; de bannir Dieu de ſa demeure, pour la livrer à ſon ennemi ;

de le chaſſer de ſon temple, pour y ériger des idoles en ſa place ? Et c'eſt ce que font néanmoins tous les Chrétiens qui perdent la grace par le péché ; ce qui rend leurs crimes beaucoup plus énormes que ceux des Païens. Ce qui doit nous faire conclure qu'il faut avoir une extrême horreur des moindres fautes, parce qu'elles deshonorent toujours la ſainteté de nos ames. Ce ſont toujours des fautes commiſes dans un temple qui ne doit être qu'une maiſon de priere & d'adoration.

§. 3. *Du Péché véniel.*

La juſtice de cette vie ne va pas juſqu'à éviter toutes les fautes vénielles. Or dans les fautes vénielles, pour ſi petites qu'elles ſoient, l'ame s'endort, en agiſſant par cupidité. De plus les néceſſités de la vie nous obligeant à nous occuper d'une infinité d'objets, il eſt impoſſible qu'on n'y oublie Dieu, & qu'on ne le perde de vue, & cet oubli eſt une eſpece de ſommeil. Nous avons une pente continuelle à ce ſommeil ; nous devons donc faire un effort continuel pour nous réveiller. Plus on a oublié Dieu, plus on eſt diſpoſé à demeurer dans cet oubli. Il faut donc que Dieu nous réveille de cet aſſoupiſſement qui tend à la mort.

On peut dire auſſi qu'il y a une eſpece de folie dans les perſonnes qui commettent des fautes vénielles : car enfin, en commettant des fautes, quelque légeres qu'elles ſoient, elles préferent des pailles & des grains de ſable à des diamants & à des maſſes d'or d'un prix infini, c'eſt-à-dire, qu'elles préferent ces péchés aux vertus qui y ſont contraires. Qu'eſt-ce que la jouiſſance d'un petit plaiſir pour lequel on s'éloigne des regles exactes de la tempérance, en comparaiſon de ce qu'on auroit acquis en s'en privant ? Qu'eſt-ce qu'une curioſité inutile, en comparaiſon du bien qu'elle nous fait perdre ? Qu'eſt-ce qu'une vanité frivole, en comparaiſon de ce qu'elle nous ôte du tréſor de l'humilité ? Ce choix que l'on fait dans les fautes vénielles eſt donc inſenſé & contraire à la raiſon ? Dieu permet néanmoins ces ſortes de fautes dans les plus juſtes, pour les avertir que tant qu'ils ſont en cette vie, ils ſont encore bien avant engagés dans l'aveuglement ; pour leur faire connoître combien leur raiſon eſt incapable de les tirer de l'état où ils ſont ; pour leur faire ſentir la grandeur de la plaie que le péché a faite à leur ame, & la néceſſité de ſa grace pour la guérir & la délivrer du malheureux état où elle eſt. Ce ſont de petites fentes, qui laiſſant couler conti-

nuellement des gouttes d'eau, mettent enfin le vaisseau en danger d'être submergé, à moins qu'on n'ait un soin continuel de puiser cette eau. C'est donc une chose essentielle à la vie chrétienne de se purifier sans cesse des péchés véniels, de peur qu'en les multipliant, ils ne viennent à étouffer la charité dans le cœur. Quiconque donc se trouve sujet à quantité de petites vanités, de petites curiosités, de petites légéretés, de petites indiscrétions, doit se résoudre à les combattre & à en faire pénitence toute sa vie.

Ainsi nous devons craindre tous les vices, non-seulement à cause de ce qu'ils renferment en eux-mêmes de malignité, mais parce qu'ils peuvent tous être le premier anneau de notre perte; & nous devons pratiquer les vertus avec d'autant plus de soin, que Dieu peut faire de chacune le fondement de notre salut, & s'en servir pour empêcher notre chute, en nous préservant des péchés, qui bien qu'ils ne soient pas tous mortels, peuvent tous conduire notre ame au péché mortel, en éloignant la grace de Dieu, en augmentant les ténebres de l'ame, & en diminuant les forces qu'elle avoit pour résister aux tentations.

§. 4. *De l'Orgueil.*

L'ORGUEIL eſt l'amour de l'excellence, & par conſéquent l'amour de l'indépendance, de la grandeur, de la préférence, de l'eſtime, des louanges & de l'amour des hommes : car on excelle par tout cela. Il n'eſt pas néceſſaire, pour être orgueilleux, de croire que l'on a plus de mérite que les autres, & qu'on eſt digne de leur être préféré ; il ſuffit de le déſirer. Il y en a qui connoiſſent leur baſſeſſe, & qui ne laiſſent pas d'être orgueilleux par l'amour qu'ils ont pour la grandeur & pour tout ce qui pourroit les rehauſſer dans l'eſprit des hommes. Ainſi l'orgueil ne conſiſte pas ſeulement dans une vaine complaiſance pour les qualités qu'on croit avoir ; il conſiſte auſſi dans le déſir de les avoir, & même dans le dépit que l'on ſent d'en être privé.

On ne conſidere gueres parmi les hommes d'autre orgueil que celui qui conſiſte à s'attribuer des qualités que l'on n'a pas ; mais le fond de ce vice eſt de s'élever pour les qualités que l'on croit avoir, ſoit qu'on les ait, ſoit qu'on ne les ait pas. C'eſt une ſotte vanité, ſi l'on s'imagine les avoir, lorſqu'on en eſt dépourvu ; mais c'eſt toujours orgueil de s'y plaire, quand on les auroit, de vouloir que les hommes nous

en estiment, & d'avoir de la complaisance dans cette estime. Il y a toujours en cela, non-seulement de l'erreur & de l'ignorance, mais de l'injustice & du larcin. Quiconque a de la complaisance dans sa propre excellence, en dérobe à Dieu la louange & la gloire. Il oublie qu'elle ne vient pas de lui, mais de Dieu, & qu'il est obligé de la lui rendre & de la lui rapporter toute entiere. Enfin il ne voit pas qu'il est beaucoup plus rabaissé par cette enflure intérieure qu'il en conçoit, qu'il n'est relevé par ces talents & ces qualités dont il se glorifie. Il est meilleur, si l'on veut, d'avoir certaines qualités humaines & certains talents, que de ne les point avoir ; mais il vaut beaucoup mieux en être privé, que d'en faire un sujet d'élévation & d'orgueil. Ainsi la plupart des talents rabaissent en effet ceux qui les ont, en les rendant plus vains & plus orgueilleux. Il paroît par tout cela que l'orgueil contient en soi une telle difformité, que les hommes même ne sauroient le souffrir, quand il est manifesté & non pallié. Or s'ils traitent l'orgueil de la sorte par un reste d'amour qu'ils ont pour la vérité & la justice, comment Dieu les traitera-t-il, lui qui est la vérité & la justice même ?

L'orgueilleux s'éleve du bien qu'il fait,

comme s'il en étoit la cause. Il s'éleve du mal que les autres font, parce que par-là il les met au-dessous de soi. Tout ce qui les rabaisse, le contente; & si Dieu le touche en particulier par des plaies destinées à humilier les superbes, il entre dans des sentiments d'impatience & de révolte contre Dieu. Voilà la conduite de l'homme orgueilleux, c'est-à-dire, de l'homme agissant en homme. Il suffit à l'homme, pour tomber dans l'orgueil, de concevoir en soi certaines vertus, & de n'y point appercevoir de défauts. Le seul défaut de ces vues suffit pour séduire le cœur, parce que l'orgueil qui y réside, l'occupe bientôt tout entier, à moins qu'il ne soit réprimé. Il ne faut qu'une vue d'esprit, un consentement passager à la cupidité pour nous rendre criminels devant Dieu; & la crainte qu'on doit avoir qu'il ne s'en soit glissé dans le cœur, est un contrepoids que Dieu lui laisse pour empêcher qu'il ne s'éleve, & qu'il n'entre dans un excès de confiance; & c'est ce contrepoids que l'orgueilleux n'a point. Il ne s'arrête qu'aux actions extérieures; il y fait consister toute la vertu, & ne fait point de réflexion sur ce qu'il n'a aucune assurance d'être exempt de crime dans les mouvements intérieurs. Il *est content de ce qu'il a fait* pour Dieu, *ou plutôt de ce qu'il en a reçu*, & n'en dé-

en lui-même, qui ne lui fournit aucuns ſujets de s'humilier. Ainſi il n'eſt pas poſſible que Dieu ne rabaiſſe les orgueilleux, & qu'il ne les couvre de confuſion & de honte, en les dégradant & les rabaiſſant à proportion de leur injuſte élévation.

§. 5. *De l'Amour-propre.*

L'HOMME naturellement s'aime ſoi-même; il s'aime ſans bornes & ſans meſure; il n'aime que ſoi; il rapporte tout à ſoi; il ſe déſire toutes ſortes de biens, d'honneurs, de plaiſirs; & il n'en déſire qu'à ſoi-même, ou par rapport à ſoi-même. Il ſe fait le centre de tout; il voudroit dominer ſur tout, & que toutes les créatures ne fuſſent occupées qu'à le contenter, à le louer, à l'admirer. Cette diſpoſition tyrannique étant empreinte dans le cœur de tous les hommes depuis le péché, les rend violents, injuſtes, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, inſolents, querelleux. En un mot elle renferme les ſemences de tous les crimes & de tous les déréglements des hommes, depuis les plus légers juſqu'aux plus déteſtables. Voilà le monſtre que nous renfermons dans notre ſein. Il vit & regne abſolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit ſon empire, en verſant un autre

amour dans notre cœur. Il est le principe de toutes les actions, qui n'en ont point d'autre que la nature corrompue ; & bien loin qu'il nous fasse de l'horreur, nous n'aimons & ne haïssons toutes les choses qui sont hors de nous, que selon qu'elles sont conformes ou contraires à nos inclinations.

Mais si nous l'aimons dans nous-mêmes, il s'en faut bien que nous ne le traitions de même, quand nous l'appercevons dans les autres. Il nous paroît alors au contraire sous sa forme naturelle, & nous le haïssons même d'autant plus que nous nous aimons, parce que l'amour-propre des autres hommes s'oppose à tous les désirs du nôtre. Nous voudrions que tous les autres nous aimassent, nous admirassent, pliassent sous nous, qu'ils ne fussent occupés que du soin de nous satisfaire ; & non-seulement ils n'en ont aucune envie, mais ils nous trouvent ridicules de le prétendre, & ils sont prêts de tout faire, non-seulement pour nous empêcher de réussir dans nos désirs, mais pour nous assujettir aux leurs, & pour exiger les mêmes choses de nous. Voilà donc par-là tous les hommes aux mains les uns contre les autres ; & si celui qui a dit, qu'ils naissent dans un état de guerre, & que chaque homme est naturellement ennemi

de tous les autres hommes, eût voulu seulement représenter par ses paroles la disposition du cœur des hommes les uns envers les autres, sans prétendre la faire passer pour légitime & pour juste, il auroit dit une chose aussi conforme à la vérité & à l'expérience, que celle qu'il soutient est contraire à la raison & à la justice.

L'amour-propre est haïssable quand il se fait paroître tel qu'il est, quand il incommode celui des autres, quand il veut ravir quelque chose de ce qu'ils possedent, ou à quoi ils prétendent. Mais c'est ce qu'il évite ordinairement. Il se déguise, il s'assujettit aux autres. Il ne choque point leurs inclinations, & désespérant de pouvoir obtenir par force ce qu'il désire, il tâche d'y arriver par la complaisance. Or quoiqu'il demeure le même dans le fond, aussi ennemi de tous les autres, aussi injuste qu'on le reconnoît, quand il a le pouvoir de se faire voir tel qu'il est, les hommes sont néanmoins si dupes, qu'ils ne distinguent point les soumissions & les complaisances extérieures & feintes, de l'affection véritable ; ainsi ils prennent pour amis ceux qui les flattent & qui ne les contredisent pas, & pour ennemis, ceux qui les contredisent, quoique ce soit par un motif de *justice* & de charité.

Quoique l'amour-propre soit naturellement malin, jaloux, envieux, plein de venin & de fiel; bien que ce qui releve les autres, l'incommode & le chagrine, & qu'on ne le voie gueres favorable de bonne foi aux louanges qu'on leur donne, à moins qu'il n'en tire quelque avantage, & qu'elles ne lui servent de dégré pour s'élever; quand on vient néanmoins à considérer l'effet que l'on feroit sur l'esprit des autres, si l'on montroit ses mouvements à découvert, on conclut tout d'un coup à les cacher. On voit bien que ce seroit le moyen de se faire regarder comme un ennemi public, & qu'on deviendroit par-là l'objet de la haine & de la détestation de tout le monde. Ainsi l'amour-propre fait que nous affectons de faire paroître au-dehors une extrême équité de louer volontiers ce qui est louable, de faire valoir, autant que nous le pouvons, toutes les bonnes qualités des autres, & de ne refuser pas même à nos ennemis les témoignages d'estime qu'ils méritent; & par-là on réussit dans le dessein de se faire aimer, on acquiert des amis, on adoucit ses ennemis, & on se met bien avec tout le monde.

L'amour-propre veut profiter de tout & des dons même de Dieu. Un homme a reçu des talents, & il fonde sur ces ta-

lents des deſſeins de faire fortune, & de s'élever dans le monde. Il rapporte à lui-même ce qu'il a reçu de Dieu; & c'eſt ce qu'on remarque dans preſque tous les hommes, & particuliérement dans les perſonnes conſacrées à Dieu. Ils rapportent à eux-mêmes les dignités de l'Egliſe; ils y entrent par intérêt; ils s'y conduiſent par intérêt; ils prêchent par intérêt; ils adminiſtrent les Sacrements par intérêt; & enfin l'intérêt propre eſt le motif qui les conduit dans l'exercice des fonctions les plus ſaintes & les plus ſacrées; & c'eſt l'amour-propre qui en eſt le principe.

On peut encore conſidérer l'amour-propre dans l'adreſſe qu'il a, quand il eſt repris de quelque défaut, d'enviſager à l'heure même, non la vertu qui tient le milieu entre les deux excès, mais le vice oppoſé qui n'eſt pas moins grand que celui dont on le reprend, & de ſe défendre par-là. Il y a mille adreſſes pour ſe juſtifier dans ſes défauts, qui ſont toutes dangereuſes & contagieuſes. Celle de faire enviſager le vice oppoſé, en eſt une; c'en eſt une autre de faire regarder comme des Anges les perſonnes qui ſont exemptes de ce défaut, afin qu'il ne paroiſſe pas fort étrange qu'on n'ait pas une vertu angélique; c'en eſt une autre de remarquer di-

porte ceux qui en ſont ſpectateur
ſirer & à l'imiter ; & une femme
ne, par exemple, qui aura inve
que ajuſtement, ſe fera ſuivre
par une infinité d'autres femme
qu'elles ne pourront ſouffrir q
quelque avantage ſur elles.

Les Chrétiens devroient tous
Prédicateurs de l'humilité dan
leurs actions. Cependant on peut
par le luxe ils deviennent Prédic
l'orgueil, parce qu'ils l'inſpirent
leur extérieur, & des Prédicateu
tant plus dangereux, qu'ils agi
l'ame par celui des ſens dont les
ſions ſont les plus vives & les plu
ces, qui eſt le ſens de la vue,
agiſſent à toute heure, puiſque
tacle du luxe eſt expoſé continu
aux yeux.

ou leurs moqueries. On s'en fait, pour ainſi dire, une loi ; & cette loi engage les uns à rechercher avidement les richeſſes, ſouvent même par de mauvais moyens ; les autres à ruiner leur famille ; les autres enfin à retrancher leurs aumônes, pour pouvoir ſoutenir ce luxe & la dépenſe où il engage. Or tous ceux qui pratiquent le luxe, contribuent à ces ſcandales, puiſqu'ils contribuent tous à entretenir cette mauvaiſe coûtume qui les produit.

La regle qu'on doit ſuivre ſur ce ſujet, c'eſt de s'éloigner du luxe autant qu'on le peut, ſans tomber dans le ridicule ; & l'on doit ſe régler ſur cela dans chaque condition ſur les perſonnes qui ſont les plus modeſtes. Il eſt même juſte que comme ceux qui ſont poſſédés de la paſſion du luxe, font des efforts continuels pour ſurpaſſer les autres en magnificence, & ne ſe contentent pas toujours de ſuivre ce qui eſt établi ; de même les perſonnes de piété faſſent auſſi des efforts de modeſtie, pour tâcher de porter l'éloignement du luxe le plus loin que la coutume des perſonnes modeſtes ne ſemble le leur permettre : car il y a ſouvent plus d'imagination que d'autre choſe dans cette crainte du ridicule dont on prend le prétexte ; & pour l'ordinaire les perſonnes raiſonnables ne font qu'en eſtimer *davantage* celles qui mépri-

prochain, n'aura pas la moindr
ſur tout cela ; & il ne faudroit,
tourner les femmes de ce luxe &
dont elles ſe font une eſpece de
& qu'elles prétendent autoriſer
tume, que les faire reſſouvenir
elles ont fait profeſſion dans
me, qui eſt leur vocation. Il fa
mander comment elles accorder
reil d'orgueil & de vanité avec
ment public & ſolemnel qu'ell
aux pompes du monde.

Lorſqu'une choſe eſt vaine &
en elle-même, qu'elle eſt née
ment des hommes, & qu'elle
ſi nous pouvions réformer le m
ſerions obligés de la bannir,
pas, pour en uſer licitement,
ſoit pas au-deſſus de notre
mais il faut de plus que notre

roient obligées de s'habiller autrement ;
eſt néceſſaire qu'une femme qui ne veut
as ſe tromper, deſcende juſqu'au dernier
égré de rabaiſſement que ſa condition
eut lui permettre, & qu'elle rejette tous
s ornements que ſa condition ſouffre
u'elle rejette, ſans trop ſcandaliſer le
onde.

On peut fortifier ce qui vient d'être dit
r le luxe & la vanité par ces conſidéra-
ions. Qu'on ne peut allier le luxe avec
eſprit de pénitence. La pénitence con-
ſte à punir ſes déréglements ; ainſi, com-
ne c'eſt un des principaux déréglements
ue cet amour des ornements, on n'eſt
oint pénitent, tant qu'on ne s'en prive
as. Qu'on ne ſauroit être Chrétien ſans
aïr ſon corps, ou comme ſouillé par des
ctions criminelles, ou comme infecté par
a concupiſcence : or comment peut-on
roire qu'on hait ſon corps, en même-
emps qu'on travaille à l'orner & à l'embel-
ir ? Qu'on doit ſe repréſenter quelle eſt
origine & la fin de ce corps qu'on prend
ant de ſoin d'orner. Qu'on doit penſer
ue ces habits & ces ornements ne ſont
ue les haillons du diable ; car le démon,
n dépouillant l'homme du vêtement in-
orruptible de la juſtice, dont il étoit in-
érieurement orné dans l'état d'innocence,
ui a *inſpiré une paſſion* aveugle pour ces

des deſirs du diable, c'eſt
dans ſon propre malheur, c'eſt
l'illuſion.

§. 7. *De l'Amour des rich*

Nous ne connoiſſons pas
les objets de nos paſſions, mais
cevons auſſi les mouvements qu'il
dans les autres, & l'idée qu'ils
communiquant à nous, nous no
tumons à regarder ces objets,
notre propre impreſſion, mais
impreſſion commune; & nous
enſuite des mouvements que nous
point eus, ſi l'objet ſeul avoit agi
Il en eſt ainſi des richeſſes : la
cence les approche de nous, &
fait ſentir vivement, & la vivac
ſentiment, joint à l'ardeur que
percevons dans les autres pour ce

n'eſt permis à perſonne de jouir des
tures, ni de les aimer. La poſſeſſion
richeſſes ne peut être regardée comme
bien & un avantage pour ceux qui les
C'eſt au contraire un très-grand danger
r eux, & un grand obſtacle à leur ſa-
Il ne leur eſt pas permis de les aimer;
ndant il eſt difficile de ne pas les aimer
nd on les a. On ſe fait des néceſſités,
r en juſtifier la jouiſſance, & ſouvent
ne on ne penſe pas à chercher des rai-
s pour l'excuſer, & l'on croit qu'il ſuffit
voir du bien pour le dépenſer à ce que
veut. Mais tout cela n'eſt qu'une pure
ſion. Dieu ne rend perſonne maître de
ſuperflu, parce qu'il ne peut permettre
erſonne de jouir des créatures pour elles-
mes. Il ne reconnoît point ces néceſſités
iginaires, qui n'ont leur ſource que
s la vanité & la curioſité ou dans l'a-
ur du plaiſir. Les riches n'ont donc au-
avantage réel au-deſſus des pauvres par
poſſeſſion de leurs biens. Ils ne les ont
us que pour en faire part à ceux qui en
beſoin; & les pauvres qui en ſont deſ-
ués, ne ſont privés d'aucune choſe vrai-
nt néceſſaire: moins ils uſent des biens
monde, plus il leur eſt facile de ne plus
aimer.

Le cœur d'un avare ſent un penchant
ntinuel *du côté du* gain; les moyens

ornements extérieurs, qui [illegible] avec un [illegible] couvrir sa misere, mais [illegible] & sans par[illegible] la guérir. Ainsi aim[illegible]agement, ni de magnificence dans [illegible] les faire agréer- der les desseins [illegible] venue à les propo- dans son prop[illegible] familiers, étrangers, l'illusion. [illegible] supérieurs ; & bien loin

§. 7 [illegible] de l'aigreur contre ceux qui

N[illegible] ouverture pour augmen- les [illegible], ce seroit un moyen certain ce[illegible], s'il étoit aigri contre eux. [illegible] amuse point à chercher des raisons [illegible] rejetter ses avis ; il n'en prend jamais [illegible] d'examiner le défaut de ceux qui les [illegible]nent. Il ne pointille point sur les ma- nieres, sur l'air, sur les intentions. Il cher- che uniquement à s'éclaircir de la vérité de ce qu'on lui dit, & l'examinant de bonne foi, il ne craint rien que de s'y tromper ; ce qui doit donner une grande horreur de l'attache aux richesses, qui devenant maî- tresse du cœur, exclut nécessairement du salut.

Il est donc important de considérer que non-seulement nous n'avons aucun droit réel sur les biens du monde, parce qu'é- tant toujours essentiellement à Dieu, ils ne peuvent jamais appartenir aux créatu- res ; mais nous sommes aussi bornés par *les loix* de Dieu dans l'usage de ces biens,

l ne faut pas s'imaginer que Dieu
les donne pour en diſpoſer comme
voudrons. Il eſt trop juſte pour en
r fait une diſtribution ſi inégale. Ces
s étant deſtinés par ſa providence à la
ſtance des hommes, il n'en donne à
ques-uns plus qu'il ne leur en faut,
pour les diſtribuer aux autres. Un
:, comme riche, n'eſt donc qu'un
le diſpenſateur des biens de Dieu; &
cette diſpenſation même il ne lui eſt
t permis de ſe conduire ſimplement
ſes caprices & par ſes fantaiſies. Il faut
l ait égard aux néceſſités du prochain,
engagements de la providence, & en
mot à l'ordre de la charité. Voilà la
lition des riches, & ce qui leur eſt
crit, non par des loix temporelles qui
vent changer, mais par des loix fixes,
riables & éternelles. Dieu veut qu'au
d'employer leurs richeſſes en des dé-
ſes de faſte & de vanité, à la recherche
plaiſirs, & enfin à des ſuperfluités, ils
aſſent des œuvres de charité qui leur ac-
rent des défenſeurs dans l'autre vie.

. *De la Vie ſenſuelle & de l'Impudicité.*

L n'eſt pas étrange que l'Apôtre ſaint *Epheſ.* 5.
l ordonne qu'on n'entende point parler 3.
ni les chrétiens de fornication, ni
npureté; *car l'image* même de ces vices

est contagieuse ; & l'esprit, en s'accoutumant à les voir & à en parler, en perd insensiblement l'horreur, & se dispose à les regarder avec complaisance. Il ne faut donc jamais parler de ces vices que par nécessité ; & il ne faut même le faire qu'en les couvrant & les noirciſſant d'une maniere qui en imprime de l'averſion : ce qui ne condamne pas seulement les entretiens trop libres, où l'image de ces vices pourroit entrer d'une maniere enjouée, mais encore les pieces qui les représentent & les livres qui contiennent de ces sorres de discours. On a beau dire que les vices y sont toujours condamnés. On auroit beau même rétablir dans les Tragédies l'usage des chœurs, qui étoient destinés à donner de l'averſion des vices, & à inspirer les maximes de la vertu. Il suffit que dans le corps de la piece ou du livre ces vices soient représentés d'une maniere qui n'en donne pas d'horreur. L'impreſſion qu'ils font sur l'imagination étant vive & prompte, n'attend pas les remedes lents que l'auteur croit y apporter dans des discours séparés ou dans la concluſion de la piece. On ne peut nier qu'en attendant ce remede, on n'ait parlé de ces vices d'une maniere qui a donné lieu de les voir avec plaiſir.

La recherche des plaiſirs des sens, loin d'être le bien du corps, eſt au contraire la

maladie. Il ne faut pas entendre par ce corps la matiere dont nous ſommes compoſés, qui demeure toujours inſenſible ; mais il faut entendre l'âme, qui s'applique au corps, & en qui réſident les ſentiments que nous attribuons au corps. C'eſt cette application de l'ame au corps qui fait la vie de la chair, quand elle met ſon plaiſir & ſa joie à recevoir ces impreſſions, & qu'elle ne les reçoit pas ſeulement par néceſſité, mais qu'elle les recherche pour le plaiſir qu'elle y trouve, qu'elle les aime, qu'elle s'y plaît, & qu'elle en fait ſon bonheur. C'eſt ce qu'on appelle la vie des ſens ; & cette vie eſt, non le bien de l'ame, mais ſa maladie, parce qu'étant créée pour aimer Dieu & pour en jouir, c'eſt un effroyable aviliſſement pour elle & un horrible déſordre, qu'elle veuille jouir de ſes ſens : car elle ne peut pas faire l'un & l'autre, ni jouir de Dieu & des créatures corporelles tout enſemble. Dieu mérite tout ſon amour ; il eſt ſeul capable de la ſatisfaire. Ce qu'elle en donne aux créatures, elle l'ôte donc à Dieu, & elle commet une double injuſtice envers Dieu, en lui raviſſant ce qu'elle lui doit, & envers ſoi-même, en ſe privant de ſon bonheur, & en ſe rendant par-là miſérable contre l'ordre & la volonté de Dieu.

La *pente au plaiſir* du corps & la vie

ſenſuelle étant donc la maladie de l'ame & du corps, ce que nous lui devons, n'eſt pas d'aigrir & d'augmenter cette maladie, c'eſt au contraire de la guérir par des remedes convenables. Or elle s'aigrit en ſuivant cette pente & ces déſirs corrompus : on y remédie au contraire par la mortification & la privation des plaiſirs. Ainſi tant s'en faut qu'on ſoit obligé de ſe procurer les ſatisfactions des ſens, qu'on eſt obligé de ſe les refuſer, parce qu'on eſt obligé de ſe guérir. Que diroit-on d'une perſonne à qui on auroit confié le ſoin d'un malade, & qui lui accorderoit tout ce qui peut augmenter ſon mal, & ne lui feroit prendre aucun remede pour le ſoulager ? On diroit que cette perſonne ſeroit injuſte & cruelle. Or nous commettons cette injuſtice, & nous exerçons cette cruauté envers nous-mêmes, quand nous n'avons pas ſoin de mortifier nos ſens, & que nous leur accordons ce qu'ils nous demandent. Ainſi la mortification & la privation des plaiſirs illicites eſt un devoir de juſtice.

Un homme intempérant eſt injuſte envers ſoi-même, quand il ne ſe prive pas des plaiſirs illicites par la mortification & par le jeûne ; & l'on eſt de même injuſte *envers ſoi-même*, quand on ſe permet *tous les plaiſirs* licites où notre inclination

nous porte. Car ils ne ſont licites qu'autant qu'ils ſont néceſſaires ; & dès lors qu'ils ne ſont plus néceſſaires, c'eſt un devoir de s'en abſtenir. On ſe doit la mortification & la privation des plaiſirs, comme on ſe doit une médecine ou un autre remede ; & on eſt auſſi injuſte en ne les pratiquant pas, que ſi on laiſſoit dévorer ſon corps par une gangrene dangereuſe, faute d'y apporter les remedes néceſſaires. Les vrais ennemis de leur corps & qui le traitent non-ſeulement avec injuſtice, mais avec inhumanité, ſont ceux qui le flattent, & qui le careſſent, & qui ſuivent l'inclination qu'ils ont de jouir des plaiſirs. Car quelle plus grande cruauté & quel procédé plus digne d'ennemis envenimés, que d'empoiſonner ſans ceſſe leur propre corps, & de lui préparer ſans ceſſe des tourments infinis & éternels ? C'eſt néanmoins l'unique occupation des voluptueux & de ceux qui paſſent leur vie dans la recherche des plaiſirs du monde & dans la ſuite des mortifications & des auſtérités.

Tous ceux dont le plaiſir eſt la paſſion dominante, le regardant par-là comme leur derniere fin, regardent par conſéquent les ſouffrances & la pénitence de cette vie comme le ſouverain mal. Ils ſont donc ennemis de la croix de Jeſus-Chriſt. Ils *haïſſent & rejettent* la vie dont il nous a

montré l'exemple. Ils aiment les péchés qu'il a voulu expier par ſa mort. Ils crucifient encore une fois Jeſus-Chriſt, en renouvellant ce qu'il a voulu détruire par ſa croix. Il ne faut, pour être coupable de tous ces crimes, qu'aimer les plaiſirs, être un homme de bonne chere & de divertiſſements, donner à ſes ſens ce qu'ils déſirent, en un mot mener la vie que mene dans le monde un grand nombre d'hommes & de femmes, & que preſque tout le monde voudroit y mener; une vie de parties, de feſtins, de jeux, de ſpectacles; une vie occupée, ou de la préparation aux plaiſirs, ou des plaiſirs mêmes; & ce qui eſt pire, des plaiſirs de la chair qui ſont ſi ſales & ſi honteux. Il arrive alors qu'en ſuivant la chair, on tombe dans la tribulation de la chair.

Il faut donc néceſſairement, ou crucifier ſa chair, ou être crucifié par ſa chair; la faire ſouffrir, ou ſouffrir pour elle; c'eſt-à-dire, qu'il faut par néceſſité mortifier ſes paſſions, ou être tourmenté par ſes paſſions, qui ſont d'autant plus vives, qu'on les aura moins mortifiées. Or il vaut incomparablement mieux faire ſouffrir ſa chair & la crucifier en cette vie, que de reſſentir toutes les peines qu'elle cauſe dès cette vie même à ceux qui ſe laiſſent dominer par elle; & comme il eſt impoſ-

sible que la justice de Dieu souffre qu'une injuste passion soit satisfaite, la fin de cette vie criminelle sera l'éternelle privation de ce que l'on aura aimé criminellement : car, comme dit l'Apôtre, aucun impudique ne sera héritier du royaume de Dieu. Si cela est, que dire de ces femmes & de ces filles qui laissent voir quelque partie de leur corps à nud, comme la gorge, le sein, les épaules, les bras ? Qu'elles sont dans un état de péché mortel, soit par leur mauvaise disposition, soit par l'occasion qu'elles donnent aux autres de pécher mortellement. Or les mauvais désirs que ces nudités excitent en une infinité d'hommes, sont des péchés mortels, quand on y consent ; ce qui arrive très-souvent. Donc celles qui en sont cause, commettent un péché mortel, & s'exposent à se damner. Il y en a qui tiennent une espece de milieu entre la modestie chrétienne & l'immodestie du siecle ; mais ces femmes ou filles voudroient bien accorder Dieu avec le diable, en donnant quelque chose à l'un & à l'autre ; mais dans la vérité, elles ne contentent que le Diable. Tant qu'il y a du danger, elles sont obligées de l'éviter. Il est certain qu'il y a du danger dans ces demi-nudités, tant par elles-mêmes, que par les effets qu'elles produisent dans l'imagination des personnes corrompues par *Ep* 5. 5.

la curioſité qu'elles excitent, & enfin par les déſirs criminels qu'elles font naître.

§. 9. *De l'Intempérance dans le boire & le manger.*

Il eſt bon de ſe convaincre que Dieu ne nous accordant toutes les choſes de cette vie, que pour la néceſſité, quiconque en uſe pour ſon plaiſir & ſans néceſſité, abuſe des dons de Dieu, & uſurpe ce qui ne lui appartient point. Il eſt injuſte envers Dieu, puiſqu'il ravit ce qui ne lui a point été donné, & qu'il s'en ſert contre ſon intention. Ainſi on ne peut apporter trop de ſoin de diminuer ſes néceſſités; à ne s'imaginer pas facilement que des ſoulagements corporels ſoient abſolument néceſſaires, & retrancher ainſi tous les beſoins d'imagination & de paſſion : car la plupart du temps les néceſſités ceſſent, quand les paſſions ſont ſurmontées; à réſiſter aux néceſſités nouvelles, en ne s'aſſujettiſſant pas facilement à de nouvelles délicateſſes; à s'accoutumer peu à peu à ſe paſſer de ce qui paroiſſoit néceſſaire, & à mépriſer les petites incommodités qui naiſſent de ces privations.

Cela poſé, il faut en conclure qu'il n'eſt jamais permis de manger pour la ſeule volupté, & qu'il faut diminuer, autant qu'on peut, les néceſſités qu'on a contractées de divers beſoins à l'égard du manger & du boire.

Nous n'avons pas ſeulement beſoin des aliments, mais auſſi du gout des aliments; & il faut éviter les dégouts, parce que ce ſont des eſpeces de maladies qui ont leur danger. Ainſi on ne peut pas abſolument ſe priver du plaiſir que la nature trouve à manger & à boire; mais on peut le diminuer autant qu'elle peut le ſouffrir, évitant les aſſaiſonnements recherchés, les viandes cheres, les vins exquis & les liqueurs, & en ſe contentant des plus ſimples & des plus communes. Il faut tâcher que la nourriture que l'on prend ſoit propre à entretenir la ſanté du corps, à le rendre propre à ſeconder l'eſprit, & à le tenir dans la ſoumiſſion où il doit être. Ainſi on peche contre cette regle, en incommodant ſa ſanté par le boire & par le manger, ou en appeſantiſſant ſon corps & ſon eſprit par une nourriture trop abondante, qui rend l'ame groſſiere, charnelle & animale; en fortifiant la révolte de la chair contre l'eſprit par la bonne-chere, & ſurtout par l'excès du vin.

On peche ſouvent dans la recherche de la bonne-chere, même ſans excès, dans la quantité : on peche par l'avidité trop grande pour les choſes les plus ſimples : on peche par la ſingularité, lorſque ſans raiſon on ne veut pas s'aſſujettir à la regle *commune du lieu* où l'on eſt : on peche

par empressement, en avançant & déréglant l'heure commune de ses repas : on peche enfin, en mangeant beaucoup, surtout lorsque cela vient d'une mauvaise habitude : or en ce cas, comme cette habitude est un effet d'intempérance, on doit travailler à s'en corriger.

Il y a de l'intempérance à parler & à faire un sujet d'entretien du gout & de la bonté des viandes & du vin, de se plaindre de ce que l'on sert, au lieu de souffrir sans murmure les petits défauts qui arrivent dans la maniere d'apprêter les choses. C'est un grand abus de manger & de boire sans nécessité, par complaisance ; ainsi il faut s'en dispenser tant que l'on peut, & prendre toutes sortes de prétextes, non-seulement pour s'exempter de boire & de manger sans nécessité, mais pour n'en presser personne. Il n'y a que la crainte de scandaliser certains esprits foibles, qui prenent la coutume pour regle, qui peut servir d'excuse à cette pratique dans quelques occasions & dans quelques lieux ; mais il ne faut pas facilement déférer à cette crainte ; & après avoir instruit les personnes, qu'on est incommodé de cette coutume, ou qu'on ne la croit pas permise, on peut n'avoir aucun égard à cette sorte de scandale.

Il y a des personnes à l'égard de qui la

bonne-chere eſt une ſuite néceſſaire de leur condition, & qui ſe croient obligées de ſe diſtinguer par-là, auſſi-bien que par le train & par les habits. Ces perſonnes doivent gémir de cette miſere de leur état; elles doivent examiner ce qu'il y a de réel & de juſte dans cette néceſſité qu'elles alleguent; elles doivent ſe régler & ſe mortifier intérieuremeut parmi ces délices qui les environnent; & ſi elles le font, on ne peut les condamner d'intempérance. Mais il n'en eſt pas de même de ceux qui, ſans être obligés par leur condition à avoir une table délicate, s'y portent par l'amour du plaiſir, en jouiſſent & s'y plaiſent. Il eſt difficile que ceux qui vivent ainſi ne mettent leur fin dans les plaiſirs de cette vie, & qu'ils ne ſoient citoyens du monde. Or c'eſt un état mortel que de n'avoir aucun déſir de l'autre vie & de mettre ſon bonheur dans la vie préſente. Cette vie eſt encore une vie ſans pénitence : or l'eſprit de pénitence eſt eſſentiel à la vie chrétienne; ainſi l'on ne peut pas dire que ces perſonnes vivent en véritables Chrétiens.

Ce ne ſont pas ſeulement les riches qui peuvent être engagés dans ce déréglement; les pauvres ſont ſouvent plus ſujets à ces excès que les riches, & ils ſont d'autant plus coupables, qu'ils incommodent très-

souvent par-là leurs familles, & qu'ils négligent la grace que Dieu leur avoit faite de les avoir mis, par la pauvreté, dans une obligation particuliere d'éviter ces excès. Il y a un abus dans certaines Fêtes, qui est d'y faire meilleure chere; mais il faut craindre les excès, & de se donner au plaisir des sens d'une maniere qui puisse servir d'empêchement à l'ame de gouter la joie du Saint-Esprit. Ainsi dans les réjouissances qui se pratiquent dans ces jours, il faut redoubler son attention, & prendre garde de se livrer trop au plaisir; ce qui fait qu'il y a peu de ces sortes de Fêtes qui soient exemptes de fautes.

§. 10. *Des Divertissements, Spectacles, Bal, &c.*

C'est un principe de la Religion chrétienne, qu'un Chrétien dans le Baptême ayant renoncé au monde, à ses pompes & à ses plaisirs, ne peut rechercher le plaisir pour le plaisir, ni le divertissement pour le divertissement. Il faut, afin qu'il puisse en user sans péché, qu'ils lui soient nécessaires en quelque maniere, & que l'on puisse dire véritablement qu'il s'en sert avec la modération de celui qui en use, & non avec la passion de celui qui les aime. Or, comme la seule utilité du divertissement est de renouveller les forces de l'esprit & du corps, lors-

qu'elles ſont abattues par le travail, il eſt clair qu'il n'eſt permis de ſe divertir tout au plus, que comme il eſt permis de manger.

Mais, ſi l'on veut examiner les choſes de bonne foi, on trouvera que le beſoin que les hommes ont de ſe divertir, eſt beaucoup moindre que l'on ne croit, & qu'il conſiſte plus en imagination ou en coutume, qu'en une néceſſité réelle. Ceux qui ſont occupés aux travaux extérieurs, n'ont beſoin que d'une ſimple ceſſation de leur travail. Ceux qui ſont employés dans des affaires pénibles à l'eſprit & peu laborieuſes pour le corps, ont beſoin de ſe recueillir de la diſſipation qui naît naturellement de ces ſortes d'emplois, & non pas de ſe diſſiper encore davantage par des divertiſſements qui attachent fortement l'eſprit. Un homme qui a bien travaillé eſt ſatisfait, quand il ceſſe de travailler, & il ſe divertit à tout ce qui le déſoccupe. Mais la vraie cauſe de la recherche des divertiſſements, eſt le déſir d'éviter la vue de ſoi-même, & ce déſir eſt la ſource de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & ſur-tout de ce qu'ils appellent divertiſſement; qu'ils ne cherchent en tout cela qu'à ne point penſer à eux; qu'il ſuffit, pour rendre un homme miſérable, de l'obliger d'arrêter la vue ſur ſoi, & qu'il n'y a point de félicité humaine qui puiſſe la ſoutenir. Nous

ſommes hors de nous-mêmes dès le moment de notre naiſſance ; & l'ame de plus ne s'occupant, dans le temps de l'enfance, que des choſes extérieures & des ſentiments de ſon corps, ſe rend par-là ces objets & ces ſentiments familiers, & s'y attache ſi fortement, qu'elle ne ſauroit rentrer en elle-même, qu'en ſe faiſant une extrême violence ; & comme elle ne trouve pas ce qu'elle déſire, elle en ſort le plutôt qu'elle peut, & le chagrin fait qu'elle ſe porte incontinent vers ces autres objets qui la diſſipent & la divertiſſent, & qu'elle s'y applique avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils lui ſervent à oublier ſes miſeres intérieures dont elle ne ſauroit ſoutenir la vue. Cependant il faut avouer qu'il y a bien de la foibleſſe dans le gout que l'on a pour les divertiſſements. La privation de toutes penſées raiſonnables, & cette application totale de l'ame à un ojet groſſier, vain & inutile, eſt ce qui fait le plaiſir de tous les jeux & de tous les divertiſſements. Moins l'homme agit en homme, plus il eſt content. Les actions où la raiſon a beaucoup de part, le laſſent & l'incommodent, & ſa pente eſt de ſe réduire, autant qu'il peut, à la condition des bêtes.

Il faut de néceſſité être tempérant ; il faut garder une exacte modération à l'é-

gard du boire & du manger ; mais il faut uſer de la même retenue dans l'uſage de toutes les choſes du monde. Rien n'eſt plus contraire à l'eſprit de priere que les grands divertiſſements, les grandes agitations, les grandes affaires qui appliquent l'ame fortement. L'eſprit ſe collant aux objets, on ne ſauroit enſuite l'en retirer, ni le retrouver quand il s'agit de louer Dieu. L'imagination devient vagabonde, & l'eſprit courant après les objets qui ſe préſentent, ne ſauroit s'appliquer à Dieu, ni veiller ſur ſoi-même. On demande s'il eſt permis de mener une vie de divertiſſement, de viſites, qui n'aient pour but que de donner une vaine ſatisfaction à l'eſprit ; s'il eſt permis de s'occuper en des lectures de Romans & de livres de curioſité. Pour décider tout cela, il n'y a qu'à ſe demander à ſoi-même ſi ce ſont là des actions qui portent le caractere de juſtice & de ſainteté, ſi ce ſont là des actions qui ſoient faites ſelon Dieu, & dont par conſéquent on puiſſe eſpérer une récompenſe. Ainſi ces actions n'appartenant pas à l'homme nouveau, ne peuvent avoir pour principe que le vieil-homme dont il faut ſe dépouiller.

Que penſer des ſpectacles & ſur-tout de la Comédie ? Sinon que c'eſt une école & un exercice de vice, puiſqu'ils obligent néceſſairement à exciter des paſſions vi-

cieuses. C'est une moquerie de croire qu'on ait besoin de spectacles pour se divertir, & de passer plusieurs heures à se remplir l'esprit de folie. Les hommes de ce temps-ci n'ont pas l'esprit autrement fait que ceux du temps de saint Louis, qui s'en passoit bien, puisqu'il chassa les Comédiens & les Farceurs de son Royaume. Pourroit-on se résoudre d'aller aux spectacles, si on pensoit que toutes nos actions sont dues à Jesus-Christ, non-seulement comme à notre Dieu, mais comme à celui qui nous a rachetés d'un grand prix? Et ne seroit-ce pas se moquer de Dieu & des hommes, que de dire que l'on va aux spectacles pour l'amour de Jesus-Christ? Il en est de même du bal: qu'y voit-on? Une assemblée de personnes agréables, qui ne pensent qu'à se divertir, à prendre part & à contribuer au plaisir commun, des femmes qui font tout ce qu'elles peuvent pour se rendre aimables, & des hommes qui font ce qu'ils peuvent pour leur témoigner qu'ils les aiment. On y voit un spectacle qui flatte les sens, qui remplit l'esprit, qui amollit le cœur, & qui y fait entrer doucement & agréablement l'amour du monde & des créatures. Mais qu'est-ce que la lumiere de la foi découvre dans ces assemblées profanes à ceux qu'elle éclaire, & à qui elle fait voir tout le spectacle qui

eſt véritablement expoſé à leurs yeux & que les Anges y voient ? Elle leur découvre un maſſacre horrible d'ames qui s'entre-tuent les unes les autres : elle leur découvre des femmes en qui le démon habite, qui font à de miſérables hommes mille plaies mortelles, & des hommes qui percent le cœur de ces femmes par leur criminelles idolâtries. Elle leur fait voir les démons qui entrent dans ces ames par tous les ſens de leurs corps, qui les empoiſonnent par tous les objets qu'ils leur préſentent, qui les lient de mille chaînes, qui leur préparent mille ſupplices, qui les foulent aux pieds, & qui ſe rient de leur illuſion & de leur aveuglement. Elle leur fait voir Dieu qui regarde ces ames avec colere, & qui les abandonne à la fureur des démons. Cela paſſe pour figure, pour déclamation, pour exagération ; & cependant il n'y a rien de plus effectif.

§. 11. *Des Entretiens.*

LA corruption qui naît du langage, eſt d'autant plus grande, que les méchans étant infiniment en plus grand nombre que les bons, & ceux qui ſont bons ne l'ayant pas toujours été, & ne l'étant pas même parfaitement, parce qu'ils ont en *eux les reſtes de la* corruption naturelle, *il arrive par-là* que le langage commun

eſt proprement le langage de la concupiſcence qui y domine & qui le regle. Les idées de grandeur ou de petiteſſe, de mépris ou d'eſtime, y ſont toujours jointes aux objets, ſuivant que la concupiſcence ſe les repréſente : de ſorte qu'il n'eſt pas étrange que nous faiſant concevoir les choſes comme la concupiſcence les conçoit, il excite & nourriſſe en nous les mouvements qui naiſſent de ces fauſſes idées que la concupiſcence s'en forme ; ce qui fait que nous eſtimons les avantages du monde infiniment plus qu'ils ne méritent d'être eſtimés. Or rien n'eſt plus capable de produire ce funeſte effet, que les diſcours des perſonnes du monde, parce qu'ils renouvellent continuellement les fauſſes idées que nous avons des choſes de la terre ; qu'ils nous repréſentent toujours celles de Dieu dans cet obſcurciſſement & cette petiteſſe qui les fait mépriſer à tant de perſonnes, & qu'ils enſanglantent & renouvellent ainſi continuellement nos plaies. Nos chutes viennent ordinairement de nos faux jugements ; nos faux jugements, de nos fauſſes impreſſions ; & ces fauſſes impreſſions, du commerce que nous avons les uns avec les autres par le langage. C'eſt la chaîne malheureuſe qui nous précipite dans l'enfer.

Il eſt difficile de ſe repréſenter combien

il ſe gliſſe de mauvaiſes choſes, je ne dis pas dans les converſations des perſonnes déréglées, mais même dans les entretiens ordinaires que l'on a avec le commun des gens du monde. Je ne parle pas des défauts groſſiers, dont ceux qui veillent un peu ſur eux-mêmes, s'apperçoivent aſſez, comme des médiſances ſecretes, des railleries malignes, des paroles libres, des maximes viſiblement fauſſes. Je parle d'une infinité d'autres choſes auxquelles on ne prend pas garde. Une perſonne ne ſauroit être un peu attentive aux diſcours ordinaires des hommes, qu'elle n'y apperçoive quantité de ſentiments contraires à la vérité. On juſtifie la colere, la vengeance, l'ambition, l'avarice, le luxe. On parle avec eſtime de quantité d'actions que Dieu condamne. Tous les vices médiocres ſont preſque approuvés; on ne les condamne que dans les excès. Quand on éviteroit même ces ſortes de défauts, il y en a d'autres qui paroiſſent preſque inévitables. Il n'eſt pas à propos de parler ſouvent des choſes de Dieu; il faut donc s'entretenir de celles du monde: or cet entretien n'eſt jamais ſans danger. On ne ſauroit en parler, ni en entendre parler ſans y penſer, & l'on ne ſauroit y penſer ſans renouveller dans ſon eſprit les idées que l'on en avoit, *& que les autres en ont*, & ſans les rendre

plus préſentes, & par conſéquent plus capables de faire impreſſion ſur notre eſprit. Que fait-on autre choſe dans ces entretiens, que d'admirer les qualités humaines, les choſes éclatantes, utiles, commodes ſelon le monde ? Il ne faut pas d'autre péché, pour ſe perdre, que d'aimer tellement ces choſes, que l'on les préfere à Dieu. Or qu'eſt-ce qui peut plus y diſpoſer, que d'en parler, d'en entendre parler avec eſtime, & de s'en remplir ſans ceſſe en oubliant Dieu ?

Qu'eſt-ce donc que la converſation du monde que l'on prend pour un ſi grand bien, & dont on regarde la privation comme un ſi grand mal ? C'eſt preſque être continuellement à l'école du diable ; c'eſt, ou parler en ſon nom, ou écouter ceux qui lui ſervent de truchement & d'interpretes. Horrible & miſérable miniſtere, mais le plus commun & le plus continuel de tous les miniſteres du monde ! Car que fait-on autre choſe dans le monde, que de porter dans l'eſprit des autres l'image de ſes paſſions, & d'y imprimer le mépris de ce qu'on mépriſe, l'amour de ce qu'on aime, la haine de ce qu'on hait ? Or on n'eſtime & on n'aime que le monde, c'eſt-à-dire, l'éclat, les richeſſes, le plaiſir ; & l'on ne hait & on ne mépriſe que la pauvreté, l'abaiſſement & la ſouffrance.

n inſpirer aux autres ces paſſions, c'eſt oprement ſervir d'organe & de truche-ment au diable; & écouter ceux qui les nſpirent, c'eſt être à cette déteſtable école. Quand on dit donc d'une perſonne, qu'elle eſt entrée dans le monde, on dit en effet, qu'elle eſt entrée dans l'école du démon, & qu'elle converſe avec lui depuis le matin juſqu'au ſoir : car il ne ceſſe jamais de parler. Il fait leçon par-tout; il ſe ſert de tout pour nous corrompre le jugement; il emploie même quelquefois pour nous ſéduire, des vérités très-ſaintes en ſoi, mais qu'il nous fait propoſer indiſcrétement & à contre-temps, pour nous les rendre odieuſes. Les diſcours même qui paroiſſent ſimplement inutiles & curieux, lui ſont de grand uſage pour accoutumer les hommes à l'inutilité, à la curioſité & à l'amuſement. Enfin tout lui eſt bon, pourvu qu'il nous nuiſe, & qu'il rempliſſe l'eſprit de principes & de ſemences d'erreur.

Ce qui augmente le danger de cette malheureuſe école, c'eſt que preſque perſonne n'en a la défiance qu'il devroit en avoir. On y envoie de jeunes gens ſans expérience & ſans lumière, dans la vue, dit-on, de leur former l'eſprit. On s'en fait une néceſſité indiſpenſable, & l'on ne croit pas qu'il ſoit beſoin pour cela d'au*cune précaution.* Chacun ſe croit aſſez fort

pour s'en défendre, ou plutôt perſonne ne croit qu'il ſoit néceſſaire d'avoir quelque lumiere pour découvrir ces pieges, & quelque force pour y réſiſter. Ainſi l'on va ſans crainte affronter le diable avec toutes ſes tentations. On y va ſans préſervatif, ſans préparation, ſans défiance & ſans crainte. On y va avec plaiſir & avec inclination. On en fait ſon divertiſſement & ſon devoir. On écoute par-tout le démon dans les diverſes leçons qu'il fait continuellement; & on n'a aucun ſoin de ſe réſerver au moins quelque temps pour écouter Jeſus-Chriſt. Enfin on ne peut mieux faire, pour être bon diſciple du diable, & l'avoir pour maître en cette vie & en l'autre.

Pour éviter les dangers des entretiens avec le monde, il faut ſe remplir des vérités oppoſées à la corruption qui y regne. Plus on entend ſouvent dans le monde la voix du diable, plus on eſt obligé d'écouter ſouvent au fond de ſon cœur la voix de Dieu qui parle à ceux qui s'y rendent attentifs. Plus le monde fait d'efforts pour ébranler l'ame & la renverſer, plus on eſt obligé de recourir à Dieu, afin qu'il l'affermiſſe & la ſoutienne par ſes graces & par ſon ſecours.

§. 12. *Des Viſites.*

Les viſites, quand elles ſont faites comme il faut, ſont des devoirs de la vie chrétienne & des actions de charité. Ce ſont des liens néceſſaires de la ſociété civile, des moyens d'augmenter & d'entretenir l'union des cœurs, & enfin des occaſions propres, ou à édifier le prochain, ou à en recevoir de l'édification. Peu de gens ſont aſſez ſpirituels pour ſe paſſer de ce ſecours. Il faut quelque nourriture, auſſi-bien à leur charité envers les hommes, qu'à leur piété envers Dieu; & comme leur amour pour Dieu s'évanouiroit bientôt, s'ils n'avoient aucun commerce avec lui par le moyen de la priere & des bonnes œuvres qu'ils font dans la vue de lui plaire; de même leur amitié envers les hommes ſe refroidiroit bientôt, ſi elle n'étoit entretenue par des témoignages réciproques de charité.

Il eſt donc hors de doute que ces devoirs de la vie civile peuvent ſe pratiquer ſaintement & utilement par ceux qui les rendent & pour ceux à qui on les rend. Mais il faut reconnoître en même-temps qu'il y en a peu de plus mal pratiquées, & qui ſoient d'ordinaire plus inutiles aux uns & aux autres par la maniere dont on s'en acquitte. On n'y a d'ordinaire aucune

vue de Dieu, aucun déſir de s'édifier, ni d'édifier le prochain. On ne s'y porte que par des motifs tout humains. Les uns étant à charge à eux-mêmes, y cherchent à ſe ſoulager d'une partie de ce fardeau qui les preſſe. Les autres ont pour but d'y nourrir leur curioſité, en y apprenant des nouvelles publiques & ſecretes qui ſe paſſent dans le monde. Les autres s'en font une occupation, en regardant toutes les autres, ou comme fatigantes, ou comme trop baſſes. Il y a une infinité d'autres motifs humains qui portent aux viſites; mais il y a très-peu de perſonnes qui y cherchent l'utilité de leur ame, ni à procurer celle de l'ame des autres. Ce défaut eſt d'autant plus important, qu'il remplit toute la vie d'inutilités.

Il y a une raiſon générale de l'inutilité & du danger des viſites; c'eſt que la plupart de ceux qui les font & à qui on les fait, ſont plus remplis de l'eſprit du monde, que de celui de Jeſus-Chriſt. Ainſi dans le commerce qu'ils ont avec les autres, ils leur communiquent l'eſprit & les diſpoſi-
Matth. 12. 34. tions dont ils ſont pleins : car la bouche parle de ce qui remplit le cœur. Les hommes ſont pleins des ſentiments & des maximes du monde ; ils ſont pleins de déſirs ſéculiers : c'eſt donc ce qui remplit leurs diſcours ; c'eſt ce qu'ils inſpirent par

eur converſation. On contracte tant de pouſſiere dans la vie du monde, que les vraies qualités d'un enfant de Dieu ſont toutes défigurées, & tous les diſcours qu'on y fait, tiennent plus du vieil-homme, que du nouveau; de l'eſprit du monde, que de celui de Jeſus-Chriſt.

C'eſt ce qui oblige à n'avoir aucun commerce avec les hommes, qu'avec de grandes précautions; à veiller ſur ce que l'on dit aux autres, de peur de leur nuire; à veiller ſur ce que les autres nous diſent, de peur qu'ils ne nous nuiſent, en obſervant cet avis du Sage : Prenez garde à vous; écoutez avec attention ce qu'on vous dira, parce que vous marchez ſur le bord du précipice. Car on ne ſauroit croire combien les entretiens ſans précaution impriment de mauvaiſes ſemences dans les eſprits; & l'on peut dire que c'eſt une des cauſes les plus générales de la corruption du monde. Car ce n'eſt, ni des livres, ni des prédications, ni des leçons des maîtres que les jeunes perſonnes tirent leur morale & leurs ſentiments; c'eſt de la converſation & des diſcours ordinaires qu'ils entendent. Cela fait une impreſſion toute autre que les leçons expreſſes; & au lieu qu'il y a peu de gens en qui les diſcours qui ont la *forme d'inſtruction*, faſſent de *grands changements*, il y en a très-peu *Eccli.* 16.

qui ne ſoient emportés par les maximes qu'ils tirent des entretiens ordinaires.

Les regles que l'on doit ſuivre dans les viſites ſont, de ne point mener une vie continuelle de viſites qui n'aient pour but que de donner une vaine ſatisfaction à l'eſprit ; de n'en point faire ordinairement, que par des motifs de charité. Il n'eſt pas néceſſaire ſeulement d'aimer le prochain ; mais il eſt néceſſaire quelquefois de lui faire connoître qu'on l'aime, pour remédier à l'indifférence & au refroidiſſement qui naît quelquefois de la ceſſation de ces commerces d'amitié. Il faut de plus n'y employer que le temps qui eſt préciſément néceſſaire ; c'eſt par cette regle qu'on doit corriger tous les vains amuſements des viſites, où bien des gens emploient la plus grande partie de leur vie. Mais le mal vient de ce que la plupart du monde n'a point proprement d'occupation. Quantité de perſonnes ne ſavent que faire, quand elles ſont chez elles & à elles-mêmes ; ainſi rien ne les preſſe de ſe hâter. Elles n'ont aucun ſoin de ménager leur temps, parce qu'elles ne ſavent à quoi l'employer, & qu'il eſt auſſi perdu chez elles que dehors. Mais un Chrétien qui doit vivre de deſſein, & qui ſait le prix du temps qui lui a été donné pour mériter l'éternité, ne donne aux viſites que le temps préciſé-

écessaire, & il revient le plutôt qu'il
pour s'appliquer à ſes principaux
oirs.

La condition des viſites chrétiennes eſt
porter un eſprit plein de Dieu. Un
rétien doit agir & parler par l'eſprit de
eſus-Chriſt ; & le peu de diſpoſition qu'il
trouve dans certaines perſonnes, ne lui
permettant pas toujours de tenir des diſ-
cours édifiants, il doit y ſuppléer par la
modeſtie de ſon extérieur, par la modéra-
tion de ſes ſentiments, & par un air de
charité qui naît de celle dont il eſt rempli,
& qui fait quelquefois plus d'effet ſur l'eſ-
prit des autres que le diſcours. Comme
tous les Chrétiens doivent être dans cet
état, c'eſt ſans doute un très-grand dé-
faut à eux de ce que leurs viſites ſont in-
fructueuſes au prochain par le peu de re-
tenue & de ſageſſe qui paroît en eux : car
ils ſe rendent par-là inutile une partie
conſidérable de leur vie. Ils perdent les
occaſions que Dieu leur donnoit d'exer-
cer la charité ſpirituelle envers le pro-
chain ; & bien loin de lui communiquer
l'eſprit de Dieu, ils ne leur inſpirent que
leur immortification & leurs paſſions. Peu
de perſonnes font réflexion ſur ces défauts
ordinaires des converſations, & penſent
ſérieuſement à y remédier.

§. 13. *De l'Envie.*

L'ENVIE est une tristesse que l'on conçoit du bien temporel ou spirituel qui arrive au prochain, qui produit aussi une joie maligne du mal qui lui arrive, parce que la même passion qui fait que l'on s'attriste du bien du prochain, fait que l'on se réjouit de son mal & de son rabaissement. Elle s'attache quelquefois aux qualités spirituelles & même à celles qui sont de pures faveurs de Dieu, en tant qu'elles élevent ceux à qui Dieu les donne.

La source de l'envie, est l'orgueil : car on n'a de la jalousie du bien des autres, que parce qu'on appréhende que ce bien ne les éleve au-dessus de nous, ou ne les égale à nous. Le cœur possédé d'envie se scandalise de tout ; au lieu de penser à s'humilier soi-même, il ne pense qu'à rabaisser les autres ; il voit de l'orgueil où il n'y en a point, & n'en voit point en soi, quoiqu'il en soit tout rempli.

L'envie peut être un grand péché. C'est le péché du diable ; c'est le péché de Caïn qui conçut de la tristesse de la vertu de son frere Abel, que Dieu condamna en lui, & qui fut la source de sa réprobation. C'est le péché des Scribes & des Pharisiens ; & cette envie qu'ils conçurent contre Jesus-Christ, les aveugla tellement,

qu'elle juſtifia dans leur eſprit la haine qu'ils avoient contre lui & la mort qu'ils lui cauſerent. On voit dans l'hiſtoire de l'Egliſe que l'envie eſt la ſource des plus grands déſordres & des plus funeſtes diviſions qui y ſoient arrivées ; auſſi ſaint Paul la met entre les vices qui excluent du royaume de Dieu : ce qui doit s'entendre de l'envie qui éteint la charité envers le prochain. Cependant quoiqu'elle n'ait que de petits effets, & qu'elle ſubſiſte avec un fonds de charité, elle eſt toujours dangereuſe ; & c'eſt toujours un grand ſujet de gémiſſement, parce que, ſi l'on n'eſt en garde contre cette paſſion, elle peut s'accroître & s'emparer de l'ame. *Gal.* 5. 21.

Il eſt bon de conſidérer les effets de l'envie pour concevoir combien cette paſſion eſt dangereuſe. Elle nous prive de la part que la charité nous donneroit aux biens du prochain : car il eſt certain que l'on y participe, lorſqu'on s'en réjouit ; & de plus elle nous empêche de voir la vertu des autres, de nous en édifier, & par conſéquent de l'imiter. Elle nous ouvre les yeux pour appercevoir les moindres défauts du prochain ; elle les groſſit & les fait paroître grands ; ſouvent même elle croit en voir, & s'en imagine dans les autres qu'ils n'ont point effectivement ; & elle ſe ſert enſuite de ces défauts, vrais

ou faux, comme d'un voile qui l'empêche d'appercevoir leurs vertus. C'eſt une ſource de jugements téméraires, parce que la prévention qu'elle cauſe dans l'eſprit, lui fait voir tout du mauvais côté, & ces jugements téméraires produiſent enſuite quantité de médiſances. C'eſt une ſource de joie maligne dans les rabaiſſements qui arrivent au prochain, & même dans les fautes qu'il commet. Ainſi elle prive de tous les avantages de la charité dans les biens & dans les maux des autres, & elle répand un venin qui infecte la plupart des mouvements du cœur à l'égard de ceux dont on eſt jaloux.

Il n'y a perſonne qui ſoit entiérement exempt d'envie, parce qu'il n'y a perſonne qui n'ait encore quelque orgueil, & que ce vice en eſt une ſuite néceſſaire; ainſi il eſt important de reconnoître devant Dieu qu'on y eſt ſujet, parce qu'encore que ce vice ſoit extrêmement commun, on ſe le déguiſe à ſoi-même autant que l'on peut, preſque perſonne ne voulant avouer qu'il eſt envieux, parce que ce vice tient de la baſſeſſe, & que c'eſt mettre en quelque ſorte au-deſſus de ſoi ceux dont on confeſſeroit qu'on eſt jaloux. On n'avoue donc l'envie, ni aux autres, ni à ſoi-même, ni à Dieu même, & l'on tâche de la couvrir ſous l'apparence de quelque mouvement plus honnête.

On dit qu'il eſt difficile de découvrir l'envie, quoiqu'il ſoit aſſez facile de reconnoître ſi l'on s'attriſte du bien du prochain & ſi l'on ſe réjouit de ſon mal. C'eſt que l'aveuglement & l'ignorance qui regnent dans la plupart du monde, font que l'on y loue une infinité de gens qui ne ſont pas louables, & que l'on les loue même pour des choſes qui ne méritent pas d'être louées. Il peut fort bien arriver alors, ſans que le cœur ſoit touché d'aucun mouvement d'envie, que ces louanges donnent du chagrin aux perſonnes éclairées, parce qu'elles ſont effectivement fauſſes, & que bien loin d'être un bien pour ceux à qui on les donne, elles peuvent ſervir à les aveugler. Il peut ſe faire auſſi que l'on ſoit porté à repouſſer & à diminuer ces fauſſes louanges, & cela parce qu'elles ſont fauſſes, & qu'elles ſont un mal pour ceux qui les donnent, n'ayant point d'autre ſource que leur illuſion ou leur ignorance. Qui en demeureroit là, il n'y auroit pas encore d'envie, puiſque l'objet de cette triſteſſe & de ce chagrin qu'on reſſentiroit, ſeroit non le bien, mais le mal du prochain; ſavoir, ſon aveuglement qui paroît ſouvent, autant par ſes louanges ſans lumieres & ſans vérité, que par aucun autre ſigne. Mais il arrive très-ſouvent que ces mouvements *ſont fort* équivoques; & en même-

temps qu'on s'imagine n'avoir du chagrin que de la fausseté & de l'injustice de ces louanges, on en a souvent de ce que par-là le prochain est relevé, & que l'on en est rabaissé : outre qu'il arrive quelquefois que l'on ne trouve fausses les louanges qu'on donne aux autres, que parce que notre jalousie nous les fait voir telles, parce qu'elle nous grossit les objets, & nous fait voir leurs défauts plus grands qu'ils ne sont, & nous empêche de voir leurs vertus & leurs bonnes qualités. Ainsi, quand on apperçoit en soi ces mouvements que l'on peut appeller équivoques, c'est-à-dire, ces chagrins dans les louanges du prochain & ces sentiments de joie dans les mauvais succès qui lui arrivent, ce sont de grands sujets de gémir devant Dieu, & de lui demander sa lumiere pour sonder le fond de son cœur, & pour y découvrir s'il n'y a point en nous quelque jalousie secrete qui produise ces sentiments. Sur-tout il faut être extrêmement retenu à s'opposer aux louanges qu'on donne aux autres : car souvent, quoique ces louanges soient fausses, elles peuvent être utiles à ceux qui les donnent, & elles disposent ceux qui les écoutent, à avoir créance aux personnes à qui on les donne en plusieurs choses où il est bon qu'elles en aient, outre que *l'on paroît* ordinairement malin & envieux

en s'y oppoſant, & qu'ainſi on ſcandaliſe le prochain.

Quand on connoît clairement que les mouvements que l'on reſſent, ſont des mouvements d'envie, il faut y réſiſter comme aux autres mauvais mouvements, c'eſt-à-dire, qu'il faut les déſavouer & en gémir devant Dieu, lorſqu'on les reconnoît; & lorſqu'ils nous ſont ſimplement ſuſpects, il faut en ſuſpendre les effets extérieurs, & ne point agir que l'on n'ait un motif juſte & néceſſaire qui nous faſſe agir. Mais, pour prévenir tous ces mauvais mouvements, il faut tâcher d'attirer par ſes prieres l'eſprit de charité & d'humilité: car, comme l'orgueil eſt la ſource de l'envie, & que c'eſt ce qui fait qu'on s'attriſte des biens, & qu'on ſe réjouit des maux des autres, l'humilité & la charité en ſont le remede, parce que l'humilité fait que nous aimons d'être au-deſſous du prochain, & que nous trouvons notre avantage en cette place, & que la charité nous fait réjouir ſincérement de ſon véritable bien. Que s'il arrive qu'on ait ſujet de croire que certains biens humains & certaines élévations ne ſoient pas des biens pour le prochain, on pourra alors s'en attriſter ſans péché, parce qu'on ne s'attriſtera que du mal & du préjudice qu'il en reçoit. Il n'y a donc preſque que *le fond du cœur* qui diſtingue ces mou-

vements ; & comme ce fond du c
est inconnu, l'envie, quelque
qu'elle soit, nous est assez ordi
peu connue, & ne peut être so
l'objet de notre crainte & de n
sements.

§. 14. *De la Haine & des I*

Si on regarde la haine en gé
n'est qu'un simple éloignement
qui nous paroît contraire à no
mais en la regardant comme une i
vicieuse, on doit dire que c'est
sentiment que la colere, c'est-à
sentiment d'aigreur contre une
dont on croit avoir été offensé,
différence qu'il est plus affermi d
& qu'il subsiste sans émotion. I
d'éloignement & d'aigreur dans
& plus d'impétuosité dans la c
haine ne seroit pas mauvaise, si
voit pour objet que les vices & le
mais, quand elle passe des vices
sonnes, elle est horrible, parce
directement opposée à la charité
tice de cette sorte de haine est,
ne haïssons pas le plus souvent
l'objet de notre haine par le
motif qui le rend digne de haine
la contrariété qu'il a avec la ju
est Dieu même. Notre aversion
d

dinairement fondée que ſur ce que la perſonne qui en eſt l'objet, eſt oppoſée à quelqu'un de nos intérêts ou de nos deſirs, & qu'elle incommode notre orgueil. C'eſt la ſource ordinaire de nos averſions, & ainſi elles ſont injuſtes dans leur fond, n'ayant pour principe que l'amour-propre.

Pour l'ordinaire on ne borne pas la haine dans la ſeule qualité ſur laquelle elle eſt fondée ; mais on l'étend à la perſonne même & à tout ce qu'elle peut avoir de bon. Sitôt qu'une perſonne nous eſt devenue odieuſe par quelque endroit, elle nous déplaît en tout : l'amour-propre répand ſon venin ſur tout le bien qu'elle peut avoir, & alors, ou nous ne croyons pas qu'elle l'ait, ou nous en ſommes fâchés, & nous voudrions qu'elle ne l'eût pas. Il arrive même delà que la haine prévaut dans notre cœur à toutes les raiſons que nous pouvons avoir d'aimer ceux qui en ſont l'objet ; ce qui eſt manifeſtement injuſte : car quelque tort que puiſſe avoir la perſonne contre qui on ſent quelque diſpoſition de haine, les raiſons que nous avons de l'aimer, priſes de l'amour de Dieu, de l'obligation qu'il nous impoſe d'aimer notre prochain & de la qualité d'image de Dieu qu'elle conſerve, devroient prévaloir à tous les ſentimens d'averſion & de *chagrin qu'on pourroit tirer* d'ailleurs.

préſages de maladies mortelles,
des crachements de ſang, des friſſ
lents, des défaillances ; mais ils d
bien plus s'étonner quand ils ſen
eux des averſions & des jalouſies
ils s'apperçoivent qu'on leur fait p
médire de quelqu'un, de le rabai
le noircir, & que ſes maux & ſes
ces leur cauſent une joie ſecrete
ſont des marques d'une fievre b
dangereuſe pour les ames, que l
corporelle ne l'eſt pour le corps. Il
que ce ne ſont pas toujours des ſig
tains : ces ſentiments peuvent s'agi
que la volonté y ait part ; mais
toujours des ſignes d'une diſpoſi
tend à la mort. Ainſi comme, q
ſent les ſignes des maladies cor
on prend des remedes & l'on prat
régimes pour les prévenir, il fau

exact à ne rien dire à leur désavantage ; il faudroit désavouer tous les sentiments contraires à la charité que nous leur devons. Mais le mal est que nous avons soin au contraire de les nourrir, en prenant tout en mauvaise part de ceux dont nous avons conçu quelque éloignement, & en n'expliquant rien favorablement de ce qui vient de leur part.

La haine du prochain n'est pas une simple marque de mort : l'Apôtre S. Jean déclare que ceux qui en sont possédés sont de plus coupables d'homicide. Qui n'a point la charité, ne peut aimer la vie du prochain que par intérêt ; de sorte que si son intérêt change, il ne l'aimera plus, & que ne l'aimant plus, si son intérêt est qu'elle finisse, il en desire la fin. La haine enferme donc le desir de la mort du prochain, pourvu qu'elle nous serve à quelque chose ; ce qui est une espece d'homicide spirituel ; & elle tend même à la perte de l'ame du prochain aussi-bien qu'à celle de son corps : car la haine empêche la charité spirituelle : elle empêche de prier pour le salut du prochain, étant impossible de prier comme il faut pour une personne que l'on hait ; ainsi, en refusant aux autres les devoirs de la charité commune, on contribue autant qu'il est en soi à leur mort spirituelle. Il n'est pas nécessaire pour 1. Jean 15.

cela de les exclure positivement de n
prieres communes ; il suffit que Dieu v
que nous sommes dans une disposi
qui ne nous permet pas de les y co
prendre.

Quoique la haine ne produise que
paroles injurieuses qui semblent bien
gnées de la malice du meurtre, cepend
Dieu traitera ceux qui les proferent com
des homicides, parce que la haine en r
ferme la malice. Cela fait voir qu'il
des paroles qui paroissent peu consid
bles, qui sont néanmoins des péchés
gnes de la damnation, parce qu'elles na
sent d'un fonds de haine qui suffit po
les rendre criminelles. Il ne faut pas d
tinguer la haine par les effets extérie
des injures, mais par ses différents dég
Elle n'est ordinairement que commenc
quand elle ne produit qu'un certain ch
grin qui ne va pas jusqu'aux paroles
reproche ; & cependant dans cet é
même elle n'est pas innocente. Dieu
punira plus sévérement que les Juifs
punissoient les crimes ordinaires. Qu
le mouvement de haine est plus fort
plus formé, & qu'il produise au-del
les reproches communs que la pass
suggere, quoiqu'il ne marque pas enc
une haine toute formée, Dieu la pu
plus sévérement que les Juifs ne pu

ſoient les crimes extraordinaires, & qui étoient jugés par le ſouverain Conſeil de l'Etat. Mais, ſi la haine eſt telle qu'elle porte à faire de certains reproches qui marquent un deſſein formé de détruire la réputation du prochain, & qui ne ſoient pas ſimplement les effets d'une paſſion paſſagere, mais d'une haine enracinée, qui tend à le deshonorer entiérement devant les hommes, comme faiſoient parmi les Juifs l'injure de fou, il ne faut plus chercher dans la conduite des hommes d'exemples de la ſévérité avec laquelle Dieu punira ce crime; & il faut ſavoir qu'il le punira par la derniere de ſes peines, qui eſt la damnation & la gêne du feu. On doit donc concevoir par-là que dans les querelles qui arrivent parmi les hommes, quoiqu'elles ne ſe terminent qu'à des paroles, il y en a pluſieurs où l'on perd entiérement la grace de Dieu, & où l'on ſe rend digne de l'enfer, & que cela ſe rencontre quand la haine eſt arrivée juſqu'à un certain dégré, où, de deſſein formé, l'on veut deshonorer le prochain par des reproches qui le privent d'honneur & de conſidération parmi les hommes.

Pour parvenir à remédier à la haine, il faut concevoir les malheurs dans leſquels elle entraîne. Il ne faut pas ſe décourager *lorſqu'on ſent* des averſions : il y en a

beaucoup qui ſont plus dans l'imagination que dans le cœur ; mais, pour en empêcher le progrès, il faut d'abord rendre ces ſentiments muets & ſans action, c'eſt-à-dire, ne leur permettre jamais de paroître au-dehors, & s'étudier même à une modération plus grande, quand on parle ou qu'on a affaire avec ceux pour leſquels on ſent de l'averſion. Il faut tâcher de rendre à ceux à l'égard de qui on ſent cette diſpoſition, tous les bons offices que l'on peut, & demander à Dieu qu'il ôte de notre cœur cette racine d'amertume. Si avec tout cela on ſent qu'elle continue, il faut la porter en patience, comme une grande miſere & comme une grande preuve de notre orgueil, & conſidérer que cette haine que nous avons dans le cœur, nous rend dignes du mépris & de la haine des hommes, puiſqu'elle nous fait mériter la haine & le mépris de Dieu même.

§. 15. *De la Colere.*

LA colere eſt un ſoulévement de l'ame contre la perſonne dont on croit avoir reçu quelque injure ou quelque déplaiſir, qui nous porte à lui deſirer du mal & à lui en faire, ſi l'on peut. Comme cette paſſion a de très-mauvais effets ; qu'elle trouble la raiſon ; qu'elle fait ſortir l'ame de ſon

aſſiette naturelle; qu'elle lui cauſe des tranſports, des convulſions & une eſpece de fureur; qu'elle la pouſſe à toutes ſortes d'excès; qu'elle ruine ſouvent les familles & les Etats, la ſageſſe humaine a toujours cru qu'il étoit très-important de porter les hommes, non-ſeulement à réprimer les mouvements de la colere, mais auſſi à les étouffer, s'il étoit poſſible. Elle donne, à la vérité, une grande horreur de cette paſſion par l'état où elle met le corps même, par les marques extérieures de déréglement qu'elle y imprime; de ſorte qu'il n'y a point de paſſion dont l'image ſoit plus capable de cauſer de l'averſion; mais la Religion chrétienne en donne une toute autre idée, & fournit d'armes propres à la combattre.

La Religion nous fait voir que ce que nous prenons pour injure & qui eſt injuſte en effet de la part des hommes, a une cauſe premiere qui l'ordonne ſans injuſtice; ainſi elle nous montre qu'on ne nous fait jamais d'injuſtice; que nous méritons tous les traitements que nous pouvons recevoir des hommes; qu'ils n'en ſont pas les premieres cauſes; qu'ils ne ſont que les ſimples inſtruments de Dieu; & par-là elle appaiſe nos plaintes; elle détourne notre eſprit de cette prétendue injuſtice.

qu'il ſouffre, & l'applique à conſidérer & à condamner l'injuſtice de ſa colere. Elle nous fait découvrir dans ces traitements que nous prétendons injurieux, non-ſeulement la juſtice de Dieu, mais encore ſa bonté qui les permet par des vues de miſéricorde, pour nous donner moyen d'en profiter, pour guérir le plus grand de nos maux, qui eſt l'orgueil, & pour nous procurer le plus grand des biens, qui eſt l'humilité. Ainſi elle change toutes nos idées, en nous faiſant regarder comme des graces & des faveurs de Dieu, ce que les hommes appellent des diſgraces & des malheurs. D'un autre côté elle ſe ſert, pour étonner, des menaces de Dieu même contre ceux qui ſe mettent en colere, & que cette paſſion porte à quelque excès contre le prochain.

Nous jugeons & nous agiſſons pour l'ordinaire dans le monde comme des enfants qu'on épouvante par des grimaces. Nous ne regardons que l'extérieur & le viſage de nos ennemis, & les marques de colere & de haine qui y paroiſſent; & cela ſuffit pour nous porter à l'impatience & à la colere. Mais que n'apprenons-nous des avares à mieux juger des choſes? Donnez à un avare dix mille écus; de quelque mauvaiſe grace que vous le faſſiez, il ſera

ravi du préſent que vous lui aurez fait. Il faudroit regarder de même ſi ce que nos ennemis nous font, ne nous eſt pas véritablement utile, & s'il n'y a point du gain & du profit pour notre ame : car en ce cas il eſt clair que, malgré leur mauvaiſe humeur, nous devons nous en tenir obligés. C'eſt pourquoi, quand l'Apôtre nous exhorte de donner lieu à la colere, c'eſt-à-dire, de ſouffrir les injures & les injuſtices des autres, ſans les repouſſer, il nous exhorte à faire une action de ſageſſe & de prudence chrétienne. Il y a bien plus à gagner dans ce parti qu'en tout autre : ſouvent une ſouffrance humble & paiſible adoucit le cœur de ceux qui nous perſécutent ; & quand cela arrive, c'eſt un gain ineſtimable pour ceux qui ont dans le cœur la charité du prochain. Quand on ne les appaiſeroit pas, on ne les aigrit pas, & on leur épargne toutes les fautes qu'une paſſion aigrie pourroit leur faire commettre. Quand on ne leur ſerviroit de rien, on ſe ſert à ſoi-même. On pratique l'humilité, la douceur, la patience ; & cela vaut mieux mille fois que l'exemption de ce prétendu dommage qu'on en reçoit. Il n'eſt pas poſſible de rendre les hommes juſtes & raiſonnables, en leur réſiſtant. C'eſt entreprendre une guerre ſans fin, que de le tenter ; *mais* il eſt poſſible, en leur ce-

Rom. 12. 19.

dant, de ſe conſerver la paix, la t
quillité de l'ame & la jouiſſance de
les biens qui doivent nous être préci
Ainſi, ſans conſidérer toutes les au
raiſons, la ſeule prudence chrétie
ſuffit pour nous faire prendre le part
la patience, & pour nous convaincre
la colere, l'impatience, la réſiſtance
vengeance ſont de faux partis, qui
font qu'augmenter nos maux, au lieu
remédier.

Si ces diſpoſitions ſont rares parmi
Chrétiens, c'eſt qu'il y a peu de vérita
Chrétiens, c'eſt que la véritable fo
rare. Celui qui eſt bien convaincu i
rieurement de ſon néant, n'eſt pas ſi
ceptible de mouvements de colere,
prompt à les produire au-dehors.
peut-on ôter à un homme qui croit
voir rien? Comment peut-on abaiſſe
lui que l'humilité tient abattu & anéa
Si on lui reproche des défauts qu'il
s'en humilie. Si on lui en reproche
n'a pas, il s'occupe de ceux qu'il re
noît en ſoi, qu'il regarde comme b
coup plus grands que ceux qu'on lu
proche; & ainſi il ſe croit encore fav
blement traité. Si on ne l'aime pas
croit n'être pas digne d'être aimé;
on le traite mal, il ſe juge digne de
mauvais traitements. Ces ſentiments

juſtes, parce qu'ils ſont conformes à la vérité, & par conſéquent ceux que la colere nous inſpire ſont injuſtes. Ce n'eſt pas qu'il ſoit juſte que les autres nous outragent; mais c'eſt qu'il eſt juſte que nous le ſouffrions. Toutes ces raiſons ſont concluantes; mais il faut autre choſe que des raiſons pour corriger la paſſion de la colere; il faut que la grace nous les applique, qu'elle en pénetre notre eſprit, & qu'elle les faſſe entrer dans notre cœur.

§. 16. *De la Vengeance.*

Il eſt certain que la plupart des querelles, des haines, des averſions, des vengeances ne ſont attirées que parce qu'on ne ſouffre pas aſſez les hommes, qu'on ne les ménage pas aſſez, qu'on ne leur témoigne pas aſſez d'égards, qu'on n'a pas l'humilité de leur céder dans les choſes indifférentes, & qu'on les choque ſouvent par un air fier & par des réponſes dures. Ce ſont là les cauſes ordinaires des diviſions & des contradictions qui donnent lieu à la vengeance. On peut, à la vérité, ſe ſouſtraire à la violence des méchants; c'eſt une prudence raiſonnable & une eſpece de charité envers eux: on peut encore employer des moyens doux & innocents pour les empêcher de nous nuire; mais il n'eſt *point permis* de repouſſer le mal qu'ils

veulent nous faire, en leur en faiſant à eux-mêmes, & d'uſer pour cela des moyens violents qui reſſentent la vengeance. Le mal qu'on feroit à un autre, à cauſe de celui qu'il nous auroit fait, ne guériroit pas le mal qu'on auroit ſouffert. Celui à qui on auroit crevé l'œil, ne recouvreroit pas ſon œil perdu, en le crevant à ſon ennemi : ce ſeroit une vengeance inutile, contraire non-ſeulement à la raiſon, mais à la juſtice. Il eſt juſte, à la vérité, que les méchants ſoient punis ; mais il n'eſt pas juſte, ni que cette punition s'exerce par chaque particulier, ni que les perſonnes intéreſſées en ſoient juges. Celui qui ſe venge eſt donc un uſurpateur injuſte d'un pouvoir qui ne lui appartient pas ; il prévient la juſtice de Dieu par une uſurpation ſacrilege ; & au lieu qu'en recevant quelque mal de la part d'un autre, il n'y avoit d'injuſte que celui qui le faiſoit ſouffrir ; celui qui le rend, ſe rend l'imitateur de l'injuſtice qu'il condamne.

Par la vengeance on aigrit d'ordinaire les paſſions des autres, au lieu qu'on eſt obligé de faire tout ce qu'il eſt poſſible pour les calmer. On ne leur donne point par-là l'exemple de la patience qu'on leur doit, & on leur donne lieu de nous prendre pour des gens qui font ce qu'ils peuvent pour nuire à leurs ennemis ; ainſi

nous contribuons à leur endurciſſement, & nous leur cauſons infiniment plus de mal qu'ils ne vouloient nous en faire, puiſque leur injuſtice ne pouvoit nous nuire qu'à l'égard de quelques biens temporels, & que nous nuiſons à leur ame même, qui auroit dû nous être plus chere que nos biens. Elle nuit de plus à la Religion, & la décrie comme propoſant une perfection en idée, qui n'eſt pas même ſuivie par ceux qui font profeſſion d'y être les plus attachés. Ainſi ces procédés violents deshonorent Dieu, en deshonorant ſon Egliſe, de l'honneur de laquelle il eſt jaloux comme du ſien propre. Il eſt bon de remarquer qu'il y a bien des manieres de ſe venger. On ſe venge des dommages, par d'autres dommages qu'on cauſe; on ſe venge des coups, par des coups & des injures; on ſe venge auſſi de la hauteur qui nous incommode, par une hauteur qui incommode les autres; on ſe venge de la fierté, par la fierté; des airs, par les airs; & tout cela ne vaut rien, parce qu'il n'a pour principe que le reſſentiment & la vengeance, qui ſont des mouvements auxquels il n'eſt permis à perſonne de s'abandonner.

Quiconque rend le mal pour le mal, augmente le mal d'autrui, ſans diminuer le ſien, *ou plutôt il* augmente le mal du

prochain, & se fait un nouveau mal, beaucoup pire que celui qu'il avoit reçu. Celui qui s'est porté à nuire au prochain & à lui faire quelque outrage, est déja bien à plaindre; il a fait une plaie dangereuse à son ame; il faut donc éviter de lui en faire une nouvelle. Or on lui en fait, en se vengeant de lui: car on augmente sa haine & son aversion qui fait sa plaie. Mais de plus on s'en fait une à soi-même par cette vengeance: car on se prive par-là du bien de la patience & de la charité; & l'on se rend criminel, d'innocent qu'on étoit auparavant. La raison pourquoi nous ne pouvons pas rendre injure pour injure, ni procurer aucun mal à ceux qui nous en ont fait, c'est que nous ne sommes point établis de Dieu pour être les ministres de sa justice, mais simplement pour être les instruments de sa miséricorde envers les hommes. Il s'est réservé la punition & la vengeance, & il n'a chargé les hommes, que de procurer le bien des autres en toutes les manieres qu'ils le peuvent. Il n'y a point de bornes dans l'exécution de ce devoir, c'est-à-dire que la malice des hommes ne peut être telle qu'elle puisse nous dispenser de leur souhaiter du bien, & de leur en faire, *si nous le pouvons*: car jamais les hommes *ne sauroient* être si indignes que nous leur

faſſions du bien, que nous l'avons été, & que nous le ſommes encore, d'obtenir les graces de Dieu. Il ne veut point que nous ayons égard à leurs miſeres, ni à leurs défauts, comme nous ne voulons point que Dieu ait égard à nos miſeres & à nos défauts. Il nous meſurera à la même meſure ſur laquelle nous aurons meſuré les autres. Ayons donc ſoin d'exercer envers le prochain une miſéricorde qui n'ait point de bornes, afin que Dieu ne borne point ſes miſéricordes ſur nous, & que nonobſtant nos indignités & nos infidélités, il n'arrête point le cours de ſes graces.

§. 17. *De la Pareſſe & de la Perte du temps.*

La pareſſe eſt un état dans lequel une infinité de Chrétiens languiſſent, & qui eſt par lui-même très-dangereux. C'eſt un ſommeil d'oiſiveté & de négligence dont il eſt important de ſe réveiller. Dans cet état l'ame, délivrée des paſſions criminelles, n'eſt pas toujours aſſez touchée des vérités de la Religion, ni des biens qu'elle promet. Elle ne ſent point toujours un ſaint empreſſement qui la porte à chercher Dieu avec le ſoin & l'ardeur dont il doit être cherché. Elle conçoit foiblement *ſes dangers & les* artifices de ſes ennemis.

Elle n'eſt pas aſſez pénétrée de la grandeur des biens éternels ; ainſi elle agit foiblement. Comme elle ne voit le bien qu'à demi, elle ne le cherche qu'à demi ; elle avance peu dans ſon chemin, & elle s'arrête à mille amuſements inutiles. Etat dangereux, non-ſeulement parce qu'il eſt capable de faire tomber les ames dans les déréglements dont elles ont été délivrées, mais auſſi parce qu'il eſt bien à craindre que l'on n'arrive jamais à un but vers lequel on marche ſi lâchement. En effet la ſeule inutilité ſuffit pour nous damner, ſi ce n'eſt directement, c'eſt par un tour qui produit le même effet. L'inutilité affoiblit la charité ; la charité affoiblie ne ſe trouve plus en état d'empêcher que la cupidité ne ſe rende maîtreſſe de l'ame. Elle ſuffit encore pour nous perdre, parce qu'elle eſt cauſe que nous manquons à pluſieurs devoirs eſſentiels, comme au devoir de la pénitence, de la piété, de la reconnoiſſance envers Dieu, de la charité envers le prochain, de la protection qu'on doit aux perſonnes opprimées & à pluſieurs autres ; ainſi l'on ne ſauroit trop éviter un ſi dangereux ſommeil.

Rien n'eſt plus capable de nous détourner de la voie du ſalut, que la pareſſe, la *lâcheté*, le relâchement. On ne réſiſte à *des tentations* continuelles, que par une

vigilance continuelle. La vie chrétienne étant une vie oppoſée au torrent de la nature, qui ne fait point d'effort contre ce torrent, en eſt néceſſairement entraîné. Mais par cet effort on ne ſe ſoutient pas ſeulement contre le torrent, mais on s'avance ; on fait du progrès contre ſon cours, & l'on en fait même d'autant plus que l'on continue ſes efforts : car au lieu qu'en réſiſtant au cours d'un fleuve, on ſe laſſe, l'ame au contraire, en réſiſtant au torrent du monde, de la coutume & de la concupiſcence, ſe fortifie & affoiblit ſes ennemis. Mais lorſque, faute de rompre certains commerces, de renoncer à certains divertiſſements, de ſe retirer de certaines converſations, de faire des retranchements dans ſa dépenſe & dans ſes meubles, on mene une vie foible & ſi languiſſante, qu'on n'avance point dans la piété, ou qu'on y avance ſi peu, qu'on eſt toujours prêt de retomber ; il eſt alors viſible qu'on ne prend point intérêt à ſon ſalut : car, quoiqu'alors on ne puiſſe dire en particulier d'aucune de ces choſes, qu'elle ſoit abſolument criminelle, il arrive néanmoins de l'amas de tout ce qui compoſe cette ſorte de vie, qu'on ne ſe guérit point des maladies dangereuſes qu'on a contractées ; qu'on fait de grandes *fautes & en* grand nombre, & qu'on

demeure toujours dans un état de foiblesse. On craint, dit-on, que si l'on se sépare de ces amusements, on ne soutienne pas cette vie, on ne fasse parler le monde, on ne devienne ridicule, on ne tombe dans l'ennui. Mais l'on doit craindre beaucoup davantage qu'en ne s'en séparant pas, on ne retombe dans le péché. S'il faut se conduire par la crainte, que la moindre cede à la plus grande. Tous ces ménagements de prudence humaine éloignent la grace de Dieu. Il ne fait rien pour ces ames foibles & paresseuses, qui ne veulent rien faire pour lui, qui veulent que leur salut ne leur coute rien, & qui ne croient pas qu'on soit obligé à rien souffrir pour éviter des maux éternels. Il vient des tentations qui ont besoin de force pour y résister; & comme l'on ne se fortifie point dans cette vie molle & languissante, on succombe à ces tentations. On s'approche si près du précipice, qu'on s'y laisse enfin tomber. On craint l'ennui, & l'on tombe dans la mort. On craint de faire parler les hommes & d'être jugé par eux, & l'on ne craint point les jugements que Dieu & ses Anges font de notre lâcheté. Enfin l'on craint tant le personnage de dévot & de dévote, que l'on tombe dans cette tiédeur mortelle qui oblige Dieu de nous rejetter. Tous ces grands ménagements sont

des marques certaines que le monde eſt grand à nos yeux, & que l'on a peu de foi, peu de crainte & peu d'amour pour Dieu : car qui auroit une foi plus vive, qui craindroit bien les effets de ſa juſtice, qui ſeroit touché de ſon amour, paſſeroit par-deſſus ces petits obſtacles qui arrêtent l'ame ; il ſe déferoit des vues humaines ; il penſeroit d'une autre ſorte à aſſurer ſon ſalut, & ſurmonteroit cette funeſte pareſſe.

C'eſt la pareſſe qui fait que l'on perd ſon temps. Ce temps ſi précieux que Dieu donne pour gagner l'éternité, à quoi l'emploie-t-on ? Les uns le paſſent en des déſordres groſſiers, les autres en de vains amuſements, d'autres en des deſſeins chimériques & en des travaux inutiles, les autres ne ſavent qu'en faire & ne cherchent qu'à le perdre. On le donne au premier venu ; on ſe le laiſſe ravir ſans ſe plaindre, & c'eſt la ſeule choſe dont on eſt libéral. Il eſt bon de faire réflexion ſur ce que nous avons perdu de notre temps par le paſſé & de gémir de cette perte. Il n'eſt pas mal-aiſé de connoître qu'elle s'étend fort loin : car tout ce que nous n'avons pas fait dans la vue de Dieu, eſt perdu pour nous : ce ſont des œuvres mortes dont nous n'avons à attendre que *des châtiments.* Il n'eſt pas difficile auſſi

de reconnoître la grandeur de ce
Il faut en juger par ce que nous
acquérir en uſant bien de notre
Or nous aurions pu acquérir des
infinies pour l'autre vie. Au co
nous avons prodigué & diſſipé notre
à des amuſements, à des divertiſſ
fades & en de vaines occupations.
donc aiſé de ſe convaincre d'un ave
ment ſi prodigieux ſur le mauvais
du temps. Mais ce qui ne paroît pas
ſible, c'eſt de réparer cette perte : car
on ne rappelle plus le temps paſſé. Tou
que nous pouvons faire, c'eſt de n'en
perdre ; mais ce qui eſt perdu eſt toujo
perdu. La bonté de Dieu eſt néanmoin
grande, qu'il nous ouvre un moyen de r
eheter ce temps dont la perte paroît ſi irr
parable. Le regret que nous en aurons,
componction que nous en concevrons da
le fond du cœur, l'application que nous a
rons à ne plus perdre de temps & à le m
nager avec fidélité, dans la vue de ſatisfai
à Dieu pour le temps paſſé, pourra obter
de ſa bonté, non-ſeulement qu'il nous r
mette les dettes que nous avons contra
tées par notre pareſſe & par notre négl
gence, mais auſſi qu'il nous rende u
partie de ces biens que nous avons ma
heureuſement diſſipés.

§. 18. *Du Scandale & du mauvais Exemple.*

SCANDALE, eſt ce qui peut porter quelqu'un au mal & lui donner occaſion de péché par quelque action ou quelque parole déréglée ou qui en a l'apparence. On ne prend d'ordinaire pour ſcandale & pour action ſcandaleuſe, que ce qui choque les hommes & qui eſt improuvé du commun du monde, comme ſont les déréglements groſſiers & les vices qui font horreur. Mais on ne dit pas que des déréglements paſſés en coutume & autoriſés par la pratique, ſoient ſcandaleux, parce qu'on ne les déſapprouve pas. Ainſi on ne dira pas d'ordinaire que l'ambition, l'amour du bien, le luxe & les parures ſoient des péchés ſcandaleux, parce que ces vices ſont peu déſapprouvés dans le monde. On ne dira pas qu'une femme du monde qui va aux ſpectacles, qui paſſe ſa vie dans des divertiſſements auxquels le monde n'a pas attaché de deshonneur, vive ſcandaleuſement. Cependant on ſe trompe fort dans ces jugements. Les vices qui ſont condamnés de tout le monde, ſont des péchés; mais ils ſont d'autant moins ſcandaleux qu'ils ſont plus déſapprouvés, parce qu'ils ne font tomber perſonne. Mais les ſcandales les plus grands & les plus dan-

gereux ſont ceux qui ſont le moins déſapprouvés & auxquels on fait moins de réflexion, parce qu'ils font tomber plus de monde, & qu'ils ſont plus occaſion de chute, en quoi conſiſte la nature du ſcandale. Ainſi rendre les vices aimables, y attirer le monde, en diminuer l'horreur, en étouffer le ſcrupule, autoriſer les gens dans le vice, c'eſt là proprement ce que l'on doit appeller ſcandale.

Le ſcandale eſt inſéparable de tous les péchés & de toutes les paſſions déréglées qui paroiſſent à l'extérieur: car tout ce qui eſt extérieur ſe peignant dans l'imagination de ceux qui le voient, les rend plus portés à l'imiter qu'ils n'étoient auparavant. Ainſi toute paſſion de colere, de haine & de deſir des biens du monde, l'amour des richeſſes, de l'éclat & de la réputation, le mépris des choſes qu'on doit aimer & eſtimer, & l'eſtime des choſes qu'on doit haïr, tout cela eſt ſcandaleux. C'eſt un poiſon qu'on verſe dans l'eſprit du prochain, qui l'infecte & le corrompt, & tend à lui faire perdre la vie de l'ame; en un mot tout péché eſt contagieux; il peut ſe multiplier dans l'eſprit de tous ceux qui le voient ou qui le ſavent, parce qu'ils en reçoivent l'image & l'impreſſion. On ſcandaliſe les jeunes gens, en ne louant devant eux que ceux qui s'a-

vancent & qui éclatent dans le monde, en ne leur parlant jamais avec eſtime des perſonnes vertueuſes qui ſont dans un état rabaiſſé, en leur inſpirant l'avarice & l'ambition. On ſcandaliſe, quand on expoſe aux yeux du prochain ce qui peut allumer ces paſſions & lui inſpirer l'amour du monde ; ainſi ceux qui, ſans agir & ſans parler, frappent les yeux des autres par leur luxe ; ceux qui font paroître leur vanité, leur ambition, l'attache à leur corps & à leurs divertiſſements, les ſcandaliſent très-dangereuſement. Combien de crimes & de péchés fait quelquefois faire une ſeule médiſance & une ſeule calomnie dite devant ceux qui l'écoutent avec plaiſir, & qui la répandent avec malignité & avec légéreté ? Quelle étrange multiplication de péchés n'arrive-t-il point par des chanſons, des diſcours ou des livres deshonnêtes ? Combien de maux peut-il arriver par des opinions fauſſes & erronées & par des livres que l'on publie pleins de fauſſe doctrine, que l'on avance par de mauvaiſes coutumes, & que l'on introduit par-tout ? De combien de péchés les femmes ne ſe rendent-elles pas coupables, lorſqu'elles introduiſent des modes contraires à la modeſtie ou à l'eſprit d'humilité qui doit regner dans tous les Chrétiens ? Enfin de combien de péchés ſe char-

gent les auteurs & les approbateurs des relâchements & des mauvaises maximes, ou ceux qui les souffrent, lorsqu'ils devroient y remédier ? On scandalise par les louanges, par le déguisement & la conduite artificieuse, par les excuses accompagnées de fierté, par l'air hardi & entreprenant, par l'air décisif & plein de confiance qui en impose, & par une infinité d'autres manieres qui peuvent faire une mauvaise impression sur l'esprit des autres & les porter au mal.

Il n'y a pas jusqu'aux personnes qui vivent bien, qui ne soient sujets à scandaliser les autres. C'est les scandaliser, que de les porter, par son exemple, à quelque espece de relâchement ; de diminuer en quelque maniere que ce soit le sentiment qu'ils peuvent avoir de leurs fautes, leur ardeur pour s'avancer dans la voie du salut, leur sollicitude & leur vigilance sur eux-mêmes ; d'affoiblir en eux quelque vertu, comme la crainte de Dieu, l'humilité, la charité, l'esprit de mortification & autres ; de les porter à reculer en arriere, en diminuant sans nécessité quelque chose dans leurs exercices de piété ; de détruire certains dehors qui les mettoient à couvert du péché. Il ne faut pas regarder ces fautes comme petites. *Rien* en effet ne nuit davantage aux ames,

que

que le mépris qu'on fait des péchés véniels ; & on devroit conſidérer au contraire que tout péché véniel eſt un pas vers la mort de l'ame, qu'il y tend & qu'il y diſpoſe par l'affoibliſſement de la charité. Tel ſuccombe à une tentation, qui n'y auroit point ſuccombé, s'il n'avoit point perdu une partie de ſes forces ſpirituelles par les fautes que l'exemple des autres lui a fait commettre. On ne regarde pas comme une choſe peu conſidérable d'avoir fait au corps d'un autre une plaie qui lui auroit fait perdre beaucoup de ſang, quoique cette plaie ne fût pas mortelle. Pourquoi donc eſt-on ſi peu touché des bleſſures qu'on fait à l'ame des autres par les ſcandales qui les engagent à des péchés véniels ? Il faut donc apprendre à juger de l'importance des ſcandales que l'on donne aux autres, & concevoir fortement combien il eſt dangereux d'enſanglanter ainſi continuellement ſes mains par les plaies qu'on fait à l'ame du prochain, & que non-ſeulement c'eſt un péché conſidérable, mais que c'eſt un très-grand obſtacle à nos prieres & à notre ſalut.

§. 19. *Du Menſonge.*

Le menſonge eſt une déclaration extérieure de nos penſées & de nos mouvements intérieurs, contraire à ces penſées

& à ces mouvements. Tout mensonge est un démenti qu'on donne à la vérité & à Dieu même : car, quand nous avons effectivement une disposition & une pensée, Dieu voit que nous avons cette pensée & cette disposition ; & comme la connoissance de Dieu est sa parole, il dit, que nous avons effectivement cette pensée & cette disposition. Celui donc qui, par des signes extérieurs, dit qu'il n'a point cette pensée ou cette disposition, dit le contraire de Dieu, & donne un démenti à la vérité. Ainsi on ne peut douter que tout mensonge ne soit mauvais, puisque c'est un désaveu volontaire de la vérité de Dieu, & qu'il est impossible que la vérité approuve qu'on la désavoue.

De plus on doit la vérité au prochain, dès qu'on lui parle : car le commerce de la parole enferme une promesse tacite de la vérité & de la sincérité, la parole ne nous étant donnée que pour cela. Ce n'est pas une convention d'un particulier avec un autre particulier ; c'est une convention commune de tous les hommes entr'eux, & une espece de droit des gens, ou plutôt un droit & une loi de la nature. Cette loi & cette convention commune sont violées par celui qui ment ; & plus la liaison que les hommes ont entr'eux est étroite, plus

le violement de cette loi eſt contraire à la ſainteté & à la juſtice. Un Chrétien ſurtout doit éviter d'uſer de tromperie & de duplicité envers ſes freres. Car la tromperie ayant pour but de procurer ſon avantage, au préjudice de celui qu'on trompe, on ſépare par-là ſon bien de celui du prochain, & ainſi on renonce à la qualité de membre du corps de Jeſus-Chriſt, qui fait toute la dignité d'un Chrétien. Un membre ne trompe point un autre membre; l'œil ne trompe point la main, ni la main le pied. Ils cooperent tous à procurer l'avantage & le bien commun du corps. De plus, il n'y a point de ſainteté véritable ſans vérité. Or il n'y a point de vérité dans celui qui trompe les autres: car tout trompeur eſt trompé, & il marche dans une voie d'illuſion & d'erreur. Son deſſein eſt de nuire aux autres par le menſonge, & de ne pas ſe nuire à lui-même. Cependant il ſe nuit beaucoup plus qu'aux autres, en ſe privant de la charité & de la vérité, c'eſt-à-dire, de la vie de l'ame que tout menſonge, ou diminue, ou détruit: il eſt donc trompé.

Il n'eſt pas même permis de mentir pour conſerver la vérité & pour mettre à couvert la vie, l'honneur & le bien du prochain: car, de même qu'on ne pourroit le faire aux *dépens de la* chaſteté, ainſi ce-

lui qui n'a point d'autre moyen que le mensonge pour conserver la Religion, la vie, l'honneur & les biens du prochain, & les siens même, doit croire qu'il n'en a point, & que Dieu ne lui imputera point ce qui pourra en arriver. Tout ce qu'on peut faire dans ces occasions, c'est de cacher la vérité, mais non pas de la désavouer & de la démentir : autre chose est de mentir, autre chose est de cacher la vérité ; mais on ne peut jamais dire le contraire de la vérité. On peut aussi détourner l'esprit de celui qui interroge, à quelque autre chose. S'il arrive qu'il se trompe par son imprudence, & qu'il prenne de lui-même une fausse idée de nos paroles, on n'est pas obligé de le désabuser ; mais il faut toujours que les paroles soient telles, qu'étant considérées par un homme qui n'en tire point de conséquences téméraires, elles ne signifient rien de contraire à ce que nous avons dans l'esprit.

Il n'en est pas ainsi des restrictions mentales & des équivoques, qui consistent à ajouter dans l'esprit & en soi-même quelque chose qui change le sens des paroles qu'on prononce : comme si quelqu'un, après avoir répondu qu'il n'a jamais été dans un certain lieu, ajoutoit dans son *esprit* le mot de malade, en prétendant, *en vertu* de cette addition, que sa propo-

ſition ſignifie qu'il n'a jamais été malade en ce lieu-là, quoiqu'il y eût été en ſe portant bien. Mais, à moins que ce que l'on retient dans ſon eſprit ne ſoit ſuffiſamment ſignifié par les circonſtances extérieures qui accompagnent la prononciation des paroles, on ne peut nier que les reſtrictions mentales ne ſoient de purs menſonges, parce que les paroles extérieures n'étant point déterminées, ſignifient le contraire de notre penſée, & qu'il n'eſt pas au pouvoir de chacun d'en changer le ſens par ſa ſeule volonté, ſans avertir ceux à qui on parle.

Quoiqu'il n'y ait que les menſonges qui ſont préjudiciables à la foi, aux mœurs & au prochain en une matiere importante, qui ſoient des péchés mortels, on peut dire néanmoins que tout menſonge, tel qu'il ſoit, même le menſonge officieux & celui qu'on appelle joyeux, n'eſt pas exempt de faute, puiſqu'il eſt contraire à la vérité qui eſt Dieu même, & ainſi que tout menſonge eſt péché au moins véniel. C'eſt pourquoi il eſt bon de s'en abſtenir & de s'accoutumer à dire la vérité en toutes choſes, de peur de contracter une mauvaiſe habitude; ce qui regarde particuliérement les jeunes perſonnes: car il arrive delà qu'on tombe inſenſiblement par de petits menſonges, que bien ſouvent

faire en vue & par amour pour
qui étant Dieu même, eſt une,
muable, éternelle & ſans déguiſ

§. 20. *Des Louanges & de la*

RIEN ne fait plus voir comb
me eſt profondément plongé da
nité, dans l'injuſtice & dans l'e
la complaiſance que nous ſent
qu'on juge avantageuſement
qu'on nous eſtime & qu'on nous
les louanges, parce que d'une
miere qui nous reſte, toute aveu
eſt, ne l'eſt point à cet égard,
nous convainc clairement que ce
eſt vaine, injuſte & ridicule; &
l'autre, tout convaincus que no
mes, nous ne ſaurions l'étouffe
la ſentons toujours vivante a
notre cœur. Il eſt bon néanmoi

Il y a peu de gens aſſez groſſiérement vains pour aimer des louanges viſiblement fauſſes ; & il ne faut qu'avoir un peu d'honnêteté, pour ne pas être bien aiſe que l'on ſe trompe tout-à-fait ſur notre ſujet ; cependant, pour peu de fondement qu'ait l'eſtime qu'on fait de nous, nous la recevons avec une complaiſance qui nous convainc à peu près de la même baſſeſſe & de la mauvaiſe foi. Ce que nous avons de bon eſt fort peu de choſe, & ce peu de choſe eſt ſouvent gâté & corrompu par mille vues & mille retours d'amour-propre ; & néanmoins il arrive que des gens qui ne voient pas la plupart de nos défauts, regardent avec quelque eſtime ce peu de bien qui paroît en nous, qui peut être tout corrompu ; ce jugement, tout aveugle & tout mal fondé qu'il eſt, ne laiſſe pas de nous flatter. Notre vanité eſt jointe à l'aveuglement. En cachant aux autres nos défauts, nous tâchons de nous les cacher à nous-mêmes, & c'eſt à quoi nous réuſſiſſons le mieux. Nous ne voulons être vus que par ce petit endroit que nous conſidérons comme exempt de défaut, & nous ne nous regardons nous-mêmes que par-là. Qu'eſt-ce donc que cette eſtime qui nous flatte ? Un jugement fondé ſur la vue d'une petite partie de nous-mêmes & ſur l'ignorance de *tout le* reſte ; & qu'eſt-ce

que cette complaisance ? Une vue de nous, mêmes, pleine d'aveuglement, d'erreur d'illusion, dans laquelle nous ne nous considérons que par un petit endroit, en oubliant nos miseres & nos plaies.

Supposons même l'estime la plus judicieuse & la plus sincere que nous puissions nous imaginer & que notre vanité puisse souhaiter. Supposons les qualités du corps & de l'esprit les plus dignes de louanges : relevons-les par les qualités des personnes, par leur esprit & par tout ce qui peut le plus servir à flatter l'inclination que nous y avons ; qu'y a-t-il d'aimable & de solide en tout cela ? C'est un regard de ces personnes vers nous, qui suppose que nous avons quelque bien, mais qui ne l'y met pas & qui n'y ajoute rien. Il nous laisse tels que nous sommes ; & ainsi il nous est entiérement inutile. Ce regard ne subsiste qu'autant qu'ils s'appliquent à nous, & cette application est rare. Tel de ceux dont l'estime & les louanges nous flattent, ne pensera pas à nous beaucoup de fois, & quand il y pensera, il y pensera peu en nous oubliant le reste du temps. D'ailleurs ce regard d'estime est un bien si fragile, que mille rencontres peuvent nous le faire perdre, sans qu'il y ait de notre faute, & dont la vue peut nous ravir le peu de vertu que nous avons. Quel est donc ce bien

qui ne ſert de rien quand on ne le voit pas, & qui nuit quand on le voit, & qui a tout enſemble toutes ces qualités, d'être vain, inutile, fragile & dangereux ?

Rien donc n'eſt plus dangereux que d'avoir des qualités de corps & d'eſprit, puiſqu'il eſt certain qu'on ne doit point aimer ces qualités pour elles-mêmes & pour s'attirer l'eſtime & les louanges des hommes ; il eſt même plus avantageux d'en être privé, en ne les aimant point, que de les avoir, en y étant attaché ; ainſi c'eſt une louange fort équivoque que celle qu'on donne aux gens à cauſe de ces qualités : car ſi elles ſont jointes avec une vaine complaiſance, on les loue de leur malheur. L'uſage du monde a pourtant établi que l'on loue les qualités humaines, lorſqu'elles ſont eſtimables en elles-mêmes, & qu'on peut en faire un bon uſage ; mais cette coutume ne peut pas preſcrire contre la vérité, & il faut toujours que ceux qui parlent de cette ſorte, ſoient perſuadés intérieurement que ces qualités qu'ils eſtiment, ne rendent ceux qui les ont plus eſtimables, qu'à proportion du bon uſage qu'ils en font.

A l'égard de la flatterie qui conſiſte dans de fauſſes louanges, il faut penſer que celui qui flatte croit tout le contraire de ce qu'il dit, & mépriſe autant dans

avoir divers principes, au principe qui eſt le plus mauvais. Il eſt injuſte d'attribuer à paſſion & à haine, ce qui peut être fait par perſuaſion & par conſcience. Il eſt injuſte d'attribuer à toutes les actions ſemblables les mêmes intentions : car elles peuvent en avoir de fort différentes. Il eſt injuſte de ſuppléer par nous-mêmes ce que nous ne voyons pas dans l'action dont nous jugeons : car c'eſt paſſer les bornes de notre vue qui doit terminer nos jugements. Il n'eſt pas proprement défendu de voir, mais il eſt défendu de juger, c'eſt-à-dire, de former un jugement fixe & arrêté ſur ce que nous ne voyons pas. Il eſt injuſte de regarder un défaut comme incorrigible, lorſque nous n'avons pris aucun ſoin d'y remédier. Il eſt injuſte d'attribuer un défaut à quelqu'un ſur le rapport de gens qui ne ſont pas entiérement croyables, & du jugement deſquels nous avons droit de nous défier. Il eſt encore injuſte de préférer toujours dans les mêmes cas & les mêmes circonſtances ceux qui nous ſont favorables à ceux qui nous ſont contraires, de prendre ainſi l'inclination que l'on a pour nous, pour la regle de notre eſtime. Il eſt injuſte enfin de trouver petits & ſupportables tous les défauts de ceux qui nous aiment, & grands & inſupportables, ceux des perſonnes de qui nous imaginons n'être

n'être pas aimés, ou que nous n'aimons pas.

Il eſt d'autant plus important de s'appliquer à éviter les jugements téméraires, que c'eſt la ſource d'une infinité de péchés qui troublent toute la vie : car les préventions, qui ne ſont dans le fond que des jugements téméraires, ſont les cauſes ordinaires des averſions, des dégouts, des ſéparations, des médiſances & de mille autres mauvais effets. Souvent les plus grandes diſſentions ne naiſſent que des jugements portés témérairement, qui deviennent les principes de notre conduite ; & ces jugements téméraires devenant publics, en produiſent une infinité d'autres dans ceux qui les apprennent, parce qu'il y a peu de perſonnes qui prennent la peine d'examiner ce qu'ils entendent dire des autres. Le commun du monde s'en rapporte facilement à celui qui juge du prochain en mal, parce qu'il ſatisfait par-là ſa malignité naturelle, & qu'il ſe juſtifie en même-temps dans cette malignité, ſur ceque ce jugement a été formé par un autre, ne conſidérant pas que ſi l'autre eſt reſponſable de l'avoir fait, il eſt reſponſable de l'avoir cru.

S'il eſt difficile d'éviter la témérité des jugements, lorſqu'on eſt ſoi-même témoin des choſes *dont on* juge, & que l'on ſe

avoir divers principes, au princi- est en-
le plus mauvais. Il est injust- se fonde
à passion & à haine, ce qu're des autres.
par persuasion & par cor- en moins d'évi-
juste d'attribuer à to- ore aller avec plus
blables les même- mme si le péché ne
peuvent en avo- qui forme le premier
injuste de su- qui le communique aux
nous ne vo- dant il n'en est pas ainsi. Les
jugeon- on nous fait du prochain, ne
tre v- lieu que de signes sur lesquels
n- devons juger : il y en a de certains
d'incertains ; & comme l'on peut s'ar-
rêter à ceux que l'on a droit de juger cer-
tains, c'est aussi juger témérairement que
de juger sur ceux qui ne le sont pas. Or
non-seulement il y a des rapports incer-
tains, mais ils le sont presque tous ; & dès
qu'on approfondit les choses, on ne man-
que guères de trouver du plus ou du
moins. La passion & le peu de justesse
d'esprit alterent presque toujours la vérité
dans les discours que les hommes font les
uns des autres. Ceux qui paroissent les plus
sinceres, & que l'on ne sauroit soupçon-
ner de mensonge & d'imposture, ne lais-
sent pas de nous tromper, parce qu'ils se
trompent souvent les premiers. Il y en a
qui mêlent par-tout leurs réflexions &
leurs jugements, comme des faits, & qui
ne distinguant point entre ce qu'il y a

d'effectif dans les choſes qu'ils rapportent & les raiſonnements qu'ils font ſur ces mêmes choſes, ne font de tout cela qu'un même corps d'hiſtoire. Ainſi on ne peut preſque faire aucun fondement certain ſur ce que les hommes rapportent; & comme on eſt téméraire quand on juge ſur des ſignes incertains, & que la plupart des rapports ſont de ce genre, ils s'enſuit que la plupart des jugements fondés ſur ces rapports, ſont téméraires.

A l'égard du ſoupçon téméraire, quoique ce ne ſoit qu'un doute, & qu'il y ait moins de mal à ſoupçonner quelqu'un de quelque faute, qu'à l'en juger coupable, il y a néanmoins du défaut dans les ſoupçons qui ſont ſans fondement. Les impreſſions déſavantageuſes, que l'on conçoit du prochain, ou ſur les rapports que les autres nous en font, ou ſur les idées que nous nous en formons nous-mêmes, ſont capables d'affoiblir la charité : car quelque ſoin que nous prenions de ne point juger, elles nous y donnent néanmoins de la pente. Ce n'eſt point, à la vérité, une maladie formée, mais c'eſt un préſage d'une maladie qui nous menace, à moins de la prévenir par une prudence chrétienne. Elles diſpoſent inſenſiblement à prendre en mauvaiſe part des paroles ou des actions *innocentes* d'elles-mêmes, & dont

on n'auroit point été choqué, si l'esprit n'avoit point déja été prévenu de quelque soupçon. Une impression devient la source d'une autre, & le pis est qu'on ne s'apperçoit point de toutes ces mauvaises suites, parce qu'on ne remonte jamais jusqu'à la source, qui est la témérité de la premiere impression. Elles produisent enfin du refroidissement, & ainsi on s'éloigne insensiblement les uns des autres; & s'il reste encore quelque charité, elle est tellement couverte par les nuages des soupçons, qu'elle demeure sans action.

Comme les jugements téméraires peuvent devenir de grandes fautes, il faut chercher à y remédier. Il faut pour cela purifier son cœur de toute malignité; s'appliquer peu aux actions d'autrui, quand on n'y est pas obligé; éviter la précipitation dans ses jugements; bien distinguer ce que l'on sait de ce que l'on ne sait pas; car souvent on prend sujet d'une vérité que l'on sait, pour juger de ce qu'on ne sait pas; on sait qu'une chose est mauvaise, & on en prend occasion de décider en quel dégré elle est mauvaise, quoiqu'on ne le sache pas. Il faut sur-tout s'établir dans l'amour du prochain & dans l'humilité; ce qui ne peut manquer d'arrêter les jugements & les soupçons téméraires.

CHAPITRE XIII.

Des Vices et des Défauts spirituels.

§. 1. *De la Vie du Monde.*

Le monde, en prenant le nom de Chrétien, n'a pas pour cela changé d'inclinations ni de maximes, & prétend même aux récompenses que la Religion promet. Ainsi il se trouve présentement dans le Christianisme une infinité de gens, qui, sans prétendre être déréglés, ne laissent pas d'être possédés de toutes les passions du monde, de courir après les honneurs, les établissements, les plaisirs; d'être enchantés de l'amour du présent, & de ne point penser à l'avenir. S'ils retranchent certains déréglements grossiers, ils en pratiquent un grand nombre d'autres, auxquels ils ôtent le nom de déréglement; ils traitent même de haut en bas ceux qui ne sont pas de leur sentiment. Or il est infiniment plus difficile de résister à ces sortes de vices que l'on fait passer pour n'être pas contraires à la piété, qu'à ceux qui l'attaquent ouvertement. Les Chrétiens s'unissent pour résister aux derniers, & se soutiennent les uns les autres; mais ces déréglements plus cachés, sont reçus & embrassés par le plus grand nombre des Chrétiens. Ce sont eux-

mêmes qui font la foule & le nombre, & qui tâchent d'entraîner tous les autres dans les mêmes passions. Cependant il faut, ou résister, ou périr ; il n'y a point de milieu : car quiconque se conforme au monde, se perd avec le monde.

Mais en quoi consiste cette conformité avec le monde dont il faut s'éloigner ? Elle consiste en deux choses : l'une dans certaines passions premieres, qui sont la source des actions, comme l'amour & l'estime des choses présentes, l'oubli des biens & des maux de l'autre vie, l'amour de l'éclat & des aises de la vie, le mépris de la bassesse, de la pauvreté, de la vie obscure : l'autre dans les conséquences que le monde tire de ces premieres passions qui autorisent souvent une infinité de crimes auxquels on en a ôté le nom. Or les personnes qui vivant dans le monde, ont encore quelque conscience, ne s'appliquent gueres qu'à résister à quelques-unes de ces conséquences ; ils évitent certains moyens de s'avancer & de faire fortune ; ils s'abstiennent de certains divertissements & de certains plaisirs ; mais ils ne pensent gueres à résister aux premieres passions qui en sont la source. Ils avalent donc à longs traits l'amour du monde & l'aversion de *ce qu'il* mépriſe ; & cela suffit pour les *perdre* : car Dieu défend d'aimer le monde

& ce qui eſt dans le monde. Or que fait-on dans le monde ? Sinon y mener une vie molle & ſenſuelle, une vie toute plongée dans le luxe & dans les plaiſirs ; & ſi on ne le fait pas toujours par impuiſſance, on ne deſire y faire autre choſe, ſi l'on le pouvoit. Comment regarder ces dames du monde qui s'imaginent que la vie molle & ſenſuelle, la vie de plaiſir, de pareſſe & d'oiſiveté, eſt de l'eſſence de leur condition, & fait en quelque ſorte leur vocation & leur métier ; qui regardent le travail, l'application, les ſoins, comme des choſes étrangeres à leur état, & qui ſe font pitié à elles-mêmes, quand elles y ſont réduites ? Qu'elles ſont bien à plaindre, puiſqu'elles vivent de l'eſprit du monde, & qu'elles renoncent à leur Religion qui leur impoſe la pénitence générale des hommes ! Que fait-on encore dans le monde ? On n'y loue, l'on n'y eſtime, l'on n'y béatifie que ceux qui ſe pouſſent, qui s'avancent, qui acquierent des établiſſements, du crédit, des richeſſes, de la réputation, de la conſidération, que ceux qui éclatent, qui ſe diſtinguent, qui ſe tirent de la baſſeſſe, ou qui paſſent leur vie dans les aiſes, les divertiſſements, les plaiſirs, & où l'on ne mépriſe au contraire que ceux qui ſont dans des états oppoſés à ceux-là, & qui vivent

dans l'obſcurité, dans l'incommodité & dans la baſſeſſe. Mais une telle vie eſt une véritable impiété : car l'on eſt impie par l'amour des créatures, parce qu'on leur tranſporte la gloire & le culte qui n'eſt dû qu'à Dieu.

§. 2. *Des Demi-Chrétiens.*

ON appelle demi-Chrétiens tous ceux qui veulent allier Dieu avec le monde ; & le nombre en eſt infini. Il eſt également impoſſible à l'homme d'être ſans maître, & d'en avoir plus d'un. Il ne ſauroit être ſans maître, parce que le propre de l'amour eſt de nous aſſujettir à ce que nous aimons. Or l'homme ne ſauroit être ſans amour ; & ne trouvant pas en ſoi-même le bien qu'il aime & qu'il cherche, il faut qu'il en ſorte & qu'il s'attache à quelque objet hors de lui : or cet objet le domine par néceſſité, puiſqu'il le remue par la crainte, par l'eſpérance, par le deſir & par les autres paſſions qui ne ſont que diverſes formes de l'amour. Mais il ne ſauroit avoir plus d'un maître, parce qu'il ne ſauroit demeurer dans un tel équilibre, qu'il partage également ſon cœur à deux objets, ſans préférer l'un à l'autre. Il prend donc naturellement parti ; & l'objet qu'il a préféré devenant le maître de ſon cœur, l'oblige de ſe ſéparer des autres,

au moins toutes les fois que ces deux attaches ſont contraires. Il s'enſuit de-là que le cœur de l'homme ne peut être dominé en même-temps par l'amour de Dieu & par l'amour du monde. Quoique tout amour de la créature ne ſoit pas mortel, il ne laiſſe pas d'être toujours dangereux; mais on ne ſait point le point précis de l'attache aux créatures. On s'imagine ſouvent être fort attaché à Dieu, & on ne l'eſt gueres; & peu attaché au monde, & on l'eſt beaucoup. La raiſon de cette illuſion eſt que l'on s'imagine que l'amour ſuit le jugement ſpéculatif que l'on porte des objets; & ainſi, comme l'on juge qu'il n'y a point de proportion entre Dieu & le monde, on croit qu'il en eſt de même de notre amour; mais il n'en eſt pas ainſi. L'amour ne ſuit pas le dégré du mérite des objets, mais de l'impreſſion qu'ils font ſur le cœur. Or il arrive ſouvent que les plus petites choſes font des impreſſions plus fortes ſur l'ame que les plus grandes. Il eſt donc très-dangereux de nourrir les plus petites attaches pour les créatures, parce qu'on les met inſenſiblement en état d'emporter le cœur, non par l'idée de leur grandeur, mais par la force de l'impreſſion qu'elles font ſur notre cœur. Cela fait voir que bien des gens du monde ſe trompent & commettent une eſpece de men-

ſonge, en appellant Dieu leur Seigneur : car ayant le cœur aſſujetti à un autre objet, Dieu n'eſt pas proprement leur Seigneur, puiſqu'il n'eſt plus le maître de leur cœur. Il ne regne tout au plus que dans leur eſprit ; & c'eſt la créature qui domine au fond de leur cœur, & le démon par la créature.

Combien y a-t-il d'erreur ſur cela, même parmi bien des perſonnes qui font quelque profeſſion de piété & qui évitent les actions que tout le monde reconnoît pour criminelles ? On ne penſe point aux devoirs de ſa profeſſion qui ſont d'une obligation eſſentielle. On ne s'examine d'ordinaire que ſur certains crimes groſſiers & ſur les péchés d'action, & on ne fait point de ſcrupule des péchés de diſpoſition, d'état, d'habitude. On vit dans l'oubli de Dieu & dans l'oiſiveté. On mene une vie d'amuſement, de molleſſe, de divertiſſement, de curioſité, d'entretiens, de viſites inutiles. On ne donne preſque aucune part à Dieu dans ſes actions, & la plupart qu'on lui donne eſt remplie de négligences, de diſtractions, d'irrévérences. Il y a même quantité de préceptes auxquels on ne fait point d'attention, & ſur leſquels on ne s'examine point. C'eſt un *précepte* de mener une vie de travail & de *pénitence*. C'eſt un précepte de faire effort

pour s'avancer dans la piété & pour ſe corriger de ſes défants. C'eſt un précepte, que de veiller ſur ſes actions, afin d'éviter, & les tentations du diable, & les ſurpriſes de notre amour-propre. C'eſt un précepte, que de prier Dieu, & de le prier à proportion de ſes beſoins. C'eſt un précepte, que d'être reconnoiſſant des bienfaits de Dieu. C'eſt un précepte, que d'aimer le prochain, de lui rendre les aſſiſtances ſpirituelles & temporelles. Toutes les vertus ſont de même de précepte, la tempérance, la force, la juſtice, la prudence, l'humilité, la douceur, la modeſtie, le ſupport du prochain. Il n'y en a aucune dont on ne ſoit obligé d'avoir l'habitude dans le cœur. Qui fait réflexion à tout cela? Et combien y en a-t-il qui perdent la grace, ſans le connoître, par des fautes, ou d'omiſſion, ou de commiſſion, dont, ſans le ſavoir, ils ſe rendent coupables contre ces préceptes? Et voilà l'état des demi-Chrétiens. Ainſi il n'y a perſonne, quelque innocente qu'ait été ſa vie en apparence, qui n'ait beaucoup ſujet de craindre, & qui puiſſe s'aſſurer de n'être pas du nombre de ces faux innocents qui ſeront exclus du Royaume de Dieu. On ſe forme communément une idée bien étrange de l'état d'un Chrétien & de l'eſſence de la vie chrétienne. On corrigera bien quel-

ques actions grossiérement criminelles ; & on pratiquera quelques devoirs extérieurs de piété ; mais quant au changement du cœur, à la mortification des passions, au renoncement à l'amour du monde, c'est à quoi on ne pense point du tout. On est fort content de soi-même, quand on est arrivé au retranchement des péchés grossiers ; mais on regarde tout le reste comme des idées d'une dévotion peu solide, ou au moins non nécessaire.

Il y en a qui font profession de vertu, & qui sont irrépréhensibles devant les hommes. Il ne leur manque qu'une chose essentielle ; c'est d'être animés de l'esprit de charité. Ils pechent dans le principe des actions & non dans les actions mêmes qui en naissent. Ils ont les paroles des enfants de Dieu ; ils en ont les œuvres ; mais ils n'en ont pas le cœur ; & ce cœur n'étant pas visible aux hommes, on ne voit rien en eux qui mérite d'être condamné. C'est un ver qui ronge la racine de leurs œuvres & qui leur ôte la vie. Ce sera, si l'on veut, une vanité secrete, une jalousie cachée, un intérêt secret. Ils substituent une créature à Dieu, & c'est ce qui fait leur crime ; mais ils le font si finement, qu'ils trompent & les autres & eux-mêmes. Il seroit permis d'aimer tout ce qu'ils aiment, de rechercher tout ce qu'ils recher-

chent, ſi l'on le recherchoit comme des moyens pour aller à Dieu. Leur mal eſt qu'ils s'y attachent comme à leur fin, & qu'ils en font le principal objet de leur amour. Enfin ce ſont des gens édifians en apparence, & qui paſſent non-ſeulement pour Chrétiens, mais pour les meilleurs d'entre les Chrétiens. Cependant avec tout cela le ſeul défaut de cet amour intérieur qui rapporte tout à Dieu, fait qu'ils ne ſont dans le fond que de demi-Chrétiens, que des eſclaves qui n'auront point de part à l'héritage céleſte.

§. 3. *Des Obſtacles au Salut.*

La corruption du péché n'eſt pas ſeulement répandue dans le cœur des hommes, mais auſſi ſur toutes les créatures, en la maniere qu'elle peut l'être, c'eſt-à-dire, que comme les hommes ſont devenus ſuſceptibles du péché, toutes les autres créatures en ſont devenues les inſtruments. Car au lieu qu'elles avoient été créées pour ſervir aux hommes de motifs de louer Dieu, & que c'étoit l'unique effet qu'elles produiſoient ſur leurs eſprits, elles ſont préſentement employées par le démon, pour les tenter & les éloigner de Dieu. Il n'y a que la néceſſité qui puiſſe nous excuſer dans l'uſage des créatures; & ceux qui reſſerrent le plus cet uſage, ſont les plus

prudents : car, comme elles ſont toutes empoiſonnées, le moins qu'on peut en uſer, eſt toujours le mieux ; on donne par-là moins lieu au démon d'agir ſur nous par le moyen de ces créatures qui lui ſont ſoumiſes. Dieu empêche ces mauvais effets, quand il n'y a que ſon ordre & la néceſſité qui nous porte à en uſer, & que nous nous adreſſons humblement à lui pour les détourner. Mais qui nous a dit qu'il en ſera de même, quand nous voudrons uſer des créatures ſans néceſſité ? Il ne faut donc point d'autre raiſon à un Chrétien, pour ſe priver des ſpectacles, des délices de la vie & de l'uſage de toutes les créatures dont il peut ſe paſſer, que de dire, qu'il ne veut point des préſens de ſon ennemi ; qu'il redoute ſes poiſons, & que tout ce qui eſt ſous ſa puiſſance lui eſt ſuſpect, parce que tout cela peut être un obſtacle à ſon ſalut.

Mais la jouiſſance de la créature y eſt un plus grand obſtacle. La jouiſſance des créatures affoiblit l'ame & l'amollit : elle fait qu'elle ne peut plus s'en paſſer, & qu'ainſi elle ſuccombe à toutes les occaſions où elle ſeroit en danger d'en être privée. Un homme accoutumé aux converſations du monde, ne ſauroit plus ſouffrir la ſolitude, le repos, le ſilence. Celui qui a joui des aiſes de la vie, devient incapa-

ble de ſouffrir la pauvreté qui l'en prive. Ceux qui ont vécu dans l'éclat & dans la grandeur, prennent pour une extrême miſere, de vivre dans une condition obſcure & rabaiſſée. Peut-on donc trouver étrange que tant de Chrétiens manquent de force & de courage dans leur courſe vers l'éternité, puiſqu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour affoiblir leur ame, & qu'ils ne font rien pour la fortifier? Ils font tout ce qu'ils peuvent pour jouir des créatures; & c'eſt cette jouiſſance qui rend leur ame foible & languiſſante. Ils n'ont aucun courage pour s'en priver, & cependant cette privation eſt l'unique voie pour acquérir la force & la vigueur dont elle a beſoin, ſans quoi point de ſalut.

La plupart des gens du monde ſont ſi bien, qu'ils n'ont pas le loiſir de ſe ſauver. Ils ſe chargent d'affaires, d'engagements, de néceſſités qui accablent leurs eſprits; de ſorte qu'il ſe trouve toujours qu'ils n'ont point de temps à penſer à eux, ni à donner au ſalut de leur ame. Le train commun de la vie des hommes eſt même tellement diſpoſé, qu'à meſure qu'ils avancent en âge, leurs occupations ſe multiplient & les néceſſités deviennent plus grandes & plus preſſantes. Les jeunes gens ont d'*ordinaire du* temps de reſte, & ils *ne ſavent à quoi l'*employer, parce qu'ils

ne veulent pas le donner à leur ame & à leur salut, & que le monde ne les charge pas encore de beaucoup d'affaires ; mais si-tôt qu'on devient plus âgé, l'emploi devient plus grand, & il ne reste plus de temps pour soi. Il faudroit déchoir & se rabaisser pour se procurer du temps & du loisir ; & c'est ce que l'on ne sauroit souffrir. On se rend même, par l'accoutumance, les occupations si nécessaires, qu'on ne peut plus s'en passer. On languit, on s'ennuie, on se chagrine si-tôt qu'on en est séparé ; de sorte qu'on ne sauroit plus mener d'autre vie dans ce monde ici, qu'une vie qui nous ôte tout le temps de penser à l'autre. Ainsi tous ces emplois, toutes ces affaires, toutes ces occupations séculieres étant joints avec les dispositions d'une ame malade, languissante, pleine de plaies & de passions, sans lumieres, sans force pour résister aux tentations, sont d'étranges obstacles au salut : c'est là cependant la vie ordinaire des gens du monde.

§. 4. *Des Tentations.*

La vie de l'homme sur la terre est une tentation continuelle. Il est tenté, ou par la chair, ou par le démon, ou par le monde. La chair entraîne le cœur vers la *terre.* Les desirs de la chair sont vifs & *pénétrants.* Tout ce qui nous environne

les renouvelle à l'eſprit : il n'y a point de peine ſenſible à les ſuivre ; & il y a au contraire une peine ſenſible à ne pas les ſuivre. Ainſi c'eſt une marque preſque certaine qu'on n'agit que par la chair, quand on agit ſans effort, ſans combat & ſans répugnance. Le but du démon, agiſſant par la chair, eſt d'affoiblir les ames peu à peu, afin de pouvoir enſuite les précipiter dans quelque chute mortelle. Ainſi, pour réſiſter au démon dans les grandes occaſions, il faut lui réſiſter dans les moindres. Pour éviter les grandes chutes, il ne faut pas négliger les plus légeres ; & ſi l'on ne ſauroit les éviter, il faut tâcher de les réparer & d'en tirer de la force par l'humilité qu'elles doivent nous procurer ; & puiſque l'on eſt obligé de combattre contre ſa chair & d'affoiblir ſes impreſſions par la réſiſtance de l'eſprit, on eſt obligé d'éviter tout ce qui les rend plus vives, plus fortes & plus agiſſantes.

Il y a peu de perſonnes qui croient ſérieuſement que le démon les tente, leur dreſſe des pieges & rode à l'entour d'eux pour les perdre, quoique ce ſoit ce qu'il y a de plus certain. Si l'on le croyoit, on agiroit autrement ; on ne laiſſeroit pas au démon toutes les portes de ſon ame ouvertes *par la négligence* & par les diſtrac*tions d'une vie relâchée*, & l'on prendroit

toutes les voies néceſſaires pour lui réſiſter. Toutes les paſſions ſervent de portes au démon, parce que ce ſont des deſirs d'erreur. Ainſi toutes les paſſions ſont à craindre, parce que ce ſont des ſources de tentations qui ſervent d'entrée au démon. Une petite paſſion eſt une occaſion au démon d'en inſpirer une plus forte & plus violente. C'eſt une priſe que nous lui donnons ſur nous; c'eſt une arme que nous lui fourniſſons. Rien ne ſeroit plus foible que le démon, ſi nous ne lui donnions point de force contre nous. Il ne trouve point en ſoi les moyens de nous tenter & de nous perdre; il faut qu'il les emprunte de nous. Il y en a qui lui fourniſſent dequoi les tenter du côté de la pureté par l'intempérance de leur vie. D'autres lui donnent entrée en eux par l'oiſiveté, par l'amuſement, par la diſſipation. Après cela nous étonnerons-nous qu'il faſſe tant de ravages dans les ames? Il en trouve toutes les portes ouvertes par le peu de ſoin que l'on a de les fermer.

Le monde eſt plein de pieges & de ſéductions par la triple concupiſcence qui y regne. Son langage & ſon exemple ſont une ſource continuelle de tentations; ils entrent par les yeux & par les oreilles dans *la ſubſtance* de l'ame, & lui font perdre *la vie* de l'eſprit, en lui laiſſant celle du

corps, & ils y entrent en diverſes manieres, ſelon les diverſes paſſions qu'ils excitent dans le cœur. Quelquefois ils l'empoiſonnent par une douceur mortelle; quelquefois ils l'abattent par une timidité criminelle; quelquefois ils l'aigriſſent par la haine & par la colere : car tout eſt dangereux dans le monde, ſon amitié auſſi-bien que ſa haine, ſes careſſes auſſi-bien que ſes perſécutions. Tout cela ſert de tentation à l'ame & ſouvent d'occaſion de ſcandale & de chute. Ainſi le combat contre le monde doit être continuel.

Nous avons affaire à des ennemis infatigables & irréconciliables. Si une tentation ne leur réuſſit pas, ils en emploient une autre. S'ils trouvent notre ame fortifiée par un endroit, ils l'attaquent par un autre. Ils joignent les tentations extérieures aux intérieures. Si nous évitons un piege, ils nous en dreſſent pluſieurs autres; & ſi nous ſommes demeurés victorieux de quelque tentation, ils s'efforcent de nous perdre par la vanité qu'ils nous inſpirent enſuite de cette victoire.

Il eſt donc important de préparer ſon ame à la tentation par la vigilance, par la priere, par la méditation des vérités de l'Evangile. Mais ceux qui menent une vie relâchée, *qui ne font* point de pro*viſion de ce qui eſt néceſſaire* pour ſe ſou-

tenir dans les grandes épreuves, ſont d'ordinaire emportés par ces ſortes de tentations; ainſi l'épreuve ne fait que manifeſter ce qui étoit déja fait. Ceux qui demeurent debout étoient déja parvenus à cette force, & ceux qui ſuccombent avoient déja ſuccombé. La tentation ne fait que manifeſter ce qui étoit déja preſque fait; & c'eſt ce qui oblige tous les Chrétiens de vivre toujours dans une profonde humiliation devant Dieu, & dans une vigilance continuelle : car tout le temps de cette vie étant partagé en ces deux états, de réſiſtance à la tentation, & de préparation à la tentation, aucun de ces deux temps ne ſouffre le relâchement, la langueur, la pareſſe, l'orgueil, & l'un & l'autre demande beaucoup d'humilité, de prieres, de vigilance & d'activité. Il faut ſur-tout demander à Dieu cette grace ſi néceſſaire pour rendre l'ame victorieuſe d'elle-même & du démon, & pour lui faire ſurmonter le monde avec tout ce qu'il a de trompeur, d'attirant & de terrible.

§. 5. *De la Coutume & des Préjugés.*

POUR mener une vie chrétienne, il faut s'élever au-deſſus de la coutume, des préjugés & du mauvais exemple; ce qui n'eſt pas ſi facile que l'on s'imagine

communément. Les vents ne ſont que de petites parties de vapeurs, dont chacune a peu de force ; mais ces petites parties étant unies ne laiſſent pas de renverſer les plus grands arbres. Les fleuves ne ſont que des gouttes d'eau ramaſſées enſemble ; mais ils rompent ſouvent les plus fortes digues. Une multitude de jugements, dont chacun eſt mépriſable ſéparément, ne laiſſe pas d'ébranler & d'emporter ceux mêmes qui auroient réſiſté à une violence ouverte. Dès qu'il faut paroître ſingulier dans ſa conduite & condamner par ſon exemple une infinité de gens, il faut un dégré ſingulier de courage & de fermeté pour ſe ſoutenir.

On reçoit, par la ſeule force de la coutume & par les diſcours & les actions de ceux avec qui l'on vit, une infinité d'impreſſions fauſſes qui corrompent l'eſprit. Il eſt rare qu'on examine les principes ſur leſquels on agit : on les emprunte de l'exemple. On croit aimable ce qu'on voit aimé, & véritable ce qui eſt cru. On tire bien de ſa corruption naturelle une pente à aimer les créatures & à deſirer ce qui eſt grand ; mais la détermination de cette pente naturelle ſe fait ſans examen & par l'impreſſion de la coutume. Il n'y a même rien de ſi dur, que la coutume n'adouciſſe ; rien de ſi doux, qu'elle ne rende

dur & difficile. On s'engage gaiement dans des états pénibles & dangereux, parce que c'eſt la mode ; & les moindres actions chrétiennes ſont pénibles, parce que le commun du monde ſe les repréſente comme difficiles, petites & baſſes. Qu'on examine ce qui nous fait agir, ce qui nous ſoutient dans les emplois, ce qui nous détermine à un genre de vie plutôt qu'à un autre, ce qui nous porte à embraſſer les modes & les coutumes, & l'on trouvera qu'on eſt preſque par-tout le jouet des opinions des autres ; qu'on ſuit les ſentiments de ceux de ſon âge & de ceux avec qui l'on vit, & que la raiſon & la vérité n'ont preſque point de part à notre conduite.

Il y a des opinions & des paſſions de jeunes gens, des opinions & des paſſions de perſonnes plus avancées en âge, des opinions & des paſſions de vieillards. On paſſe d'opinions en opinions, comme l'on paſſe d'âge en âge ; ainſi la plupart des hommes n'arrivent jamais à vivre ſelon la vérité. S'ils l'entrevoient de loin, elle a trop peu de force ſur leurs eſprits pour les redreſſer, parce qu'elle les trouve livrés à des opinions qui leur ſont devenues comme naturelles, & qui forment en eux des impreſſions qui les dominent. C'eſt ce qui rend le monde ſi dangereux & la bon-

ne éducation des enfants ſi difficile, & enfin la retraite ſi néceſſaire à toutes ſortes de perſonnes. Car on peut dire que les opinions corrompues, dont on ſe remplit dans le monde, ſont une ſeconde concupiſcence, auſſi difficile à déraciner que la premiere. Le ſeul moyen de s'en garantir, eſt de ſe rendre diſciple de la vérité, de la méditer ſans ceſſe, de s'en remplir, de ſe conduire par elle, & de ſe faire un plan de vie dont toutes les actions ſoient établies ſur des principes de vérité.

§. 6. *Des Séchereſſes & de l'Inſenſibilité.*

Les ames ne ſont pas toujours dans un égal dégré de force & de vigueur ſpirituelle. Il y a des temps de langueur & de maladie, auſſi-bien que des temps de ſanté; des temps d'hiver, auſſi-bien que des temps de printemps & d'été; des temps de ſtérilité, comme des temps d'abondance; des temps d'inaction & d'une eſpece de pareſſe ſpirituelle, auſſi-bien que d'ardeur & d'activité. Dieu éprouve les ames par ces viciſſitudes, & leur fait connoître la dépendance qu'elles ont de lui & l'impuiſſance qui leur eſt propre, & par cette variété de diſpoſitions, il leur ôte la confiance en elles-mêmes.

Mais *outre ces ſéchereſſes* paſſageres *que Dieu permet pour* humilier les ames,

il y en a d'autres qui ſont des effets de notre lâcheté & de notre tiédeur, & de juſtes punitions de nos fautes volontaires. Ces maladies, quoique non mortelles par leur nature, peuvent le devenir très-facilement, ſi Dieu permettoit que le démon nous attaquât fortement dans ce temps de foibleſſe : car il épie avec ſoin ces occaſions, & il ne manqueroit pas de nous accabler, ſi Dieu ne l'empêchoit de nous tenter dans ce mauvais temps. Non-ſeulement nous ne ſommes pas toujours dans le même dégré de force ſpirituelle, mais toutes les actions de la vie chrétienne n'ont pas beſoin de la même force. Il y a des occaſions où l'état commun ſuffit ; mais il y en a auſſi où il eſt beſoin de grandes forces. Quand il s'agit de nous ſéparer de ce qui nous eſt le plus cher dans le monde, les vertus communes ne ſuffiſent pas. Nous avons donc un intérêt très-grand de nous fortifier pour ces occaſions qui arrivent aſſez ſouvent, & de demander à Dieu qu'il ne permette pas qu'elles nous ſurprennent. Il faut faire tout ce que l'on peut pour ne pas ſe trouver dans la langueur, lorſqu'il s'agit d'entrer dans de grands combats ; & ceux qui auront été fideles à veiller & à prier, en ſortiront victorieux.

Il y a divers dégrés de ſéchereſſe & d'inſenſibilité,

ſenſibilité, ſelon les diverſes cauſes dont elles peuvent naître. Il y a un obſcurciſſement & une inſenſibilité qui ſont la juſte punition de l'état criminel de l'ame, ſoit qu'elle le connoiſſe, ſoit qu'elle ne le connoiſſe pas. Ce ne ſont pas ſeulement les péchés groſſiers qui conduiſent à cet état; mais on y tombe ſouvent par des dégrés inſenſibles, dont on ne s'apperçoit pas; & la ſeule multitude des occupations auxquelles on ſe livre en oubliant Dieu, peut conduire à la dureté du cœur; de ſorte qu'il ne s'amollit point par la piété; qu'il n'eſt point touché de la priere; qu'il n'eſt point ébranlé par les menaces, & qu'il s'endurcit par les châtiments.

Il y a une autre ſorte d'inſenſibilité & d'aveuglement qui peut ſe rencontrer dans les juſtes, lorſque par le peu de fidélité, par le peu de mortification, par leurs vains amuſements, par leur diſſipation & par d'autres défauts ſemblables, ils éloignent d'eux le ſentiment de la grace, ils ſe privent de ſon onction, ils attirent la ſouſtraction de ſes lumieres, & ils demeurent ainſi dans une vie ſenſuelle qui ne va pas néanmoins juſqu'à leur faire perdre abſolument la charité. Ils ſont peu touchés, parce qu'ils ont peu de grace, & que ce qu'ils en ont eſt comme étouffé par des *paſſions humaines qui* attriſtent le Saint-

les entraîne ; ils aiment les co
terreſtres & charnelles , ſoit da
tions , ſoit en d'autres choſes ; é
privent quelquefois , ils n'y ren
mais abſolument. Cet état eſt da
parce que l'eſprit de Dieu & l'eſ
chair , le feu & la tiédeur ne
ſubſiſter dans une même ame ,
Apoc. 3. 16. tiédeur , ſelon l'Ecriture , eſt
vomiſſement du Seigneur.

Quelquefois cet état de ſéch
pas la marque d'un grand relâ
& Dieu y réduit des ames ſainte
les punir de quelques fautes lé
pour empêcher que la contin
dons & des viſites de Dieu , ne
les attribuer plutôt à la nature q
ce. Dieu leur montre , en ſe re
d'elles , qu'il n'y a que le menſo
péché qui leur ſoient propres ;

§. 7. *De la fauſſe Dévotion & de l'Hypocriſie.*

LA juſtice eſt fauſſe, quand elle n'eſt pas fondée ſur la vérité, quand on pratique les œuvres de juſtice par des motifs humains, quand au lieu de rapporter les créatures à Dieu, l'on rapporte au contraire Dieu aux créatures, à ſa propre gloire & à ſon propre intérêt; c'eſt jouir des créatures & uſer de Dieu. La piété & la dévotion ſont fauſſes, quand on ne ſe ſépare des créatures que pour s'attacher plus fortement à ſoi-même, quand on en quitte quelques-unes pour en ſuivre d'autres, quand on ſe dépouille de certaines paſſions pour ſe livrer à d'autres paſſions. On voit quantité de perſonnes qui ſe détachent de pluſieurs objets de paſſions & qui s'appliquent aux œuvres de charité & de dévotion; mais cela ne ſuffit pas. Il faut ſe ſéparer de tout ce qui domine l'ame. Il faut être ſéparé non-ſeulement des plaiſirs & des intérêts groſſiers, mais auſſi de la recherche, de l'approbation & de l'amour des créatures, de ſon repos, de ſes ſatisfactions intérieures, de la douceur, de la dévotion ſenſible. Qu'il y a de gens qui ayant fait un deſſein généreux de chercher Dieu, s'arrêtent malheureuſement à eux-mêmes! Souvent même ceux qui ſont pro-

fession de piété, sont les plus attachés à leurs intérêts, les plus sensibles aux injures, les plus délicats sur ce qui touche leur réputation, & les plus difficiles dans le commerce de la vie. Enfin l'on ne réprime souvent certaines cupidités, que pour faire regner plus absolument en d'autres choses l'humeur & la fantaisie.

Il y a une illusion fort ordinaire à certaines personnes qui font profession de piété, qui est de mettre la piété dans des actions extérieures pratiquées avec attache, & la faire subsister avec l'omission de plusieurs devoirs importants. Une femme, par exemple, se croira dévote, en faisant de longues prieres, en passant les jours & les nuits à l'Eglise, pendant qu'elle néglige le soin qu'elle doit avoir de son mari, de ses enfans, de ses domestiques; & ainsi elle ne s'acquitte pas par-là de ce qu'elle doit à sa famille. Toutes les dévotions bizarres, déréglées, inégales, capricieuses, ne viennent que de ce qu'on ne fait pas assez d'attention à ce qui est de précepte, & de ce qu'on omet quelques-uns de ses devoirs pour s'attacher aux autres avec passion. Ainsi, pour pratiquer une dévotion solide & véritable, il faut que chacun s'efforce de connoître toutes les choses auxquelles *il est obligé*, tant en général, qu'en *particulier*, & qu'il regle tellement sa vie, que

perſonne n'ait ſujet de ſe plaindre qu'il manque à quelqu'un de ſes devoirs. La dévotion eſt donc fauſſe, quand on ne réforme que l'extérieur; qu'on ne va point juſqu'à la ſource de ſes paſſions & au retranchement de ſon orgueil intérieur; que l'on couvre le vieil-homme par le nouveau; mais qu'on ne détruit pas, & que l'on conſerve, avec un extérieur réglé & même mortifié, une très-grande immortification intérieure. On eſt naturellement plus attaché à l'extérieur de la piété qu'à l'intérieur, & l'on voit bien des gens qui ſont plus touchés d'avoir manqué à quelque dévotion non-commandée, que d'avoir violé la charité par des jugements téméraires ou par des médiſances pleines de malignité.

A l'égard de l'hypocriſie, qui conſiſte à avoir deſſein de donner par ſes actions extérieures une opinion plus avantageuſe de ſa vertu, que la vérité ne le permet, on peut dire que ce vice n'eſt pas commun dans ſon excès, c'eſt-à-dire, qu'il eſt aſſez rare de voir des gens qui veuillent paſſer pour ſaints, & qui n'aient avec cela aucun amour pour la vertu; mais ce vice eſt très-commun dans un dégré médiocre, & il y a peu de Chrétiens qui en ſoient entiérement exempts; & même parmi les *perſonnes qui ont acquis* quelque dégré de *perfection dans le chemin* de la vertu, il

y en a très-peu qui ne faſſent aucune action extérieure de piété par une ſecrete vanité. Or toute action de piété faite par vanité, eſt une hypocriſie, parce qu'on veut que cette action ſoit priſe pour une action de piété, au lieu que c'eſt une action de vanité. Mais ce défaut ſe trouve communément dans les jeunes perſonnes qui n'ayant point de piété ſolide, font néanmoins paroître à l'extérieur des marques de piété & de ſageſſe, pour s'attirer l'eſtime des perſonnes qu'ils craignent, ou à qui elles ont intérêt de plaire.

§. 8. *De la fauſſe Conſcience.*

La raiſon qui fait embraſſer de fauſſes opinions, eſt qu'on n'aime point la vérité qui découvre la voie de la juſtice, & que l'on la regarde comme contraire à ſes intérêts. On hait certaines maximes de déſintéreſſement, parce qu'elles ſont incommodes. Ainſi un homme de bien, qui eſt attaché aux vérités de l'Evangile, ſe trouve preſque incapable de toutes les actions qui contribuent à s'agrandir & à être à ſon aiſe dans le monde : il n'eſt bon à rien ; il ne ſauroit louer, comme l'on fait ſans diſcernement & ſans meſure, ceux qui ſont puiſſants, riches & heureux ; & ſa retenue ſur ce point, comparée avec la profuſion des autres, paſſe pour malignité ou

pour envie. Il ne croit pas permis de ſervir ſes amis dans des affaires mauvaiſes & injuſtes. Ce qu'il ne croit pas pouvoir demander directement, il ne croit pas auſſi pouvoir le demander par des aſſiduités dont on reconnoît aiſément le but. Rien n'eſt plus incommode à l'amour propre que toutes ces maximes. Il ne faut donc point chercher d'autre ſource des erreurs ſi communes dans la morale, que la corruption du cœur. On n'approuve les opinions relâchées, que parce qu'on aime les choſes dont les opinions ſéveres nous priveroient. Si on ne les aime pas pour ſoi-même, on les aime pour les autres. On ne veut pas contriſter ceux qui nous conſultent, parce que c'eſt une eſpece de conſidération qu'ils ont pour nous, que l'on ne hait pas, tant la conſcience eſt foible & a peu d'action & de force dans la plupart des Chrétiens.

Communément on eſt ſubmergé dans le monde, ſans qu'on le ſache; & cela arrive particuliérement par certaines opinions qui y regnent, & qui étant autoriſées par la coutume & par l'exemple même des gens qui paſſent pour gens de bien, ne ſe font plus diſcerner. On s'y engage ſans ſcrupule: on y demeure ſans remords, & l'on ſe croit fort en ſureté ſe voyant en ſi grande compagnie. On ne ſauroit mettre *dans l'eſprit* de la plupart des gens du

monde, que ce qui s'y pratique communément, puisse être mauvais, & que l'on se damne avec cela. On agit donc & l'on hazarde son salut sur ces opinions qui n'en sont pas moins téméraires pour être communes, parce qu'il y auroit cent raisons & cent exemples qui pourroient en détourner ceux qui les suivent, s'ils n'étoient aveuglés par l'impression de la coutume & de l'exemple du monde. Quelque certaines que soient ces raisons, l'impression publique l'emportera toujours ; & ainsi cette impression forme une de ces tempêtes invisibles auxquelles on ne songe point à résister, & qui attaquent particuliérement ceux qui entrent par leur fantaisie & par des vues humaines dans des engagements qui font le capital de leur vie. Car l'amour du monde qui les y a portés, les prépare à recevoir ces impressions & ces maximes ; & quand ils s'apperçoivent de leur fausseté, il leur ôte la force d'y résister, & par la pente qu'il y donne, & parce qu'il éloigne le secours de Dieu qui peut seul soutenir l'ame dans cette tempête. Car, comme Dieu n'a point de part à ces opinions & à ces engagements d'intérêt & de passion, il laisse d'ordinaire emporter ces personnes au torrent dans lequel ils se sont *mis*. C'est même le grand nombre de ces *personnes* mal engagées qui composent ce

torrent, en ſe pouſſant les uns les autres vers ces précipices qu'ils ne connoiſſent point, où ils ſont de ces naufrages cachés, d'autant plus dangereux, qu'ils ſubſiſtent avec la réputation de gens d'honneur & de probité, que beaucoup d'entre eux font gloire de conſerver.

A l'égard des principes généraux des mœurs, il y a dans tous les hommes une lumiere intérieure qui les fait diſcerner; & les ſimples, qui ont le cœur pur, n'ont pas moins cette lumiere que les grands eſprits. Ils ne ſont donc en danger d'être trompés par les hommes qu'à l'égard de certaines concluſions de ces principes qui ſont plus obſcures. Or dans ces ſortes de choſes il y a preſque toujours un parti qui eſt clair: car, s'il eſt incertain ſi une choſe eſt permiſe, il eſt d'ordinaire certain qu'il eſt permis de s'en abſtenir; & il y a une regle de prudence qui peut nous préſerver d'égarement dans ces rencontres, qui eſt de prendre toujours le parti le plus ſûr, principalement quand on n'a de la lumiere que d'un côté, & que l'on voit bien qu'il eſt permis d'agir d'une certaine maniere, mais que l'on ne ſait pas s'il eſt permis de faire le contraire.

§. 9. *Idée des Pécheurs.*

On peut faire le portrait des pécheurs

ſur ce qui vient d'être dit des vices & des paſſions. Qu'eſt-ce donc qu'un pécheur & un homme ſans Dieu aux yeux de la foi, c'eſt-à-dire, dans la vérité ? C'eſt un aveugle, puiſqu'il ne participe point à la véritable lumiere, & qu'il ne connoît, ni Dieu, ni ſoi-même, ni ſes amis, ni ſes ennemis, ni ſes biens, ni ſes maux. Quelque intelligence qu'il puiſſe avoir dans les choſes du monde, il eſt dans les ténebres & il marche dans les ténebres, puiſqu'il tombe à tout moment, & qu'il ne ſait où il met ſes pas. C'eſt un ſourd, c'eſt-à-dire, qu'il n'entend point la voix de Dieu, & que cette divine parole ne pénetre point ſon cœur, quoiqu'elle puiſſe retentir aux oreilles de ſon corps. C'eſt un paralytique, parce que ſon cœur n'a plus de mouvement, qu'il ne s'éleve plus vers Dieu, qu'il eſt toujours abattu à terre, & dans l'impuiſſance entiere de ſe relever. C'eſt un homme réduit à l'extrêmité de la pauvreté, puiſqu'il eſt dépouillé de toutes les vraies richeſſes qui ſont les ſpirituelles, qu'il a perdu ce que Dieu lui avoit donné dans ſon Baptême & qu'il n'a plus droit à ſon héritage qui eſt le ciel.

Il eſt non-ſeulement pauvre des biens de la grace, mais auſſi des biens du monde ; car, quoiqu'il paroiſſe encore poſſeſſeur de grandes richeſſes aux yeux des hom-

mes, & que les hommes mêmes n'aient pas droit de les lui ôter, néanmoins il les poſſede injuſtement à l'égard de Dieu; il ne mérite plus d'en jouir, s'étant rendu indigne de l'uſage de toutes les créatures.

C'eſt un eſclave, non-ſeulement de ſes paſſions qui le dominent, mais du diable qui le poſſede, qui habite en lui, qui le remue, l'agite, le ſecoue, le fait agir à ſa fantaiſie, le trompe ſans ceſſe, & en fait ſon jouet & le ſujet de ſa riſée, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture. Mais c'eſt auſſi un eſclave des élus de Dieu & des juſtes, c'eſt-à-dire, que tout ſon office en ce monde, pendant qu'il demeure en cet état, eſt de travailler pour autrui & non pour ſoi, & de contribuer à quelque avantage des élus, ſans en retirer aucun bien pour ſoi-même. C'eſt la maniere dont les Anges & les Saints regardent la plupart des grands & des riches. Ces perſonnes s'imaginent que tout le monde eſt fait pour eux; & cependant, à l'égard de Dieu, ils ne ſont eux-mêmes faits que pour les autres; & Dieu ne les laiſſe vivre que pour le ſervice des élus qui ſont leurs maîtres & leurs rois devant Dieu, & qui les chaſſeront de leur maiſon, lorſque le temps auquel ils n'auront plus beſoin d'eux ſera venu, parce que l'eſclave, comme dit l'Ecriture, ne de- Jean 8 35.

meurera pas toujours dans la maison de son maître.

Un pécheur est un homme réduit à une honteuse nudité, parce qu'il a perdu la robe de l'innocence & de la justice. Quelque magnificence humaine dont il tâche de couvrir son ignominie, ce ne sont que des haillons du diable qui ne sont pas seulement honteux, mais qui sont encore trompeurs, parce que le diable ne les lui prête, qu'afin qu'en s'y arrêtant & en faisant l'objet d'une vanité ridicule, il perde le sentiment de sa misere, & qu'il ne s'efforce pas de recouvrer ce qu'il a perdu; & il les lui ravira même au moment de sa mort, pour lui faire sentir éternellement la nudité où il l'a réduit.

Enfin un pécheur est un homme mort, & mille fois plus mort que les morts, parce qu'il est mort dans l'ame, au lieu que les autres ne sont morts que dans le corps. Je dis qu'il est mort dans l'ame, & il n'y a point ici de métaphore. L'ame ne vit que par l'amour & la connoissance; & ainsi l'amour & la connoissance de ce qui est le vrai bien de l'homme, c'est-à-dire, de Dieu, est la vraie vie de l'ame; & quand elle a perdu cet amour & cette connoissance, elle a perdu sa vie, quoiqu'il lui reste encore une autre vie basse & misérable par

l'amour

l'amour qu'elle porte aux créatures & par la connoissance qu'elle en a. Une ame dans le péché est un tombeau qui se remue, parce que l'ame étant morte, le corps qui l'enferme en est en quelque sorte le tombeau ; & la comparaison en est d'autant plus juste, que comme les tombeaux ayant quelques ornements au-dehors, ne sont remplis au-dedans que d'ordures & d'infection ; de même ces personnes qui paroissent agréables au-dehors, & qui flattent les sens par leurs qualités extérieures, cachent au-dedans une corruption si horrible, que l'on ne pourroit la souffrir, si on la voyoit.

CHAPITRE XIV.

DES VERTUS CHRÉTIENNES.

§. 1. *De la Vertu considérée en elle-même.*

LA vertu chrétienne consistant à pratiquer ses devoirs, à surmonter les tentations qui nous en détournent, & à faire l'un & l'autre par la vue de Dieu & par l'amour de la justice ; il est clair que ce qui nous met devant les yeux cette justice, ce qui nous découvre ces tentations, ce qui nous fait veiller sur les mouvements de notre cœur, qui sont la source, & de nos bon-

nes actions, & de nos chutes ; ce qui nous montre enfin d'où nous pouvons obtenir le ſecours pour nous ſoutenir dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, nous engage comme néceſſairement à les pratiquer.

Il faut remarquer que toutes les vertus ne ſont bonnes & utiles qu'autant qu'elles ont la charité pour principe : elle eſt la ſource qui les produit & l'ame qui les anime. Ainſi nous ne devons pas nous laiſſer éblouir par l'éclat de certaines œuvres extérieures qu'on peut pratiquer ſans charité ; il faut voir de quel principe elles naiſſent, & ſi elles ſont attachées à ce lien commun. Sans cela ces œuvres ſont mortes & ſans vie, puiſqu'elles ſeroient ſans leur ame qui eſt la charité. Telles étoient les vertus des Phariſiens ; & leur erreur étoit de faire conſiſter toute la vertu dans la pratique extérieure des préceptes, ſans ſe mettre aucunement en peine de tout ce qui ſe paſſoit dans le cœur ; & de-là naiſſoit néceſſairement en eux une confiance vaine & une préſomption en leur propre juſtice.

Les vertus chrétiennes en elles-mêmes ſont un ſi grand bien, que nous devrions les pratiquer pour elles-mêmes, quand même Dieu ne nous en donneroit aucune récompenſe, ou plutôt elles tiennent lieu d'une très-grande récompenſe à tous ceux

qui en ont l'idée qu'ils doivent en avoir. Quelle comparaiſon y a-t-il d'un homme tempérant & juſte, qui conſerve ſon corps & ſon ame dans une parfaite pureté, que la charité fait entrer dans tous les beſoins du prochain, qui pratique exactement tous ſes devoirs ? quelle comparaiſon, dis-je, y a-t-il d'un tel homme avec une ame cruelle, brutale, plongée dans l'impureté, qui n'a, ni reſpect pour Dieu, ni fidélité pour les hommes, & qui s'aime d'une maniere ſi déréglée, qu'elle ſe couvre ſans ceſſe de honte & d'infamie, en ſe plongeant dans toutes ſortes de déſordres ? Il y a donc dans la vertu, dès cette vie même, une récompenſe de la vertu ; & il y a dans le vice, même dès cette vie, une punition du vice. L'homme vertueux y reçoit ſon centuple, c'eſt-à-dire, qu'il eſt cent fois plus heureux en vivant dans l'ordre & dans la juſtice, qu'il n'auroit pu l'être en vivant dans le déſordre & dans l'injuſtice. La pratique de la vertu eſt toujours accompagnée d'une paix, d'une conſolation intérieure & d'une douce eſpérance des biens futurs, qui ſoutient & qui ſoulage.

Il y a des vertus qui brillent & qui éclatent, & il y en a qui ſont cachées, mais qui ſont très-réelles. Il ſe trouve dans certaines ames une plénitude de volonté qui renferme l'eſſence de toutes les vertus. El-

les sont pénitentes, charitables, patientes, pauvres, sans avoir eu d'occasions extérieures de pratiquer ces vertus, & lors même que par leur état elles sont dans l'impuissance d'en faire les actions. Il y a des pauvres vraiment riches, & des riches vraiment pauvres. Il y a des martyrs devant Dieu, qui ne le sont point devant les hommes, comme il y a des martyrs devant les hommes, qui ne le sont pas devant Dieu. C'est ce qui fait voir qu'il n'y a que Dieu qui soit le véritable juge de la vertu, & que nous ne pouvons en avoir que des conjectures souvent trompeuses & toujours incertaines; ce qui doit nous porter d'une part à nous défier de nos meilleures actions, parce que nous ne savons pas de quelle disposition elles naissent, fausse ou vraie, imparfaite, ou parfaite, foible ou forte; & de l'autre, à ne nous préférer jamais à personne, à cause de ces actions, parce que peut-être ceux qui ne les ont jamais faites, en possedent en perfection les dispositions, ce qui est ce que Dieu regarde le plus.

§. 2. *De la Foi.*

La Foi est une conviction de l'ame, pa laquelle, en s'appuyant sur la vérité d Dieu, elle se soumet avec respect & av amour à tout ce que Dieu nous a révélé *lui-même*, de ses mysteres, de ses œu

& de ſes volontés. Il y a trois ſortes de foi ſurnaturelles : la foi qui naît d'une lumiere de Dieu ſans aucun amour : la foi informe, ſavoir, celle qui n'eſt jointe qu'à une charité commencée : & la foi formée ; ſavoir, celle qui eſt jointe à une charité juſtifiante.

La foi chrétienne eſt appuyée ſur la vérité qui nous a été révélée par la parole de Dieu, & qui eſt contenue dans l'Ecriture ſainte & dans la Tradition. Jeſus-Chriſt a établi l'Egliſe pour décider des vérités de la foi ; & il ſuffit qu'une choſe nous ſoit propoſée par l'Egliſe comme de foi pour la croire ; & c'eſt ſur cela qu'eſt appuyée la foi de tous les ſimples, à qui leur ignorance ou la foibleſſe de leur eſprit ne permet pas d'examiner les Ecritures ; c'eſt auſſi ſur le même fondement que les plus ſavants & les plus éclairés doivent établir leur foi : car, encore bien qu'ils voient & qu'ils liſent les vérités de la foi dans l'Ecriture, ils ſont néanmoins plus aſſurés de ne pas ſe tromper, lorſqu'ils ſont appuyés par le témoignage & l'autorité de l'Egliſe, que lorſqu'ils ſe fondent ſur leurs propres lumieres. La foi comprend les dogmes touchant les myſteres : elle comprend auſſi les regles des mœurs, & on eſt obligé de les ſavoir, ou en détail, ou dans les principes d'où elles ſont tirées, parce qu'on eſt obligé de les ſuivre dans ſes actions ; ce qu'on

sions contraires à la foi & à ce que Dieu nous a révélé dans l'Evangile. Par exemple, un homme qui ne songe pas à s'imprimer fortement dans l'esprit combien ceux qui sont pauvres d'esprit sont heureux, se remplit facilement des idées que l'on a dans le monde du bonheur des riches & du malheur des pauvres. Or ces idées sont contraires à l'Evangile, & par conséquent à la foi; & ces fausses maximes disposent le cœur à aimer les richesses, à les rechercher, & à éviter la pauvreté aux dépens même de la conscience.

§. 3. *De la Vie de la Foi.*

Comme il est important de vivre de la foi, puisque le juste vit de la foi, il faut donc savoir ce que c'est que la vie de la foi. Pour bien comprendre ce que c'est que la vie de la foi, il faut concevoir que la vie de l'ame consiste dans ses actions qui sont celles de l'entendement, de la volonté & de la mémoire; c'est-à-dire, que l'ame vit en concevant par l'entendement, en aimant par la volonté & en se ressouvenant par la mémoire. Ainsi vivre de la foi, c'est juger selon la foi, aimer & désirer, craindre & haïr selon la foi, & occuper sa mémoire des choses de la foi. Car Dieu ne nous a pas donné la foi comme une connoissance stérile, mais comme une lumiere

ne, & que l'on n'a point ſans elle, on ne préfere jamais ce qui eſt inviſible à ce qui eſt viſible, ce qui eſt abſent à ce qui eſt préſent.

La Foi étant un grand don de Dieu, on eſt obligé de travailler à l'augmenter. La connoiſſance diſtincte des myſteres de la foi contribue beaucoup à entretenir l'ame dans la piété, à ſuivre l'eſprit de l'Egliſe le long de l'année, à tirer du fruit de ſes cérémonies & de ſes prieres, à ſe nourrir des myſteres & des vérités de l'Evangile. Or chacun eſt obligé de travailler à s'avancer dans la piété & à profiter des moyens que l'Egliſe emploie pour la ſanctification de ſes enfans. De plus, comme les vérités qui regardent les mœurs, font partie de l'étendue de la foi, il eſt clair que chacun étant obligé de les ſuivre dans la conduite de ſa vie, eſt obligé par conſéquent de s'en inſtruire le plus exactement qu'il lui eſt poſſible. C'eſt donc un grand péché de laiſſer perdre ſa foi, & même de l'affoiblir. Or, en négligeant de travailler à l'accroiſſement de la foi, il arrive néceſſairement qu'elle s'affoiblit & s'éteint peu à peu. Car, lorſque les vérités de l'Evangile ſont connues foiblement, & qu'elles ſont peu préſentes à l'eſprit, les fauſſes maximes du monde s'en emparent facilement; & alors *on ſe remplit l'eſprit* d'erreurs & d'impreſ-

rechercher le plaiſir pour le plaiſir, & n'avoir en vue, en mangeant, que de ſatisfaire à la ſimple néceſſité. On doit ſe divertir avec le prochain, ou pour pratiquer une juſtice envers ſoi-même, en n'accablant pas ſon eſprit, ou pour pratiquer la charité envers le prochain. On doit en agir de même dans les autres actions de la vie. Il n'eſt pas beſoin que tout cela ſe faſſe par des réflexions expreſſes ; il ſuffit que Dieu voie cette diſpoſition dans le cœur, & que nos actions aient effectivement ce principe au moins virtuellement, c'eſt-à-dire, qu'on a cette impreſſion qui étant née de l'amour actuel, continue lors même que l'ame eſt appliquée à d'autres objets. Mais il eſt bon de remarquer qu'on s'écarte facilement de la direction de la foi, lorſqu'on ne fait pas ſouvent une attention actuelle & expreſſe aux vérités qu'elle nous propoſe.

Le juſte, c'eſt-à-dire, le Chrétien vit par la foi de Jeſus-Chriſt, parce qu'il croit en lui, & que c'eſt ce qui le fait Chrétien. Or la foi de Jeſus-Chriſt eſt le principe de la vie, en trois manieres. Premiérement, elle en eſt la cauſe méritoire : car c'eſt par les prieres de la foi qu'on obtient la vie. Quiconque n'a donc pas la foi, ne l'obtient point, & ne ſauroit l'avoir, ne l'ayant pas obtenue : car Dieu a réſolu de toute éter-

nité de ne rien accorder aux hommes, qu'en ſon Fils, & par la foi, & par l'amour de ſon Fils. Les élus ſont élus en lui & non en eux-mêmes. Jeſus-Chriſt eſt cette race d'Abraham, dans laquelle toutes les nations ſeront bénies. Sans la foi en Jeſus-Chriſt, on ne ſauroit avoir part à cette bénédiction, & par conſéquent on ne ſauroit obtenir la principale, qui eſt la vie de la grace. Secondement, le juſte vit par la foi, parce que cette foi eſt ſa vie même: car par cette foi il ne faut pas entendre une foi ſans charité, mais une foi jointe à la charité & qui opere par la charité. Or la foi jointe à la charité, eſt proprement la vie de l'ame. Son amour eſt ſa vie. Elle ne vit de Dieu, qu'en le connoiſſant & en l'aimant, & elle ne le connoît d'une connoiſſance jointe à l'amour, que par la foi en Jeſus-Chriſt & par la charité. Enfin le juſte ou le Chrétien vit par la foi, parce que la foi eſt la lumiere qui le conduit dans les œuvres de juſtice & qui lui fait connoître cette juſtice. La connoiſſance que donne la foi chrétienne, qui nous fait conſidérer les bonnes œuvres comme conformes à la juſtice éternelle, & qui nous porte à les pratiquer par l'amour de cette juſtice, opere dans l'ame la vie véritable, parce que l'amour de la juſtice eſt la vraie vie de l'a-

des doutes légitimes, ce seroit un
d'illusion, qui ne viendroit pas de
miere, mais plutôt de l'obscurciss
ou de l'extinction de la foi.

§. 4. *De l'Espérance & de la Confi chrétienne.*

L'ESPÉRANCE chrétienne est
sir des biens éternels joint avec une
fiance de les obtenir par la grace &
secours de Dieu. Cette vertu est esse
à un Chrétien, & il nous est express
commandé d'espérer en Dieu; parce
est notre bien, notre fin, notre béati
& par-là il nous oblige de le desirer
tendre à lui. Il est de plus plein de m
corde & de bonté, & il est fidele da
promesses; ce qui contient le fond
de l'espérance chrétienne: car il faut
rer Dieu, parce qu'il est notre sou
bien; il faut avoir la confiance qu
l'obtiendra, parce que Dieu est une
ce inépuisable de bonté, & qu'il a p
son secours à ceux qui le lui dema
Ainsi, desirer de posséder Dieu & l
verain bien, c'est desirer la parfait
tice, la parfaite sainteté, la parfait
mission aux volontés de Dieu, le p
oubli de soi-même, le parfait anéan
ment, le regne parfait de Dieu sur
ce qui ne peut s'obtenir qu'en le

clairement & l'aimant parfaitement. C'eſt par ce deſir que nous ſommes citoyens de la céleſte Jéruſalem, que nous tendons à une autre patrie que celle du monde, que nous ne mettons pas notre fin dans les choſes de la terre ; ce qui fait voir combien il y a peu de Chrétiens qui aient véritablement l'eſpérance chrétienne, puiſqu'il y en a tant qui ne ſont proprement que citoyens de Babylone & du monde ; ce qui ſe remarque par leurs deſirs & par leurs actions.

Nous avons, à la vérité, bien des ſujets de crainte ; mais nous n'en avons pas moins d'eſpérer & d'entrer dans des ſentiments de confiance. Car la foibleſſe de notre volonté étant ſi extrême, les forces de notre ennemi ſi démeſurées, les tentations ſi trompeuſes & ſi fréquentes, on auroit ſujet de déſeſpérer, ſi notre ſalut étoit remis à nos ſoins, à notre vigilance & à nos efforts ; mais étant entre les mains de Dieu dont la force eſt invincible & la miſéricorde infinie, qui aime ſes élus & qui veut les ſauver, toutes les marques que nous avons d'être de ce nombre heureux, doivent nous remplir d'eſpérance que nous ſurmonterons tous les obſtacles de notre ſalut. Les marques de la bonne volonté de Dieu *ſur les ames & les ſéparations qu'il a faites d'elles de celles* qui demeurent dans

l'iniquité, donnent lieu de croire que celles à qui il fait ces graces, ſont dans l'élection éternelle. Il ſépare premiérement les fideles d'avec les infideles par le don de la foi. Il ſépare enſuite ceux qui ont une foi vive de ceux qui ont une foi morte, par le don de la piété. Il ſépare la charité ſuperficielle de la charité enracinée & ardente, en affermiſſant la charité par diverſes épreuves. Plus il y a de ces ſéparations, plus il y a de ſujets de confiance; moins il y en a, & moins cette confiance eſt ſolide. Cependant il faut toujours y exhorter les Chrétiens, parce que cette confiance même eſt un devoir & une reconnoiſſance à laquelle nous ſommes obligés envers Dieu, & qu'elle ſert à nous affermir dans les tentations du monde, comme un ancre ſert à affermir un vaiſſeau dans les tempêtes. C'eſt pourquoi les Chrétiens ne ſauroient trop s'exciter à la confiance, en la retenant cependant dans de juſtes bornes. Il n'eſt pas permis à un Chrétien de n'avoir point de confiance en Dieu, puiſque l'édifice de ſon ſalut eſt commencé. Il n'eſt pas permis d'être ſans crainte, puiſqu'il n'eſt pas achevé.

Le ſolide fondement de l'eſpérance, eſt l'amour éternel qu'on doit croire que Dieu nous porte. C'eſt par cet amour qu'il nous réveille de notre aſſoupiſſement; qu'il nous

ſoutient dans nos foibleſſes ; qu'il nous releve dans nos chutes ; qu'il nous fait éviter mille dangers & mille pieges, ſans même que nous nous en appercevions. Sans cet amour, nos aſſoupiſſements deviendroient éternels, & nos chutes ſans remede. Il faut, à la vérité, ſeconder cet amour par ſes ſoins, ſes efforts, ſa vigilance, ſes prieres ; mais c'eſt cet amour même qui excite ces ſoins, ces efforts, cette vigilance, ces prieres, & qui ſupplée aux défauts infinis que nous y mêlons : ſans cela tout ſeroit bientôt diſſipé. Mettons donc notre unique confiance dans cet amour de Dieu pour nous & dans les preuves que nous en avons par les ſéparations qu'il a faites de nous du nombre des méchants, en nous donnant le deſir de le ſervir & de l'horreur pour les vices. Voilà ce qui peut nous affermir, quand nous ſommes agités d'inquiétudes. Si nous regardions uniquement nos foibleſſes, nos lâchetés, nos imperfections, nous aurions en quelque ſorte lieu de déſeſpérer ; mais, en regardant cet amour éternel & tout-puiſſant, nous avons au contraire ſujet de tout eſpérer ; & plus notre eſpérance ſera forte & pleine de confiance, plus elle ſera efficace pour nous affermir dans la voie de Dieu, & pour nous faire arriver ſurement au terme de notre courſe qui eſt la

salut : car de tous ceux qui espérent en Dieu, & qui attendent son secours, aucun ne sera confondu. Ainsi il faut nourrir son espérance de ces saintes pensées, puisque rien n'est plus capable d'exciter dans notre cœur le dégout de la vie présente & l'amour de la vie du ciel.

Ps. 24.

§. 5. *De la Crainte de Dieu.*

Il y a trois sortes de craintes de Dieu : la crainte filiale ou chaste, la crainte servile, & la crainte initiale. La crainte filiale est celle des enfants de la nouvelle alliance, qui leur fait appréhender de pécher, de peur de déplaire à Dieu & de le perdre : elle est toujours commandée, parce qu'elle subsiste avec la charité parfaite. La crainte servile est celle des pécheurs, qui leur fait craindre la peine du péché, sans aimer Dieu ni sa justice. La crainte initiale est celle des justes imparfaits, qui craignent le péché pour l'amour de Dieu, & les châtiments pour l'amour d'eux-mêmes : elle est commandée à tous, parce que tous en ont encore besoin en cette vie, pour résister aux impressions du monde & de la concupiscence.

C'est Dieu, à la vérité, qui fait, par la conduite de sa providence, que des objets terribles frappent l'esprit, ou qui opere même les impressions de terreur dans le

cœur ; mais la cupidité qui domine dans tous ceux en qui la charité n'eſt pas, les porte à abuſer de ces mouvements de crainte, en ne les rapportant pas à la fuite du péché pour l'amour de la juſtice. Car ceux qui n'agiſſent que par la pure crainte ſervile, forment intérieurement des deſirs de faire ce que Dieu leur défend, s'il étoit permis de le faire ſans être puni, & ſe rendent coupables par ce deſir que Dieu voit dans leur cœur. Elle a cependant ſon utilité. Elle empêche l'œuvre extérieure du péché, & par-là elle le rend moindre : elle fait que l'ame ne ſe lie pas au péché par l'attache qui naît de l'action extérieure : elle fait que l'ame s'accoutume à la privation de cet objet criminel, & qu'elle reconnoît que cette privation n'eſt pas ſi fâcheuſe qu'elle l'avoit cru, & par-là elle diminue cette attache au péché. Par la diminution de cette attache, l'ame devient diſpoſée à ſuivre les mouvements de l'amour de Dieu, qui n'auroient pas eu d'effet, ſi cette attache eût été plus forte. En accoutumant l'ame à regarder les objets criminels joints à l'idée des peines qui doivent les ſuivre, elle arrête leur impreſſion, & fait que ces objets agiſſent beaucoup moins ſur l'eſprit, parce que l'ame s'applique plus à l'idée du mal qui ſuit le plaiſir, qu'à celle du plaiſir même. Ainſi il

est bon de faire toujours par la crainte ce que Dieu commande, & apprendre par-là à le faire par amour.

A l'égard de la crainte initiale qui est celle des Justes imparfaits, il est bon de l'entretenir : car tant que la charité n'est pas parfaite, tant que les passions ne sont pas parfaitement domptées, tant que les impressions des objets du monde sont violentes, il ne faut point se défaire de la crainte des peines. Ainsi, loin qu'on doive bannir de son esprit les objets de crainte, on peut dire que le commun des Chrétiens doit se soutenir par la crainte, & se représenter souvent les objets de l'autre vie, qui sont capables de les épouvanter ; & même c'est un grand défaut dans la plupart des Chrétiens d'y penser si peu, puisque c'est un moyen ordinaire de faire son salut.

Il est donc utile à tous les Chrétiens de s'appliquer aux objets de terreur, & de tendre à l'amour de Dieu par le degré de sa crainte. Aussi le Démon qui sait les avantages qu'ils en peuvent tirer, emploie toute son adresse pour étouffer en eux sa crainte aussi-bien que son amour : & ce qui est bien terrible, c'est qu'il y réussit à l'égard de la plupart des hommes. Car il *est* presque aussi rare d'en trouver qui soient *bien* touchés de la crainte de la sévérité de

la juſtice de Dieu, que d'en voir qui ſoient véritablement pénétrés de ſon amour. L'homme eſt ſi léger; ſi vain, ſi inconſtant, ſi aiſé à ſe tromper par de fauſſes eſpérances, que tout ſuffit preſque pour le raſſurer contre les objets les plus terribles. Les uns ſe délivrent de la crainte par des doutes volontaires fondés ſur de pures fantaiſies. Les autres regardent toujours les choſes terribles comme éloignées, & croient être en droit par-là de s'exempter de les craindre. Les autres s'imaginent qu'il ſera toujours en leur pouvoir de les éviter quand ils voudront, & qu'ils le voudront ſans peine: & il ſuffit aux autres pour ne les pas craindre, d'en éloigner la penſée. Mais il ne faut pas oublier ce que dit l'Ecriture, que la crainte du Seigneur eſt le commencement de la ſageſſe. *Pſ.* 110. 10.

§. 6. *De la Charité.*

LA charité eſt la ſource des vertus, & l'ame qui les anime, c'eſt ce qui doit nous tenir dans une extrême humiliation devant Dieu; puiſque nous ignorons toujours ſi tout ce que nous croyons faire pour lui eſt mort ou vivant, & que ſouvent toute notre vie n'eſt remplie que de *ces œuvres mortes qui* renferment *toujours en elles* une eſpece de corruption

par la privation de la charité. Il est donc nécessaire, pour agir chrétiennement, d'agir par l'esprit de la charité, puisqu'il est nécessaire d'agir en enfant de Dieu, & que toutes les actions qui n'ont point la charité pour principe, ne sont que des actions d'esclaves, & non d'enfants.

Sans la charité on n'est rien. Qu'un
1. *Cor.* 13. 2. homme ait tous les talents intérieurs & extérieurs, toutes les grandeurs temporelles & spirituelles; qu'il y ajoute les actions des vertus les plus éclatantes; qu'il attire par-là l'admiration des hommes; qu'il ait souffert le martyre, ou qu'il soit prêt de le souffrir; qu'il ait donné tout son bien aux pauvres, il ne peut prendre confiance en tout cela, parce qu'il peut, avec toutes ces choses, être un néant de vraies vertus & un abyme de miseres. Etre tout ou n'être rien dépend d'un fonds inconnu dont nous ne saurions avoir une entiere assurance: & par conséquent toute vanité, toute estime de nous-mêmes, toute élévation de cœur, toute confiance en nos talents, toute vue d'esprit qui nous représente à nous-mêmes comme quelque chose, tout cela ne supposant point la connoissance certaine qu'on a la charité, est téméraire & rempli d'incertitude.

Il faut donc que la charité soit dans le *cœur*, & elle doit y regner & dominer.

Alors elle porte dans l'eſprit des autres l'impreſſion de tous les caracteres que ſaint Paul lui attribue, & fait paſſer ceux qui l'ont pour des gens doux, patients, pieux, qui aiment la vérité, qui ſont toujours diſpoſés à la recevoir, qui ſont déſintéreſſés pour eux-mêmes, & qui cherchent effectivement le bien des autres; & cette impreſſion eſt un rejailliſſement du gros de la vie & des actions de ceux qui ont effectivement la charité dans le cœur. Il y a aſſez de gens qui conçoivent la charité qui eſt cet eſprit qui nous fait vivre, comme un principe ſtérile, & qui peut demeurer dans le cœur, ſans qu'il en paroiſſe rien dans les actions & dans la conduite de la vie; mais c'eſt une fauſſe idée dont il faut ſe détromper. En effet, on ne peut être vivant de la vie que nous donne le Saint-Eſprit, ſi cet Eſprit ne nous fait mener une vie ſpirituelle. La vie ſpirituelle & l'Eſprit de Dieu ſont inſéparables. Donc il n'y a rien que de charnel dans les actions; ſi l'ame ne ſe porte point à Dieu par ſes déſirs, par ſes prieres, par les mouvements d'amour, il s'enſuit qu'il n'y a que l'amour propre & les paſſions qui regnent en elle. C'eſt en vain que nous nous flattons d'avoir le Saint-Eſprit dans le cœur, ſi l'ame ne ſent point de pente à s'appliquer aux œuvres de la juſtice.

Il est vrai que cet Esprit-Saint peut compatir avec diverses foiblesses ; mais il est inalliable avec une vie toute sensuelle & toute de passion. En un mot il faut qu'on puisse dire de tout Chrétien, qu'il marche selon l'esprit, & qu'on puisse le remarquer au moins dans le gros de ses actions. Comme la charité comprend l'amour de Dieu & l'amour du Prochain, on va s'y étendre davantage.

Gal. 5. 16.

§. 7. *De l'Amour de Dieu.*

Il est indubitable que l'amour de Dieu ne soit d'une obligation indispensable à tout Chrétien. Cependant quoiqu'on voie des gens assez exacts dans les devoirs extérieurs, on en voit peu qui se mettent en peine du motif qui les fait agir, & de l'amour qui les remue. Il leur semble que Dieu se trouvera assez bien partagé, si en même-temps qu'ils donnent leur cœur au monde, ils donnent à Dieu quelques actions extérieures. Il y en a même qui soutiennent nettement qu'il suffit de craindre Dieu, & qu'il n'est pas nécessaire de l'aimer, lors même qu'il s'agit de recouvrer la grace & de se réconcilier avec lui. D'autres rendent la nécessité de cet amour si rare, que dans leur pensée il peut n'avoir aucune part dans toute la conduite de la vie d'un homme, sans que pour cela

il

il ſoit exclus du ſalut. Enfin c'eſt la choſe du monde la moins entendue & la moins compriſe que la grandeur & l'importance de ce commandement d'aimer Dieu.

L'homme n'eſt qu'amour dans le fond de ſa nature. C'eſt l'amour qui le domine & qui le conduit. C'eſt le premier reſſort de toutes ſes paſſions & de tous ſes mouvements. Il ne déſire, il ne craint, il ne ſe réjouit, il ne s'attriſte que parce qu'il aime. Il n'aime à connoître que ce qui eſt l'objet de ſon amour, & il n'a que de l'indifférence pour tout ce qu'il connoît ſans l'aimer. C'eſt l'amour qui diſpoſe de toutes ſes actions, qui les rapporte à ſa fin; & cette fin eſt ce qu'il aime. Qui n'aime donc point Dieu, & ne rapporte rien à Dieu, & n'eſt point aſſujetti à Dieu, ce n'eſt point à Dieu qu'il obéit, mais à ce qu'il aime. Et comme ſi cet objet n'eſt pas Dieu, il faut que ce ſoit une créature: dire qu'on n'eſt point obligé d'aimer Dieu, c'eſt dire qu'on n'eſt point obligé d'obéir à Dieu, de rapporter rien à Dieu, de prendre Dieu pour fin; & qu'on peut vivre pour la créature, s'aſſujettir à elle & en faire ſa fin & ſon bonheur ſouverain. Ainſi aimer la créature & n'aimer point Dieu, ou aimer la créature plus que Dieu, c'eſt la plus grande de toutes les *injuſtices*. C'eſt un renverſement entier

de la raiſon & de la juſtice, que de préférer la créature à Dieu : & Dieu ne défend ce choix, & ne le punit, que parce que ce choix eſt naturellement & eſſentiellement injuſte, & qu'il nous rend néceſſairement injuſtes & malheureux.

Que ſi nous conſidérons les devoirs qui nous lient à Dieu par une ſolide reconnoiſſance, nous ſerons encore plus convaincus [illegible] à le préférer à [illegible] plus grande de toutes [illegible]. Il n'y a point de diſ[illegible]ge à faire entre ce que [illegible] de Dieu, & ce que nous [illegible] créatures. Car nous avons [illegible] tout reçu de Dieu, & les [illegible] nous ont pu faire le moindre [illegible] parant que Dieu leur en a donné [illegible] pouvoir & de volonté. Nous ſommes cependants de Dieu pour recevoir l'être, pour y ſubſiſter, pour être heureux. Il ne nous a pas ſeulement aſſujetti toutes les créatures corporelles en nous rendant les maîtres du monde ; il veut de plus ſe donner lui-même à nous, & nous rendre heureux par la poſſeſſion de lui-même. Et il le veut tellement, qu'il ne punit dans les hommes que le refus d'être ſouverainement heureux, parce que ce refus eſt ſouverainement injuſte.

Dieu eſt ſi eſſentiellement le bonheur

de l'homme, qu'il eſt l'unique bien que l'homme puiſſe obtenir & poſſéder. Tout autre bien doit lui être néceſſairement ravi, & il en ſera éternellement privé. Une loi infléxible de la juſtice éternelle condamne ceux qui ont dédaigné d'acquérir la poſſeſſion de Dieu, à perdre tous les biens créés ſans exception. Ainſi la condition de l'homme eſt d'avoir Dieu ou rien. La ſéparation éternelle de toutes les créatures eſt néceſſairement attachée à l'amour des créatures; & le deſir de les poſſéder eſt un deſir qui a pour fin inévitable l'éternelle privation de ce qu'il aime. Il en eſt tout au contraire de l'amour de Dieu. C'eſt le ſeul amour qui puiſſe arriver à la poſſeſſion de ſon objet; & il y arrive néceſſairement & infailliblement, pourvu qu'il ſubſiſte. Car pour arriver à la poſſeſſion de Dieu, il ne faut que l'aimer; l'on n'en peut être exclus que parce que l'on ne l'aura pas aimé.

S'il faut aimer Dieu de tout ſon cœur, de tout ſon eſprit, de toute ſon ame, c'eſt-à-dire, qu'il ne doit ſe trouver aucune partie de notre vie où il nous ſoit permis de jouir d'aucune autre choſe que de Dieu, mais que nous ſommes obligés, s'il ſe préſente quelque autre objet à aimer, de le rapporter à Dieu, qui eſt le ſeul objet où l'effort de notre amour doit tendre unique-

ment ; s'il faut aimer Dieu avec un esprit d'enfant, & une confiance d'enfant ; à le regarder comme son souverain bien ; à le préférer à toutes choses, & à lui consacrer sa vie & ses actions avec une charité toute libre, & non avec une contrainte servile ; comment accorder cet amour avec un esprit tout occupé de la vie présente, tout rempli de prétentions humaines, & si peu touché des maux de l'ame ? Comment l'accorder avec cette froideur, cette négligence & cette inapplication à ce qui regarde Dieu ? Comment l'accorder avec ce partage si inégal de son temps & de ses occupations, par lequel nous donnons presque tout à nous-mêmes & au monde, & presque rien à Dieu ? Faut-il s'appliquer un quart d'heure à Dieu ? voilà les gens dans l'ennui. Faut-il s'appliquer aux créatures qui leur plaisent ? les voilà dans la joie. Il est souvent assez difficile de trouver des marques de l'amour de Dieu dans la vie même des personnes qui font profession de piété.

Comme il est de conséquence de ne point se tromper sur une matiere si importante, il est bon de considérer quelles sont les marques les plus ordinaires de la présence de l'amour de Dieu dans le cœur. On a sujet de croire que l'amour de Dieu regne dans le cœur, quand le desir de plaire à Dieu nous

fait abſtenir actuellement de toutes les actions criminelles ; quand nous ſommes ſoigneux d'éviter tout ce qui peut nous faire perdre l'amour de Dieu ; quand nous ſommes portés à embraſſer tous les moyens de nous conſerver ce tréſor ; quand nous ſommes ſenſibles aux intérêts de Dieu, & que nous ne ſommes point indifférents à ce qui bleſſe ſon honneur & ſa gloire ; quand nous nous ſentons portés à attirer au ſervice de Dieu tous ceux que nous pouvons, & que nous avons de l'ardeur pour les entrepriſes qui regardent ſon ſervice ; quand notre vie eſt tellement réglée, que le corps de nos actions tend à Dieu & ſe rapporte à lui, en ſorte qu'on puiſſe reconnoître que c'eſt lui ſeul & ſon amour qui regnent dans la conduite de notre vie ; quand la diſpoſition de notre cœur nous rend ſuſceptibles de la vérité, que nous l'écoutons avec joie, que notre cœur ne s'y oppoſe point ; quand nous travaillons ſérieuſement à nous détacher de l'affection des choſes du monde ; quand nous avons ſoin de notre ame, & que nous lui deſirons avec ardeur le bien de la juſtice ; quand nous aimons ſincérement notre prochain ; quand nous ſentons de l'oppoſition pour les folies, les pompes & les divertiſſements du monde ; quand enfin nous ſentons un poids qui nous éloigne des objets de concupiſcence, &

qui nous ſépare de la jouiſſance des choſes temporelles, en ſorte que nous mettions notre joie dans les choſes éternelles, & dans la ſéparation des créatures. Quand on apperçoit ces marques, il en faut bénir Dieu, & les entretenir avec le ſecours de ſa grace; ſi on ne les apperçoit pas, il faut en gémir, & prier Dieu qu'il mette ſon amour dans notre cœur.

§. 8. *De l'Amour du Prochain.*

L'AMOUR du Prochain eſt néceſſairement lié à l'amour de Dieu, & on ne ſauroit aimer Dieu qu'on n'aime auſſi ſon Prochain. Dieu l'a commandé, & c'eſt dans ces deux commandements, dit Jeſus-Chriſt, que ſe réduiſent toute la loi & les Prophetes. Il eſt indubitable que par le Prochain on doit entendre tous les hommes quels qu'ils ſoient; on doit aimer les ouvrages de Dieu, & tout ce qui porte quelque caractere de Dieu: or notre Prochain, ou, pour mieux dire, l'homme eſt non-ſeulement l'ouvrage de Dieu, mais ſon image, & il nous repréſente Dieu plus parfaitement que toutes les créatures corporelles, telles qu'elles ſoient: par conſéquent l'amour que l'on a pour Dieu s'étend naturellement ſur le Prochain. De *plus*, on ne ſauroit aimer Dieu comme il *faut*, ſans ſouhaiter qu'il ſoit révéré,

Matth. 22. 40.

adoré & aimé de tous ceux qui en ſont capables, & par conſéquent que tous les hommes le réverent, l'adorent & l'aiment. Or aimer le Prochain comme il faut, c'eſt l'aimer par rapport à Dieu, & par conſéquent ſouhaiter & procurer qu'il révere, qu'il adore & qu'il aime Dieu. Il faut auſſi l'aimer comme ſoi-même, & lui procurer tous les biens que l'on eſt obligé de ſe ſouhaiter & de ſe procurer à ſoi-même, & ſur-tout le bonheur éternel & ce qui y conduit.

On peut dire avec vérité que ceux qui ſont poſſédés de l'amour d'eux-mêmes, n'ont point de Prochain, ou plutôt qu'ils n'en connoiſſent point d'autres que ceux qui ſont liés à leurs paſſions & à leurs intérêts. Ils n'aiment les gens qu'à proportion qu'ils leur ſont utiles & qu'ils entrent dans leurs paſſions : hors de-là ils leur ſont indifférents. Ils ne prennent part, ni à leurs biens, ni à leurs maux. Ils ne les regardent point par les liens communs de la nature, ni de la grace. Ils ne les ſervent point pour eux-mêmes & pour leur faire du bien. Leur charité a toujours quelque vue ſecrete d'intérêt qui l'attire & la remue. Ainſi elle ne regarde jamais le Prochain comme Prochain, & l'on peut dire que de toutes les qualités des hommes c'eſt

celle qui fait le moins d'impreſſion ſur l'eſprit.

Cependant celui-là ſeul accomplit la loi, qui aime ſon prochain. Le ſeul accompliſſement extérieur des préceptes ne ſuffiroit pas pour ſatisfaire à la charité du prochain, parce qu'on pourroit ſéparer cet accompliſſement extérieur d'un amour véritable, & l'allier même avec la haine du prochain. On peut épargner ſa vie, ſon bien, ſon honneur, & avoir en même-temps de l'averſion pour lui; mais on ne peut l'aimer qu'on n'accompliſſe en même-temps tous ces préceptes. Car qui aime véritablement ſon prochain ne lui nuit jamais, ni dans ſon bien, ni dans ſa réputation, ni dans ſa vie, & ne lui fera jamais aucune injuſtice. Ce n'eſt pas d'un amour endormi & ſans action dont il s'agit ici, mais d'un amour effectif & agiſſant, d'un amour qui eſt l'accompliſſement des préceptes, qui empêche la volonté de ſe porter à certaines actions, & qui l'engage à d'autres. Or un amour de cette ſorte eſt un amour actuel: ainſi l'on ne peut nier qu'on ne ſoit obligé, par la loi de Dieu, d'avoir pour le prochain une affection véritable, actuelle, effective. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ſoit accompagnée de penſées, ni de réflexions expreſſes. On peut

aimer quelqu'un très-réellement & très-actuellement, ſans lui avoir jamais dit qu'on l'aime, & ſans ſe l'être dit à ſoi-même. Il eſt donc vrai d'une part que l'amour du prochain pris pour une penſée connue & ſur laquelle on faſſe réflexion, n'eſt point néceſſaire; mais il l'eſt abſolument étant pris pour un mouvement de la volonté qui le porte, par amour, à procurer le bien du prochain, & à éviter de lui nuire. Enfin on peut apprendre par-là que cet amour du prochain n'eſt point différent de celui de Dieu: autrement il pourroit être impur & injuſte; & bien loin de renfermer l'accompliſſement de toute la loi, il pourroit porter à ne pas l'accomplir. Cet amour eſt donc celui par lequel on déſire au prochain le ſouverain bien, c'eſt-à-dire, la ſouveraine juſtice. Ainſi il eſt incapable de lui faire du mal, parce que le mal n'eſt pas juſte. Enfin il n'eſt point différent de l'amour de Dieu, puiſque c'eſt la même choſe, ou plutôt que c'eſt une ſuite naturelle & inſéparable de ſouhaiter Dieu au prochain, & de ſouhaiter le prochain à Dieu. L'amour de la juſtice qui eſt proprement l'amour de Dieu, fait naturellement déſirer que cette juſtice ſoit connue, ſoit aimée, ſoit révérée de tout le monde. On ſouhaite donc par-là naturellement que le prochain la connoiſ-

ſe, l'aime & la révere, & par co
on la lui ſouhaite. On eſt donc l
gné de violer, à ſon égard, les
de cette juſtice qu'on ne veut lui
mer que parce qu'on les aime ſo

La charité envers le prochai
eſſentiellement dans la pureté d
dans la diſpoſition de faire po
chain tout ce qui eſt en notre
dans la vue unique de Dieu; m
que Dieu qui ſoit juge de la fi
cette diſpoſition. Ce qui peut no
ner quelque aſſurance, eſt de
dans notre cœur aucune malign
nos freres; de former ſouvent d
les ſervir, & d'en chercher les
& quand elles ſe préſentent, d
braſſer avec joie; d'éviter une
choſes, de peur de les choquer
rer leurs intérêts aux nôtres,
une véritable douleur de ce qu
leur ſalut. De plus notre char
freres doit aller juſqu'à expoſ
pour eux. Ce n'eſt point un
un précepte; & ce précepte
par l'ordre même de la cha
du prochain vaut infiniment
tre vie. Il faut donc donne
vie pour le ſalut du prochai
ve qu'elle lui ſoit néceſſaire
donner ſa vie, que ne ſa

de ſes biens, de ſon repos, de ſon temps? de quelles ſatisfactions humaines n'eſt-on pas obligé de ſe priver? de quelle réſerve & de quelles précautions n'eſt-on point obligé d'uſer pour ne point le ſcandaliſer & ne point lui nuire? Enfin quels exemples de vertus n'eſt-on point obligé de lui donner? A ces traits on peut juger qu'il y a bien peu de charité dans la plupart des Chrétiens.

§. 9. *De la Piété.*

La véritable piété conſiſte à établir de telle ſorte Jeſus-Chriſt dans notre eſprit & dans notre cœur, que tout le reſte nous paroiſſe un pur néant, & que nous ne cherchions qu'en lui la gloire, la grandeur, la juſtice, la ſageſſe, le repos & le bonheur. Jeſus-Chriſt habite en nous par la foi, & y établit une ſolide piété. Il y habite par la foi opérante par la charité. Il habite davantage dans ceux qui agiſſent plus par la foi & qui ont plus de charité. Il habite peu dans ceux qui ont la foi languiſſante, qui agiſſent beaucoup par les ſens & par les mouvements de la nature. Ce ſont des gens qui reſſentent peu l'honneur qu'ils ont d'avoir Jeſus-Chriſt au milieu d'eux, puiſqu'ils converſent ſi peu avec lui, qu'ils ſe tiennent ſi peu en ſa préſence, & qu'ils *ſortent ſi ſouvent* d'eux-mêmes pour ſe di-

vertir au-dehors, en laissant Jesus-Christ tout seul, sans lui rendre les hommages qui lui sont dûs : ou plutôt ce sont des gens qui ne laissent à Jesus-Christ qu'une partie de leur cœur, & qui y font entrer avec lui une multitude de créatures avec lesquelles ils s'amusent & s'entretiennent en laissant Jesus-Christ seul. Ce n'est point ainsi que Jesus-Christ veut habiter dans nos cœurs. Il veut y être au large, & s'il s'y trouve quelque mêlange, il veut que nous travaillions à le rendre plus parfaitement maître & possesseur de notre cœur. Et comme c'est en cette possession que consiste la perfection de la piété, elle mérite bien que nous tâchions de la comprendre plus à fond & plus parfaitement.

On peut donc dire que Jesus-Christ étant Dieu & homme, il habite dans les cœurs des Chrétiens par la foi, & en tant que Dieu, & en tant qu'homme. Il y habite comme Dieu, comme Verbe, comme Sagesse, comme Vérité, lorsque l'ame est attachée à la Vérité & à la Sagesse, qu'elle la contemple, qu'elle l'aime, qu'elle marche dans sa lumiere, & qu'elle regle par elle tous ses désirs & toutes ses actions. Voulez-vous concevoir un homme qui a de la piété, & en qui Jesus-Christ habite comme Verbe & comme Sagesse ? c'est celui qui aime Dieu de toute son ame, le

prochain,

prochain, en tant qu'il a de l'amour pour Dieu, ſes ennemis, comme pouvant l'aimer quelque jour; qui ait une affection plus tendre pour ceux dont il tire ſa naiſſance temporelle à cauſe de la liaiſon de la nature, & une affection plus abondante pour ceux que l'on inſtruit dans la piété, à cauſe de l'excellence de la grace qu'il a reçue par leur moyen; qui ſe porte vers toutes les autres choſes par un amour de Dieu réglé ſelon la ſageſſe; qui mépriſe la terre, aſpire au ciel, uſe du monde, & qui diſcerne, par un gout intérieur, les choſes dont il faut jouir, de celles dont il faut ſimplement uſer, en ne s'appliquant aux choſes paſſageres que paſſagérement, & autant qu'il eſt néceſſaire pour en tirer l'uſage dont il a beſoin; mais en ſe portant aux choſes éternelles par un déſir éternel. Un tel homme eſt véritablement ſage & pieux, parce qu'il goute les choſes ſelon ce qu'elles ſont, & qu'il peut dire avec vérité & ſureté, que Dieu a ordonné en lui la charité. Heureux donc ceux qui poſſedent pleinement cette ſageſſe! Heureux encore ceux qui la déſirent ardemment! Jeſus-Chriſt habite dans les uns & dans les autres; & ſi les ſeconds ſont plus imparfaits que les premiers, ils ſont beaucoup plus parfaits que le commun des Chrétiens.

Mais outre cette habitation de Jeſus-Chriſt comme Verbe, il y en a une de Jeſus-Chriſt comme homme, qui nous fait contempler & diſcerner les caracteres divins de cette Sageſſe increée, gravés & imprimés dans l'humanité de Jeſus-Chriſt & dans l'économie de ſes myſteres. Cette ſeconde maniere n'eſt pas moins néceſſaire que la premiere; & c'eſt même la voie unique d'y arriver. On ne parvient point à être uni à Jeſus-Chriſt comme Dieu, que par la foi & la contemplation de Jeſus-Chriſt homme. Pour s'unir par la contemplation, à la Sageſſe increée, il faut s'unir à la Sageſſe incarnée, & rendue ſenſible par l'humanité de Jeſus-Chriſt. Il ne faut pas même jamais prétendre s'en ſéparer entiérement. Jeſus-Chriſt homme eſt le lait des enfants, & l'attache à Jeſus-Chriſt homme doit être la baſe & le fondement de toute ſolide piété.

Une perſonne qui a de la piété cherche toujours ſon avancement, de peur que les ténebres ne la ſurprennent: il ne faut pour cela que conſidérer ce que Dieu nous a fait connoître de ſes vérités, & les réduire en pratique, malgré les difficultés & les obſtacles qui peuvent ſe rencontrer: & il ne faut point délibérer ſur toutes les choſes qui ſont incompatibles avec la piété, ou qui peuvent nous être une occa-

ſion de chute. Il n'y a point de ménagement à garder, quand il s'agit de renoncer à l'immodeſtie ſcandaleuſe des habits & aux liaiſons criminelles. Il n'y en a point quand il s'agit de faire profeſſion publique d'obſerver les loix de l'Egliſe. Il ne faut pas continuer à s'empoiſonner, de peur de ne pas perſévérer dans la réſolution de conſerver la vie. Ces ménagements ne doivent tout au plus avoir lieu qu'en certaines actions qui ne ſont pas eſſentielles à la vie chrétienne : mais dans ce qui eſt d'obligation, on ne doit point faire difficulté de ſe conduire de telle ſorte que l'on ne puiſſe abandonner Dieu, ſans devenir ridicule. La perfection de la piété conſiſte à obéir à Dieu & à exécuter ſes volontés telles qu'elles ſoient, ſans s'embarraſſer ſi le monde nous mépriſera, & même nous perſécutera ; car il eſt écrit que tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jeſus-Chriſt ſeront perſécutés. 2. *Tim.* 3. 12.

§. 10. *De l'Humilité.*

LA juſtice de Dieu nous preſcrivant, & de nous connoître, & de nous humilier enſuite de cette connoiſſance ; & l'humilité de cœur ne pouvant s'acquérir que par des actes d'humilité, il eſt clair que nous ſommes obligés d'avoir l'humilité dans le cœur, & *de la pratiquer* dans nos actions.

Il n'y a point de devoir plus eſſentiel
de plus néceſſaire à l'homme, que ce
s'humilier ſous la main de Dieu;
preſcrit également par la vérité &
juſtice. La vérité nous oblige de
noître ce que nous ſommes, &
créatures, & comme pécheurs. E
fait voir que, comme créatures,
pouvons rien, & que nous tenon
Dieu. L'humilité à cet égard n'eſ
veu & la reconnoiſſance de ce qu
mais par une reconnoiſſance v
L'ame humble eſt bien aiſe qu
ce qu'il eſt, & de n'être que ce
c'eſt-à-dire, de n'être qu'un n
ſes yeux, & de dépendre de l
choſes juſqu'aux moindres c
de ſa vie & de ſa mort. Elle n
reconnoître ce que nous ſon
pécheurs; car quoique nou
pas aimer cet état, nous
moins l'avouer, & en recor
gagements & les ſuites.

Mais ſi la vérité nous h
main de Dieu, la juſtice n
core davantage: car outre
que chaque créature ſe tie
qui lui convient par ſa na
core juſte qu'elle s'y rem
s'en eſt retirée par quel
L'homme ayant donc ve

la dépendance de Dieu, & l'orgueil qui vit en lui étant une révolte continuelle & une pente à ſe ſoulever contre Dieu, & à ne pas lui rendre la ſoumiſſion qui lui eſt dûe dans tous les événements ; l'ame animée de l'eſprit de juſtice, s'efforce continuellement de détruire cet orgueil, ce ſoulevement injuſte qu'elle ſent en elle-même ; & elle s'abaiſſe d'autant plus profondément ſous la main de Dieu, qu'elle ſe ſent obligée de détruire en elle-même l'inclination contraire que le péché y a imprimée.

Le néant de mérites propres qui ſubſiſte dans l'homme même régénéré, l'oblige de ſe regarder toujours comme pauvre & dépourvu de tout bien : & plus on eſt juſte, plus on eſt pénétré de cette pauvreté qui nous convient par nature, & l'on s'y réduit plus ſincérement par les ſentiments d'une humilité ſincere. Ce même néant de mérites qui doit nous humilier devant Dieu, doit auſſi nous rabaiſſer devant les hommes, & nous ôte tout droit de nous plaindre des traitements qu'ils nous font. Car la privation de tout mérite qui nous convient par nature, étant jointe à une infinité de péchés, ne nous rend pas ſeulement indignes des graces ſpirituelles & divines, mais même de tous les biens humains *tels qu'ils* puiſſent être. Ainſi il eſt

impoſſible que nous recevions des créatures aucun traitement qui ne ſoit juſte. Elles ne nous ſauroient rien ôter qui ſoit proprement à nous, puiſque nous n'avons droit à rien. La volonté qu'elles ont de nuire peut être injuſte ; mais c'eſt avec juſtice que Dieu ſe ſert d'elles comme d'inſtrument pour nous ôter ce que nous méritons de perdre. Les plaintes, les murmures, les impatiences ſont donc contraires à cette pauvreté & à ce néant qui convient à l'homme, & par conſéquent à l'humilité. Ce ſont des marques certaines qu'on s'attribue quelque choſe de ce que l'on a par la miſéricorde de Dieu ; & ainſi ce ſont des preuves & des convictions de préſomption & d'orgueil. Mais ces connoiſſances ne ſuffiſent nullement pour nous humilier toujours. Elles humilient tout au plus notre eſprit, & non pas notre cœur ; & notre eſprit même s'éleve ſouvent de les connoître. Il n'y a point d'autre moyen de s'humilier en effet toujours, que d'obtenir de Dieu par des prieres, la grace de l'humilité, qui n'eſt pas différente de l'amour. Mais comme il ne veut pas que nous ſoyons en cette vie dans un ſentiment continuel de ſa grace, puiſqu'elle eſt ſouvent interrompu par nos fautes, le ſentiment d'humilité ne peut auſſi être continuel dans cette vie, & il ſe

jours interrompu par des actions d'amour propre & de propre eſtime. Ceux qui commettent le moins de ces fautes ſont les plus parfaits ; & il reſte aux imparfaits qui en commettent ſouvent, d'en prendre des ſujets de s'humilier. Car comme l'humilité même eſt ſouvent matiere d'orgueil, l'orgueil peut être un grand ſujet d'humilité, n'y ayant rien qui faſſe mieux connoître à l'ame ſon néant, ſa légéreté & enfin ſa corruption.

Il y a des raiſons véritables & ſolides de croire les autres au-deſſus de nous, & de les regarder comme nos ſupérieurs. Un homme de qui notre vie & notre fortune dépendent, & qui peut nous rendre, ou heureux, ou malheureux ſelon le monde, eſt ſans doute en cela ſupérieur à nous, & mérite que nous nous abaiſſions ſous lui, ou intérieurement, ou extérieurement. Or nous ſommes, à l'égard de tous les Chrétiens, dans cette ſorte de dépendance pour la vie notre ame & de notre ſort éternel. La vie la grace dans cette vie, & la vie éternelle dans l'autre ſont procurées à chacun membres de l'Egliſe par les prieres & mérites de tout le corps. Nous ne pouvons dire à chacun de ces membres que n'avons point beſoin de lui, & que pouvons nous ſauver ſans lui. Ainſi loin d'avoir droit de mépriſer aucun

membre de l'Eglise, ou quelqu'un de ceux qui peuvent le devenir, nous sommes obligés de nous humilier à l'égard de tous. Si nous en méprisons quelqu'un, il aura assez de crédit pour nous exclure des tabernacles éternels son crédit & sa force étant la puissance de celui qui se tient méprisé par le mépris que l'on fait des plus petits de ses membres, & honoré par toutes les marques de respect qu'on leur donne. D'ailleurs tous portent les caractères de l'image de Dieu, & ont un droit, ou prochain, ou éloigné à son royaume: il ne faut donc qu'avoir quelque idée de la grandeur de cet état, pour n'avoir point de peine à s'humilier sous d'autres hommes qui l'ont. Ce n'est pas une raison de s'élever au-dessus des autres parce qu'ils ont des défauts: chacun a besoin de s'humilier pour son propre bien, & on ne doit pas en être empêché, parce que les autres en ont autant besoin, puisqu'on n'est chargé que de soi-même, & non des autres.

Un Chrétien humble, pénétré du sentiment de la dépendance de Dieu & de la connoissance de sa foiblesse, se tient toujours devant Dieu dans une disposition d'humilité. Il ne se préfere à personne, parce qu'il croit que sa force est en Dieu *& non* en lui-même; & quand ses œuvres sont accomplies, il ne perd pas le senti-

ment de ſa pauvreté ; il ne s'imagine p
en être plus riche ; il reconnoît humble
ment que tout ce qu'il peut y avoir d
bon dans ſes actions ne lui appartient pas ;
& s'il en attend la récompenſe de Dieu, il
l'attend comme un effet de ſa bonté qui
récompenſe ſes dons, & qui veut bien qu'ils
deviennent nos mérites. Ainſi dans ſa for-
ce & ſon abondance il reconnoît ſa foi-
bleſſe & ſa pauvreté, parce qu'il ſait que
cette force & cette abondance ne lui ap-
partiennent point, & qu'elles ſont toujours
dans les mains de Dieu & non dans les
ſiennes. Il n'y a rien auſſi de plus dépen-
dant que le vrai humble : il n'obéit à au-
cun homme & obéit à tous les hommes,
& c'eſt la même diſpoſition qui eſt la
ource de cette dépendance & de cette indé-
endance. Comme ſon amour l'attache à
ieu, qu'il eſt perſuadé qu'il lui doit
utes ſes actions, & qu'il eſt obligé de
ivre ſa volonté en toutes choſes, il ne
t aucune action pour obéir proprement
: créatures, parce qu'il n'y en a point
l ne doive faire par le pur motif d'o-
à Dieu ; c'eſt en quoi conſiſte ſon
pendance. Son aſſujettiſſement à Dieu
livre de toute autre ſervitude ; & cela
t manifeſtement, lorſque ce que les
ires exigent eſt contraire à ce que
lemande de lui : car alors elles ne

trouvent plus en lui aucune vol
leur obéir ; mais il n'y a rien auſſi
dépendant qu'un Chrétien humbl
que Dieu veut qu'il préfere ordin
la volonté des autres à la ſienne
tout il l'oblige d'obéir à ceux qu
l'ordre du monde, ont droit de l
mander ; & rien ne peut l'en di
lorſque les commandements des
ſont conformes à ceux de Dieu.
parce que c'eſt l'ordre de Dieu ;
obéiſſance eſt non-ſeulement d
mais du cœur.

Il ne faut pas ſe contenter d
noiſſance qu'on peut acquérir p
flexions qu'on fait ſur ſoi-mêm
portent à l'humilité ; mais il fau
der à Dieu, qu'il imprime ces vé
notre cœur. Il faut de plus y j
pratique effective des actions d'h
qui eſt la ſuite des louanges &
ce qui paroît grand & élevé dan
de ; & il eſt très-utile d'y join
rechercher, ou du moins de ſou
rabaiſſements extérieurs qui ſont
à l'ame, en ce qu'elle prend ſ
poſture & l'état extérieur où l'or
corps ; & il faut en pratiquer au
eſt néceſſaire, pour établir & p
ſerver l'ame dans une diſpoſitio
d'humilité.

§. 11. *De la Patience.*

TOUT péché mérite punition; ainſi il : juſte que le pécheur ſouffre les peines e Dieu lui envoie, ſoit pour le purifier, t pour l'éprouver; c'eſt là le fondement la patience chrétienne. Un Chrétien ſt point ſurpris, quand il lui arrive des ſeres, des ignominies & des ſouffran- ; & il eſt au contraire bien perſuadé e celles qu'il peut ſouffrir ſont infini- nt au-deſſous de celles qui lui ſont es. Ainſi toutes les peines, les miſeres, maux, les douleurs, les perſécutions nt l'objet de la patience; mais il ne faut s réduire ces choſes pénibles à ce qui ſeulement pénible aux ſens. Il eſt quel- efois plus pénible de ſouffrir une hu- liation qu'une douleur. Il ne faut pas uffrir les maux, il faut encore ſouffrir hommes qui les cauſent, leurs hu- urs, leurs caprices, leurs chagrins, rs injuſtices; & il faut ſouffrir tout a avec douceur & avec amour. Il ne t pas ſouffrir ſeulement les autres hom- s, il faut ſe ſouffrir ſoi-même, la rtalité de ſon corps, les foibleſſes & ténebres de ſon eſprit, & enfin ſes pres péchés, dont il faut porter l'hu- liation, ſans s'abattre & ſans ſe dé- urager. Il ne faut pas ſeulement ſouf-

frir, & les hommes, & soi-même, mais il faut aussi souffrir la conduite qu'il plaît à Dieu de tenir sur nous : elle n'est pas toujours conforme à nos inclinations ; & Dieu ayant ses temps & ses retardements qui ne s'accordent pas toujours avec nos impatiences & nos désirs, il faut les souffrir avec patience.

Un bon Chrétien trouve sa joie dans les maux que Dieu lui envoie ; & quoiqu'ils paroissent continuels pendant toute sa vie, souvent sa joie commence long-temps avant la fin de sa vie. Après que Dieu a laissé ses élus boire une partie du calice qu'il leur a destiné, il leur fait trouver du plaisir & de la joie dans leurs souffrances mêmes. Ainsi les gens du monde jugent mal de la vie des justes & des élus. Ils les voient dans les humiliations & dans les maux de la vie, & ils ne conçoivent rien que de triste & d'affreux dans cette sorte de vie. Mais ils ne savent pas que Dieu adoucit ces maux par ses consolations, & qu'il leur y fait souvent trouver leur joie & leur repos. Il n'en est pas de même des maux que Dieu envoie aux gens du monde & qui les rendent si impatients. Les plaies dont il les frappe sont des plaies d'ennemi, selon le langage de l'Ecriture. Ce sont des maux sans consolation, parce qu'ils n'espérent point qu'ils leur soient utiles pour

Jér. 30. 14.

l'autre vie, à moins que Dieu n'emploie ces maux pour les convertir & les réduire au nombre de ſes brebis.

Mais, quand on n'eſpéreroit aucune conſolation dans cette vie, & que les maux y ſeroient continuels juſqu'à la mort; dès-là que Jeſus-Chriſt nous promet que tous ces maux ſeront changés dans l'autre vie, en une joie qui ne finira jamais, la raiſon ne devroit pas héſiter à prendre le parti de les ſouffrir avec patience & avec joie : car qu'eſt-ce que la durée des maux d'une vie, en comparaiſon de l'éternité? C'eſt infiniment moins, à proportion qu'une minute comparée à toute la vie. Cependant qui feroit difficulté de ſouffrir un petit mal durant une minute pour acquérir des biens temporels pour toute ſa vie? Combien de maux très-réels & très-longs ſouffre-t-on tous les jours, pour acquérir de très-petits biens? Que de peines dans les études pour acquérir des ſciences dont le fruit eſt incertain? Que de fatigues & de dangers dans la guerre, pour parvenir à une récompenſe aſſez petite, peu aſſurée & de très-peu de durée? L'acquiſition pénible des biens de cette vie eſt ordinairement plus longue que la jouiſſance. Souvent il faut les quitter dès qu'on commence de les poſſéder : la plupart même n'y arrivent jamais; & cependant

preſque perſonne ne refuſe de tenter d'y arriver & d'en prendre le hazard ; & il ſe trouve au contraire très-peu de perſonnes qui veuillent ſincérement s'expoſer aux petites peines qui ſont jointes à l'acquiſition des biens éternels.

C'eſt l'eſpérance qui nous rend patients ; c'eſt l'eſpérance qui nous conſole dans nos maux ; c'eſt ce qui la fait comparer par
Hb. 6. ſaint Paul à une ancre ferme & aſſurée, qui nous tient immobiles dans les tempêtes & les agitations de cette vie. Mais il y a de deux ſortes d'eſpérances : l'une qui précede la patience, l'autre qui la ſuit ; l'une qui la produit, l'autre qui en eſt la récompenſe. Car il ne faut pas s'imaginer que l'eſpérance d'un homme qui n'a encore rien ſouffert, ſoit pareille à celle des perſonnes qui ont été long-temps exercées dans la patience. Celle qui ſuit la patience eſt tout autrement vive & forte : elle nous fait gouter, en quelque maniere, par avance, les biens qu'elle nous fait eſpérer ; elle en rend le cœur tout pénétré : telle étoit l'eſpérance des Martyrs. La ſouffrance eſt donc une condition néceſſaire pour parvenir à l'héritage qui nous appartient, comme enfants de Dieu ; & ces ſouffrances ne conſiſtent pas ſeulement à accepter humblement & à ſupporter avec patience tous les maux & tous les accidents qui nous

viennent de la part de Dieu, qui ne manque jamais d'en départir à ſes enfants une certaine meſure ; mais elle eſt même inſéparable de l'état d'un Chrétien.

§. 12. De la Tempérance chrétienne.

La Tempérance chrétienne conſiſte en général à n'uſer des créatures que dans les bornes de la néceſſité. Dieu ne nous accordant toutes les choſes de la vie que pour la néceſſité, quiconque en uſe pour ſon plaiſir & ſans néceſſité, abuſe des dons de Dieu. Il eſt injuſte envers Dieu, puiſqu'il ravit ce qui ne lui a point été donné, & qu'il s'en ſert contre ſon intention. Il eſt injuſte en ſoi-même, parce qu'il s'avilit & ſe dégrade par cette jouiſſance des biens indignes de l'excellence de ſa nature, & qu'il rend ſon ame malade par l'attache que la jouiſſance des créatures produit néceſſairement. De plus s'étant rendu, par ſon péché, indigne de la poſſeſſion des créatures, c'eſt encore une plus grande injuſtice, que d'en vouloir uſer contre la volonté de Dieu, qui ne l'accorde à l'homme pécheur dans la néceſſité même, que par une indulgence qu'il ne méritoit pas.

La jouiſſance des créatures ne pouvant procurer que des plaiſirs petits, paſſagers, fades, miſérables, il s'enſuit que la pri-

vation même de ces créatures est infiniment meilleure que la jouissance qui est toujours mauvaise; & elle lui est toujours beaucoup plus préférable, quelque usage légitime qu'on en puisse faire : car enfin cet usage, quelque réglé qu'il puisse être, est toujours dangereux & affoiblissant. Il attache l'ame aux créatures, & la dispose à les aimer, à moins qu'elle ne travaille fortement à prévenir ces mauvaises suites par la tempérance. La privation des créatures au contraire a pour effet ordinaire de fortifier l'ame, de la délivrer, de la guérir. Ainsi, comme cet usage réglé des créatures a quelque étendue, & que l'on peut très-souvent, ou se l'accorder légitimement, ou s'en priver par mortification & par pénitence, la réflexion que nous devons faire dans ces occasions est, que s'il est bon d'user des créatures, il l'est encore beaucoup meilleur de n'en pas user & de s'en priver. C'est là le parti que la tempérance chrétienne devroit nous faire prendre le plus ordinairement; & cela d'autant plus que notre devoir n'est pas seulement de n'user des créatures que pour la nécessité, mais que la tempérance des coupables est de s'en priver souvent par esprit de pénitence, pour en détacher leur ame & pour réparer leurs fautes. Ce n'est *pas un* petit péché que de s'accorder tou-

tes les commodités qui peuvent paſſer pour néceſſaires ou pour utiles, parce que c'eſt un grand péché que de ne point faire pénitence. Or la pénitence doit aller juſqu'à s'incommoder, en ſe privant de beaucoup de choſes qui peuvent paſſer pour utiles, pourvu qu'elles ne ſoient pas abſolument néceſſaires à la conſervation de la vie.

Il faut de néceſſité être tempérant, ſelon l'étendue de cette vertu. Non-ſeulement il faut garder une exacte modération à l'égard du boire & du manger, mais il faut uſer de la même retenue dans l'uſage de toutes les choſes du monde. Rien n'eſt plus contraire à la piété & à l'eſprit de priere, que les grands divertiſſements, les grandes agitations, les grandes affaires qui appliquent l'ame fortement. L'eſprit ſe collant aux objets, on ne ſauroit enſuite l'en retirer, ni le retrouver, quand il s'agit de louer Dieu. L'imagination devient vagabonde; & l'eſprit courant après les objets qui ſe préſentent, ne ſauroit s'appliquer à Dieu, ni veiller ſur ſoi-même. C'eſt pourquoi il n'y a point de précepte plus généralement recommandé, que celui d'éviter l'épanchement & la diſſipation de l'eſprit. Mais c'eſt ce qui ne peut ſe faire que par une tempérance générale qui nous faſſe renoncer à la jouiſſance de tous

les plaiſirs non néceſſaires, & nous porte à nous modérer dans ceux mêmes qu'on peut appeller néceſſaires, & également dans les autres néceſſités, en n'y livrant pas notre eſprit & notre cœur; ce qui renferme une grande modération à l'égard de tous les objets des ſens.

La tempérance nous empêche de fournir au démon la matiere & les inſtruments des tentations, & la vigilance qu'il faut y joindre nous les découvre & nous fournit des armes pour y réſiſter; mais il faut commencer par la tempérance. Pour entendre de quelle ſorte elle affoiblit les tentations, il faut concevoir que le démon n'en eſt pas proprement le premier auteur. Il n'agit pas immédiatement ſur nos ames. Il faut, afin qu'il puiſſe les attaquer, que le corps déréglé par nos paſſions, lui en fourniſſe la matiere. Tout ce qui eſt déréglé lui appartient, & par conſéquent tous les effets que le déſordre des paſſions produit dans le corps, ſont de ſa juriſdiction. Il les emploie à ſes fins; il les fait agir dans les temps les plus dangereux pour nous & les plus favorables pour ſes deſſeins; il frappe nos eſprits par des imaginations vives des objets de nos paſſions. Ce ſont là les armes & les machines qu'il emploie contre nous, pour ſe rendre le maître de notre cœur. Or le propre de la tempérance eſt de régler

les passions corporelles, d'en empêcher les excès, & par conséquent, les déréglements du corps qui en sont les suites, & toutes sortes d'impuretés. Ainsi elle soustrait au démon ses armes; elle affoiblit ses tentations, & accoutumant l'ame à se détacher de ces objets & à ne point les aimer, elle la met en état de résister avec plus de force aux suggestions du diable, qui tendent à les lui représenter comme aimables.

§. 13. *De la Vertu de Pénitence.*

La vertu de Pénitence est une sincere détestation du péché & un désir effectif de le punir & de réparer l'injure faite à Dieu, en la maniere qu'il l'ordonne. Cette vertu a pour source l'amour de Dieu comme justice; car celui qui aime la justice, aime ce qu'elle ordonne : or la justice ordonne à l'homme de ne point pécher; elle lui ordonne aussi, quand il peche, de haïr, de quitter, & de punir & réparer son péché; & c'est ce qu'on appelle Pénitence. Le désir effectif de la punition est donc renfermé dans la vertu de pénitence : car il est de l'ordre de la justice de Dieu, ou que l'homme ne peche point, ou que péchant, il soit puni. Tout péché, petit ou grand, doit être puni; il faut que Dieu en fasse le *châtiment*, ou que l'homme le punisse lui-

même. Si nous voulons donc obtenir miſéricorde, puniſſons nos péchés : Dieu ne ſauroit exercer ſa miſéricorde ſur ceux qui pechent en flattant leurs péchés, & ne les détruiſent pas. Il faut néceſſairement que nous les puniſſions, ou qu'il les puniſſe ; & la ſeule voie que nous ayons pour empêcher qu'il ne les puniſſe, c'eſt de les punir nous-mêmes. La loi de la juſtice de Dieu eſt, que perſonne ne reçoit la rémiſſion d'une peine plus grande qui lui étoit dûe, s'il ne ſatisfait à Dieu par quelque ſorte de peine, quoique beaucoup moindre. Ainſi celui qui eſt véritablement pénitent, tend uniquement à faire que le péché qu'il a commis, ne demeure pas impuni.

La pénitence eſt une vertu néceſſaire à tout le monde ; & c'eſt une grande illuſion que de s'imaginer qu'il y ait des perſonnes dans le monde qui ſoient obligées, par leur état, de vivre dans les délices, & de ne point faire de pénitence. Il y a une pénitence générale qui eſt impoſée à tous les hommes. Elle conſiſte dans les maladies & la mort du corps, dans les miſeres de cette vie, dans l'éloignement de Dieu, dans l'incertitude du ſalut, dans l'obſcurciſſement de l'eſprit, dans la réſiſtance pénible aux paſſions, & dans une vie ſérieuſe & laborieuſe. L'homme pécheur eſt obligé de ſouffrir ces peines, & les ſupporter

en eſprit de pénitence. Il doit mourir comme un criminel condamné à la mort par la juſtice de Dieu, & la recevoir comme la ſatisfaction de ſes péchés ; il doit ſouffrir la mortalité de ſon corps & les autres miſeres de cette vie, comme une pénitence que Dieu lui a impoſée ; il doit ſe conſidérer comme banni de la vue de Dieu, comme exilé dans une terre étrangere en punition de ſes péchés ; il doit regarder la rebellion de ſes paſſions comme un mal qu'il s'eſt lui-même cauſé, & ſouffrir avec paix & humilité la peine qu'il reſſent, lorſqu'il faut leur réſiſter & les réprimer ; enfin il doit embraſſer dans cet eſprit de pénitence un genre de vie ſérieux & laborieux, qui n'ait pas pour fin le divertiſſement & le plaiſir ; car l'arrêt de Dieu : vous mangerez votre pain à la ſueur de votre viſage, regarde tous les hommes ; de plus ſaint Paul déclare indignes le la nourriture ceux qui ne veulent pas travailler, & Jeſus-Chriſt même exclut du nombre de ſes Diſciples ceux qui ne portent pas leur croix & ne font pas pénitence. Perſonne donc n'eſt exempt de faire pénitence, non pas même les Rois, les Grands, les femmes : & cette loi eſt pour tous les hommes de quelque condition & tempérament qu'ils ſoient ; & comme tous *ont fait une infinité* de fautes par l'amour

Gen. 3 19.
2. *Theſſ* 3. 10.
Matth 10. 38.

des biens créés, tous doivent les réparer en s'en privant. Ces fautes nous obligent à la pénitence, & il n'y a point de pénitence, ſans un déſir ſincere de ſatisfaire à la juſtice de Dieu d'une maniere proportionnée à nos péchés. Or il n'y en a point de plus proportionnée que de punir, par la privation des créatures, les péchés commis dans la jouiſſance des créatures. Ainſi la pénitence générale qui conſiſte dans cette privation, eſt néceſſaire à l'homme, & comme ſatisfaction pour les péchés paſſés, & comme remede aux foibleſſes qui lui en reſtent par les habitudes vicieuſes qu'il a contractées.

L'homme naturellement eſt ennemi de la pénitence & de la mortification, & en cela il eſt injuſte non-ſeulement envers Dieu, mais encore envers ſoi-même; non-ſeulement envers ſon ame, mais encore envers ſon corps. La vertu de pénitence ne tend point à détruire le corps, mais à le conſerver; elle ne veut détruire en lui que ce qui peut lui cauſer la mort éternelle; elle ne veut en bannir que les poiſons qui le corrompent, & les ulceres qui s'y forment pour le faire mourir. Il paroît de-là qu'elle ne tend qu'à notre bien véritable, & qu'elle ne fait rien que par un motif d'amour, mais d'un amour ſage & réglé qui ſait diſcerner les vrais moyens

de procurer le bien des ames. Les hommes ſont donc bien déraiſonnables d'avoir tant d'éloignement de ce qu'on appelle mortification, puiſqu'elle ne tend qu'à faire vivre le corps, & à lui procurer les biens dont il eſt capable. La vie qui eſt promiſe à ceux qui mortifient les œuvres de la chair n'eſt pas ſeulement la vie de l'ame, c'eſt auſſi celle du corps, mais du corps dans le ciel & non ſur la terre. On trouvera d'autres inſtructions ſur ce ſujet dans ce qui ſera dit du Sacrement de Pénitence & ſur le jeûne. *Rom.* 8. 13.

§. 14. *De la Juſtice Chrétienne.*

La Juſtice Chrétienne eſt l'aſſemblage des vertus qui conſtituent l'homme juſte & ſaint : c'eſt pourquoi il lui eſt commandé d'être ſaint, parce que Dieu eſt ſaint. Or la ſainteté de Dieu étant une ſéparation & une haine de tout ce qui eſt impur, corrompu & profane, & renfermant la plénitude des perfections, il faut, pour être juſte, approcher de cette ſainteté par les vertus chrétiennes & par la ſéparation de toute corruption ; ce qui fait que perſonne ne ſera admis à la participation du bonheur éternel, qu'il n'ait été entiérement purifié de la moindre ſouillure. *Levit.* 11. 44. *Apoc.* 21. 27.

Le royaume de Dieu eſt le royaume de

la juſtice, de l'ordre, de la vérité : or il eſt impoſſible que l'ordre, la vérité & la juſtice regnent dans une ame tant qu'elle aimera l'injuſtice, la fauſſeté, le déſordre. Il faut haïr l'injuſtice & aimer la juſtice ; & c'eſt ce que fait le Juſte qui eſt né de l'eſprit de Dieu, en qui cet eſprit réſide & qui le conduit. Ce juſte eſt patient, débonnaire ; il ne penſe point de mal ; il n'eſt, ni vain, ni ambitieux ; il ne cherche point ſes intérêts ; il ne ſe plait point dans l'injuſtice, & il aime la droiture, l'équité & la vérité. Toutes ces diſpotions étant dans ſon cœur, elles ſe font paroître au-dehors dans les occaſions ; c'eſt la voix & le langage de cet eſprit. C'eſt en cette maniere que le Chrétien né de l'eſprit eſt un homme ſpirituel, c'eſt-à-dire, qu'il agit par les impreſſions de cet eſprit, & non par celles de la chair. Il eſt créé ſelon Dieu dans la juſtice, parce qu'il rend à Dieu ce qui eſt dû à Dieu ; à ſoi-même ce qu'il ſe doit à ſoi-même ; aux créatures ce qu'il doit aux créatures. Il rend au ſouverain Etre l'hommage & l'amour qu'il lui doit : comme il tient tout de lui, il lui rapporte tout. Il ſe doit à ſoi-même la juſtice de ſe rendre heureux ; & il ſe la rend en rapportant tout à Dieu, en travaillant à ſe guérir de ſes maladies, & en ſe ſéparant des créatures qui lui nuiſent. Enfin il rend

aux

aux créatures ce qu'il leur doit. Il les place dans leur rang & dans leur ordre ; il ne les fait point servir d'objet à ses désirs ; il les emploie au plus noble usage qu'elles puissent avoir, qui est de servir de motifs de louer Dieu & de le craindre, & de tenir lieu de miroir où l'on voit ses grandeurs invisibles, sa puissance & sa divinité.

C'est par cette justice que l'homme pratique envers Dieu, qu'il s'établit dans la sainteté, qui consiste dans la séparation de ce qui souille : & comme il n'y a que la cupidité qui le souille & le corrompt, la séparation de la cupidité lui procure la pureté, la justice & la sainteté. Il est vrai que, comme cette séparation n'est pas parfaite, aussi la sainteté n'est pas parfaite en ce monde-ci. Il se glisse encore dans ses meilleures actions une infinité de recherches & de retours d'amour propre. Tout cela diminue sa sainteté, mais ne la détruit pas absolument, pourvu que le cœur tende toujours à retirer son amour de toutes les choses temporelles, & à le tourner vers celles qui sont éternelles, en pratiquant la loi éternelle qui le lui commande. Un juste a toujours le glaive à la main pour séparer l'ame de tous les objets créés, afin de l'attacher uniquement à Dieu, c'est-à-dire, qu'il a une pente continuelle à la *séparation des créatures*, & c'est en quoi

conſiſtent la juſtice & la ſainteté. On voit quantité de gens qui ſe détachent de pluſieurs objets de paſſion, & qui s'appliquent aux œuvres de charité ; mais cela ne ſuffit pas pour la ſainteté, ſi l'on ne ſe ſépare de tout ce qui domine l'ame. Il faut être ſéparé non-ſeulement des plaiſirs & des intérêts groſſiers, mais auſſi de la recherche, de l'approbation & de l'amour des créatures, de ſon repos, de ſes ſatisfactions intérieures, & même de la dévotion ſenſible.

Un Chrétien doit toujours s'efforcer d'avancer dans la ſainteté, & c'eſt dans l'accroiſſement de l'amour de la juſtice & de la haine de l'injuſtice que conſiſte cet avancement. Il y a toujours lieu d'avancer dans cette voie, parce que la charité n'a point de bornes préciſes, & que l'on peut toujours y faire du progrès, ſans que jamais ce progrès ſoit de conſeil, & ceſſe d'être de précepte. Ce ſont ces divers dégrés d'amour de la juſtice qui font les divers progrès & les différens avancemens des ames. C'eſt ce qui les rend plus foibles ou plus fortes, moins capables ou plus capables de réſiſter aux tentations ; & c'eſt de là qu'il arrive ordinairement qu'entre pluſieurs juſtes attaqués des mêmes tentations, les uns demeurent fermes, & les autres ſont renverſés ; de ſorte que, même on ne ſait pas précisément la

des tentations par leſquelles Dieu permettra que nous ſoyons éprouvés, chacun eſt obligé de travailler toujours à ſe fortifier dans la vertu, qui n'eſt autre que l'amour de la juſtice. Il eſt bien vrai qu'on doit eſpérer que Dieu ne permettra pas que nous ſoyons tentés au-delà de nos forces; mais pour obtenir cette grace, il faut travailler fidélement & fortement à nous avancer, à nous fortifier & à nous enraciner dans la charité : autrement il eſt clair que c'eſt à notre négligence qu'il faut imputer de ce que les tentations nous renverſent & ſe trouvent au-deſſus de nos forces : car elles n'y auroient pas été, ſi nous avions eu ſoin de nous fortifier par une charité plus abondante. Dieu ne promet cette proportion des tentations aux forces de l'ame, qu'à ceux qui ſont fideles à travailler & à s'avancer dans la voie de Dieu, & qui lui demandent cet avancement avec perſévérance & avec ardeur, & ceux qui ne le font pas, doivent s'imputer leur chute & leur ruine.

C'eſt un précepte de travailler à s'avancer dans la juſtice, & d'avoir une volonté ſincere de croître en lumiere & en ſainteté. Dieu eſt le maître de ſes graces. Il faut ſe contenter de la part qu'il lui plaît de nous en faire; & l'on peut croire même que *lorſqu'il nous tient* dans une eſpece de di-

ſette & de pauvreté de graces, il peut avoir en cela des vues de miſéricorde ſur nous, & avoir deſſein de nous guérir de l'orgueil par la baſſeſſe & l'imperfection où il nous retient. Mais cela n'empêche pas que comme c'eſt l'impureté de notre cœur, notre lâcheté & notre tiédeur qui arrêtent le cours des graces de Dieu, on ne ſoit obligé de haïr en ſoi ces défauts, & de faire effort pour les ſurmonter. Perſonne n'eſt diſpenſé de cette ſainte violence par laquelle on ravit le royaume de Dieu; & quiconque voudroit renoncer à ces efforts, ſe priveroit par-là, non d'un accroiſſement de grâce, mais du royaume même de Dieu, qui eſt la récompenſe de ces efforts.

La cupidité qui ne meurt jamais dans cette vie, étant d'elle-même ſans bornes, & tendant toujours à s'accroître, il ne faut que ceſſer de travailler & de la réprimer, pour trouver enſuite qu'elle aura fait des progrès conſidérables. C'eſt une pente qui nous fait toujours gliſſer en bas, à moins que nous ne faſſions un effort continuel pour nous élever en haut. C'eſt un torrent qui nous entraîne, à moins que nous nous roidiſſions contre ſon cours. C'eſt un poids malheureux qui eſt toujours en action. C'eſt une racine amere qui pouſſe toujours des rejettons qui défigureroient

en peu de temps notre ame, ſi nous n'avions un ſoin continuel de retrancher ces mauvaiſes productions : voilà notre œuvre, notre devoir, notre milice. Demander donc ſi l'on eſt obligé de tâcher d'avancer, c'eſt demander ſi l'on eſt obligé de ſatisfaire à ſon devoir, & de faire ſon œuvre en ce monde ; c'eſt demander ſi l'on eſt obligé de ne pas ſe laiſſer entraîner dans l'enfer ; c'eſt demander s'il eſt permis de reculer & de retourner en arriere. Car, ne point travailler à nous avancer dans la juſtice, c'eſt reculer, c'eſt ſe laiſſer entraîner dans le précipice, c'eſt ſuivre le courant qui nous porte dans l'abyme ; & en un mot, c'eſt tendre à la mort éternelle où la cupidité nous conduit. De tout cela il s'enſuit, qu'il eſt important d'avoir en ſoi la juſtice ; qu'il faut la demander à Dieu ; qu'il faut la conſerver lorſqu'on l'a reçue, & qu'il faut faire tous ſes efforts pour la perfectionner.

§. 15. *Idée des Juſtes.*

On a peu d'idée dans cette vie de ce que c'eſt qu'un Juſte. Un Juſte eſt l'ami & le favori de Dieu. Il eſt le temple de Dieu, ou plutôt le ſeul temple digne de Dieu, parce qu'il n'y a que ce temple qui ſoit capable de recevoir les impreſſions de ſa ſainteté & de ſon amour. Dieu, qui

eſt un feu dévorant, ne peut être dans les ames des juſtes, qu'en les purifiant de ſouillures : Dieu, qui eſt lumiere, ne peut être en elles, qu'en les éclairant : Dieu, qui eſt charité, ne peut être en elles, qu'en les enflammant d'amour : Dieu, qui eſt ſaint, ne peut y être qu'en les ſanctifiant & les conſacrant. Tous ces différents dons rendent les ames ſi grandes, que ſi nous avions des yeux pour les connoître, toutes les grandeurs du monde ne nous paroîtroient qu'un pur néant.

Il faut ſe repréſenter, pour concevoir le bonheur ineſtimable des juſtes, qu'ils jouiſſent de la lumiere de Dieu ; qu'ils entendent ſa voix, comme ſes amis ; qu'ils s'élevent vers lui par les mouvements de leur amour ; qu'ils poſſedent les richeſſes de ſa grace ; qu'ils ſont délivrés de la ſervitude du démon ; qu'ils ſont revêtus de l'innocence, & qu'ils ſont vivants de la vraie vie, qui eſt celle de la charité. Mais il faut paſſer encore plus avant pour concevoir quelque partie de leur grandeur. Il faut dire qu'ils ſont des Rois, étant aſſociés à la royauté de Jeſus-Chriſt ; qu'ils ſont les maîtres du monde, puiſque toutes les créatures ne ſont plus que pour eux, & ſe rapportent à eux ; qu'ils ſont les enfants de Dieu, puiſqu'il les adopte pour ſiens, en les uniſſant avec ſon Fils ; qu'ils

ſont héritiers du Paradis, puiſque c'eſt l'héritage de Jeſus-Chriſt, & que le droit leur en eſt donné par le gage du Saint-Eſprit qu'ils ont reçu; qu'ils ſont les temples de Dieu, puiſque Dieu habite en eux, & que le Saint-Eſprit les anime; & enfin qu'ils ſont les membres de Jeſus-Chriſt par la participation de ſon eſprit & par l'union qu'ils ont avec ſon corps même qu'ils reçoivent de la ſainte Euchariſtie. Un Chrétien qui eſt appellé à une telle dignité, a une raiſon bien puiſſante pour l'eſtimer & la conſerver, & pour mépriſer les choſes du monde qui ſont ſi viles & ſi mépriſables.

Un Juſte connoît la juſtice & ſe nourrit de cette juſtice. Il eſt rempli de ſageſſe; & cette ſageſſe lui fait gouter la volonté de Dieu, l'y fait trouver ſes délices, & la fait préférer à toutes les douceurs de la terre. Il l'a toujours préſente dans ſes actions: elle lui marque ce qu'il doit faire & ce qu'il doit dire: elle le fait marcher dans des chemins étroits, parce qu'elle lui fait éviter de petits ſcandales & de ſecretes recherches d'amour-propre, qui échappent à la connoiſſance des perſonnes peu éclairées. C'eſt ce qui fait qu'évitant beaucoup de fautes, il ne laiſſe pas d'en reconnoître beaucoup, & de s'humilier par la multitude dont il ſe trouve cou-

pable. Mais, quelque étroite que la lumiere de la vérité rende la voie des Juſtes, en leur faiſant découvrir une infinité de volontés de Dieu qui leur retranchent quantité d'actions, & qui leur en preſcrivent d'autres, la charité néanmoins, qui les y engage, leur élargit cette voie, en leur y faiſant trouver leur joie & leur paix. Si la lumiere étrécit leur voie, la charité dilate leur cœur, & ainſi elle les fait courir dans la voie des commandements. On doit donc concevoir qu'il n'y a pas d'état plus grand & plus eſtimable que celui d'un Juſte.

CHAPITRE XV.

DES PRINCIPAUX DEVOIRS DE LA VIE CHRÉTIENNE.

§. 1. *Du Culte qui eſt dû à Dieu.*

ON doit le culte à Dieu, comme au ſouverain Être, & ce culte conſiſte principalement dans l'adoration en eſprit & en vérité; ce qui ſe fait par une adoration d'amour par laquelle on s'anéantit devant Dieu, en l'aimant. Car c'eſt l'amour qui fait la vérité du culte & de l'adoration; & ſans amour, il n'y a que fauſſeté. La raiſon en eſt, que c'eſt par l'amour que l'ame ſe ſoumet à ce qu'elle regarde com-

me ſon ſouverain bien. Or c'eſt cette ſoumiſſion de l'ame qui fait l'eſſentiel & la vérité de l'adoration. Sans cette ſoumiſſion d'amour, tout le reſte du culte ne ſauroit être qu'extérieur & judaïque. Il faut que ce culte ſoit intérieur, qu'il occupe le fond de nos cœurs, & que Dieu en ſoit le maître. Dieu ne veut point de devoirs purement extérieurs. Les hommes ſe contentent des dehors, parce qu'ils ne voient que le dehors; mais Dieu qui voit le fond des cœurs, ne peut être ſatisfait que par les mouvements du cœur. Le culte intérieur produit néceſſairement l'extérieur; mais l'extérieur ne naît pas toujours de l'intérieur. Le culte intérieur eſt l'eſſentiel, parce qu'il ſe répand naturellement au-dehors, & que poſſédant le cœur, il ſe rend maître de toutes les actions extérieures qui en dépendent; c'eſt ce qui paroît dans les prieres, dans les louanges, dans les proſternements, dans les génuflexions, & ſurtout dans le Sacrifice auguſte que l'on offre au Dieu vivant & éternel. Mais, pour adorer Dieu dignement, il faut être humble de cœur: car adorer, c'eſt eſtimer, révérer, aimer ce qu'on adore; c'eſt le mettre au-deſſus de ſoi, & lui donner la préférence; & ce ne ſont que les *humbles de cœur qui* peuvent le faire.

Selon ce principe, on peut dire que Dieu a peu de véritables adorateurs : car combien y en a-t-il peu qui préferent véritablement Dieu à toutes choſes, qui tendent à lui, comme à leur ſouverain bonheur, & qui ne reconnoiſſent pas l'éminence de ſa grandeur infinie par un aveu ſtérile & tel que l'évidence de la vérité le tire des démons mêmes, mais par une préférence intérieure, par laquelle l'ame ſe ſoumet à lui, comme à ſon principe & à ſa fin ? Tous les amateurs du monde, tous ceux qui ſont engagés en des paſſions criminelles, tous ceux qui ſont dominés par quelque amour plus fort que celui de Dieu, tous ceux qui établiſſent leur félicité dans ce monde & dans les biens périſſables, ſont incapables d'adorer Dieu en cette maniere ; & bien loin d'être de véritables adorateurs, ils ſont au contraire de véritables idolâtres, puiſqu'ils ſe ſoumettent aux créatures ; qu'ils les aiment comme leur fin, & qu'ils les préferent à Dieu.

Aimons donc Dieu, ſi nous voulons l'adorer en Chrétiens. Que tous les reſpects que nous lui rendons naiſſent de la charité. Qu'il n'y ait rien dans nos ſacrifices, qui ne ſoit conſumé ſur l'autel de notre cœur par ce feu ſacré. Mais pour l'aimer, il faut le connoître ; il faut avoir

quelque idée de ſa grandeur & de ſa bonté infinie, puiſqu'on ne ſauroit aimer, ni adorer ce qu'on ne connoît pas. Il faudroit donc que les Chrétiens s'appliquaſſent davantage qu'ils ne font, à connoître Dieu & à s'entretenir de ſes perfections & de ſes grandeurs; & quoiqu'ils ne doivent pas ſouhaiter de le voir dans ce monde, puiſque ce n'en eſt pas le lieu, ils peuvent pourtant déſirer d'en avoir une idée plus vive que celle qu'ils en ont d'ordinaire, afin que cette idée leur découvrant, d'une maniere plus claire, les grandeurs de Dieu, les aide à s'anéantir & à s'abaiſſer avec un amour plein de reſpect ſous cette ſouveraine majeſté.

Dieu eſt adorable dans tout ſon être & dans toutes ſes perfections; il eſt adorable dans toutes ſes œuvres. Nous devons adorer Dieu dans tout ce qu'il a fait à l'égard des créatures, dans tous les conſeils de ſa juſtice & de ſa miſéricorde ſur tous les hommes, & principalement ſur nous. Nous devons l'adorer dans l'arrêt qu'il a porté de notre vie & de notre mort, dans tous les accidents de notre vie, dans tous ſes deſſeins ſur nous : car tous ſes conſeils ſont éternels, immuables, pleins de ſageſſe & de juſtice. Enfin il faut adorer Dieu fait homme, qui eſt Jeſus-Chriſt, *dans toutes ſes actions.* Tout eſt divin en

Jesus-Christ, & par conséquent digne de nos adorations. Or adorer Dieu, comme nous avons dit, c'est s'abaisser & s'anéantir en sa présence ; c'est le préférer à soi ; c'est désirer son regne sur nous ; c'est avouer que nous sommes à lui & pour lui, que nous lui appartenons par toutes sortes de droits, que c'est le comble de l'injustice de vouloir nous soustraire de sa dépendance & vivre pour nous-mêmes ; c'est le louer, c'est l'aimer, c'est l'admirer ; & tous ces sentiments de l'ame composent tous ensemble cette adoration en esprit & en vérité que Dieu demande de nous.

C'est pour nous mettre à portée de remplir ce devoir, qu'il y a des jours consacrés particuliérement au culte de Dieu, tels que sont les Dimanches, les Fêtes & certaines solemnités. Ces jours doivent être des jours d'une sainte joie, d'une application particuliere à Dieu, d'une séparation plus grande du monde. C'est le temps de pratiquer le Sabbat spirituel, non-seulement par la cessation de tous péchés, mais en se donnant tout entier aux œuvres qui regardent directement le culte de Dieu, comme sont l'assistance au service divin à sa Paroisse, les instructions, les prieres, les lectures de piété & autres bonnes œuvres. Les solemnités demandent

mandent de nous une pureté particuliere, & doivent nous exciter à nous purifier avec plus de ſoin & d'application. On doit y faire plus de bonnes œuvres & de prieres, afin que Dieu ſoit loué, honoré, adoré. Il faut auſſi regarder nos temples, où la majeſté de Dieu réſide, comme des lieux de prieres & d'adoration, & où il faut, par conſéquent, être dans la modeſtie, le reſpect & le recueillement. Ainſi toutes les actions incompatibles avec ces diſpoſitions, ſont défendues dans les Egliſes; les entretiens, ou d'affaires, ou de nouvelles, les rendez-vous & les parties qui s'y font, les regards vagabonds & déréglés, les égarements d'eſprit volontaires, les penſées mêmes qui regardent les affaires domeſtiques; tout cela étant inalliable avec la priere & l'adoration de Dieu, profane la ſainteté de ces lieux.

§. 2. *De la Parole de Dieu.*

La ſcience du ſalut eſt celle qui nous apprend le chemin du ciel, la voie de la vie éternelle, la voie de la juſtice & la voie du royaume de Dieu. C'eſt celle qui nous apprend à ſurmonter les puiſſances des ténebres & tout ce qui s'oppoſe à notre ſalut. En un mot, c'eſt celle qui nous enſeigne à vivre & à mourir comme il faut & de la maniere néceſſaire pour

être éternellement heureux. C'eſt proprement l'Ecriture ſainte, qui eſt la parole de Dieu, qui nous enſeigne cette ſcience du ſalut. L'Ecriture ſainte n'eſt pas ſeulement une lettre que le Pere céleſte a adreſſée à tous les hommes, mais c'eſt une lettre que notre Pere a écrite à chacun de nous en particulier : car elle eſt tellement commune à tous, que Dieu l'a deſtinée à l'inſtruction de chaque fidele ; qu'il l'a eue en vue en particulier, & que c'eſt pour lui qu'il a fait écrire les inſtructions qu'elle contient. C'eſt donc une négligence inſupportable de ne daigner pas même ouvrir cette lettre de notre Pere, ni s'informer de ce qu'il nous y dit ; & ſi ceux qui feroient paroître ce dédain à l'égard de la lettre d'un Roi de la terre, mériteroient d'être ſévérement punis, on peut juger de ce que mérite le mépris que les hommes font de l'Ecriture, en négligeant de s'inſtruire des vérités que Dieu nous y a fait annoncer. Mais ce n'eſt pas aſſez de l'ouvrir & de la lire ; il faut y chercher ce que Dieu a voulu nous y apprendre : car elle eſt écrite pour notre inſtruction & pour notre conſolation.

Rom. 15. 4.

On doit avoir un reſpect particulier, non-ſeulement pour les vérités de Dieu, mais auſſi pour les paroles de l'Ecriture qui les renferment. Ainſi rien n'eſt plus avanta-

geux aux Chrétiens, que de ſe rendre ces paroles familieres, & par la lecture, & par la méditation. On doit les regarder comme les inſtruments ordinaires de la ſanctification des ames & le canal ordinaire des lumieres par leſquelles nous ſommes ſauvés. Il faut ſe ſervir de ces divines paroles pour purifier notre mémoire de toutes les idées vaines dont elle eſt remplie. Il faut qu'elles ſoient le plus ordinaire objet de notre eſprit, & que notre cœur ne ceſſe point de s'en nourrir. Ç'a été la pratique la plus univerſelle de tous les Saints ; & rien ne fait plus voir combien on s'eſt éloigné de la piété des premiers ſiecles, que le peu d'application que l'on remarque préſentement à ce ſaint exercice. On veut des pratiques relevées, des oraiſons paſſives & ſans action, & l'on regarde preſque comme une dévotion groſſiere de s'entretenir de la parole de Dieu & de la méditer jour & nuit. Cependant les ſaints Peres n'en ont point ſu d'autre, & ils n'en ont point conſeillé d'autre à ceux qu'ils ont conduits. Ils ont cru que c'étoit au Saint-Eſprit à porter les ames, quand il lui plaît, à la contemplation ; mais ils n'ont point preſcrit de regles & de méthodes pour les y élever. Toute leur ſpiritualité a conſiſté à les obliger de lire & de méditer ſans ceſſe l'Ecriture-Sainte,

& ſur-tout les Pſeaumes & le Nouveau-Teſtament, & à chercher continuellement la nourriture de leur ame & les regles de leur conduite dans ces divines paroles. Il faut la lire & l'écouter avec plaiſir & d'une maniere qui nous faſſe regarder comme un bonheur de l'écouter. Il faut l'écouter en l'aimant & en l'obſervant : car l'écouter ou la lire ſans l'obſerver, ce n'eſt pas même l'écouter, c'eſt la mépriſer. Ces divines paroles nous ſauveront ou nous condamneront. Celui qui les aura reçues avec foi, ſera ſauvé par ces paroles ; & celui qui ne les aura pas reçues en cette maniere, ſera condamné, ou plutôt il eſt déja condamné.

C'eſt mal recevoir la parole de Dieu, que de ne lui donner entrée que dans nos oreilles ou dans notre eſprit, & de l'exclure de notre cœur, ſoit qu'on l'en exclue abſolument, ſoit qu'on lui en refuſe ſeulement l'empire, en ſe laiſſant dominer par les objets que le diable propoſe. Cette divine nourriture ne veut point être reçue à demi. Il eſt bien juſte que Dieu nous faiſant la grace incomparable de vouloir entrer en nous par ſa parole, nous l'y recevions comme notre Roi, que nous le faſſions regner en nous, & que cette parole ſoit notre regle, notre loi & notre lumiere. Or cela n'eſt pas, quand le cœur

ſt occupé de quelque paſſion dominante, c qu'il tient à quelque autre objet qu'il réfere à Dieu. On la reçoit encore mal, quand, après l'avoir reçue, on la laiſſe inutile ; quand on laiſſe croître dans ſon cœur une foule de ſoins, d'inquiétudes, de plaiſirs, qui comme des épines, l'empêchent de croître & de fructifier, & qui la deſſechent & l'étouffent peu à peu.

L'excluſion de ces mauvaiſes manieres de recevoir la parole de Dieu, donne lieu de comprendre de quelle ſorte on doit la recevoir : car il s'enſuit delà qu'il faut la recevoir, non-ſeulement dans ſon eſprit, mais dans ſon cœur ; non pour y occuper quelque petite place, mais pour y regner comme dans ſon royaume, dans ſon trône, dans ſon temple. Elle doit y être adorée, puiſqu'elle comprend Jeſus-Chriſt même, & que par elle il habite & regne en nous. Les ſignes & les ſons n'en ſont que les voiles ; mais le Verbe même de Dieu eſt caché & couvert ſous ces voiles & ſe communique à nous par ce moyen. Il faut donc recevoir cette parole comme le pain qui eſt deſcendu du ciel. Il faut ſe nourrir de ce pain vivant de la parole de Dieu par la méditation, par l'amour, par le reſpect, & particuliérement par une exacte obéiſſance à ce qu'elle nous preſcrit ; car c'eſt

là proprement ce qu'on appelle ſe nourrir. Un homme n'eſt pas nourri, quand l'aliment entre dans ſon eſtomac, mais lorſqu'il ſe mêle & s'unit avec toutes les parties de ſon corps. La parole de Dieu ne nourrit de même proprement l'ame, que quand elle ſe joint à ſes mouvemens & à toutes ſes actions, & qu'elle leur ſert de regle & de lumiere. Il faut la recevoir encore avec douceur, c'eſt-à-dire, ſans oppoſition, ſans réſiſtance & avec une parfaite docilité, en ſe livrant à elle & en s'y ſoumettant parfaitement, ſans chercher des voies pour ſe dégager de ſes liens.

§. 3. *De l'Amour de la Vérité.*

Il eſt inconteſtable que toute vérité a Dieu pour principe. On ne peut douter que les vérités éternelles & immuables ne ſoient connues que par une lumiere qui éclaire les eſprits. Or cette lumiere qui eſt l'objet de leur entendement, n'eſt autre choſe que Dieu même, comme Vérité éternelle, qui ſe manifeſte à eux de telle ſorte, qu'ils y acquieſcent. C'eſt ainſi que l'eſprit connoît & ſe convainc qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas que les autres nous fiſſent; qu'il faut conſerver l'ordre naturel, & non le troubler; que l'ordre vaut mieux que le

déſordre ; qu'il faut ſe conduire par raiſon & non par paſſion ; qu'il faut rendre à chacun ce qui lui appartient ; qu'il faut que les choſes qui ont moins de bonté, ſoient ſoumiſes à celles qui en ont le plus ; que l'incorruptibilité vaut mieux que la corruption ; que l'être eſt préférable au néant : car ces regles immuables & éternelles, qui ſont les regles de nos jugements, & qui ſont au-deſſus de l'eſprit de l'homme, ne ſont autre choſe que la Vérité même qui brille dans l'eſprit de ceux à qui elle ſe manifeſte. Cette Vérité eſt Dieu même, & Dieu eſt le ſeul maître de la Vérité.

La Vérité eſt tellement le vrai bien de tous les hommes, que nous ne ſaurions rien aimer, qu'en nous perſuadant qu'il eſt bon & qu'il eſt vrai. C'eſt pourquoi l'homme corrompu ayant attaché ſon cœur à des créatures indignes de lui, y attache auſſi une fauſſe idée de bonté & de vérité. On aime le vrai, & on veut toujours que ce que l'on aime ſoit vrai. Ceux mêmes qui prennent plaiſir à tromper les autres, ne veulent pas qu'on les trompe ; & rien ne peut attirer le cœur de l'homme ſous l'idée de fauſſeté. Il y a des fauſſetés & des erreurs plus mauvaiſes les unes que les autres ; mais il eſt impoſſible que l'homme ne juge que l'erreur, comme *erreur, & la fauſſeté*, comme fauſſeté,

eſt un mal ; & ce ſentiment eſt tellement gravé dans le fond de ſon cœur, qu'il n'eſt pas en ſa puiſſance de l'effacer. D'où vient donc que la vérité étant ſi aimable, il y a tant de perſonnes qui la haïſſent ? C'eſt qu'ils ont attaché leur amour à des biens faux, auxquels ils ont joint l'idée de la vérité ; de ſorte que, quand la vérité réelle s'oppoſe à leurs paſſions, ils ſe révoltent contre elle ; ils ne veulent pas la reconnoître pour vérité ; ou, s'ils ſont obligés, malgré eux, de la reconnoître pour telle, ils ne laiſſent pas de la haïr : car l'amour des faux biens que l'on veut prendre pour vrais, rend odieuſes les regles de la vérité, parce qu'elles convainquent l'eſprit de l'injuſtice & de la fauſſeté de ſon choix.

Il faut écouter la vérité où elle nous parle : or elle nous parle au fond de notre ame ; c'eſt là qu'elle ſe fait entendre à ceux qui lui prêtent l'oreille : car, quoiqu'elle puiſſe nous être extérieurement propoſée en bien des manieres, on ne l'entend néanmoins qu'au-dedans de ſoi. La raiſon pourquoi il y en a ſi peu qui l'écoutent, c'eſt que preſque tout le monde eſt hors de ſoi-même & fugitif de ſon cœur ; ainſi l'on n'entend point ce que Dieu nous y dit, & l'on ſe prive de ce qu'il nous y diroit, ſi nous n'étions point aveuglés par l'amour des choſes temporelles. Le moyen donc

d'entendre la voix de Dieu, c'eſt de retirer ſon eſprit du tumulte du monde & de l'épanchement au-dehors. Chacun eſt obligé de ſe retirer du monde & du tumulte, autant qu'il eſt néceſſaire pour écouter la vérité ; mais cette néceſſité eſt inégale, ſelon la diverſité des diſpoſitions des hommes. Il y en a, à la vérité, qui ſont aſſez recueillis pour entendre la voix de Dieu, même dans le tumulte des affaires, & qui ne laiſſent pas, au milieu des plus grands embarras & des emplois les plus conſidérables, de régler le gros de leur vie par la vue de la vérité ; mais ſi l'on voyoit que ſon eſprit fût tellement plongé dans les affaires du ſiecle, qu'on fût incapable de penſer à Dieu, de vivre pour Dieu & d'entendre ſa voix, il eſt certain que l'on devroit ſonger à une plus grande ſéparation du monde. Car enfin, il faut préférablement à toutes choſes, donner à ſon ame ce qui lui eſt néceſſaire pour ſon ſalut. Il faut retrancher les paſſions, l'attache à ſon ſens, la mauvaiſe honte, la vanité, & généralement l'amour de toutes les choſes que la vérité condamne. Il faut faire regner la vérité ſur ſon entendement, en n'y donnant entrée à aucune fauſſeté, en le rempliſſant, le plus qu'il eſt poſſible, de vérités utiles, en réglant la recherche

que nous faiſons de ces vérités ſur les regles de la vérité même.

L'homme depuis le péché a naturellement de l'oppoſition a la vérité, parce que ſon cœur eſt corrompu. C'eſt Dieu qui guérit la corruption du cœur, en inſpirant un amour ſincere de la vérité. Or celui qui eſt ainſi diſpoſé, reçoit ſans peine les vérités qui ſe trouvent alors conformes à la droiture de ſon cœur, parce qu'il aime Dieu. Au contraire, comme elles ſont oppoſées aux inclinations de la nature corrompue, elles ſont rejettées de tous ceux qui ſont dominés par leurs paſſions. C'eſt par-là que Dieu diſcerne les hommes. La vérité eſt reçue par tous les cœurs ſinceres & droits: elle eſt rejettée par tous les cœurs corrompus; mais cela doit s'entendre principalement de la vérité ſuffiſamment prouvée & atteſtée: car la droiture du cœur ne reçoit pas & ne doit pas recevoir les vérités, ſans preuves ſolides, parce que ce ſeroit agir contre le bon ſens & la raiſon, que d'agir de cette ſorte; ce qui eſt contraire à la droiture du cœur.

Nous n'avons pas ſeulement beſoin de la manifeſtation de la vérité; mais pour la recevoir comme il faut, nous avons de plus beſoin que Dieu nous donne l'amour de la vérité: car, comme dit ſaint Auguſtin, l'on n'entre dans la vérité, que par

charité. Cet amour de la vérité ne nous eſt pas ſeulement néceſſaire à l'égard des points de foi, mais encore plus à l'égard des maximes de la morale chrétienne : car c'eſt particuliérement à l'égard de la morale, que la raiſon qui nous fait embraſſer de fauſſes opinions, eſt que nous n'aimons pas la vérité qui nous découvre la voie de la juſtice, & que nous la regardons comme contraire à nos intérêts. Le lieu de la vérité n'eſt pas l'eſprit, mais le cœur. Elle ne nous eſt donnée, que pour être adorée, aimée & pratiquée par le cœur. Quiconque donc la retient dans ſon eſprit, ſans la réduire en pratique & ſans l'aimer, la retient dans un lieu indigne d'elle. Il en eſt, non un poſſeſſeur légitime, mais un injuſte uſurpateur. La vérité eſt dans ſon eſprit, comme un arrêt qui le condamne & qui rend témoignage contre lui.

L'uſage principal que nous devons faire de la vérité, eſt de nous en ſervir pour faire des réflexions ſérieuſes ſur notre conduite & ſur notre vie, & de réduire ces connoiſſances en pratique par la correction effective de nos mœurs & le changement de notre vie. C'eſt là l'unique moyen de l'imprimer dans le cœur, & d'empêcher qu'elle ne ſoit un vain ornement de notre *mémoire*, en la rendant une diſpoſition

effective de notre ame. C'est par-là que la vérité habite en nous, que nous y devenons conformes, & que son regne s'établit en nous. C'est enfin en cela que consiste le vrai bonheur des hommes : car la vérité ne manque jamais de récompenser ceux qui la suivent & qui la pratiquent. Ils se font par ces actions un trésor éternel. Ils deviennent riches & abondants ; au lieu que ceux qui se contentent de l'avoir dans la mémoire, & qui ne la pratiquent point, demeurent dans une honteuse pauvreté, & ainsi leur ame est affamée parmi ces mêmes vérités, parce qu'elle ne s'en nourrit qu'en les pratiquant.

C'est principalement la contradiction, à la vérité, qui découvre le fond des cœurs. Quand la vérité n'est point attaquée, & qu'il n'y a rien à souffrir pour la défendre, bien des gens se font honneur de lui être favorables ; mais si-tôt qu'il y a quelque chose à perdre, en la soutenant, on voit incontinent tous les lâches consentir à son oppression, & tous les méchants y contribuer. Il n'y a que ceux qui sont très-sincérement à Dieu, qui ne l'abandonnent pas. La contradiction de la vérité n'a pas seulement distingué les Martyrs des Païens, les Catholiques des Hérétiques : elle continue dans la suite de tous les siecles, de *distinguer* les bons des méchants. Les

méchants ſe joignent au torrent du monde, qui tend à détruire la vérité ; & les bons réſiſtent à ce torrent, en confeſſant la vérité par leurs actions. Car ce ne ſont pas ſeulement ceux qui répandent leur ſang pour elle, qui la confeſſent ; il ſuffit de demeurer ferme parmi les diſcours téméraires & les mauvais exemples des hommes, de ne point ſe ſoucier de leurs inſultes, de leurs menaces, de leurs mauvais traitements, & de s'attacher aux préceptes de l'Evangile, malgré le mépris que les hommes en font. C'eſt une eſpece de martyre & de témoignage qui convient à tous les bons ; & cette maniere de confeſſer Jeſus-Chriſt devant les hommes, leur méritera dans l'autre vie, qu'il les confeſſe devant ſon Pere, comme il nous en aſſure lui-même ; au lieu qu'il renoncera tous ceux qui ne l'auront point confeſſé. *Luc*, 12 8.

Or comme il y a une bonne maniere de confeſſer Jeſus-Chriſt, digne de récompenſe, il y a auſſi une mauvaiſe maniere d'être muet devant Dieu, qui mérite punition ; c'eſt la ſuppreſſion de la vérité, lorſqu'il s'agit de lui rendre témoignage, de la ſoutenir, d'en inſtruire ceux qui ont beſoin de la connoître. C'eſt par ce ſilence auquel la timidité & l'intérêt réduiſent la plupart des hommes, qu'il arrive que la juſtice & l'équité ſont ſi abandonnées dans

une infinité de rencontres, que tant d'innocents ſont opprimés par la calomnie, que ceux qui ont affaire à de plus puiſſants qu'eux, trouvent ſi peu de ſupport & de protection dans le monde; & cela vient de ce que l'on n'aime point la vérité.

On n'aime point encore la vérité dans un autre ſens; c'eſt lorſqu'on ne veut pas être repris de ſes défauts. On éloigne, par cette mauvaiſe diſpoſition, tous ceux qui pourroient nous avertir de nos défauts, parce que perſonne ne veut ſe mettre au hazard de déplaire aux autres, ni s'aſſujettir à toutes les conditions que leur délicateſſe preſcrit pour recevoir favorablement la vérité. On trouve plus court de les laiſſer là. Ainſi ne recevant la vérité qui nous ſauve, qu'avec tant de conditions & de réſerves, il ſe trouve qu'on eſt exclus de la vérité & du ſalut. De tout cela il s'enſuit qu'on ne peut trop s'exciter à l'amour de la vérité, puiſqu'elle eſt ſi propre à remédier à nos miſeres dans cette vie, & à nous rendre éternellement heureux en l'autre par la poſſeſſion de la vérité, qui eſt Dieu même.

§. 4. *De la Soumiſſion à la volonté de Dieu.*

La volonté de Dieu peut ſe conſidérer de deux manieres. Premiérement, comme

regle de nos devoirs, qui nous preſcrit que nous devons faire ; qui nous mon- les diſpoſitions où nous devons être ; ui nous découvre ce que nous devons de- rer, ce que nous devons fuir, où nous vons tendre ; qui condamne tout le mal commande tout le bien. Secondement, mme la cauſe de tout ce qui ſe fait dans monde, à l'exception du péché ; qui oduit efficacement tout ce qui eſt bon, ne permet le mal que pour en tirer du en.

Selon la premiere maniere de conſidérer volonté de Dieu, il faut obſerver que Ecriture lui donne divers noms qui ne arquent tous que la même choſe. C'eſt tte loi éternelle qui défend de troubler rdre de la nature, qui commande de le nſerver, & qui plaçant l'homme entre ieu & les créatures corporelles & inani- ées, lui défend d'attacher ſon amour à icune autre choſe qu'au ſouverain Être, uiſqu'il ne peut le faire, ſans ſortir de n ordre, & ſans s'abaiſſer au-deſſous s choſes qui lui ſont inférieures ou iné- les. C'eſt cette juſtice divine qui brille ns nos eſprits, qui nous rend aimable ut ce qui y eſt conforme, quand même ous n'y trouverions rien d'ailleurs qui at- rât notre amour. Ce n'eſt qu'en aimant *en ſuivant* cette juſtice, que les hom-

mes ſont juſtes ; & qu'en s'en éloignant, qu'ils ſont injuſtes & pécheurs. Ce ſont ces jugements & ces juſtifications dont David parle ſi ſouvent, c'eſt-à-dire, les regles & les ordonnances juſtes & ſaintes, qui inſtruiſent l'homme de ce qu'il doit faire, & qui ſont écrites dans Dieu même, parce qu'elles ne ſont autre choſe que ſa volonté toute juſte & toute équitable. C'eſt cette ſageſſe qu'il faut déſirer ſans ceſſe, qu'il faut chercher comme on cherche l'argent, qui nous ſert de guide dans notre chemin, & qui habite en Dieu & avec Dieu. Ce ſont ces préceptes que l'Ecriture appelle éternels, & qu'elle nous commande d'avoir toujours devant les yeux & de conſerver dans notre cœur, qui doivent marcher avec nous, qui ne doivent point nous quitter dans le ſommeil même, & qui doivent être le premier objet de nos penſées à notre réveil. C'eſt cette lumiere qui fait que nous ſommes enfants de lumiere, & qui fait que les uns marchent dans les ténebres & les autres dans la lumiere, ſelon qu'ils l'abandonnent ou qu'ils la ſuivent. C'eſt cette vérité, ſelon laquelle il eſt dit des juſtes, qu'ils marchent dans la vérité, qu'ils ſont dans la vérité, & qu'ils ſont la vérité. Enfin c'eſt Dieu même, puiſque tous ces noms ne ſignifient que la volonté de Dieu,

& que la volonté de Dieu, eſt Dieu même. Cette juſtice, cette loi, cette vérité divine nous eſt manifeſtée par l'Ecriture ſainte; mais la révélation extérieure ne ſert de rien, ſi Dieu n'éclaire intérieurement nos eſprits, s'il ne luit en eux comme vérité & comme lumiere, & s'il ne leur découvre la beauté de ſa juſtice.

C'eſt en ſuivant cette juſtice, en s'y conformant, en l'aimant & en la déſirant, que les hommes juſtes croiſſent en juſtice. C'eſt en s'en éloignant, qu'ils ſont injuſtes, méchants, corrompus, déréglés, parce que cette juſtice eſt l'ordre eſſentiel, la vertu eſſentielle, la ſainteté eſſentielle; & comme cette juſtice eſt Dieu même, il eſt clair que l'amour de cette juſtice eſt l'amour de Dieu, que c'eſt la même choſe que la charité; & qu'agir par l'amour de la juſtice, c'eſt agir par charité & par principe d'amour de Dieu. Cet amour de la loi de Dieu eſt le fondement de la piété chrétienne; c'eſt en quoi conſiſte la vraie charité, & ainſi la méditation de cette loi doit être notre entretien continuel. C'eſt cette loi qui ne regle pas ſeulement les actions extérieures, mais auſſi les mouvements intérieurs de notre ame. Il ne ſuffit pas de demander à Dieu la connoiſſance de ſa volonté; il faut lui demander encore ce

ur ſimple qui n'ait point d'autre déſir
c de l'accomplir.

Cette vue par laquelle nous regar
la volonté de Dieu comme la regle de
actions, nous conduit d'elle-même à
ſoumettre à la volonté de Dieu conſid
comme cauſe de tout ce qui ſe fait da
monde, excepté le péché, qu'elle ne
que permettre. En découvrant par la
ces grandes vérités, que Dieu fait to
qu'il ordonne tout, regle tout; que
n'échappe à ſa providence; que par
ce qui arrive dans le monde, il exer
ou ſa miſéricorde, ou ſa juſtice; que
créatures n'ont de pouvoir que ce
leur en donne; qu'elles ne ſont que
inſtruments & les miniſtres de ſes ordi
nous voyons en même-temps dans c
même volonté, conſidérée comme la
tice ſouveraine, qu'il eſt juſte que D
regne, & que nous lui obéiſſions;
c'eſt à lui à nous conduire, & à nous
ſuivre; que c'eſt à nous à nous confor
à ſa volonté, & non pas à vouloir c
s'accommode à la nôtre, & que c
volonté étant toujours juſte & touj
ſainte, elle eſt auſſi toujours adorab
toujours digne de ſoumiſſion & d'amo
quoique les effets nous en ſoient quelq
fois durs & pénibles, puiſqu'il n'y a
des ames injuſtes qui puiſſent trou
à redire à la juſtice, & qu'ainſi la pe
que nous avons quelquefois à nous y

mettre, eſt une preuve de notre injuſtice & de notre corruption, qui doit nous porter, non à nous en prendre à Dieu, mais à nous en prendre à nous-mêmes. Nous nous révoltons dans les choſes qui nous arrivent, parce que nous nous arrêtons aux créatures, & que nous leur imputons les événements; au lieu que ſi nous les attribuons, comme nous le devons, à la juſtice de Dieu, nous arrêterions aiſément nos plaintes, nos murmures & nos impatiences.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les grands événements qu'il faut reconnoître la volonté de Dieu, & l'obligation où l'on eſt de s'y ſoumettre; il faut le faire de même dans les petits événements; & pour s'accoutumer à ſe ſoumettre dans les grands, qui ſont capables d'ébranler & d'abattre l'ame, il faut s'accoutumer à l'honorer dans les plus petites circonſtances de notre vie, parce qu'elle les regle toutes auſſi-bien que les plus grandes. Chacun doit accepter avec ſoumiſſion tous les défauts ou maux corporels, comme la ſurdité, la foibleſſe de la vue, le manque de mémoire, l'adreſſe d'intelligence, le défaut du bien, les infirmités, les événements fâcheux, les pertes, les maladies, ſans jamais ſe plaindre de toutes ces choſes & *d'autres ſemblables*, tant parce que c'eſt

Dieu qui en eſt la cauſe, que parce que nous ne ſavons pas ſi elles ne nous ſont point plus avantageuſes que celles qui nous plairoient davantage ; & qu'en les ſouffrant de cette maniere, elles le deviendroient en effet. Il en eſt de même des maladies, des calomnies, des mauvais traitements, du peu d'état que l'on fait de nous, des averſions, des préventions qu'on peut avoir contre nous. Puiſque Dieu fait ou permet tout cela, nous devons le regarder avec tranquillité & avec paix, en nous tenant dans ſon ordre, & en adorant ſes jugements. La volonté de Dieu qui regle toutes ces choſes, doit avoir plus de force ſur notre eſprit, pour nous les faire accepter & pour nous les rendre aimables, que ce qu'elles ont de fâcheux, pour nous les faire rejetter & pour nous porter à l'impatience & au murmure.

Rien ne facilite davantage la conduite de la vie chrétienne que ce regard de la volonté de Dieu dans toute ſon étendue. Il fait voir que toute la vie d'un vrai Chrétien, eſt une vie de paix, qui regarde également avec tranquillité le préſent, le paſſé & l'avenir dans l'ordre de Dieu, & qui conſulte continuellement ſa loi pour apprendre d'elle ce qu'il doit faire à chaque moment, & quelle diſpoſition inté-

rieure il doit avoir à l'égard des choſes auxquelles il doit s'appliquer. Ces diſpoſitions ſont différentes, ſelon les objets, & elles renferment tous les mouvements légitimes de joie, de triſteſſe, de deſir, de crainte, d'amour, d'indignation, de compaſſion qu'ils doivent exciter. Mais tous ces ſentiments ſont toujours joints à la diſpoſition générale de repos & de paix que la vue de la volonté ſouveraine entretient dans le fond de l'ame d'un Chrétien, qui calme & qui modere tous les mouvements particuliers. Cette paix appaiſe les agitations du cœur, en l'attachant à la volonté immuable de Dieu. Elle arrête les troubles que produit dans l'eſprit la multiplicité de ſes penſées par cette unique penſée: Dieu le veut; & elle fait ainſi que l'homme ſe laiſſe emporter au torrent de la divine providence, ſans ſe mettre en peine d'autre choſe que de s'acquitter fidélement des devoirs particuliers qui lui ſont preſcrits à chaque moment par la loi de Dieu.

§. 5. *Du Rapport des actions à Dieu.*

C'EST une des vérités les plus conſtantes de la morale chrétienne, que l'obligation de rapporter toutes ſes actions à Dieu; & il eſt étonnant qu'il ſe trouve des Caſuiſtes aſſez relâchés, qui décident *hardiment* que ce n'eſt que de conſeil. Ce-

pendant quoi de plus formel que ce que
Coll. 3. 17. dit ſaint Paul : Quoi que vous faſſiez en parlant ou en agiſſant, faites tout au
1. *Cor.* 10. 31. nom du Seigneur Jeſus-Chriſt; & ailleurs: Soit que vous mangiez, ſoit que vous buviez, ſoit que vous faſſiez quelque autre choſe, faites-le à la gloire de Dieu. L'Apôtre n'oublie rien ; il veut que toutes nos actions & toutes nos paroles ſoient conſacrées à Dieu & à Jeſus-Chriſt. S'il y a quelque endroit de notre vie où nous ſoyons indépendants de Dieu, où nous ne recevions rien de lui, où il ne ſoit point notre derniere fin, que nous ne nous devions point à Jeſus-Chriſt en qualité de ſes eſclaves ; & enfin, s'il y a quelqu'une de nos actions que le prix de ſon ſang ne mérite pas, à la bonne heure que nous ne la rapportions point à ſa gloire ; mais s'il n'y en a aucune de cette nature, ſi Dieu eſt toujours notre fin, ſi nous dépendons en tout de lui, ſi Jeſus-Chriſt nous a totalement achetés, qui peut douter que nous ne ſoyons obligés de rendre à Dieu ce que nous lui devons par tant de titres, & de payer à Jeſus-Chriſt ce qu'il s'eſt acquis par un ſi grand prix ? Ainſi il faut que ceux qui conteſtent cette vérité ſi claire, n'aient jamais compris les droits de Dieu & de Jeſus-Chriſt ſur l'homme. Il eſt vrai que Dieu ne nous impute pas à crime l'omiſ-

tion de ce rapport de nos actions à lui dans les petites rencontres de la vie. Il eſt vrai encore qu'il n'eſt pas néceſſaire que ce rapport qui eſt de précepte, ſoit fait par des réflexions actuelles, & qu'il ſuffit pour l'obſerver, que le deſir ſincere de glorifier Dieu ſoit le principe de nos actions, & que Dieu voie que c'eſt ce qui nous fait agir. Mais il eſt vrai auſſi qu'il ne faut pas penſer qu'une action ſoit faite pour Dieu, quand elle lui eſt ſimplement offerte par une oblation générale ou particuliere ; il faut de plus qu'elle ſoit réglée ſelon ſes loix, & que l'ame ne s'y porte, que parce qu'elle croit que Dieu le veut. Ainſi ce rapport de nos actions à Dieu conſiſte principalement en ce que l'amour de Dieu en ſoit le principe, c'eſt-à-dire, à les faire, pour obéir à Dieu & pour accomplir ſes loix.

Toutes nos actions devant être des prieres & des ſacrifices, nous devons rapporter à Dieu toutes les actions de notre ame, ou les actions conduites par la direction de l'ame. Ce rapport de nos actions à Dieu, qui les rend de véritables ſacrifices, ne conſiſte point dans une oblation ſtérile & ſans effet, incapable de ſanctifier nos actions, parce qu'elle n'en eſt pas la cauſe ; mais il conſiſte dans une intention *efficace*, *qui* naiſſant du deſir d'être unis

à Dieu, comme à la parfaite justice, lui être parfaitement soumis, & de n'av rien en nous de contraire à sa sainte v lonté, nous porte à pratiquer les bon œuvres, parce qu'elles sont conformes à volonté de Dieu, & qu'elles nous serv à parvenir à cette parfaite justice à laqu le nous aspirons. Qui agit dans cet esp offre à Dieu de continuels sacrifices. Il p tique cette priere continuelle qui nous ordonnée ; les prieres qui se font en c tain temps, & qui ne peuvent être con nuelles, ne servant qu'à ranimer & ent tenir cette priere & ce sacrifice qui ne c point.

Nous devons être, selon l'Apôtre, imitateurs de Dieu ; & un Chrétien vroit mener une vie proportionnée à ce éminente vocation. Mais combien y a- d'actions où on n'oseroit dire qu'on im Dieu ? Or il y a bien des actions où il rare que la conscience soit assez éteii pour nous faire cette réponse. Je ne sa par exemple, si on oseroit dire qu'on à la Comédie & aux spectacles, pour i ter Dieu ; qu'on mene une vie inutile fainéante, à l'imitation de Dieu ; qu défire & qu'on recherche avec ardeur plaisirs & les richesses, à l'imitation Dieu ; & ainsi d'autres actions. Mais pe on dire aussi, repliquera-t-on, que

imite Dieu dans les actions de la vie commune, en mangeant, en buvant, en dormant, en travaillant ? Qu'eſt-ce que toutes ces actions ont de commun avec Dieu ? Oui, l'on peut le dire, quand toutes ces actions ſe font d'une maniere ſage & réglée, & qu'on ne s'y porte que parce que la raiſon & la juſtice y obligent : car la regle qui les preſcrit eſt la vérité & la juſtice. Ainſi, en la ſuivant, on ſuit Dieu, on fait ce qu'il approuve, & l'on en juge comme il en juge ; c'eſt une eſpece d'imitation, puiſqu'on prend ſon jugement pour modele du nôtre ; mais ce ſeroit une impiété que de dire qu'on imite Dieu dans les choſes que nous avons marquées. Car il n'y a point de regle ni de volonté en Dieu, qui les autoriſe ; & ainſi ces actions ne pouvant lui être rapportées, doivent être regardées comme profanes, puiſque nous n'oſerions dire que nous nous y portons pour nous conformer à Dieu.

La charité eſt inſéparable de l'accompliſſement des commandements de Dieu : car on ne ſauroit aimer Dieu, que l'on ne ſache qu'il eſt ennemi de l'injuſtice. Or c'eſt une manifeſte injuſtice que de déſobéir à Dieu lorſqu'il nous commande quelque choſe. Ainſi, quand même on ne pénétreroit pas la raiſon & la juſtice des *commandements*, on voit clairement qu'il

eſt injuſte d'y déſobéir, dès que Dieu les fait. Il eſt clair par-là que l'exécution du commandement de rapporter toutes actions à Dieu, n'eſt point ſi difficile qu'on penſe, & qu'il ſuffit preſque, pour l'obſerver, d'avoir vraiment la charité dans le cœur : car il ſuffit, pour cela, que le motif d'obéir à Dieu ſoit le principe de nos actions. Or ceux qui ont véritablement l'amour de Dieu dans le cœur, agiſſent par ce principe, ſans même qu'ils y penſent. Qu'on propoſe à un véritable Chrétien une mauvaiſe action, comme, par exemple, un profit qui engageroit ſa conſcience ; il le rejette incontinent, parce que Dieu le défend. Donc, quand il fait le contraire, ce qui le fait agir, eſt que Dieu l'oblige d'agir ainſi. Il eſt vrai qu'il y mêle ſouvent d'autres vues ; mais ce qui conduit & qui forme ſa réſolution, c'eſt le commandement de Dieu ; & quand toutes ces autres vues ne ſe préſenteroient pas, il n'agiroit pas autrement. Ce qui nous trompe ſouvent en ce point, eſt que nous jugeons du principe de nos actions par nos réflexions & par nos penſées, & que nous croyons qu'elles en ſont le principe, quand nous les appercevons dans notre eſprit ; mais il s'en faut bien que cela ne ſoit : car il arrive très-ſouvent que ceux qui rapportent leurs actions

Dieu par des réflexions formelles, n'agiſſent point en effet pour Dieu ; & que ceux qui ne les lui rapportent pas de cette maniere expreſſe, ne laiſſent pas d'agir par amour de Dieu. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe agir pour une fin, ſans l'avoir dans la penſée ; mais c'eſt qu'on peut l'y avoir de deux manieres fort différentes : car il y a des penſées expreſſes, connues, déclarées, & il y en a de ſecretes & de cachées, dont l'eſprit ne s'apperçoit pas par une réflexion expreſſe. Or ſouvent la penſée qui fait agir n'eſt que de cette derniere eſpece.

§. 6. *De l'Action de Graces envers Dieu.*

L'ACTION de graces, ou la reconnoiſſance des bienfaits de Dieu, eſt un devoir ſi important, qu'on peut dire que c'eſt en quoi conſiſte principalement la piété ; & ce n'eſt pas un bonheur d'avoir reçu des dons, lorſqu'on eſt ingrat envers celui dont on les a reçus. Il n'y a gueres de devoirs de piété que l'Ecriture nous recommande d'une maniere plus forte que l'action de graces, puiſque ſaint Paul veut qu'elle ſoit continuelle : Rendez graces, dit-il, en toutes choſes : car c'eſt là ce que Dieu veut que vous faſſiez tous en Jeſus-Chriſt. Mais comme l'action de graces *ne conſiſte pas* en paroles, mais dans

1. *Theſſ.* 5. 18.

les mouvements du cœur, & que ces mouvements ſuppoſent la connoiſſance des bienfaits de Dieu, il eſt utile, pour les exciter en ſoi, de s'en repréſenter, le plus vivement que l'on pourra, & la grandeur, & la multitude. Nous avons non-ſeulement reçu l'être de Dieu, mais généralement toutes les autres graces; & il a eu de toute éternité une volonté expreſſe de nous les faire, & il nous les a faites en quelque ſorte, parce que l'action qui les opere dans le temps, & qui ſe termine à un effet temporel, eſt éternelle en elle-même. Sans parler des biens purement temporels que Dieu nous accorde, quelle reconnoiſſance ne lui devons-nous point pour les bienfaits qui ſe rapportent à notre ſalut! Ne nous a-t-il pas eu en vue dans ce qu'il a fait pour l'établiſſement de la Religion, dans tous les miracles qu'il a opérés, dans le triomphe de l'Egliſe ſur les héréſies, dans les vérités contenues dans l'Ecriture qu'il a deſtinées & fait écrire pour notre inſtruction particuliere, comme auſſi ce qu'il a fait écrire par les Peres, & dont il ſe ſert pour nous éclairer? Comment penſer que Dieu nous a donné Jeſus-Chriſt, qu'il eſt né pour nous, qu'il a vécu, qu'il eſt mort & reſſuſcité pour nous, ſans être reconnoiſſans?

La multitude des bienfaits de Dieu ſur-

paſſant infiniment la capacité & l'étendue de nos eſprits, il eſt bon quelquefois de les conſidérer en détail, en y joignant cette condition commune, qu'ils naiſſent tous d'un regard éternel de Dieu ſur chacun de nous & d'une volonté toujours ſubſiſtante de nous faire du bien. On peut donc conſidérer que Dieu exerce ſa miſéricorde ſur nous, ſoit en nous délivrant des maux que nous méritons, ſoit en nous faiſant des biens que nous ne méritons pas : l'une & l'autre de ces conſidérations nous ouvre un champ infini, & nous découvre une multitude ſi prodigieuſe de bienfaits, qu'il n'y a point d'eſprit qui ne s'en ſentît accablé, s'il pouvoit les concevoir. Sans parler de l'exemption de beaucoup de maux dont Dieu nous a délivrés par ſa bonté, & qui exige une grande reconnoiſſance, que doit-on dire des biens réels & effectifs dont il nous a comblés avec tant de profuſion & de magnificence ? Qui pourroit comprendre ce que c'eſt que d'être appellé à l'Egliſe, d'être incorporé en Jeſus-Chriſt, de devenir par ſa grace membre de ſon corps, d'être nourri de ſa chair & de ſon ſang, d'être élevé à la qualité d'enfant de Dieu & de cohéritier de Jeſus-Chriſt, d'être appellé à la participation de ſa royauté & de ſon ſacerdoce, d'avoir reçu le droit du royaume des cieux,

c'eſt-à-dire, de la poſſeſſion de Dieu même, & enfin d'être rendu participant de la nature divine?

Que ne devrions-nous pas faire pour reconnoître tant de bontés? Et que faiſons-nous cependant pour les reconnoître? Comment eſt-il poſſible que Dieu étant attentif à nous, en tant de manieres, pour nous faire du bien, nous ſoyons ſi peu attentifs à lui témoigner notre gratitude? Quelle proportion y a-t-il entre ce que nous rendons à Dieu & ce que nous en recevons, entre l'excellence de ſes dons & la baſſeſſe de nos œuvres? Et comment eſt-il poſſible que nous puiſſions employer pour d'autres fins, que pour ſa gloire, ces eſprit, ce cœur, ces biens, ce temps que nous avons reçus de lui? La miſéricorde de Dieu eſt néanmoins ſi abondante, qu'au lieu de ce qu'elle auroit droit d'exiger de nous, & que nous ſommes incapables de lui rendre, elle ſe contente de témoignages de gratitude, proportionnés à notre foibleſſe & à notre infirmité, pourvu qu'ils ſoient véritables & ſinceres. Mais ces témoignages ne conſiſtent point en paroles, ni en penſées ſtériles. Ils conſiſtent dans les ſentiments d'un cœur pénétré de reconnoiſſance, & qui cherche à la faire paroître dans ſes actions. Ils conſiſtent à ſe ſentir preſſé de faire tout pour celui à qui on

doit tout, à lui conſacrer tout ce qu'on a reçu de lui, à n'en vouloir uſer que par ſes ordres, à ne pas nous attribuer ſes dons, à ne pas vouloir qu'on nous en honore, à ne pas lui ravir la gloire qui lui appartient, à reconnoître avec les ſentiments d'une humilité ſincere que toutes ſes graces ne nous étoient point dues, & à dire ſouvent dans ſon cœur, à l'égard de toutes les faveurs de Dieu, qu'ai-je fait à Dieu pour mériter ce diſcernement? C'eſt donc un des plus puiſſants motifs pour nous porter à l'amour de Dieu & pour nous remplir d'une confuſion ſalutaire d'avoir été & d'être peut-être encore ſi infideles envers un Dieu ſi plein de bonté.

§. 7. *De l'Amour & du Pardon des Ennemis.*

Il n'eſt point de précepte plus difficile à remplir que celui de l'amour de nos ennemis, parce que notre amour-propre s'y oppoſe ouvertement; cependant on ne peut nier qu'il ne ſoit renfermé dans l'amour du prochain. D'ailleurs c'eſt un précepte de ne pas haïr ceux que Dieu aime, & de faire du bien à ceux à qui il en fait. Donc puiſque la bonté de Dieu embraſſe encore les méchants durant cette vie, comment les hommes pourroient-ils avec juſtice les exclure des effets de leur amour? Ainſi le-

xemple de Dieu eſt une raiſon décisive, qui nous oblige à l'amour des ennemis, parce qu'il ne peut être permis d'avoir la volonté oppoſée à celle de Dieu ; & un Chrétien ne doit avoir pour ennemis que le démon & ſes propres paſſions, & pour qui il lui ſoit permis d'avoir une haine implacable.

Toutes les raiſons qui peuvent porter à haïr ſes ennemis, ne ſont que des raiſons d'amour-propre, au lieu que les raiſons de charité nous portent à les aimer : or il eſt injuſte que l'amour-propre domine en nous & qu'il l'emporte ſur la charité. Quelque méchants que ſoient les hommes, la charité peut bien nous porter à haïr leur méchanceté & leurs injuſtices ; mais elle nous oblige en même-temps à tâcher de les en délivrer. Mais, ſi on pouſſe cette raiſon plus loin, & qu'en prenant la conduite de Dieu pour modele & pour regle de la nôtre, nous conſidérions celle qu'il a tenue à notre égard, nous ſerons aiſément convaincus que la juſtice & notre propre intérêt nous obligent indiſpenſablement à aimer nos ennemis. Car toute l'eſpérance que nous pouvons avoir de notre ſalut, eſt uniquement fondée ſur l'amour que Dieu porte aux hommes devenus ſes ennemis par le péché. S'il n'avoit pour eux que des mou-

vements de haine, leur perte ſeroit aſſurée, & ils ſeroient privés de toutes les graces qu'il leur fait, ſoit temporelles, ſoit ſpirituelles, puiſqu'elles ont toutes pour ſource cet amour qu'il leur a porté en les trouvant dans ce malheureux état. On peut mériter de nouvelles graces par ſes prieres & ſes bonnes œuvres; mais ces prieres & ces bonnes œuvres naiſſent de la grace de la foi que Dieu nous a donnée, lorſque nous étions ſes ennemis. Quiconque donc refuſe d'aimer ſes ennemis, ſe rend indigne de cette grace; il dit à Dieu par ſes actions, qu'il ne veut pas imiter ſa conduite; ainſi il s'oppoſe aux miſéricordes de Dieu ſur lui, & il en tarit la ſource autant qu'il lui eſt poſſible. On peut voir à ce ſujet ce qui a été dit ſur la haine & la vengeance.

Comme ce n'eſt pas aſſez de ne point haïr ſes ennemis, qu'il faut encore les aimer, ce ne ſeroit pas les aimer comme il faut, ſi l'on conſervoit en ſoi du reſſentiment; il faut de plus être dans la diſpoſition de leur pardonner; & c'eſt même une condition eſſentielle pour que Dieu nous pardonne nos offenſes. Qu'eſt-ce que les offenſes que les hommes peuvent commettre contre d'autres hommes, en comparaiſon de celles-là? Elles ne regardent que de viles créatures, & ainſi

ne ſauroient être fort conſidérables. Elles ne peuvent être en fort grand nombre, parce que les hommes ne penſent pas long-temps a nous, & qu'ayant beaucoup de paſſions différentes, ils ne peuvent s'occuper long-temps & fréquemment de nous nuire. Souvent même elles ne ſont pas réelles, & ne ſont fondées que ſur la témérité de nos jugements : car il n'y a rien de plus ordinaire que d'attribuer aux autres des penſées & des deſſeins qu'ils n'ont point eus, & de juger injuſtement d'eux, au même temps que l'on ſe plaint de leurs jugements injuſtes. Souvent auſſi, lorſqu'ils ont mauvaiſe opinion de nous, ce n'eſt, ni par haine, ni par malice, mais par une ſimple prévention, & parce qu'ayant l'eſprit borné, ils ont conſidéré certaines choſes d'un biais qui ne nous étoit pas favorable. Or il n'eſt pas juſte de prétendre qu'on doit être exempt de ces préventions à notre égard, puiſque pour peu que nous nous faſſions juſtice, nous devons reconnoître que nous n'en ſommes pas exempts à l'égard des autres. Il en eſt de même des injures, des injuſtices & des mauvais traitements. Voilà la nature des choſes que nous avons à pardonner aux autres, & nous devrions être ravis d'avoir à exercer envers eux cette petite miſéricorde, pour reconnoître la

miſéricorde infinie que Dieu exerce envers nous. On peut dire même que les hommes ne nous font jamais d'injuſtice, quelques mauvais traitements qu'ils nous faſſent, parce que, quoique leur volonté puiſſe être injuſte, nous ne ſouffrons pourtant rien de leur part que nous ne méritions de ſouffrir. S'ils nous font certains reproches faux & calomnieux, ils ne nous en font pas une infinité d'autres qu'on pourroit nous faire avec vérité. Ils ne nous ôtent rien que nous ne méritions de perdre, & dont il ne ſoit utile d'être privés, ſi nous recevions cette privation de la main de Dieu & non de celle des hommes. Pourquoi donc avons-nous de la peine à leur pardonner, puiſqu'ils ne nous font réellement que du bien, & que s'ils y mêlent quelque injuſtice de leur part, c'eſt un mal pour eux & non pas pour nous?

La diſpoſition où nous devons être à l'égard de ceux qui nous ont offenſés, doit être ſincere. On doit rentrer dans le même dégré intérieur de charité que nous avions pour eux, avant qu'ils nous euſſent offenſés: car ſi notre charité demeure plus foible & moins agiſſante envers eux, c'eſt une marque qu'il reſte en nous quelque choſe du reſſentiment de l'offenſe qu'ils nous ont faite. Nous devons reprendre à *leur égard la même application que nous*

dans les autres : c'eſt de l'autre, de tâcher d'élever ſon ame juſqu'au ſanctuaire, où Dieu regle, ſelon ſes deſſeins éternels, les événements du monde, & fait même ſervir les péchés des hommes à l'exécution de ſes conſeils. Car celui qui eſt ainſi élevé au-deſſus des créatures, & qui n'eſt plus occupé que de Dieu, s'inquiete & s'émeut peu de ce qui ſe paſſe dans le monde, parce qu'il ſait que Dieu en ſaura tirer ſa gloire. Un Chrétien dans cette diſpoſition, ſouffre en paix & avec patience les défauts & les fautes des autres ; il fait plus : il témoigne à ces perſonnes le reſpect, l'eſtime & l'affection qu'il a pour eux, & s'excite même à en avoir. Car ce monde n'étant pas deſtiné à la punition des crimes, & les crimes n'étant pas encore incorrigibles, nous ne devons pas laiſſer de nous acquitter envers ceux qui ſont dans un déſordre actuel, des devoirs de la ſociété civile, de l'amitié humaine & de la charité chrétienne. Nous devons, par ces diſpoſitions, tâcher de les attirer, eſſayer de leur gagner le cœur, & de les diſpoſer par-là à revenir à eux-mêmes, & à reconnoître la vérité.

Ce n'eſt pas aſſez pour conſerver la paix, & avec ſoi-même, & avec les autres, de ne choquer perſonne ; il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toutes ſortes

d'humeurs & de caprices. Il faut s'attendre qu'en vivant avec les hommes, on y trouvera des humeurs fâcheuſes, des gens qui ſe mettent en colere ſans ſujet, qui prendront les choſes de travers, qui raiſonneront mal, qui auront un aſcendant plein de fierté, ou une complaiſance baſſe & déſagréable. Les uns ſeront paſſionnés, les autres trop froids. Les uns contrediront ſans raiſon, d'autres ne pourront ſouffrir qu'on les contrediſe en rien. Les uns ſeront envieux & malins, d'autres inſolents, pleins d'eux-mêmes & ſans égards pour les autres. On en trouvera qui croiront que tout leur eſt dû, & qui ne faiſant jamais réflexion ſur la maniere dont ils agiſſent envers les autres, ne laiſſeront pas d'en exiger des déférences exceſſives. Quelle eſpérance de vivre en repos, ſi tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent, nous renverſent, & font ſortir notre ame de ſon aſſiette ? Il faut donc les ſouffrir avec patience & ſans ſe troubler, ſi nous voulons poſſéder nos ames : mais cette patience n'eſt pas une vertu bien commune.

Un des principaux moyens de l'acquérir, c'eſt de diminuer cette forte impreſſion que les défauts des autres font ſur nous, & conſidérer que les défauts étant auſſi communs, c'eſt une ſottiſe d'en être ſurpris &

de ne pas s'y attendre : que quelque grands que ſoient les défauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuiſent qu'à ceux qui les ont, & ne nous font aucun mal, à moins que nous n'en recevions volontairement l'impreſſion : que nous ne devons pas ſeulement regarder les défauts des autres comme des maladies, mais auſſi comme des maladies qui nous ſont communes : car nous y ſommes ſujets comme eux : il n'y a point de défauts dont nous ne ſoyons capables ; & s'il y en a que nous n'ayons pas effectivement, nous en avons peut-être de plus grands. Les défauts des autres, ſi nous pouvions les regarder d'une vue tranquille & charitable, nous ſeroient des inſtructions d'autant plus utiles, que nous en verrions bien mieux la difformité des nôtres, dont l'amour propre nous cache toujours une partie ; & par-là toute notre application ſe portant à nos propres défauts, nous en deviendrions beaucoup plus diſpoſés à ſupporter ceux des autres. Nous retrancherions de nos actions tout ce qui peut choquer les autres, n'y faiſant paroître que ce qui peut gagner les cœurs. La vertu chrétienne applanit toutes les inégalités de nos humeurs, & en retranche toutes les rudeſſes : elle évite *la ſéchereſſe en ſoi, la ſouffre dans les autres, & y remédie même autant qu'elle*

peut. Voilà le moyen de vivre en paix avec tout le monde.

§. 9. *De la Correction fraternelle.*

La correction fraternelle eſt un devoir important dans la vie chrétienne. Il eſt vrai néanmoins que tout le monde n'y eſt pas également propre. Car il y a des gens qui n'ont aucun talent pour faire impreſſion ſur l'eſprit des autres par les corrections : il y en a qui n'ont point en eux le ſel de la ſageſſe pour les aſſaiſonner, & qui ne doivent pas s'y hazarder, parce qu'ils n'ont point aſſez de prudence pour le faire comme il faut. Mais ſouvent ſi ce n'eſt pas une faute de faire la correction au prochain, c'eſt une très-grande faute de s'être mis dans l'impuiſſance de le faire. On mene une vie de paſſion & d'intérêt : il paroît, par toutes les actions, qu'on n'aime que ſoi-même : on n'a aucun ſoin de ſe corriger de ſes défauts, & on rebute ceux qui nous avertiſſent. Qui doute que dans cet état on ne ſoit fort mal propre à corriger les défauts d'autrui ? C'eſt donc une charité générale que nous devons à tous les Chrétiens de vivre avec tant de modération, de bonté & de déſintéreſſement, que nous nous rendions par-là capables de leur faire connoître leurs défauts dans les occaſions que nous en aurons.

A l'égard des fautes que l'on doit reprendre dans les autres, il faut du diſcernement. Les grandes fautes, les fautes de pure malice ſont trop difficiles à guérir pour être expoſées à la correction du commun des Chrétiens : ce ſont des plaies profondes qui demandent des Médecins particuliers. Mais à l'égard des fautes d'ignorance & de ſurpriſe, de celles qui n'ont beſoin que d'inſtruction, & qui ſubſiſtent dans ceux qui les ont commiſes, avec une volonté ſincere de ſuivre la vérité quand ils en ſeront inſtruits ; la correction de ces fautes regarde, en quelque ſorte, tous les Chrétiens, ſans qu'ils aient beſoin pour cela d'engagement, ni de miſſion particuliere. Car encore qu'il faille être ſpirituel pour s'en acquitter comme il faut, tous les Chrétiens devroient être dans un dégré de vertu & de lumiere ſpirituelle qui les en rendît capables. Ainſi l'on ne doit pas ſe croire exempt de faute de ce qu'on ne corrige point le prochain, lors même que par un jugement véritable, on ne s'en croit pas capable. Car ſouvent cette incapacité vient du relâchement de notre vie, qui n'eſt pas aſſez édifiante pour faire impreſſion ſur l'eſprit des autres par nos paroles.

Pour faire utilement la correction fraternelle, il faut obſerver certaines condi-

tions. Il faut uſer envers le prochain d'un certain ménagement pour ne pas irriter ſes paſſions. Il faut éviter d'exciter ſon aigreur par la dureté de nos paroles ; ſa colere par des exagérations ; ſon orgueil par des marques de mépris. Il ne faut pas l'accabler par une multitude de repréſentations qui lui ôtent l'eſpérance de pouvoir ſe corriger des défauts qu'on lui reproche. Il ne faut pas lui faire paroître qu'on eſt prévenu, de peur qu'on ne lui donne lieu de ſe défendre par-là des défauts qu'on lui marque, & de n'attribuer nos avertiſſements qu'à notre prévention. Il ne faut pas qu'il y ait lieu de croire qu'on les lui donne par quelque intérêt, ou par quelque paſſion particuliere, & enfin par un autre motif que par celui de ſon bien. Il faut lui faire paroître au contraire, ſi l'on peut, qu'on eſt plus obligé qu'un autre à lui donner ces avis, afin qu'il ne ſemble pas qu'on s'y ſoit porté gratuitement & par un ſecret déſir de l'incommoder & de lui déplaire. Enfin comme on a toujours divers défauts qui ſe préſentent en foule à l'eſprit de celui qu'on reprend, il faut que celui qui fait la correction l'accompagne de tant d'humilité, qu'il ne paroiſſe pas qu'il en prenne aucun aſcendant ſur celui qu'il reprend, ni qu'il ſe croie exempt des défauts qu'il ſe trouve obligé de reprendre.

dans les autres. Tout cela doit ſe pratiquer fort diverſement, & les différentes qualités des perſonnes leur donnent droit de reprendre fort différemment. Un ſupérieur, un pere de famille, un maître, un ami, un inférieur, une perſonne familiere, une perſonne inconnue, doivent reprendre en des manieres fort différentes. C'eſt ſur-tout la prudence & la charité qui doivent régler tout cela.

Il paroît, par tous ces égards qu'on doit avoir, qu'il n'y a guere d'actions plus difficiles dans la vie chrétienne, que celle qu'on appelle correction fraternelle, & chacun peut aiſément s'en convaincre par le peu de bons effets qu'il en a tirés, quand il a voulu la pratiquer. La cauſe de cette difficulté eſt qu'il s'y agit de faire voir à des gens ce qu'ils ne veulent pas voir, & d'attaquer l'amour propre dans ce qu'il a de plus cher & de plus ſenſible, en quoi il ne cede jamais ſans beaucoup de combat & de réſiſtance. Il n'appartient qu'à la grace de diſſiper ces ténebres volontaires, & dompter cette révolte de l'eſprit & du cœur. Il s'enſuit de-là qu'on ne doit jamais reprendre perſonne, ni lui mettre des défauts devant les yeux, par humeur, par dépit, ni par aucun mouvement humain; car outre que la correction eſt toujours maligne & choquante, quand

elle eſt jointe à ces diſpoſitions, on témoigne de plus par-là qu'on ſe croit capable, par ſoi-même, de remédier aux maux ſpirituels du prochain; ce qui eſt une grande erreur, & pire d'ordinaire que la faute que l'on reprend. C'eſt pourquoi le principe que l'on doit avoir eſt, que c'eſt à la charité, & non à la nature, d'entreprendre de faire la correction.

Tout cela fait voir qu'une perſonne qui n'eſt pas chargée, par un devoir particulier, de reprendre les autres, & de les avertir de leurs défauts, ne doit s'y porter qu'avec beaucoup de précaution; qu'elle ne doit jamais le faire avec promptitude & d'une maniere qui ſurprenne celui qui eſt repris, & qu'ordinairement elle ne doit s'y porter qu'après en avoir conſulté Dieu, & ceux dont elle peut prendre conſeil, & après avoir penſé aux voies & aux moyens propres pour y réuſſir. En agiſſant autrement, on ſe met en hazard de faire perdre aux autres la charité, ſous prétexte de leur procurer la correction de quelque défaut. On augmente leur mal au lieu de le diminuer; on ſe met même en danger d'éteindre ou de diminuer en ſoi-même la charité par les paroles aigres que l'on s'attire de la part de ceux que l'on reprend; & l'on témoigne que ce qui a porté à cette correction, n'eſt pas tant la charité qui eſt vou-

jours prudente, que quelque saillie d'humeur & d'impatience.

§. 10. *Du bon Exemple.*

On doit le bon exemple au prochain. L'honneur de Dieu est intéressé à l'observation de ce précepte, qui ordonne non-seulement de ne pas scandaliser le prochain par de mauvaises actions, mais de l'édifier par de bonnes : & la charité du prochain y est tellement attachée, que l'on peut dire que c'en est la plus générale, la plus importante & la plus difficile partie. C'est la plus générale, parce qu'elle oblige toutes sortes de personnes, sans exception ; les grands, les petits ; les riches, les pauvres ; les savants, les ignorants. Tout le monde n'est pas en état de faire l'aumône aux autres, parce qu'il y en a bien qui ne sont en état que de la recevoir eux-mêmes. Tous ne sont pas capables d'instruire le prochain par leurs paroles : mais il n'y a personne qui ne puisse l'édifier par de bonnes actions & le porter à glorifier Dieu & à pratiquer la vertu. C'est une aumône spirituelle dont personne n'est incapable, & dont on a toujours, quand on le veut, un trésor inépuisable.

Il est certain aussi que l'édification du prochain est la plus importante de toutes les œuvres de charité, parce que rien ne

porte plus directement au mal que les mauvais exemples, & que rien n'attire plus fortement au bien que les bons. Les paroles & les raiſons peuvent ſolliciter à l'un ou à l'autre ; mais l'exemple y entraîne par une force preſque invincible : c'eſt un fleuve qui nous porte, un torrent qui nous entraîne. Ce fleuve eſt très-puiſſant pour le bien quand il s'y porte : il bannit entiérement certains vices ; il ôte toute la peine de certaines actions très-difficiles qui ſont paſſées en coutume. Ainſi il ne faut pas douter que dans les premiers temps du Chriſtianiſme, lorſqu'il n'y avoit rien que d'édifiant dans la vie du commun des Chrétiens, leur exemple n'ait autant ſervi qu'aucune autre choſe à y attirer les peuples.

Il eſt vrai que la pratique de ce devoir, dans toute ſa perfection, eſt ſi difficile, qu'on peut dire qu'elle comprend le plus haut point de la vie chrétienne. Car pour ne point ſcandaliſer le prochain, non-ſeulement il ne faut expoſer aucun péché à ſes yeux, mais il faut ſupprimer devant lui toutes ſes humeurs & toutes ſes paſſions. Les paſſions ont toujours quelque choſe de contagieux : elles impriment leur image dans l'eſprit de ceux qui les voient, & cette image en excite de ſemblables. *Ainſi l'édification* du prochain demande

qu'on paroiſſe toujours devant lui ſans humeur, ſans paſſion, & ſans autre intérêt que celui de la juſtice. Elle demande auſſi qu'on ne lui parle jamais qu'avec vérité, & qu'on la lui rende aimable par la douceur. Elle demande encore qu'on lui faſſe voir dans les actions de ſa vie la pratique des regles qu'on lui propoſe, & qu'on ne ſe faſſe pas reprocher de parler d'une maniere & d'agir d'une autre; ce qui ne ſauroit ſe faire ſans une vertu très-éminente, dont il faut approcher le plus près que l'on peut.

Les bons exemples ont cet avantage de ſe répandre comme une odeur dans tous ceux qui en ſont ſpectateurs, & d'être par cela même une inſtruction vivante, & qui, de toutes les manieres d'inſtruire, eſt celle qui eſt la plus efficace & la plus générale, puiſqu'elle appartient à tout le monde. Ainſi perſonne n'eſt exempt de cette obligation de remplir la maiſon de Dieu de l'odeur de ſes parfums, qui ſont les bonnes actions, & perſonne ne peut dire qu'il n'en ait pas le moyen. Car il n'y a perſonne qui ne puiſſe édifier ceux qui le voient, par ſa patience, par ſon humilité, par le réglement de ſes paroles & de ſes actions. La charité, quand elle eſt dans le cœur, eſt un tréſor inépuiſable de ces ſortes de parfums; & ce ne peut être que

défaut de charité qui nous mette dans impuiſſance de contribuer en cette maniere à l'utilité de l'Egliſe. Il faut pour cela mener une vie réglée ſelon toutes les loix de Dieu, & qu'il en paroiſſe dans les actions une exécution fidele. Ce ſont là les bons fruits que Dieu demande de nous, & qui ne manquent jamais d'édifier le prochain. Mais c'eſt en vain qu'on prétend contenter Dieu ou édifier les hommes, quand on manque à l'accompliſſement de ſes devoirs. Dieu a imprimé dans le cœur commun des hommes un diſcernement aſſez juſte de la vraie vertu; & quand ils ſuivent ſimplement la lumiere qu'ils y trouvent, ils ne ſe laiſſent pas ſéduire, & ils ſont portés à ſuivre les bons exemples.

Quoiqu'on doive cacher ſes vertus & ſes bonnes actions, de peur de s'attirer l'eſtime des hommes, il eſt cependant ordonné de briller devant les hommes par ſa lumiere, afin de les édifier & les porter à glorifier Dieu. Il y a des vertus qu'on doit tenir cachées; mais il y en a qui ſont des eſpeces de charité qu'on doit au prochain. Ainſi l'humilité eſt édifiante, parce qu'elle eſt contraire à l'amour propre. L'auſtérité eſt édifiante, parce qu'elle enferme la haine de ſoi-même & la fuite du *plaiſir.* *La gravité eſt édifiante, parce que c'eſt la marque* d'une ame où la raiſon *Matt.* 5. 16.

domine, & qui n'eſt pas emportée par les ſaillies des paſſions. La modeſtie, ſoit dans les paroles, ſoit dans les habits, eſt édifiante, parce que c'eſt la marque d'une ame en qui l'humilité & la pureté regnent. L'égalité d'eſprit eſt édifiante, parce que c'eſt une marque, ou que l'ame eſt exempte des paſſions, ou du moins qu'elle en eſt fort maîtreſſe. La douceur eſt édifiante, tant parce qu'elle marque une ame tranquille, que parce qu'elle fait paroître qu'on aime ceux envers qui on l'exerce, & qu'elle n'irrite point l'amour propre du prochain. La patience eſt édifiante, parce qu'elle marque une ame ſoumiſe & réſignée à la volonté de Dieu, qui ne s'eſtime pas indigne du châtiment de Dieu ou des hommes, mais qui s'y ſoumet humblement. Mais il n'y a rien de ſi édifiant que la charité, la compaſſion pour le prochain, & principalement pour ſes ennemis, parce qu'il n'y a rien que les hommes aiment mieux que d'être aimés; & par conſéquent rien ne donne plus d'entrée dans leur cœur, que l'affection qu'on leur témoigne; c'eſt particuliérement par cette vertu que les premiers Chrétiens ont ſurmonté & détruit le Paganiſme, & c'eſt par elle que l'on gagne les cœurs à Dieu.

11. *De la Vigilance Chrétienne.*

LA vigilance chrétienne eſt un des moyens les plus propres pour la conduite de la vie, & des plus recommandés dans l'écriture ſainte, pour pouvoir réſiſter aux tentations qu'on éprouve continuellement, & c'eſt elle qui fournit des armes pour y réſiſter. Ces armes conſiſtent principalement en trois choſes qu'elle nous découvre. Elle nous fait connoître d'abord les tentations, & elle nous donne lieu ainſi de regarder les créatures, par leſquelles le diable veut nous attirer, non-ſeulement en elles-mêmes, mais comme étant entre les mains du démon qui les emploie pour nous perdre. Elle nous fait voir qu'il s'en ſert comme d'un poiſon pour nous donner la mort, comme d'une épée pour nous percer le cœur, comme d'un feu pour nous embraſer; qu'ainſi quelques attraits qu'elles puiſſent avoir en elles-mêmes, elles doivent nous cauſer de l'horreur, étant employées contre nous par ce cruel ennemi. Elle nous montre enſuite qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe nous ſecourir contre cet ennemi, & elle nous oblige par-là à recourir continuellement à lui, de peur de tomber dans les pieges de notre ennemi. *Car c'eſt la* vigilance qui tient nos *yeux ouverts du côté* de Dieu, comme

c'est le sommeil & la négligence qui les ferment. Enfin elle nous tient attentifs aux vérités de foi, opposées aux illusions du diable; car il ne nous représente pas les créatures telles qu'elles sont en elles-mêmes, il nous les fait voir au travers des fausses opinions qui nous les font paroître plus grandes & plus aimables qu'elles ne le sont en effet, & qui nous en cachent les défauts, & tout ce qui pourroit nous en diminuer l'estime & l'amour. Or c'est la foi qui détruit ces fausses opinions, non-seulement par les vérités qu'elle nous enseigne, qui nous apprennent le vrai prix & le vrai usage des créatures, mais en nous découvrant d'autres objets & d'autres biens dont la grandeur & la beauté nous rendent toutes les créatures mépriſables.

Par-là il est clair que veiller, c'est avoir les yeux de l'esprit ouverts à la lumiere éternelle qui nous découvre les objets de l'autre vie, c'est-à-dire, Dieu, l'enfer, le paradis, l'éternité, l'usage que nous devons faire des créatures pour nous sauver, l'usage que le diable en fait pour nous perdre, les fins de Dieu en nous les donnant, les desseins du diable en nous les présentant, les obligations où elles nous mettent de louer, de remercier & de prier Dieu. Or comme ceux qui veillent n'ont pas seulement les yeux ouverts pour

découvrir les objets qui ſe préſentent, mais auſſi les oreilles pour entendre ce qu'on veut leur dire; veiller ſelon l'eſprit, c'eſt auſſi avoir les oreilles du cœur attentives à la voix de Dieu, & écouter tout ce qu'il nous dit par lui-même, par les créatures, & par tous les objets tant ſpirituels, que corporels que notre eſprit peut concevoir. Car Dieu nous parle par toutes ces choſes, & il n'y a que notre ſurdité qui nous empêche de l'entendre; c'eſt l'idée que nous devons avoir de la vigilance chrétienne. Mais il faut la mettre en pratique, & s'exercer en la préſence de Dieu, en concevant que Dieu remplit, ſoutient, meut, conduit le monde viſible, qu'il nous parle par toutes les créatures, qu'il eſt la regle unique & inviolable de nos actions, & qu'il peut ſeul nous défendre des tentations qu'elles nous cauſent, & à s'accoutumer ainſi à ne voir plus ces créatures, ſans voir en même-temps en elles & par elles celui auquel elles ont un rapport ſi intime & ſi eſſentiel.

§. 12. *Du bon Emploi du temps.*

UNE perſonne qui veut faire un bon uſage du temps, c'eſt-à-dire, de ce qu'il y a de plus précieux, doit prendre pour premiere regle de ſa conduite, de ne pas [illegible] au hazard, & de ne pas ſe laiſſer

emporter ſans réflexion par les objets qui ſe préſentent à ſes ſens & qui frappent ſon imagination; mais de vivre de deſſein & par raiſon, de ſe conduire en toutes choſes par la lumiere de la vérité, & de ne rien faire ſans intelligence. Dieu ne nous a donné le temps que pour l'employer à ſon ſervice, & à acquérir l'éternité bienheureuſe; c'eſt ce qui doit nous engager à en faire un uſage légitime, en l'employant à de bonnes œuvres. Le temps de la jeuneſſe eſt un temps le plus favorable pour opérer ſon ſalut; & l'accroiſſement de l'âge, & ſur-tout la vieilleſſe, y apportent de grands obſtacles. Celui-là eſt heu-
men'. reux, qui a porté le joug du Seigneur dès
17. ſa jeuneſſe: car il ſurmonte ſans peine mille difficultés qui s'augmentent dans la ſuite de l'âge & deviennent comme invincibles. Il évite les mauvaiſes habitudes dont on ne ſe délivre qu'avec des violences extrêmes. Il plie ſon eſprit & ſon corps à l'obéiſſance de la loi de Dieu, au lieu que la vie déréglée, & même la vie de fantaiſie rempliſſent l'eſprit d'une infinité de fauſſes idées & de faux jugements, qui étant ſouvent réitérés, deviennent en quelque ſorte invariables, parce que l'eſprit n'y fait plus de réflexion; qu'il les ſuppoſe vrais, ſans les examiner; que l'ame s'endurcit & devient en quelque ſorte inflexi-

ble ; & que ſi elle conçoit quelquefois le deſſein de ſe corriger, elle retombe dans ſa maniere d'agir ordinaire par la pente violente qui l'y entraîne, & de-là vient qu'on emploie ſi mal ſon temps.

Un Chrétien, qui vit de la foi, a ſoin de faire un bon uſage du temps ; il s'en ſert pour acquérir des richeſſes infinies pour l'autre vie ; il met une infinité de tréſors en dépôt entre les mains de Dieu, qui les lui rendra au jour qu'il rendra à chacun ſelon ſes œuvres. Il faut donc ſe hâter de bien uſer du temps, & nous ſervir de toutes les occaſions d'avancer dans la vertu, de nous inſtruire de nos devoirs, de nous enraciner dans la charité, parce que les jours ſont mauvais, que les ſecours ſpirituels que Dieu nous donne, nous ſont ſouvent ſouſtraits, & que nous ſommes ſouvent obligés de vivre de ce que nous avions amaſſé par le paſſé ; & cet avertiſſement eſt ſi important, qu'on peut dire avec vérité, que la plupart du monde périt pour ne l'avoir pas obſervé, c'eſt-à-dire, pour n'avoir pas uſé des occaſions favorables que Dieu leur avoit données pour avancer dans la vertu. Si l'on avoit eu ſoin de mortifier ſes paſſions dans les occaſions qui ſe ſont préſentées, on ne tomberoit pas, comme on fait ſouvent, *dans des fautes*, des foibleſſes & une mul-

titude de beſoins qui rendent incapable d'une vie réglée.

Il eſt certain que l'on perd ſon temps en une infinité de manieres. Ce temps eſt perdu ; il faut gémir de cette perte ; mais il faut tâcher de le racheter. La vie eſt ſi courte & ſi pleine de néceſſités incommodes, qu'il reſte toujours bien peu de temps à employer aux beſoins de ſon ame. Que ſi l'on ſe le laiſſe encore ravir, ou par les embarras, ou par des amuſements volontaires, il eſt impoſſible de penſer ſérieuſement à ſon ſalut. L'unique moyen d'éviter ce terrible inconvénient, eſt de racheter le temps. Il faut racheter le temps, non-ſeulement en renonçant aux amuſements inutiles, mais en ſouffrant même des pertes temporelles pour nous procurer du repos. Acheter, c'eſt donner quelque choſe pour en avoir une autre. Racheter le temps, c'eſt donc donner quelque choſe pour ſe procurer du temps. Dieu veut que nous rachetions un bien ſi précieux que celui-là, & il eſt juſte que notre ſalut nous coute quelque choſe ; mais la plupart des hommes ſont ſi aveugles ſur cela, qu'il leur ſemble qu'ils n'ont rien à faire, lorſqu'ils n'ont qu'à penſer à leur ſalut. Mais s'ils avoient tant ſoit peu de lumiere, ils verroient qu'ils ont une infinité de choſes à faire dans la retraite la moins occu-

pée. Ils ont à louer Dieu de tout ce qu'il eſt en lui-même ; ils ont à admirer ſa providence dans tous les événements du monde ; ils ont à le remercier de tous les biens qu'ils en ont reçus ; ils ont à travailler à connoître toutes les bleſſures qu'ils ont reçues dans le commerce du monde ; ils ont à les guérir doucement par la ſéparation de tout ce qui pourroit les aigrir ; ils ont à ſe mortifier dans toutes leurs paſſions, & à ſe fortifier contre toutes leurs foibleſſes ; ils ont à ralentir l'impreſſion des objets de leurs paſſions, en appliquant leur eſprit à des objets ſaints & innocents ; ils ont à ſe nourrir de la vérité, & à réformer une infinité de faux principes qu'ils ont dans l'eſprit. Savoir vivre en repos eſt une des plus utiles ſciences du monde ; mais c'eſt auſſi l'une des plus rares. L'eſprit humain ne ſe plaît que dans l'agitation & dans le tumulte, qui l'empêche non-ſeulement de racheter le temps, mais de le ſentir. Il faut de plus s'aſſujettir à un réglement de vie ; & c'eſt dont on va parler dans l'article ſuivant.

§. 13. *Du Réglement de vie.*

Le principal exercice d'un Chrétien qui ſe diſpoſe à paſſer ſa journée chrétiennement, eſt de prévoir, autant qu'il peut, *toutes les actions* qu'il doit y faire, de les

régler par les maximes de l'Evangile, & de ne s'y porter que pour obſerver ces divines loix. Mais il ne ſuffit pas de les conſulter une fois le jour; il faut renouveller ce regard vers la loi de Dieu, au moins à toutes les actions qui dépendent de quelque nouvelle regle, à laquelle nous n'avons pas fait une attention expreſſe. Ainſi nous ne devons former aucun deſſein nouveau, ni entrer dans aucune propoſition, ſans avoir conſulté la regle de nos devoirs, & ſans avoir demandé à Dieu la grace de connoître ce que nous devons faire en cette rencontre; & cela ne doit pas ſeulement s'entendre des grands deſſeins & des engagements importants qui ſont rares, mais de tous les petits engagements qui ſe préſentent & de toutes les petites affaires où nous prenons part. Il ne faut pas ſeulement conſidérer comment il faut faire les choſes, mais s'il faut les faire; & pour examiner ce point, il ne faut pas avoir tant égard à la juſtice & à la bonté des choſes en elles-mêmes, qu'au devoir particulier qui nous y engage.

Il eſt facile à chacun de partager ſon temps en prieres, en lectures & en travail. On doit, par exemple, ſe preſcrire un certain nombre de prieres, en ſe ſouvenant d'en faire toujours quelques-unes en particulier pour demander à Dieu la grace

d'être délivré de certains défauts & ſoutenu dans certaines tentations. Si l'on veut méditer, il n'y a qu'à prendre un Pſeaume & le réciter lentement. La lecture, ou de l'Evangile, ou de quelque autre livre de piété, qui ſoit faite en s'arrêtant de temps en temps pour penſer à ce qu'on lit, & pour demander à Dieu qu'il l'imprime dans notre cœur: l'expoſition ſimple que l'on fait à Dieu de ſes miſeres & de ſes défauts: la prévision & la diſpoſition de ſes actions faites en vue de Dieu, tout cela ſervira de méditation, ſans ſe fatiguer beaucoup.

On doit choiſir les livres par deux motifs; ſavoir, pour s'inſtruire & pour s'élever à Dieu, & pour ſe divertir ſaintement & utilement. Il y en a une infinité de ce ſecond genre, dont les principaux ſont l'hiſtoire eccléſiaſtique & les hiſtoires des Saints. Qu'y a-t-il de plus capable de ſatisfaire l'eſprit d'une perſonne raiſonnable, que de voir de quelle ſorte Dieu a conduit ſon Egliſe, comme il a voulu qu'elle fût toujours attaquée & toujours victorieuſe? Qu'y a-t-il de plus admirable, que de voir dans la vie de tous les Saints que Dieu a ſuſcités de temps en temps dans l'Egliſe, ce caractere général d'avoir beaucoup aimé la gloire de Dieu & le ſalut *des hommes*, & de ne s'être point aimés *eux-mêmes?* Comment pourroit-on ne pas

prendre plaisir à lire la vie des personnes qui nous voient, qui nous aiment, & qui sont prêtes d'offrir à Dieu tous les bons desirs que nous aurons en lisant leur vie ?

Pour le travail, chacun doit le proportionner à son état & au temps qu'il peut y employer ; mais rien ne contribue plus au repos & au bonheur de la vie, que de savoir s'y divertir & y passer sans ennui & utilement, autant de temps que l'on veut & qu'il est nécessaire. Le travail a son avantage, sans parler de l'intérêt qu'on peut y avoir ; il sert infiniment à éviter bien des écueils, en nous rendant indépendants des compagnies, des entretiens, des visites, des divertissements du monde ; en nous donnant moyen d'éviter les spectacles & les discours dangereux qui laissent dans l'ame des impressions fâcheuses ; en nous délivrant de la nécessité de quantité d'engagements où la plupart du monde ne se précipite que parce qu'il ne sauroit s'occuper du travail & qu'il s'ennuie. Mais il n'y a qu'à se résoudre à essuyer peu à peu & par degrés quelque petit ennui, & de se séparer des objets qui dissipent & ébranlent beaucoup l'esprit ; & l'on verra que peu à peu l'esprit s'accoutume à la retraite, qu'il se passe aisément des occupations du monde, qui ne *divertissent* pas tant l'esprit qu'elles le déreglent.

Le réglement de vie doit aller auſſi à retrancher peu à peu les inutilités des viſites actives & paſſives, & des converſations de pure civilité. Il faut ſe vuider l'eſprit des nouvelles inutiles, des actions d'autrui dont on n'eſt point chargé : car c'eſt l'habitude que l'on contracte à nourrir ſon eſprit de ces objets, qui fait qu'il ne peut ſubſiſter en ne ſe nourriſſant que de ceux que la retraite peut lui fournir ; & généralement il faut renoncer à tout ce qui diſſipe trop notre eſprit, qui le fait ſortir de ſon aſſiette, qui le rend évaporé, qui le remplit d'idées & de penſées confuſes & tumultuaires. Il faut s'accoutumer à ſe faire au milieu des compagnies mêmes une retraite intérieure, dans laquelle on entrât le plus ſouvent que l'on pourroit, ſoit pour y conſulter Dieu ſur ce que l'on voit & que l'on entend, ſoit pour lui demander ſon ſecours dans les choſes dont nous ſommes émus, ſoit pour lui expoſer nos miſeres & nos beſoins.

Il faut de plus s'appliquer à régler certaines néceſſités ſuſpectes & qui ne naiſſent que de notre foibleſſe. On doit mettre de ce genre une bonne partie des viſites & des entretiens du monde, certaines *lectures où il y a* plus de curioſité que *d'utilité*, *certains* divertiſſements, cer-

taines parties, certains amuſements. Si l'on eſt encore trop foible pour renoncer à tout cela tout d'un coup ; il faut au moins ſe ſéparer d'abord de ce qu'il y a de plus dangereux. Il faut éviter, par exemple, les converſations toutes mondaines qui rempliſſent l'eſprit de l'amour du monde, comme on évite un air contagieux. Il faut éviter celles où la médiſance regne, où l'on apprend des nouvelles qu'il eſt utile de ne pas ſavoir, & qu'il n'eſt pas permis de redire ; celles où le libertinage ſe mêle, qui diminuent l'horreur des vices, où l'on tourne la vertu en ridicule, où l'on fait galanterie de ſe mettre au-deſſus de beaucoup de devoirs de la vie chrétienne, & où l'on n'excepte que les vices honteux. Tout cela n'eſt bon qu'à endurcir le cœur & à le diſpoſer par-là au péché. Que ſi l'on ne renonce pas tout d'un coup à toutes les autres qui ne nuiſent que par leur inutilité & par un vain amuſement, il faut au moins avoir deſſein de s'en ſéparer peu à peu, & de ſe fortifier contre cette foibleſſe : car ce ſont des épines qui empêchent l'accroiſſement de l'amour de Dieu, qui rendent nos prieres tiedes, & qui répandent un certain dégout ſur les exercices de piété.

L'attention à faire la volonté de Dieu, nous maintient dans une vie réglée, égale

t uniforme, & nous fait pratiquer avec idélité les mêmes exercices dans les mêmes temps. Car ſi nous avons pour but de ivre Dieu, nous jugerons avec raiſon ue nous nous rendons plus conformes à a volonté, en ſuivant un ordre établi dans es choſes indifférentes, qu'en le quittant ar inclination & par fantaiſie. Moins nous ivons de part aux choſes, & plus nous avons ſujet de croire que c'eſt Dieu que nous ſuivons, en les faiſant; & celles qui ſont d'elles-mêmes égales & indifférentes, deviennent inégales & différentes, lorſqu'on y ajoute cette raiſon d'uniformité dans les mêmes exercices.

§. 14. *De la Retraite.*

Il eſt conſtant que la retraite eſt néceſſaire à tout Chrétien qui veut faire ſon ſalut. Mais faut-il pour cela rompre avec les hommes & ſe cacher dans une ſolitude inconnue? Une retraite entiere n'eſt, ni poſſible, ni utile à tout le monde. Il y en a bien qui y trouveroient des tentations encore plus dangereuſes que celles que l'on trouve dans le monde, parce que Dieu ne les y appelle pas; & la charité même n'autoriſeroit pas toujours ce deſſein. Que deviendroit le monde, ſi tous les gens de bien *s'en ſéparoient*? Et quelle eſpérance *de ſalut y reſteroit*-il, puiſque les vrais

Mat. 5. 14. 16. Chrétiens étant la lumiere du monde, ſelon l'Evangile, il n'y auroit plus que des ténebres épaiſſes, s'ils ſe portoient tous à s'en retirer? Il y en a donc qui peuvent & qui doivent même demeurer dans ce commerce du monde. Il y en a qui y ſont attachés par des liens qu'il ne leur eſt pas permis de rompre. Il y en a qui n'ont pas la force de s'en ſéparer; mais ce qui eſt certain néanmoins à l'égard de tous, eſt qu'il n'eſt permis à aucun de ſuivre l'eſprit du monde, ni de ſe laiſſer gâter l'eſprit & le cœur par les ſentiments faux & corrompus, qui ſont mêlés dans la plupart des diſcours des hommes, & par leurs mauvais exemples. Il faut donc allier néceſſairement ces deux choſes, ſi l'on ne veut pas périr en demeurant dans le monde: la choſe eſt bien difficile, mais elle n'eſt pas impoſſible.

La retraite eſt néceſſaire pour réſiſter aux tentations. C'eſt par-là que l'on ſépare l'ame du commerce des hommes, qui fait entrer dans nos eſprits l'image de leurs penſées & de leurs mouvements, & on lui donne lieu de s'appliquer aux vérités qui en découvrent l'illuſion & aux objets auxquels elle doit s'attacher. L'amour des créatures naît des idées que nous en avons; & comme ces idées ſe renouvellent & deviennent plus fortes en s'y appliquant,

s s'affoibliſſent & s'effacent en ceſſant les renouveller & en appliquant l'ame autres objets : car la capacité de l'ame étroite & bornée en cette vie ; peu de oſes ſuffiſent pour la remplir. Ainſi l'application aux objets du monde bannit le ſouvenir de Dieu, & en s'appliquant au contraire aux vérités de Dieu, on affoiblit l'idée des choſes du monde. Il faut vuider le cœur pour le remplir ; & rien n'eſt plus propre à le vuider que la retraite. C'eſt un grand bien que de pouvoir s'en procurer une réelle ; mais ceux qui ſont dans l'impuiſſance de le faire, doivent y remédier, en ſe faiſant au moins une retraite dans leur cœur parmi le tumulte des affaires. Si l'on ne peut éviter de s'occuper des affaires, il faut éviter de s'y plonger, c'eſt-à-dire, d'y mettre tout ſon eſprit & tout ſon cœur. Il faut toujours faire en ſorte que Dieu demeure le maître de notre cœur. Si l'on peut vivre de cette ſorte dans le monde, à la bonne heure. Si l'on peut y poſſéder ſon ame, travailler à la mortification de ſes paſſions, adorer, prier & écouter Jeſus-Chriſt, je n'ai rien à dire. Il eſt vrai que cela eſt difficile, & c'eſt ce qui fait la difficulté de ſe ſauver dans le monde, parce qu'il eſt néceſſaire de faire de grands efforts pour ſe ſéparer de l'application aux créatures, & pour

s'appliquer à Dieu : or peu de perſonnes ont cette force, & il eſt bien plus aiſé de ſe ſéparer entiérement, que de vivre dans cette violence continuelle.

La plupart du monde auroit donc beſoin de ſe ſéparer de ſes affaires, ou en tout, ou en partie ; mais c'eſt à quoi toutes les paſſions & tous les intérêts s'oppoſent : on ſe juſtifie même ſur ce que ces emplois ſont permis d'eux-mêmes, & n'ont rien qu'on puiſſe condamner ; cependant tous ces emplois, avec les occupations qu'ils attirent, étant joints avec les diſpoſitions d'une ame malade, languiſſante, pleine de plaies & de paſſions, ſans lumieres, ſans force pour réſiſter aux tentations, ſont ſouvent d'étranges obſtacles au ſalut. C'eſt ce qui produit d'étranges embarras dans les conſeils que l'on peut donner à ces perſonnes. On ne ſait à quoi on doit les porter. Ils ſont trop foibles pour ſuivre l'avis de renoncer abſolument à leurs emplois, & ils ſont encore trop foibles pour vivre dans ces emplois d'une maniere chrétienne, & qui puiſſe contribuer à la guériſon de leur ame. Ainſi on les abandonne ordinairement à eux-mêmes ; & ce qui en arrive, eſt qu'ils ne guériſſent pas, & qu'ainſi ils ſont exclus du royaume de Dieu. Il s'enſuit de tout cela qu'il faut toujours ſe procurer une retraite pour fai-

re son salut, parce que c'est là que Dieu parle au cœur, & que c'est un moyen de se sanctifier.

§. 15. *De l'Aumône.*

L'AMOUR du prochain est la source de l'aumône. En effet, quand on aime son prochain, peut-on le voir dans la nécessité, & ne pas l'assister? Et c'est sur-tout les riches qui sont dans l'obligation de faire l'aumône, à proportion du bien que Dieu a donné à chacun. Il faut bien concevoir que non-seulement nous n'avons aucun droit réel sur les biens du monde, parce qu'étant toujours essentiellement à Dieu, ils ne peuvent jamais appartenir aux créatures; mais que nous sommes aussi bornés par les loix de Dieu dans l'usage de ces biens: car il ne faut pas s'imaginer que Dieu nous les donne pour en disposer comme nous voudrons. Il est trop juste pour en avoir fait une distribution si inégale. Ces biens étant des moyens destinés par la Providence à la subsistance des hommes, il n'en donne à quelques-uns plus qu'il ne leur en faut, que pour les distribuer aux autres. Un riche, comme riche, n'est donc qu'un simple dispensateur des biens de Dieu; & dans cette dispensation même, il ne lui est pas permis *de se conduire* par ses caprices & ses fantai-

ſies. Il faut qu'il ait égard aux néceſſités du prochain, aux engagements de la Providence, & en un mot, à l'ordre de la charité.

On doit donner aux pauvres ſon ſuperflu, & c'eſt ſur quoi on forme bien des difficultés, chacun croyant n'avoir rien de ſuperflu. Combien y en a-t-il qui ſe font des néceſſités, & qui croient qu'il ſuffit d'avoir du bien pour le dépenſer à ce que l'on veut ? mais tout cela n'eſt qu'une pure illuſion. Dieu ne rend perſonne maître de ſon ſuperflu, parce qu'il ne peut permettre à perſonne de jouir des créatures pour elles-mêmes. Il ne reconnoît point ces néceſſités imaginaires qui n'ont leur ſource que dans la vanité, la curioſité, ou dans l'amour du plaiſir. Il eſt vrai qu'on trouvera peu de perſonnes qui aient du ſuperflu, ſi l'on a égard à ce que la coutume, la délicateſſe & les paſſions du monde ont renfermé dans les néceſſités de l'état & de la condition : mais on ne peut pas le dire, ſi on retranche de ce qui paſſe pour néceſſaire, tout ce que l'amour de la pénitence, de l'humilité & de la pauvreté en doit faire retrancher. Si on garde, par exemple, une exacte modeſtie dans ſes meubles, dans ſes habits, dans ſon train, dans ſa table & beaucoup d'autres choſes ; c'eſt par ces retranchements qu'on trou-

vera du ſuperflu, & c'eſt le défaut de ces retranchements qu'on ne veut point faire, qui fait qu'on n'en trouve point, & c'eſt ſur-tout le défaut de charité; car la charité trouve toujours des moyens & des expédients pour ſoulager les pauvres.

Les riches ne peuvent uſer du monde que par néceſſité, auſſi-bien que les pauvres : la regle eſt commune aux uns & aux autres. Mais comme la néceſſité ne conſiſte point dans un point précis, les néceſſités des riches étant beaucoup plus étendues, & leur donnant lieu d'uſer beaucoup davantage des créatures, elles leur ſervent d'occaſion de s'y attacher. Les néceſſités des pauvres ſont au contraire plus reſſerrées : ils s'accoutument à ſe paſſer de bien des choſes qui paroiſſent néceſſaires aux riches, & par cette habitude ils s'en détachent. On ne peut pas même dire qu'ils ſoient privés de l'avantage qu'ont les riches d'exercer la libéralité & la charité. Car pourvu que les pauvres la pratiquent à proportion de leur peu de bien, Dieu ne compte pas pour moins leurs petites œuvres de charité, que les plus grandes aumônes des riches; & quand ils n'en feroient aucune, Dieu leur tiendra compte de toutes celles dont il verra dans leur cœur une volonté ſincere. Ils ne ſont donc *privés que de l'éclat* des aumônes & de la

satisfaction humaine qu'on peut trouver dans l'approbation qu'elles attirent ; & dans la reconnoissance de ceux à qui on les fait, c'est-à-dire, qu'ils ne sont privés que de ce qui ordinairement en peut faire perdre le fruit. D'ailleurs s'ils ne peuvent point donner de leur bien, ils peuvent & doivent y substituer d'autres œuvres de charité & de miséricorde.

Il y a un avantage considérable à faire l'aumône. Quiconque fait la charité, reçoit infiniment plus de Dieu qu'il ne donne au prochain. Il ne donne que des biens temporels, des biens qui ne sont point à lui, & qu'il n'a reçus que pour les donner. Il ne fait que rendre proprement ce qu'il doit. Mais il reçoit de Dieu un présent inestimable que Dieu ne lui devoit point, un présent qui de soi-même est éternel, & dont il peut jouir à jamais. Dieu lui fait l'honneur de l'associer aux soins charitables qu'il a de ses créatures, & de le rendre l'instrument de sa providence envers elles. Il lui met entre les mains le rachat de ses péchés & le prix de son royaume ; & il le lui met gratuitement, sans qu'il ait aucun droit à une si grande grace. Qui ne voit que les murmures & les difficultés qu'on fait paroître en pratiquant la charité, ne viennent que de ce qu'on n'est pas assez pénétré de ces vérités ? Car si on en

étoit touché, comme on le devroit, on regarderoit les pauvres comme les occasions qui nous ont attiré les graces de Dieu ; on croiroit leur avoir une extrême obligation. Ainsi bien loin de pratiquer durement la charité envers eux, on la pratiqueroit avec humilité, avec reconnoissance, avec amour & avec joie.

Il y a des regles à suivre dans la pratique de l'aumône. On doit ne donner en aumônes que ce qui est à nous, & ce dont nous pouvons disposer avec justice, & l'on doit préférer d'acquitter ses dettes avant que de faire des charités. Il y a des aumônes qu'il suffit de faire à ceux qui nous les demandent ; mais il y en a d'autres où il faut prévenir ceux à qui on les doit faire, comme sont les pauvres honteux. On doit préférer les pauvres qui sont dans un plus grand besoin, les infirmes & les impotents, & sur-tout les bons pauvres & ceux que saint Paul appelle les domestiques de la foi. *Gal. 6 10.* Il faut préférer les plus grandes nécessités à celles qui sont moins pressantes. Dans les grandes nécessités, on ne doit pas se contenter de donner de son superflu ; il faut donner même de son nécessaire d'état. Il ne faut pas se contenter d'assister une fois ceux qui sont dans le besoin ; car si le besoin se renouvelle, nous sommes obligés de donner le même se-

cours. La charité intérieure eſt une dette perpétuelle ; elle ne tient jamais entiérement quittes ceux qui ſont obligés de ſatisfaire aux devoirs auxquels elle engage.

§. 16. *Du Jeûne.*

Il y a un jeûne naturel & général qui eſt fondé ſur l'amour réglé de nous-mêmes, & que Dieu commande. Nous devons toujours nous mettre dans l'eſprit que nous ſommes malades, & que notre devoir eſt de nous guérir, & que c'eſt pour cela que la vie nous eſt donnée. Ce doit être notre principale occupation ; & ſi l'on nous demandoit ce que nous avons à faire en ce monde, nous ne pourrions répondre plus juſte qu'en diſant que nous avons à nous y guérir. Dieu nous a reſſuſcités par le baptême ou par la pénitence : mais la grace de l'un ou de l'autre Sacrement nous laiſſe encore infirmes & languiſſants ; & celui qui néglige cette infirmité qui reſte, celui qui ne travaille pas à ſe fortifier, retombe infailliblement dans la mort. Cette maladie qui reſte à l'homme, lors même qu'il a recouvré la vie, conſiſte dans une pente violente vers les biens créés, qui eſt ce qu'on appelle *la concupiſcence*. Il faut donc détruire & *diminuer* cette inclination par la ſéparation & la privation des créatures ; c'en eſt

e principal remede. Qui aime le plaiſir, loit ſe priver du plaiſir : qui aime les ri-heſſes & les honneurs, doit ſe priver des ichelſes & des honneurs. Cette ſéparation n affoiblit les idées, elle en dégage l'ame, lle lui donne lieu de s'attacher à d'autres bjets ; & il n'y a point en cela d'accep-ion de ſexe, d'état & de conditions. Com-ne on ne dit pas qu'un Prince, qu'une Dame de condition qui a la fievre, n'a pas beſoin de remedes, parce que c'eſt un Prince ou une Dame de qualité ; on ne loit point dire auſſi que ces perſonnes, tant malades dans l'ame par l'amour des réatures, puiſſent s'exempter ſur leur ondition, de la mortification qui eſt le emede de cette maladie.

Ce devoir devient encore plus preſſant & plus néceſſaire par une autre raiſon. C'eſt que nous avons fait tous une infinité de autes par l'amour des biens créés, & ainſi ious devons les réparer en nous en pri-ant. Ces fautes nous obligent à la péni-ence, & il n'y a point de pénitence ſans un leſir ſincere de ſatisfaire à la juſtice de Dieu d'une maniere proportionnée à nos péchés. Or il n'y en a point de plus pro-portionnée que de punir, par la privation les créatures, les péchés commis dans la ouiſſance des créatures. Ainſi le jeûne gé-néral qui conſiſte dans cette privation, eſt

néceſſaire à l'homme, & comme ſatisfaction pour les péchés paſſés, & comme remede aux foibleſſes qui lui en reſtent par les habitudes vicieuſes qu'il a contractées.

Qu'on ne diſe pas qu'on eſt bien obligé en général de ſatisfaire à Dieu; mais qu'il ne s'enſuit pas qu'on doive le faire de telle & telle maniere. Car il eſt bien vrai qu'on peut ſatisfaire à Dieu par une pénitence d'un autre genre pour des péchés qui n'y ont aucun rapport, lorſque c'eſt l'impuiſſance qui nous y réduit; mais lorſque les forces ne manquent point, on ne peut avoir une volonté ſincere de remédier à une paſſion, ſi on ne veut pas employer les moyens propres pour affoiblir cette paſſion. Celui qui eſt malade d'intempérance, ne guérira jamais que par des actions contraires à l'intempérance. Celui qui eſt malade de l'amour de l'argent, ne guérira jamais que par des actions de libéralité & par des aumônes. Chacun eſt donc obligé de mortifier ſes paſſions; car il ne nous eſt pas permis de demeurer volontairement dans cette maladie, & de ne faire aucun effort pour la diminuer.

Le jeûne eccléſiaſtique que l'Egliſe nous impoſe dans certains temps de l'année, n'eſt qu'une détermination & un moyen d'obſerver plus facilement le jeûne général que la loi naturelle nous preſcrit. Il ne

regarde en particulier qu'une eſpece de jeûne qui eſt celui des aliments ; mais l'Egliſe ne nous le preſcrit qu'afin de nous engager par-là dans ce jeûne général, qui conſiſte à nous ſéparer de tous les objets de nos paſſions. On peut dire même que c'eſt une eſpece de remede général ; car le jeûne des aliments affoiblit les paſſions. Il prépare l'ame à la priere ; car il la dégage du poids du corps qui appeſantit l'ame. Bien loin donc de nous plaindre de ce précepte de l'Egliſe, nous devons être touchés de ſa charité. Elle ne nous l'impoſe pas pour nous charger d'un nouveau joug ; mais c'eſt au contraire pour nous ſoulager dans l'obligation indiſpenſable que nous avons de nous ſéparer des objets de nos attaches ; & cette obligation indiſpenſable même n'eſt point un joug qui nous rende malheureux, puiſqu'elle n'eſt fondée au contraire que ſur ce que nous ſommes obligés d'éviter notre malheur éternel, & de nous procurer un véritable bonheur. L'amour du monde, c'eſt-à-dire, des plaiſirs, des richeſſes, des honneurs, eſt la grande miſere des hommes. Ils ne ſont donc obligés d'en jeûner & de s'en ſéparer, que parce qu'ils ſont obligés de rétablir leur ame dans l'état heureux dont elle eſt déchue. Le temps de *Carême* ſur-tout eſt un temps favorable.

pour cela ; c'eſt un moyen de fléchir la miſéricorde de Dieu, & il faut en uſer dans l'eſprit de componction & de pénitence.

Cependant il n'y a rien de plus mal obſervé que les jeûnes preſcrits par l'Egliſe, & la plus grande partie des Chrétiens s'en exempte ſous de vains prétextes, malgré la condeſcendance de l'Egliſe qui les a ſi fort modérés : car anciennement que les Fideles avoient de la ferveur, ils ne prenoient leur unique repas que vers le ſoir ; ils s'abſtenoient de vin, de liqueur, d'huile, de poiſſon & de pluſieurs autres aliments par eſprit de pénitence ; au lieu qu'aujourd'hui on permet tout cela ; & on accorde de plus un petit repas, ſur le ſoir, qu'on appelle collation, parce qu'on a avancé peu à peu le dîner vers midi. Ainſi la regle qu'il faut ſuivre, c'eſt de ne faire toujours qu'un ſeul repas ſuffiſant, & ſe contenter, vers le ſoir, d'une légere collation. On doit éviter de prendre quoi que ce ſoit hors du repas, pas même de l'eau ; ce qui romproit le jeûne ; & à plus forte raiſon du chocolat, du caffé, ou d'autres liqueurs, comme l'ont permis quelques Caſuiſtes relâchés ; car le vrai jeûne, qui conſiſte dans la mortification, doit renfermer également l'abſtinence du manger & du boire.

Quoique le jeûne ſoit d'une étroite

obligation, il y a cependant des perſonnes qui en ſont diſpenſées légitimement, comme les malades; & l'on peut dire que la maladie eſt encore plus propre que le jeûne pour réprimer la concupiſcence, & pour ſatisfaire à la peine dûe au péché. Les enfants ſont encore diſpenſés du jeûne, parce qu'il nuiroit à leur ſanté, en les empêchant de croître & de ſe fortifier. Néanmoins il ne s'enſuit pas de-là que les enfants un peu grands ſoient entiérement diſpenſés du jeûne : s'ils ne peuvent l'obſerver en entier, ils en peuvent obſerver une partie, & ſe mortifier avec diſcrétion, ſans nuire à leur ſanté : comme ils ſont beaucoup de fautes, ils en doivent faire pénitence, & ne pas s'exempter de toute mortification. Il en eſt de même de tous ceux qui, par quelque néceſſité réelle, à cauſe des travaux pénibles, du grand âge, ou de quelque foibleſſe, ſont légitimement exempts du jeûne ; car ils ne doivent pas ſe diſpenſer, ſous ce prétexte-là, d'y ſuppléer par quelque autre mortification dont ils ſont capables, comme il leur ſera facile d'en trouver, s'ils veulent s'y appliquer, ſur-tout s'ils ont l'eſprit de pénitence ; & c'eſt parce que cet eſprit de pénitence eſt rare, qu'on voit ſi peu de perſonnes qui obſervent régulié*rement les jeûnes.*

§. 17. *De la Civilité Chrétienne.*

La civilité humaine n'étant proprement qu'une espece de commerce d'amour propre, dans lequel on tâche d'attirer l'amour des autres, en leur témoignant soi-même de l'affection, on peut dire qu'il n'appartient qu'à la charité d'être civile, parce qu'il n'y a qu'elle qui puisse l'être sincérement : car honorant & aimant, comme elle fait Jesus-Christ même dans le prochain peut-elle craindre de l'honorer ou de l'aimer avec excès ? Que si nous ne ressentons pas toujours pour les autres toute la tendresse que nous leur faisons paroître, il suffit que nous soyons convaincus que nous devrions la ressentir, & que nous tâchions de l'acquérir par ces témoignages même d'affection que nous leur rendons. Car cela fait qu'ils ne sont pas faux & trompeurs, puisqu'ils sont conformes à notre desir & à notre inclination.

La civilité consiste à céder aux autres autant que l'ordre du monde peut le permettre, à les préférer à soi, à les considérer au-dessus de soi. L'orgueil qui nous rabaisse effectivement au-dessous d'eux, ne peut le souffrir ; mais la charité qui nous releve au-dessus de plusieurs, n'a point de peine à se rabaisser de cette sorte, non par grimace ou déguisement,

mais par un jugement véritable qu'elle nous fait porter de nous-mêmes. La charité a donc tout ce qui lui eſt néceſſaire pour être ſincérement civile ; & l'on peut dire qu'elle enferme une civilité intérieure envers tous les hommes, qui leur ſeroit infiniment agréable, s'ils la voyoient. Mais eſt-il bon de la leur faire paroître ? & peut-on avoir des motifs légitimes de la produire au-dehors, puiſque celui d'attirer leur affection pour s'y plaire, eſt mauvais & corrompu ? Il eſt vrai que s'il n'y avoit que celui-là, elle ſe porteroit plutôt à cacher ſon affection qu'à la découvrir ; mais elle en a beaucoup d'autres ; & le premier eſt, qu'en ſe répandant en ces témoignages extérieurs d'amitié envers les hommes, elle ſe nourrit & ſe fortifie elle-même. Elle fait paroître qu'elle les aime, afin de les aimer davantage : car la charité eſt un feu qui a beſoin d'air & de matiere, & qui s'éteint bientôt, s'il eſt toujours étouffé. C'eſt une vertu qui a beſoin d'être exercée comme les autres ; ainſi, comme elle fait la vie, la ſanté & la force de nos ames, nous devons chercher des occaſions de la pratiquer ; & il n'y en a point de plus fréquentes que celles que nous fournit la civilité : elle nous coute peu, & nous donne néanmoins moyen de gagner *beaucoup* par cet exercice continuel de la *charité.*

redouble leur charité ; & s'il
nels, elle flatte, à la vérité,
propre ; ce qui eſt un mal
leur mauvaiſe diſpoſition ; n
préſerve d'un beaucoup plus
tomberoient, ſi l'on n'avoi
ſoutenir en leur faiſant paro
fection. Car, ſi l'on n'a ſoin
tenir en cette maniere par les
civilité humaine, ils s'éloign
ment de ceux qui les traitent
rence, & ils perdent toute la c
avoient en eux ; de ſorte que
incapable de les ſervir. Il eſt
charité de les ſoutenir dans ce
en leur faiſant paroître qu'on
qu'on les eſtime, en attend
charité ſuccede à cette diſpoſi
faire. Il faut tâcher de ren
aimable aux perſonnes même

moyen, au moins on ne les choque pas, & l'on prépare toujours leur esprit à recevoir la vérité avec moins d'opposition. Il faut donc tâcher à purifier la civilité, & non pas à la bannir. Il faut attirer l'affection des hommes, non pour y prendre une mauvaise complaisance, mais afin que cette affection nous mette en état de les servir, & parce que cette affection même est un bien pour eux, qui leur donne de l'estime de la piété, qui les y dispose, s'ils n'en ont pas, & qui sert à la conserver, s'ils en ont.

Il faut cependant tâcher que notre civilité soit différente de celle des gens du monde, qu'elle soit toute véritable & toute sincere, & qu'elle ne soit, ni légere, ni flatteuse; qu'elle ne se répande point en paroles, en compliments, en louanges; qu'elle ne nous emporte pas une partie considérable de notre temps; qu'elle ne soit point une source d'amusements & d'inutilités; qu'elle inspire la piété, & qu'elle ressente la modestie; & que si elle fait paroître aux hommes la bonté & la douceur de Jesus-Christ, ce ne soit que pour leur inspirer la fuite & l'aversion de l'esprit du monde, & pour les porter à mener une vie toute chrétienne. Il faut néanmoins observer que la regle *de la civilité* n'est pas si générale, qu'on

ne puiſſe s'en diſpenſer dans certains cas: car il y a des gens dont on ne ſauroit ſe défaire que par quelque eſpece d'incivilité, & qui nous accableroient de viſites & de billets, ſi on leur témoignoit de la complaiſance. Il faut donc, par néceſſité, faire paroître à ces perſonnes quelque froideur, de peur qu'elles ne nous raviſſent ce que nous avons de plus précieux, qui eſt notre temps, & peut-être notre ſalut.

CHAPITRE XVI.

De la Grace.

§. 1. *De la Grace conſidérée en elle-même.*

LE peu de ſentiment que l'on a de la Grace, vient de ce que l'on conçoit peu l'excellence des biens qu'elle nous procure, & que l'on a peu d'idée de la grandeur des maux dont elle nous délivre. Sans ce don de Dieu, rien ne mérite le nom de bien, & avec ce don il n'y a point de mal véritable. Qu'un homme ſoit comblé de tous les biens humains; qu'il jouiſſe de la ſanté, de la force, de la beauté, de l'adreſſe, de l'eſprit, des richeſſes, de la grandeur, de la réputation, du crédit, de l'amour de tous les hommes, ſi Dieu n'y ajoute ſon don excellent, qui eſt celui de ſon amour, tous ces biens humains,

toutes les graces extérieures n'auront point d'autre effet que de le rendre plus malheureux, parce que, ſans l'amour de Dieu, il abuſera de tous ces biens, & ne s'en ſervira qu'à irriter Dieu & à s'amaſſer des tréſors de colere pour le jour de la colere. Qu'un homme au contraire ſoit accablé de toutes ſortes de miſeres & de maux, cet unique don en fera des biens très-réels & très-effectifs, parce qu'il les rendra des ſources de mérites & des ſemences de couronnes immortelles & incorruptibles dans le ciel. Avec ce don on eſt bien par-tout, parce qu'on trouve par-tout ce que l'on aime. On eſt par-tout en ſureté, parce qu'on trouve par-tout la protection de la juſtice. Voilà l'idée que l'on doit avoir de la grace de Dieu.

Il y a diverſes ſortes de graces intérieures : des graces de l'entendement, qui éclairent l'eſprit, & des graces de la volonté, qui touchent & remuent le cœur. Il y a des graces habituelles qui ſanctifient & des graces actuelles qui font agir ; mais il eſt vrai que quand on parle des graces proprement dites, par leſquelles Dieu agit ſur la volonté, des graces médicinales, on ne doit en reconnoître que d'une eſpece, qui ſont des mouvements d'amour. Ainſi la grace n'eſt qu'un bon amour ; c'eſt pourquoi ſaint Auguſtin la définit

une inſpiration de charité, qui nous fait faire par un ſaint amour ce que nous connoiſſons. Tout amour de Dieu ne juſtifie pas ; il n'y a que l'amour parfait : il y a un amour commencé, qui conſiſte dans les premiers mouvements que Dieu excite dans le cœur, qui ne convertiſſent pas encore l'ame, parce qu'elle y réſiſte ; mais ces graces la diſpoſent peu à peu à travailler à ſa converſion & à réſiſter à la concupiſcence.

On appelle grace prévenante, excitante, opérante, la grace qui n'eſt précédée d'aucune bonne volonté de l'homme, & qui le réveille lorſqu'il eſt enſeveli dans le péché. C'eſt cette grace par laquelle Dieu réveille, excite & prévient la volonté des méchants qu'il veut, ou toucher, ou convertir. C'eſt encore toute grace qui prévient le conſentement de la volonté, en ſorte que toutes les graces que reçoivent les Chrétiens dans le cours de leur vie, ne laiſſent pas d'être excitantes & prévenantes, quand elles préviennent le conſentement de la volonté. On appelle grace ſubſéquente, aidante & coopérante, celle que Dieu donne aux ames après avoir opéré en eux la bonne volonté, en ſorte qu'excepté la premiere bonne volonté, toutes les autres graces ſont compriſes ſous ces termes. C'eſt encore celle

qui opere dans la volonté le mouvement par lequel elle consent à celui que la premiere grace a excité, parce qu'il ne suffit pas que Dieu excite la volonté par un mouvement qu'il produit en elle, sans elle, c'est-à-dire, sans son consentement libre; mais il faut de plus qu'il aide la volonté à consentir, & qu'il coopere avec elle.

§. 2. *De la nécessité de la Grace.*

L'HOMME n'étant de lui-même que péché & mensonge, ne peut avoir de bonnes pensées, ni faire de bonnes actions, sans la grace. Elle est nécessaire pour les actions de piété & pour vaincre toutes sortes de tentations, aussi-bien les plus foibles que les plus violentes: car on ne sauroit faire aucune bonne action, ni surmonter aucune tentation, sans amour: or il n'y a point d'autre bon amour que la charité; de sorte que la charité étant la grace, il s'ensuit qu'on ne sauroit faire aucune bonne action, sans la grace. C'est la doctrine des Conciles, aussi-bien que de saint Augustin, que personne ne peut aimer Dieu comme il faut, croire en lui, ou faire quelque chose pour lui, s'il n'est prévenu par la grace & la miséricorde de Dieu.

La grace est nécessaire pour avoir la

mes, mais en la bonté de Dieu. Si Dieu nous devoit ſa grace, ce ſeroit parce que nous la méritons; mais comment la grace pourroit-elle être fondée ſur notre mérite, puiſque nous n'avons de mérites que par cette grace, & qu'elle ne trouve en nous que des démérites? C'eſt ce qui oblige les Chrétiens de reconnoître devant Dieu, que s'il les a plus favoriſés que les autres, ce n'eſt point parce qu'il ait trouvé en eux ce qu'il n'a pas trouvé en ceux à qui il n'a pas fait les mêmes graces; mais c'eſt qu'il a voulu les gratifier par une bonté particuliere qu'il a eue pour eux. Sans cette bonté particuliere, ils auroient marché dans leurs voies, comme les autres hommes; ils auroient fait, comme eux, la volonté de leur chair & de leurs penſées; ils ſe ſeroient précipités dans la mort éternelle, & c'auroit été le terme funeſte de leur miſérable vie. Sans cette reconnoiſſance ſincere, ils ne ſauroient éviter l'ingratitude, ni la préſomption, ni l'uſurpation ſacrilege de la gloire qui eſt due à Dieu.

Ce néant de mérites propres, qui ſubſiſte dans l'homme régénéré, même avec l'abondance des graces & des dons de Dieu, l'oblige de ſe regarder toujours comme pauvre & dépourvu de tout bien. Il eſt le vaſe des dons de Dieu, & il ne ſait point certainement en quelle meſure il les a re-

ſus ; mais ce qu'il ſait avec certitude, c'eſt qu'aucun de ces dons ne lui appartient ; qu'il n'y a aucun droit, & que s'il en a quelqu'un, il le tient de la pure miſéricorde de Dieu ; & plus on eſt juſte & ſaint, plus on eſt pénétré de cette pauvreté qui nous convient par nature, & l'on s'y réduit plus ſincérement par les ſentiments d'une humilité ſincere. La grace chrétienne eſt toujours accompagnée du ſentiment de ſon néant ; & la privation de la grace eſt toujours remplie de la fauſſe idée qu'on eſt quelque choſe devant Dieu & devant les hommes. Mais cette reconnoiſſance ſincere de notre néant & de notre pauvreté ne conſiſte pas dans des ſpéculations de l'eſprit, mais dans un vif ſentiment de notre propre néant qui ſoit imprimé dans le fond du cœur.

Ce qui établit invinciblement la vérité de la gratuité de la grace, c'eſt qu'elle ne nous eſt donnée que par Jeſus-Chriſt & en Jeſus-Chriſt. Jeſus-Chriſt eſt le ſeul diſtributeur des graces, & on ne les obtient que par ſes mérites. Toutes les graces ont été données à Jeſus-Chriſt comme à l'unique objet de la complaiſance de ſon Pere, & les hommes ne peuvent y avoir de part qu'autant qu'ils peuvent ſe trouver en Jeſus-Chriſt, & que Dieu a deſſein de les placer dans ſon

ces hors du corps de Jeſus-Chriſt, ne les reçoivent que pour y entrer. Ils ne les reçoivent que parce qu'ils ſont de ce corps dans la prédeſtination de Dieu. Ils ne les reçoivent que parce que Dieu fait la grace au corps vivant de Jeſus-Chriſt de vivifier ces membres morts. Ainſi la ſource de la grace eſt toujours dans Jeſus-Chriſt, & c'eſt de lui qu'elle ſe répand ſur le corps qui lui eſt uni, & enſuite ſur les membres qui en ſont ſéparés, afin de les y réunir. Mais, comme il eſt toujours maître de ſes dons, il s'enſuit que la grace eſt toujours gratuite.

Concluons delà que l'on ne ſauroit trop reconnoître les graces que Dieu nous accorde par une bonté toute gratuite. L'ingratitude dans laquelle tombent une infinité de Chrétiens, & même un grand nombre de ceux qui menent une vie chrétienne, eſt la cauſe ordinaire des chutes que l'on fait. Elle eſt l'ennemi de l'ame; elle la dépouille de tout mérite; elle diſſipe les vertus; elle fait que Dieu regarde ſes bienfaits comme perdus, & elle ſeche & tarit la ſource de la bonté de Dieu. Voilà à quoi on s'expoſe, en s'attribuant à ſoi-même & à ſon induſtrie ce que l'on a reçu de Dieu; à oublier les graces de Dieu, lors même que l'on ne ſe les attribue pas; à n'être point touché des bienfaits de Dieu,

n'avoir aucun ſoin de l'en remercier ; abuſer des dons de Dieu contre la fin pour laquelle il nous les accorde. Ainſi la reconnoiſſance envers Dieu eſt un devoir & une diſpoſition eſſentielle, dont il faut toujours s'acquitter : elle conſiſte principalement à ſe tenir dans ſon néant, à rendre à Dieu toutes ſes graces, en ne les regardant que comme venant de lui & étant à lui ; de ne ſe glorifier de rien, & de faire retourner à Dieu la gloire de tous ſes dons.

§. 4. *De l'efficacité de la Grace.*

La Grace eſt efficace en ce qu'elle nous donne non-ſeulement la poſſibilité de vouloir le bien & de le faire, mais qu'elle donne tout enſemble la poſſibilité avec l'effet ; c'eſt-à-dire, qu'elle ne fait pas ſeulement que nous pouvons vouloir & que nous pouvons agir, mais qu'elle fait que nous voulons & que nous agiſſons. C'eſt ce qui ſe prouve par l'Apôtre, qui dit, que c'eſt Dieu qui opere en nous le vouloir & le faire : & rien ne marque plus clairement que la grace donne tout enſemble le pouvoir, la volonté & l'effet, que ce que dit Jeſus-Chriſt ; *tous ceux qui ont oui la voix du Pere, & ont appris de lui, viennent à moi.* *Philip.* 2. 13. *Jean* 6. 45.

On appelle grace efficace celle qui a in-

inefficace ſelon l'autre. Ce
obſerver les commandemen
qui ne les obſervent pas, n
çu qu'une bonne volonté f
faite. La grace que Dieu le
a été efficace à l'égard de c
lonté, qui a été ſon effet p
elle a été inefficace à l'égar
tion effective des commande
qui avoit été ſon effet éloi
bonne volonté rendoit; ce
qu'elle rencontre, dans le c
qui elle eſt donnée, un am
ture plus fort que n'eſt ce c
d'amour de Dieu donné par
ble. Il faut donc que Dieu d
cupiſcence, & augmente
diminue ordinairement la
par une multitude de protec
ſervations & de bienfaits o

aines qui ſont contraires à celles qui giſſent ſur nous. Il détourne certaines enſées mauvaiſes ; il en fait naître d'autes qui y ſont contraires. Il nous applique à des objets qui nous détournent e ceux qui nous nuiroient ; il nous propoſe certains engagements qui en rompent d'autres qui nous auroient fait tomber. Enfin il agit d'une telle ſorte ſur la volonté, par l'amas des objets dont il frappe l'eſprit, qu'il la porte où il veut, même dans les choſes où ſon amour n'a point de part. Ainſi toute grace de Jeſus-Chriſt a toujours l'effet pour lequel Dieu la donne par ſa volonté abſolue, quoiqu'il y ait des graces qui n'ont point tout l'effet auquel elles tendent par leur nature. Mais les graces abſolument néceſſaires, qui ſont les principales, & qui méritent plus le nom de graces, ſont celles qui convertiſſent les Pécheurs, & les font devenir Juſtes ; qui font marcher les Juſtes dans la voie des commandements ; qui font ſurmonter les tentations ; qui font perſévérer les Elus, & qui font que tous leurs mérites ſont des dons de Dieu.

Toute grace de Jeſus-Chriſt étant efficace, & ayant toujours infailliblement ſon effet, au moins prochain, on ne comprend pas comment cela peut s'accorder avec la liberté de l'homme. Mais outre

que c'eſt un myſtere qu'il faut adorer, il faut reconnoître avec la Tradition & ſaint Auguſtin, le Docteur de la grace, que l'efficacité de la grace vient du pouvoir ſouverain que Dieu a ſur les volontés des hommes auſſi bien que ſur toutes les autres choſes créées; que Dieu fait tout ce qu'il veut par les volontés des hommes mêmes, parce qu'on ne peut douter qu'il n'ait un pouvoir tout-puiſſant de remuer les cœurs des hommes; qu'il a plus en ſa puiſſance les volontés des hommes, qu'eux-mêmes n'ont leurs propres volontés en leur pouvoir; que par une puiſſance intérieure & ſecrete, admirable & ineffable, il produit dans les cœurs des hommes non-ſeulement les véritables lumieres, mais même les bonnes volontés; qu'il n'y a point de cœur, quelque dur qu'il ſoit, qui rejette cette grace que Dieu, par ſa pure libéralité, répand dans le cœur des hommes, parce que ſon premier effet, & pour lequel Dieu la donne, eſt d'ôter la dureté du cœur; & par conſéquent quand nous aurions de la peine à accorder ce pouvoir de Dieu avec notre liberté, il ſuffit que nous ſoyons aſſurés d'un côté que, ſelon l'Ecriture, c'eſt Dieu qui opere en nous le vouloir & le faire, ſelon ſon bon plaiſir, & que c'eſt lui qui, ſelon les Prophetes, devoit faire accomplir ſes commandemens par les enfants de la nouvelle alliance;

l'un autre côté qu'il fait vouloir les hommes d'une maniere conforme à leur nature, qui eſt de vouloir librement, ſans quoi il ne leur feroit pas accomplir ſes commandements, ni opérer leur ſalut; ce qui ne ſe fait que par des volontés libres. D'où il faut conclure que la détermination de Dieu, quelque efficace qu'elle puiſſe être, ne détruit point notre liberté. Car Dieu agiſſant dans notre cœur, y agit conformément à notre cœur, en nous déterminant à vouloir ce que nous ne ſommes point déterminés à vouloir par une néceſſité naturelle, parce que l'objet auquel il fait que nous nous portons, ne nous eſt pas propoſé en cette maniere: & par conſéquent Dieu qui fait agir notre ame, n'empêche point qu'elle n'agiſſe en même-temps comme maîtreſſe de ſon action, & qu'elle ne veuille, parce qu'elle veut, en conſéquence de la volonté qu'elle a d'être heureuſe, par laquelle elle ſe détermine à vouloir autre choſe; ce qui lui ſuffit pour agir librement, & pour conſerver, pendant que Dieu la détermine à vouloir, la puiſſance de ne point vouloir. Il eſt vrai de dire que, quoique la grace opere invinciblement & inſurmontablement, la volonté de l'homme ne laiſſe pas d'avoir *toujours le* pouvoir d'y réſiſter; *car quoique ce ſoit* librement & non né-

ceſſairement que l'homme y conſente, il peut n'y pas conſentir, s'il le veut; mais c'eſt cette même grace qui fait qu'il ne veut pas n'y point conſentir.

Pour faire un bon uſage des vérités de la grace, il faut ſur-tout s'en ſervir pour la réformation de ſon cœur & de ſes mœurs, & ne point les regarder comme des idées ſimplement ſpéculatives; il faut être bien aiſe de les ſavoir, & faire paroître même du zele pour les défendre; ce qui doit être réglé par la prudence: mais il faut ſur-tout entrer dans des ſentiments d'une frayeur ſalutaire, qui engage à recourir à Dieu, à lui rendre graces, & à vivre devant lui dans un profond abaiſſement & dans une dépendance continuelle.

§. 5. *De la Prédeſtination.*

La Prédeſtination des Saints eſt la préſcience ou la préparation des bienfaits de Dieu, par leſquels tous ceux qui ſont délivrés, ſont certainement délivrés. La prédeſtination eſt un myſtere où la raiſon ne peut atteindre: c'eſt de ce myſtere qu'il
Rom. 11. 33. s'agit, lorſque ſaint Paul s'écrie: *O profondeur des tréſors de la ſageſſe & de la ſcience de Dieu! Que ſes jugements ſont impénétrables & ſes voies incompréhenſibles!* C'eſt donc de l'Ecriture & des Peres qu'on doit tirer ce qu'on doit croire de ce dogme.

Le dogme de la prédeſtination conſiſte à croire que Dieu de toute éternité a choiſi entre les hommes corrompus par le péché, & qu'il pouvoit damner juſtement, un certain nombre d'hommes auxquels, par une pure miſéricorde, il a réſolu de donner le Royaume du Ciel, & de les en rendre dignes, par des graces qui les délivrent infailliblement de leurs péchés, & les conduiſent à la gloire qui leur eſt promiſe & préparée. Il y a peu de vérités catholiques qui ſoient appuyées ſur un plus grand nombre de preuves ; car toute l'Ecriture eſt pleine de marques de cette préférence gratuite des Elus aux Réprouvés. Dieu nous a élus, dit ſaint Paul, avant la création du monde, afin que par la charité nous fuſſions ſaints & ſans tâche devant lui. D'où ſaint Auguſtin conclut avec raiſon, que Dieu ne nous a pas élus, parce qu'il avoit prévu que nous ſerions ſaints, mais qu'il nous a élus afin que nous le fuſſions. Le même ſaint Paul parlant de Jacob & d'Eſaü, dit, qu'avant qu'ils fuſſent nés, & qu'ils euſſent fait aucun bien, ni aucun mal, afin que la réſolution que Dieu avoit priſe par ſon élection, demeurât ferme, il lui fut dit, non dans la vue des œuvres, mais de la *vocation de Dieu*, *l'aîné ſera aſſujetti au plus jeune, ainſi* qu'il eſt écrit : j'ai aimé

Epheſ. 1. 4.

Rom. 9. 11.

Jacob, & j'ai haï Esaü. D'où saint Augustin conclut, que les hommes ne doivent pas être si téméraires, que de juger pourquoi dans la même famille la miséricorde s'exerce sur l'un des freres, & la colere demeure sur l'autre; que Dieu n'aimoit rien dans Jacob avant qu'il eût fait aucun bien, que sa miséricorde; & qu'il ne haïssoit rien dans Esaü avant qu'il eût fait aucun mal, que le péché originel. Toute l'Ecriture conspire à l'établissement de cette doctrine. Jesus-Christ même déclare que c'est l'effet de la volonté de son Pere, & non du choix des hommes, de ce qu'aucun des Elus ne périt: *la volonté de mon Pere, dit-il, qui m'a envoyé, est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés. Mes brebis ne périront jamais, & personne ne les ravira de ma main: personne ne peut ravir ce qui est entre les mains de mon Pere.* Rien de plus fort & de plus concluant pour le dogme de la prédestination gratuite des Elus.

Jean 6. 39.

Jean 10. 28.

Une preuve décisive de la certitude de la prédestination gratuite, c'est la nature des moyens dont Dieu se sert pour exécuter le décret de sa prédestination éternelle. Car si ces moyens sont efficaces, comme on l'a prouvé, s'ils produisent infailliblement leur effet, c'est une marque certaine que Dieu veut absolument le salut de ceux

ui il les donne, & qu'il n'a pas la même
onté à l'égard de ceux à qui il ne les
nne pas. Or le ſecours que les Elus re-
çoivent de Dieu ne leur donne pas ſeule-
ment le pouvoir de perſévérer, pourvu
qu'ils le veulent, mais il leur donne la
perſévérance même; en ſorte que non-
ſeulement c'eſt un ſecours ſans lequel on
ne peut perſévérer, mais qui eſt tel que
ceux qui l'ont, ne manquent jamais de
perſévérer.

Si ces vérités ſont terribles d'une part,
elles ſont conſolantes d'une autre, & il n'y
en a point de plus capables de préſerver
les ames du trouble & de l'abattement:
car qui n'auroit ſujet de ſe déſeſpérer, ſi
la grace ne lui donnoit que le pouvoir de ſe
ſauver & de perſévérer, ſans donner la
perſévérance même? Qui pourroit légiti-
mement eſpérer de ne point ſuccomber à
tant de difficultés, & d'éviter tant de pie-
ges? Mais quand on conſidere que, mal-
gré toutes nos foibleſſes, nous avons ſu-
jet d'eſpérer que Dieu qui eſt plus fort que
le monde & que les démons, nous fera
vaincre, & le monde, & les démons, qu'il
nous tiendra la main, & qu'il nous déli-
vrera des embuches de nos ennemis, n'a-
t-on pas lieu d'attendre qu'il nous ſau-
vera?

Quiconque éprouve en ſoi les mouve-

ments de la charité, peut avoir auſſi une confiance très-légitime, que Dieu qui a commencé l'œuvre de ſa ſanctification, ne la laiſſera pas imparfaite, & cette confiance doit augmenter à proportion du temps qu'il y a qu'il marche dans cette voie de juſtice, & de la fidélité qu'il a eue à avancer toujours & s'enraciner dans la charité à proportion qu'il ſe ſent détaché du monde, & du deſir qu'il a des choſes du ciel. Si cette confiance ne bannit pas entiérement toute crainte, elle exclut au moins le trouble & l'inquiétude. Elle ſuffit néanmoins pour une juſte reconnoiſſance qui eſt proportionnée aux fondements que nous avons de l'avoir. Or tous les Chrétiens en ont de fort grands, & d'autant plus grands, que cette reconnoiſſance ſera plus vive. Plus ils ſe ſentiront touchés de ce bienfait ineffable, & plus ils auront ſujet de croire de l'avoir reçu. La crainte même ne doit point leur ôter cette confiance, ni par conſéquent cette gratitude, parce que cette crainte, en les humiliant, eſt un des moyens par leſquels Dieu accomplit leur prédeſtination. Enfin les péchés paſſés ne doivent point la détruire, parce que la volonté qu'ils ont de ne plus les commettre eſt un gage que Dieu les leur a pardonnés. Il n'y a proprement que la volonté de pécher qui nous la doive ôter,

Mais il n'eſt pas étrange que ceux-là ne puiſſent avoir une juſte confiance d'être un jour heureux, qui ſont dans la volonté actuelle d'être malheureux, qui eſt inſéparable de tout péché.

§. 6. *De l'incertitude du Salut.*

Il eſt étonnant que les vérités de la grace & de la prédeſtination faſſent ſi peu d'impreſſion ſur la plupart des Chrétiens, & qu'ils vivent comme s'il n'y avoit rien à eſpérer, ni à craindre. Il y a dans les hommes une inclination naturelle à tirer avantage des marques extérieures de la Religion, & à ſe promettre les récompenſes qu'elle propoſe, pourvu qu'ils en conſervent l'extérieur. On voit quantité de gens qui violent viſiblement les préceptes de Dieu, & ne laiſſent pas avec cela d'avoir du zele pour la Religion, & de travailler juſqu'à un certain point à leur converſion, mais qui ſe trompent groſſiérement, parce qu'ils mettent le capital de la vie chrétienne & l'eſpérance de leur ſalut dans la profeſſion extérieure de la Religion. Il y a de plus une illuſion dont on a peine à ſe défaire : on ne ſauroit s'imaginer que Dieu veuille faire périr tant de monde. Les péchés qui nous cauſeroient de la terreur, s'ils nous étoient particuliers, ceſſent de nous effrayer, quand ils ſont communs.

On dort en repos, quand on ſe regarde entouré d'une multitude, comme ſi Dieu étoit obligé de l'épargner. Mais l'exemple des Juifs qui ſont tous péris dans le déſert, à l'exception de deux, par un effet de la juſtice de Dieu, devroit bien déraciner cette erreur de l'eſprit des Chrétiens. Ainſi on peut craindre avec raiſon que de toute cette foule de Chrétiens qui s'aſſemblent dans les Egliſes, & de ces villes nombreuſes où il n'y a perſonne qui ne faſſe profeſſion de la vraie Religion, il n'y ait quelquefois aucun adulte de ſauvé.

Il eſt étonnant que les menaces de l'enfer ne faſſent point ſur nous l'impreſſion qu'elles devroient y faire; & il y a ſur ce point quelque choſe d'incompréhenſible dans l'inſenſibilité des hommes. Car ſi on leur diſoit que de tous les hommes il y en aura ſeulement un ſeul de damné, il n'y en a aucun qui ne dût avoir beaucoup de crainte que ce malheur ne tombât ſur lui; & le peu d'apparence de ce malheur ne les en devroit pas exempter. Qui peut donc comprendre la ſtupidité des hommes, puiſqu'on ne leur dit pas ſeulement qu'il y aura un homme éternellement damné, qu'on ne leur dit pas ſeulement qu'il y en aura pluſieurs, mais que c'eſt beaucoup, ſi, d'un grand nombre de Chrétiens, il y en a quelques-uns de ſauvés?

Encore ſi on leur donnoit des marques bien claires par leſquelles ils puſſent connoître & s'aſſurer qu'ils ne ſont point de ce nombre malheureux de réprouvés. Mais, hélas ! ces marques ſont fort obſcures ; & pour le connoître, il n'y a qu'à diviſer les Chrétiens en deux claſſes : l'une, de ceux qui ont fait certains crimes qui les ont privés du droit au Royaume de Dieu, & leur ont fait mériter l'enfer ; l'autre, de ceux qui n'ont point commis de ces ſortes de crimes, & qui ne s'en ſentent point coupables. A l'égard de ceux qui ſe ſont rendus certainement criminels, l'incertitude eſt très-grande : car ils n'ont pu ſortir de cet état que par une vraie pénitence ; mais cette pénitence eſt toujours fort incertaine, principalement dans la maniere dont on la fait aujourd'hui. Elle ne ſauroit être véritable, ſi elle ne renferme un amour ſincere de Dieu qui nous le faſſe préférer à toutes choſes. Or il eſt difficile de diſcerner en nous le regne de cet amour. On peut s'abſtenir des actions criminelles par divers motifs. La coutume, la crainte, le déſir d'un repos humain peuvent faire cet effet : car il y a quelque choſe d'incommode, même pour cette vie, dans la penſée qu'on eſt dans un état certainement criminel, & l'on peut fort bien en vouloir ſortir par le ſeul motif d'éviter cette inquiétude ; il

n'y a rien en tout cela de divin. Une infinité d'hérétiques s'acquittent fort exactement des devoirs de leur Religion, par des motifs qui ne ſauroient être qu'humains, puiſqu'on ne tranſporte point la charité hors de l'Egliſe Catholique, & il ne faut point douter qu'il n'y en ait pluſieurs parmi les Catholiques qui ne ſont que de ce genre, & qui, après être morts par le péché, ſe convertiſſent d'une maniere qui n'a rien que de naturel, & ne s'acquittent des actions de Religion que d'une maniere humaine.

Il ne ſe rencontre gueres moins d'incertitude dans ceux que l'on appelle innocens, parce qu'il y a quantité de crimes dont on ne peut dire, avec une entiere certitude, qu'on eſt exempt. On peut perdre la vie de l'ame par une penſée criminelle. On peut la perdre par l'ingratitude, par l'orgueil, par l'envie, par le manque de charité envers le prochain, par la recherche continuelle de ſoi-même, & enfin par la privation de l'amour de Dieu. Qui peut s'aſſurer qu'il n'eſt point engagé dans aucun de ces péchés ſpirituels, puiſque c'eſt le propre de tous ceux qui y ſont de ne pas le ſavoir ? Le diable répand toujours des ténebres ſur les ames qu'il y fait tomber ; ainſi nous n'avons point de certitude, que le jugement favorable que nous portons

de notre état, ne ſoit point un effet de ces ténebres. Je ne prétends point pouſſer les ames juſqu'à une entiere défiance. Qui ne voit point en ſoi de crimes viſibles, doit eſpérer qu'il eſt du nombre de ceux qui poſſedent le Saint-Eſprit, & à qui le Royaume de Dieu appartient : mais cette ſorte de confiance n'étant point jointe à une charité extraordinaire, ne doit nullement exclure la crainte qui doit nous porter à nous en aſſurer de plus en plus ; & c'eſt pourquoi on ne ſauroit trop s'y exciter, parce qu'une des plus mauvaiſes marques que nous puiſſions avoir, eſt le peu de crainte que nous reſſentons.

On appréhende d'ordinaire qu'en excitant en ſoi des ſentiments de crainte, on ne diminue ſa confiance & ſa charité ; mais on ſe trompe en cela. La charité & la confiance s'affoibliſſent beaucoup plus par les diſtractions d'une vie relâchée, que par la crainte. Nos prieres ne ſauroient être accompagnées d'une grande confiance, lorſque notre cœur nous reproche une vie de pareſſe & de négligence. La crainte corrigeant donc la pareſſe & la négligence, nous conduit directement à la confiance. Les graces de Dieu s'obtiennent dans un certain ordre, & en pratiquant une certaine ſuite de moyens. Or la voie *de la charité*, c'eſt la crainte, ſelon qu'il

eſt dit, que la crainte eſt le commencement de la ſageſſe ; & cela ne doit pas ſeulement s'entendre des commencements de la charité, mais de ſon accroiſſement même & de ſa perfection ; car on n'y arrive que par une vie exacte & en s'éloignant de tout péché. Or il eſt rare que l'ame ſe ſoutienne dans cette vie exacte & appliquée à tous ſes devoirs, ſi elle n'eſt vivement pénétrée de la crainte de Dieu. Les Chrétiens, par leur profeſſion même, ſont deſtinés, ou à être exceſſivement malheureux, ou à être ſouverainement heureux. Il n'y a point de milieu pour eux, leur punition ſera meſurée ſur la grandeur des bienfaits de Dieu, dont ils auront abuſé. Ainſi il y aura un terrible renverſement dans le monde futur. Les Chrétiens paroiſſent en cette vie les plus favoriſés de tous les hommes, & il paroît une effroyable inégalité entr'eux & ces nations que Dieu a laiſſées dans l'ignorance de la vraie Religion. Cependant il ſe trouvera à la fin du monde que preſque tous les Chrétiens ſeront les plus miſérables de tous les hommes ; & que les Païens mêmes, quelque miſérables qu'ils y ſoient, & quoiqu'engagés dans la damnation éternelle, ſeront l'objet de leur jalouſie, parce qu'ils ſeront infiniment moins malheureux que les Chrétiens.

Voilà le danger que nous courons tous, & il eſt étrange qu'il faſſe ſi peu d'impreſſion ſur notre eſprit. Delà il s'enſuit que nous devons être devant Dieu dans un tremblement continuel, de peur qu'il ne nous abandonne à nous-mêmes, & qu'il ne ceſſe de nous donner ce ſecours ſpécial, ſans lequel on n'agit jamais comme il faut. Nous devons reconnoître humblement que la grace de la perſévérance ne nous eſt point due; que nous n'en ſerons jamais aſſurés en cette vie; que les moindres péchés peuvent donner un juſte ſujet à Dieu de nous abandonner, & qu'ainſi nous n'avons jamais ſujet d'être en cette vie dans une pleine aſſurance.

§. 7. *Du petit nombre des Elus.*

Il n'y a point de vérités plus étonnantes dans la Religion Chrétienne, que celle qui nous marque le petit nombre des Elus; & il n'y en a point néanmoins que le Saint-Eſprit ait eu plus de ſoin d'exprimer en termes clairs. Jeſus-Chriſt l'enſeigne formellement dans l'Evangile, non-ſeulement en diſant : Qu'il y a beaucoup d'appellés & peu d'Elus; mais auſſi en s'écriant avec admiration, que le chemin qui mene à la vie eſt étroit, & qu'il y en a peu qui le trouvent. Saint Paul le fait auſſi par des *comparaiſons* étonnantes, qui donnent

M. 20.
M. 14.

9. 24. des gens qui courent dans u
leſquels il n'y en a qu'un qu
prix ; & il ſe ſert encore d'
Hb. 3. ſon plus forte, qui eſt celle
16. qui ſortirent de la captivité
mi leſquels il n'y en eut
arriverent à la terre qui leur
miſe. Mais ſi ces vérités ſo
elles-mêmes, il eſt encore
que la plupart des Chrétien
peu effrayés ; ils les liſent o
lire avec indifférence : il
qu'elles ne les regardent poi
ſoient tous aſſurés d'être cel
le prix dans la lice, ou l'un
arriverent à la terre promiſ
qui courent ont la même eſp

ne ſauroient lui donner aucune aſſurance ſolide. Combien y a-t-il de Chrétiens qui s'aſſurent inſenſiblement ſur la profeſſion extérieure du Chriſtianiſme ; ſur ce qu'ils ſont dans le corps de la véritable Egliſe ; & ils s'imaginent qu'en ſuivant avec cela toutes leurs paſſions ; ils ne laiſſeront pas d'être ſauvés ? Peu de perſonnes, à la vérité, ont propoſé cette erreur en forme de dogme ; mais cependant il y en a peu qui ne la ſuivent en effet dans la pratique, puiſqu'il y en a peu en qui on ne voie cette même ſécurité, quoiqu'il n'y ait gueres de différence entre la vie des Chrétiens & la vie de ceux qui ne le ſont point. Si nous écoutons avec la foi & le reſpect que nous devons cette étonnante vérité, le moins que nous pouvons faire, eſt de nous informer avec tout le ſoin qui nous ſera poſſible, pourquoi de tant de perſonnes qui courent, il y en a ſi peu qui obtiennent le prix, & de tâcher enſuite de nous diſtinguer de ceux qui ne l'obtiennent pas ? Il faut atteindre le but, & il eſt inutile de courir ſi on ne l'atteint. Le ſouverain malheur eſt de vouloir trouver Dieu, & de ne trouver que ſoi-même ; de tendre au ſalut, & d'arriver à ſa perte ; de s'imaginer de marcher dans le chemin du Ciel, & *ne marcher en effet* que dans celui de *l'enfer. Il eſt donc* d'un devoir indiſpenſa-

une des plus grandes marq
dité des hommes, & l'une
vaiſes diſpoſitions pour
de ceux qui ſeront ſauvés.
les Chrétiens n'arrivent
c'eſt qu'ils ne font point pou
l'on fait pour obtenir les
monde, c'eſt-à-dire, qu
a de ſe ſauver n'a point la
& la même force, que cel
le monde pour l'objet de ſe
ce déſir étant foible & lan
pas étrange qu'il ſoit facil
par d'autres paſſions plus
nent à la traverſe. Cela v
mot, que la foibleſſe de
la cauſe ordinaire de l'in

moins certain que le ciel aura beaucoup d'habitants & que le nombre des Elus ſera fort grand. Car quand même preſqu'aucun des adultes ne ſeroit ſauvé, ce qui eſt faux, puiſqu'il y en aura un grand nombre qui le ſeront, le Ciel ſera toujours rempli des enfants des Catholiques & des Hérétiques qui font un nombre prodigieux; car on peut dire que ces enfants baptiſés ſont plus des trois quarts du nombre des Elus; ce qui nous fait connoître d'une maniere admirable, les richeſſes de la grace & l'étendue infinie des mérites de Jeſus-Chriſt. Avec tout cela il n'en eſt pas moins vrai que le nombre des réprouvés eſt infiniment plus grand; & c'eſt ce qu'on ne peut ſe perſuader, parce qu'on ſe confie à cette penſée frivole, que Dieu ne voudroit pas perdre tant de Chrétiens. Il laiſſe périr tous les Idolâtres, tous les Mahométans, tous les Hérétiques, ſans préjudice de ſa miſéricorde: il peut donc bien, ſans ceſſer d'être plein de miſéricorde & de bonté, en faire de même à l'égard de tous les Catholiques qui n'auront pas eu ſoin de garder exactement ſes loix, ou de réparer leurs péchés par une ſérieuſe pénitence. Il eſt important de faire de ſérieuſes réflexions ſur ces grandes vérités, & demander à Dieu avec inſtance qu'il nous faſſe entrer dans la voie qui conduit

au ſalut le plus ſurement & le plus directement.

CHAPITRE XVII.

DES SACREMENTS.

§. 1. *Des Sacrements en général.*

DIEU a inſtitué les Sacrements de la nouvelle Loi, pour communiquer ſa grace aux hommes. Quoique la Religion Chrétienne ne conſiſte qu'à adorer Dieu en eſprit & en vérité, & que les graces dont nous avons beſoin ſoient ſpirituelles, & ne puiſſent avoir d'autre ſource que le Saint-Eſprit, Dieu a voulu établir des Sacrements extérieurs pour nous communiquer ſes graces. Le deſſein de Dieu a été qu'en même-temps que les Chrétiens lui ſeroient unis par un culte ſpirituel, ils fuſſent auſſi unis enſemble en un corps viſible de religion : il étoit donc néceſſaire pour cela qu'il y eût de la dépendance entre eux, & qu'ils ſe communiquaſſent les uns aux autres par des ſignes extérieurs, non-ſeulement les vérités de la foi, mais même la rémiſſion des péchés & les graces néceſſaires à la vie chrétienne. De plus les hommes ne peuvent être en cette vie entiérement dé-

chés des ſens, & c'eſt pour cela que Dieu a voulu leur communiquer ſes graces par le moyen des ſignes ſenſibles, qui ſerviſſent d'un côté de ſoutien à leur eſprit, pour s'élever à Dieu, & de l'autre leur donnaſſent plus de confiance d'avoir reçu les graces ſignifiées, que s'il les leur avoit accordées ſans cette entremiſe.

On entend par Sacrement, un ſigne viſible inſtitué par Jeſus-Chriſt, pour ſignifier la grace inviſible qui eſt communiquée à ceux qui le reçoivent. Il n'y a point de doute que les Chrétiens ne ſoient obligés de recevoir les Sacrements, pour ſe procurer les graces dont ils ont beſoin pour s'unir à Dieu, & pour marcher dans la voie du ſalut & pour s'y avancer. Puis donc que les Sacrements ſont de leur inſtitution, des moyens néceſſaires pour les acquérir, ils ſont obligés de les recevoir, ou pour obtenir la juſtice, s'ils ne l'ont pas encore reçue, ou pour la recouvrer, s'ils l'ont perdue, ou pour obtenir les graces néceſſaires pour bien vivre dans toutes ſortes d'états. Ils y ſont obligés par le commandement d'aimer Dieu; car l'amour qu'ils doivent avoir pour Dieu, comme leur derniere fin & leur ſouverain bien, les oblige de prendre les moyens *néceſſaires pour y* arriver. Si donc les Sacrements ſont des moyens néceſſaires pour

parvenir à la poſſeſſion de Dieu, ils ne peuvent ſe diſpenſer d'y avoir recours. L'amour qu'ils doivent avoir pour Dieu, comme juſtice ſouveraine, les oblige d'y ſatisfaire en la maniere qu'ils peuvent, & de ſe rendre conformes à cette juſtice, en détruiſant en eux le regne du péché qui y eſt contraire ; puis donc que Dieu leur a ouvert un moyen de lui ſatisfaire, par l'application du ſang de Jeſus-Chriſt, qui ſe fait à ceux qui reçoivent les Sacrements, & de réformer leur volonté par la grace qui y eſt communiquée, ils ſont obligés de l'embraſſer. C'eſt cependant un péché fort commun que la négligence à ſe préparer à recevoir les Sacrements ; & on peut dire qu'il eſt ſi commun, que les Chrétiens ne tombent & ne périſſent, quand ils ſont tombés, que par ce péché ; car on ne tomberoit pas, ſi l'on ſe préparoit comme il faut à la réception de l'Euchariſtie, & on ſe releveroit après être tombé, ſi on avoit ſoin, comme on y eſt obligé, de recourir au Sacrement de Pénitence. Comme cela vient ordinairement de ce qu'on n'eſt pas aſſez inſtruit touchant les Sacrements, il eſt donc d'une obligation indiſpenſable à tout Chrétien, de s'inſtruire de tout ce qui ſert à édifier dans ce qu'on enſeigne des Sacrements, principalement de ce qu'on doit en ſavoir

touchant la nature, l'unité, la néceſſité & la préparation qu'il faut y apporter.

L'Egliſe a toujours reconnu ſept Sacrements, qui ſont, le Baptême, la Confirmation, l'Euchariſtie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre & le Mariage. C'eſt Jeſus-Chriſt qui a inſtitué les Sacrements, puiſqu'il n'y a que lui qui ait droit d'attacher la grace à des ſignes ſenſibles. Il eſt certain que Jeſus-Chriſt a inſtitué la matiere & la forme du Baptême & de l'Euchariſtie; mais il eſt probable qu'à l'égard de quelques Sacrements, il a bien preſcrit qu'on les adminiſtrât avec quelques cérémonies; mais il a remis au pouvoir de l'Egliſe la détermination de ces cérémonies; & c'eſt par cette raiſon qu'on ne trouve pas que l'Egliſe les ait conférés de la même maniere dans tous les temps; mais ce ſeroit une erreur de prétendre que Jeſus-Chriſt eût donné à l'Egliſe le pouvoir d'inſtituer des Sacrements.

On diſtingue trois ſortes d'effets des Sacrements: le premier, eſt la grace juſtifiante que quelques-uns des Sacrements donnent à ceux qui ne l'ont pas, & dont les autres augmentent la ferveur; le ſecond, eſt une grace ſacramentelle, c'eſt-à-dire, propre à chaque Sacrement, qui *conſiſte en certains* mouvements actuels *que Dieu donne* à ceux qui les reçoivent.

dans les diſpoſitions requiſes ; le troiſieme, eſt particulier aux Sacrements qu'on ne réitere point, tels que le Baptême, la Confirmation & l'Ordre : c'eſt l'impreſſion du caractere ſpirituel, par lequel on diſtinguera toujours ceux qui ont reçu ces Sacrements, de ceux qui ne les ont pas reçus. A l'égard des cérémonies que l'Egliſe emploie dans l'adminiſtration des Sacrements, elles ſont une eſpece de langage que l'Egliſe propoſe aux fideles, pour les édifier ; ainſi il eſt important qu'ils en ſoient inſtruits, puiſque ſans cette intelligence, ils n'en ſauroient tirer tous les avantages que l'Egliſe prétend par-là leur procurer.

§. 2. Du Baptême.

Le Baptême eſt un Sacrement inſtitué par Jeſus-Chriſt, dans lequel, par l'ablution du corps faite avec de l'eau, & en y joignant les paroles que Jeſus-Chriſt a preſcrites, la perſonne à qui il eſt donné, eſt intérieurement purifiée du péché originel & de tous ceux qu'elle peut avoir commis, & reçoit une renaiſſance ſpirituelle & la grace ſanctifiante, qui l'unit comme membre vivant, au corps de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, qui en eſt le chef.

Comme on reçoit ordinairement ce Sacrement dans un âge incapable de connoiſ-

ſance, il eſt d'une obligation indiſpenſable de s'en inſtruire d'une maniere particuliere. Il faut donc ſavoir que par le Baptême, on a été délivré de la tyrannie du démon ; qu'on a reçu des graces ineffables ; qu'on a été élevé à une dignité éminente, & qu'on a contracté de grands engagements. Jeſus-Chriſt ayant détruit par ſa mort l'empire du démon, en affranchit ceux qui reçoivent le Baptême, en les faiſant paſſer à la liberté des enfants de Dieu. Un baptiſé devient membre de Jeſus-Chriſt, enfant de Dieu, temple du Saint-Eſprit, héritier du Paradis. C'eſt ce qu'il faut faire ſentir, en s'étendant un peu ſur ces importantes vérités.

Pour avoir quelque idée de cette éminente qualité d'enfants de Dieu, qui convient aux Chrétiens, & de ce qu'elle nous donne lieu d'eſpérer, il eſt bon de conſidérer que par elle nous appartenons à Dieu d'une maniere beaucoup plus réelle & effective, que les enfants des hommes n'appartiennent à leurs peres & à leurs meres, ſelon la chair. Les peres ſont peres, parce qu'ils communiquent à leurs enfants une vie ſemblable à la leur, c'eſt-à-dire, une vie humaine & miſérable. Dieu eſt notre pere, en nous rendant participants de ſa vie divine : il eſt lumiere, il eſt amour. Il nous vivifie, en nous éclairant

& en nous communiquant ſon amour; & c'eſt en cela même qu'il eſt bien différent des peres ſelon la chair. Car les peres de la terre ayant donné la vie une fois à leurs enfants, ne contribuent plus en rien à la conſervation de cette vie, & ne ſont, pour le dire ainſi, peres que pour un moment; mais Dieu eſt notre pere, par une action continuelle, & parce qu'il nous éclaire toujours, & qu'il conſerve dans notre cœur l'amour qu'il y a créé. Il eſt notre pere & le devient de plus en plus, à meſure qu'il nous communique cette vie de connoiſſance & d'amour plus abondamment. C'eſt pourquoi, encore que nous ſoyons enfants de Dieu dès cette vie même, nous le ſerons néanmoins dans l'autre d'une maniere bien plus parfaite, parce que Dieu nous y comblera de ſes biens, & nous enivrera de l'abondance de ſa maiſon & du torrent de ſes délices. Nous attendons encore notre adoption parfaite dans l'autre vie, parce que nous n'en avons que de petits commencements en celle-ci, où, quoique nous ſoyons enfants de Dieu, nous tenons encore beaucoup de notre premiere naiſſance, c'eſt-à-dire, de l'ignorance & de la baſſeſſe dans laquelle nous ſommes nés.

On n'a part à cette glorieuſe qualité d'enfants de Dieu, que parce qu'on eſt re-

vêtu de Jeſus-Chriſt dans le Baptême. C'eſt par le canal de Jeſus-Chriſt que nous devenons de nouvelles créatures : non-ſeulement ſa mort eſt la ſource des graces que nous recevons par le Baptême, mais nous y ſommes, en quelque maniere, lavés dans ſon ſang, puiſque c'eſt la vertu de ce ſang qui nous purifie de nos péchés ; & ainſi les eaux du Baptême qui touchent & nettoient notre corps, ſont la figure du ſang de Jeſus-Chriſt, qui nettoie notre ame de ſes ſouillures. L'action du Baptême & cette ſainte cérémonie, par laquelle nous ſommes plongés dans l'eau, ou au moins couverts, repréſente la mort de Jeſus-Chriſt qui ſe termina par ſon enſeveliſſement, comme le modele de notre mort ſpirituelle. Il doit donc ſe paſſer dans le Baptême, une mort préſente, qui eſt la mort au regne du péché : car comme ce regne du péché conſiſte dans la préférence de la créature au Créateur, & dans l'amour de ſoi-même plus que de Dieu, nous le détruiſons en rentrant ſous l'obéiſſance de Dieu, & en renonçant à tous les crimes, par leſquels nous nous y ſommes ſouſtraits. Nos péchés y périſſent par la rémiſſion que nous en recevons, comme les Egyptiens, qui en étoient la figure, périrent dans la mer rouge, qui repréſentoit notre Baptême. Mais cette mort qui

s'opere dans le Baptême, n'eſt que le commencement d'une autre mort, à laquelle nous promettons de travailler & de tendre le reſte de notre vie : car nous y faiſons profeſſion, par cette même cérémonie extérieure, d'une vie de mort, c'eſt-à-dire, de mourir continuellement à l'amour des créatures, & de mortifier ſans ceſſe l'inclination que nous avons à en jouir, qui eſt ce qu'on appelle le vieil homme.

Si la préférence des créatures à Dieu eſt la mort de l'ame, l'amour des créatures pour elles-mêmes, quoique ſans cette préférence, eſt la voie de la mort : car, en aimant les créatures pour elles-mêmes, on ſe diſpoſe à les préférer à Dieu. Non-ſeulement c'eſt une diſpoſition & un acheminement à la mort, mais c'eſt une mort commencée : car l'amour des créatures, diminuant toujours celui de Dieu, nous prive d'une partie de notre vraie vie, qui conſiſte toute dans l'amour de Dieu. L'ame qui s'arrête aux créatures, retarde le cours du voyage, par lequel elle tend à Dieu ; & en voulant jouir d'elles, elle ſe prive à proportion de la jouiſſance de Dieu. Nous nous engageons donc dans notre Baptême, à travailler toute notre vie à mourir à cet amour, & à mortifier les mauvaiſes inclinations qui nous y portent. Nous le promettons à Dieu par cette

ıte cérémonie ; & la renonciation au ɛmon, à ſes œuvres & à ſes pompes, n'eſt ue l'explication de la promeſſe qui y eſt enfermée : car le démon ne regne ſur nous ue par l'amour des créatures ; ainſi on ne enonce au démon qu'en renonçant à cet amour.

Le renoncement à l'amour des créatures étant un des engagements de notre Baptême, il s'enſuit que nous nous y obligeons à n'uſer d'aucune créature que par néceſſité, & que nous y promettons d'obſerver cette regle de la tempérance chrétienne, de n'en déſirer aucune pour elle-même, & de garder dans l'uſage que nous en ferons, une telle modération, qu'il ne s'y mêle rien de la paſſion qui porte à en jouir. Et delà on doit conclure, que, quoique toutes les recherches des plaiſirs non néceſſaires, ne ſoient pas des péchés mortels, elles ſont néanmoins contraires aux engagements de notre Baptême ; parce que la jouiſſance de ces plaiſirs eſt cette vie d'Adam à laquelle nous avons fait profeſſion de mourir. C'eſt cette vie d'Adam à laquelle Jeſus-Chriſt nous a obligé de mourir, en mourant ſur la croix & en ſe dépouillant de la vie mortelle qu'il tenoit d'Adam, ce qui figuroit le vieil homme. Ainſi ceux qui paſſent leur vie dans les plaiſirs, ou de l'eſprit, ou du

corps, la paſſent dans un violement continuel de leur Baptême : & l'on ne peut douter que cette ſorte de vie ne ſoit eſſentiellement contraire à la vie Chrétienne, puiſqu'elle eſt contraire au premier engagement que nous avons contracté, en faiſant profeſſion du Chriſtianiſme.

§. 3. *De la vie que doit mener un Chrétien baptiſé.*

L'ÉTAT d'un Chrétien baptiſé ne doit pas être ſeulement diſtingué de celui où il étoit auparavant, par la mort au monde & à la concupiſcence ; il doit l'être encore davantage par le nouvel état où il entre, & la nouvelle vie qu'il doit mener après ſon Baptême. S'il eſt néceſſaire de mourir au monde, pour vivre de cette vie reſſuſcitée, il eſt néceſſaire de vivre de cette vie pour mourir au monde : car l'amour ne ſe bannit que par un autre amour, & il n'y a que l'amour de Dieu qui puiſſe éteindre l'amour du monde. Il faut donc que l'amour de la volonté de Dieu, l'amour de la juſtice, l'amour de la vérité, l'amour de l'éternité, prenne la place de l'amour des choſes temporelles. Cette vie reſſuſcitée renferme une nouveauté d'actions ; & il ne faut pas s'imaginer qu'elle ne ſoit point marquée par aucunes actions, & qu'elle puiſſe être inſenſible aux

hommes, en ſorte qu'un Chrétien véritablement régénéré, & menant une vie nouvelle, puiſſe être aiſément confondu avec ceux qui ne vivent encore que de la vie du vieil homme. Il eſt vrai que la concupiſcence n'étant pas entiérement détruite, il y a encore quelque ſorte de mêlange dans les actions des plus gens de bien : mais néanmoins comme la vie nouvelle doit y être la plus forte, elle doit y être auſſi plus agiſſante. Les actions du vieil homme n'y doivent plus être que comme des actions qui échappent & qui ſe dérobent, en quelque maniere, à la vue de l'ame : mais les actions de religion, de juſtice & de ſainteté doivent y regner & occuper la plus grande partie de la vie. Et comme l'impreſſion que les autres hommes ont de nous, ſe forme ſur ce qui domine le plus dans les mœurs, celle qui naît du corps des actions d'un homme vraiment Chrétien, doit être très-différente de celle qu'on prend de la vie de ceux en qui l'eſprit du monde domine.

Il eſt vrai que les mouvements de l'eſprit de Dieu ne ſe trouvent pas en nous ſans oppoſition & ſans combat. Ainſi un Chrétien eſt continuellement occupé à réprimer les mauvais déſirs qui naiſſent de ſa corruption. Il n'eſt pas exempt d'inclinations pour les plaiſirs, mais il les ré-

prime ; & il ne ſauroit les réprimer que par une mortification continuelle ; car le ſeul moyen de les empêcher de regner en nous, eſt de les combattre & de les mortifier. Il ne regarde pas ſi ces plaiſirs ſont abſolument défendus : il lui ſuffit, pour les éviter, que ce ſoient des plaiſirs non néceſſaires. Il n'eſt pas exempt non plus de ſentiments de vanité ; mais il les réprime en s'humiliant & en s'anéantiſſant en toutes choſes, comme Jeſus-Chriſt s'eſt anéanti, & n'a jamais cherché ſa propre gloire. Ainſi c'eſt ſe tromper volontairement, que de s'imaginer qu'on puiſſe participer à l'Eſprit de Jeſus-Chriſt, en faiſant tout ce qu'on peut pour s'élever dans le monde, & en tâchant d'y vivre d'une maniere douce & commode, exempte de peines & de mortifications. Cependant on eſt obligé non-ſeulement de mortifier ſes paſſions, mais de ſe purifier de plus en plus, & de tendre même à la parfaite pureté. Il faut renoncer à toutes les ſatisfactions des ſens, à toutes les recherches de nous-mêmes, & paſſer toute notre vie dans une exécution fidele de ce que Dieu veut de nous dans chaque rencontre. Quiconque vit en cette maniere, & s'attache, dans toutes ſes actions particulieres, à ſuivre la volonté de Dieu, peut avoir une juſte confiance qu'il mene une vie vraiment chrétienne.

n vrai Chrétien va encore plus loin, peut dire qu'il vit déja dans le ciel. converſation d'un Chrétien doit être ns le ciel, parce que toute ſa vie con- te à craindre, à eſpérer, à déſirer, à dmirer & à aimer. Un Chrétien ne craint ue Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, qu'il ne raint que d'être ſéparé de lui par le pé- ché. Il ne déſire que Jeſus-Chriſt, c'eſt- à-dire, les biens dont Jeſus-Chriſt eſt le diſtributeur, & dont il fera part à ſes Elus; & ces biens ne ſont autre choſe que lui-même. Il n'eſpere que ces biens, parce qu'il n'y a que ces biens qui lui ſoient promis. Il ne conſulte que Jeſus-Chriſt & ceux qui peuvent lui faire connoître ſa volonté, parce qu'il ſait qu'il eſt l'unique lumiere des eſprits. Il n'a recours qu'à Jeſus-Chriſt, parce qu'il n'attend du ſecours que de lui. Il n'admire que Jeſus-Chriſt, parce qu'il ne trouve de grandeur véritable que dans lui. Enfin il n'aime que Jeſus-Chriſt, parce qu'il eſt ſon ſouverain bien, & qu'il ſait qu'en le voyant on voit le Pere & qu'on poſſede la vie éternelle. Toutes les actions qu'un vrai Chrétien fait dans le monde dépendant de ces mouvements & les ayant pour principe, n'empêchent pas qu'il ne vive dans le ciel, & que ſon eſprit & ſon cœur n'y demeurent toujours attachés.

Il eſt impoſſible qu'une ame qui vit de cette ſorte dans le ciel par ſes penſées & par ſes déſirs, ne ſente en même-temps qu'elle eſt attachée à un corps mortel & corruptible, qui la fatigue par mille néceſſités ; & comme elle ſait que l'ordre de Dieu eſt que l'homme compoſé de corps & d'ame, obtienne ſon ſalut & ſa perfection à l'égard de l'un & de l'autre, elle s'occupe du déſir de ce parfait renouvellement de l'ame & du corps. Or c'eſt ce qu'elle obtiendra par l'avénement glorieux de Jeſus-Chriſt qui reſſuſcitera nos corps, non dans l'état d'infirmité où ils ſont, mais avec les caracteres du ſien. Ainſi toutes les miſeres de la vie ne ſont que renouveller à l'ame la penſée & le déſir de cet état glorieux. Plus elle en reſſent & plus elle déſire ſa délivrance ; & au lieu de s'abattre par ces maux, elle ſe releve continuellement par l'eſpérance de l'état qui lui eſt promis. Voilà quels ſont les ſentiments & la vie d'un Chrétien baptiſé ; & autant que nous en ſommes éloignés, autant ſommes-nous éloignés de l'eſprit du chriſtianiſme.

§. 4. *De la rareté de la grace du Baptême conſervée.*

RIEN n'eſt plus incertain, ni plus difficile à décider ſi les enfants ont conſer-

vé ſa grace de leur Baptême. On eſt bien fondé à croire que dans le premier uſage qu'ils font de leur raiſon & de leur liberté, ils ſont obligés de ſe rapporter à Dieu par un acte d'amour, & de le prendre pour leur derniere fin, & que ne le faiſant pas, ils commettent un péché mortel. Mais, ſans s'arrêter à cet inſtant précis qui reçoit de grandes difficultés, on ne peut nier au moins que dans une certaine étendue de temps, un enfant jouiſſant de ſa raiſon, ne ſoit obligé d'aimer Dieu ſur toutes choſes, de vivre pour lui, & de lui rapporter ſa vie & ſes actions. Il faut que l'amour de Dieu domine en lui; & pour y dominer, il faut qu'il ſoit le principe du corps de ſes actions. Or quelle marque voit-on de cette diſpoſition dans la plupart des enfants, depuis l'âge de neuf à dix ans juſqu'à quinze ou ſeize? Que remarque-t-on en ceux même que Dieu préſerve des actions criminelles, qu'une vie toute conduite par les ſens, qu'un déſir d'exceller, une curioſité inquiete, un oubli de Dieu, une froideur pour la priere & pour les livres & les exercices de piété? De quelle maniere reçoivent-ils les Sacrements? & enfin quelles *marques donnent-ils* que ce ſoit l'eſprit de *Dieu qui les faſſe agir*? En vérité, ſi Dieu *conſerve ſa grace* dans quelques-uns parmi

une infinité de défauts qu'on y remarque & que l'on tolere, il eſt bien à craindre que la plupart ne la perdent par l'omiſſion des devoirs eſſentiels de la créature envers ſon Dieu, comme de l'aimer, de l'adorer, de le prier, de faire pénitence, & que l'indévotion & le libertinage qui ſuccedent ſouvent à l'état de l'enfance, ne naiſſent de l'extinction de la grace en eux dans les temps où on les regardoit comme innocents. Bien des gens regrettent de n'être pas morts dans cet âge; mais je ne ſais ſi ce ſouhait eſt bien raiſonnable, dans quelque exemption de crimes groſſiers que l'on puiſſe l'avoir paſſé. Car ſi l'on en juge ſelon la foi, il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de le regarder comme un temps de ténebres très-épaiſſes, & qui ne doive dire à Dieu, avec un eſprit plein d'une compon-
24. ction ſincere: Seigneur, ne vous ſouvenez point des péchés de ma jeuneſſe & de mes ignorances.

Que s'il y a de l'incertitude dans ce temps même que l'on regarde d'ordinaire comme un état d'innocence, combien y en a-t-il plus encore dans les âges les plus avancés, lors même qu'on fait quelque profeſſion de piété, & qu'on évite les actions que tout le monde reconnoît pour criminelles? Combien de devoirs eſſentiels dans chaque profeſſion, auxquels on ne

penſe point ? On ne ſe fait point de ſcrupule d'une vie d'amuſement, de molleſſe, de divertiſſement, de curioſité, de vanité, d'entretiens & de viſites inutiles. On ne donne preſque aucune part à Dieu dans ſes actions, & la plupart qu'on lui donne, eſt ordinairement remplie d'une infinité de négligences, de diſtractions & d'irrévérences. Il y a même quantité de préceptes auxquels on ne fait point d'attention & ſur leſquels on ne s'examine point. C'eſt un précepte de mener une vie de travail & de pénitence ; c'eſt un précepte de faire effort pour s'avancer dans la piété & pour ſe corriger de ſes défauts ; c'eſt un précepte, que de veiller ſur ſes actions, afin d'éviter, & les tentations du diable, & les ſurpriſes de notre amour-propre ; c'eſt un précepte, que d'être reconnoiſſant des bienfaits de Dieu ; c'eſt un précepte, que d'aimer le prochain, & de lui rendre des aſſiſtances ſpirituelles & temporelles Toutes les vertus ſont de même de précepte, la tempérance, la juſtice, la prudence, la douceur, l'humilité, la modeſtie, le ſupport du prochain. Il n'y en a aucune dont on ne ſoit obligé d'avoir l'habitude dans le cœur. Qui fait réflexion à tout cela ? Et combien y en a-t-il qui perdent la grace, ſans le connoître, par des fautes, ou d'omiſſion, ou de commiſſion, dont,

ſans le ſavoir, ils ſe rendent coupables contre ces préceptes ?

Il y a un grand nombre de péchés & de défauts qui ſont criminels dans un certain dégré, & qui ne le ſont pas dans un autre, & qui ſont néanmoins d'une telle nature, que, quoiqu'on ne puiſſe pas en être entiérement exempt, on ne ſauroit pourtant diſcerner avec aſſurance en quel dégré l'on en eſt coupable. L'orgueil eſt certainement un péché mortel dans un certain dégré ; cependant il n'y a perſonne qui puiſſe dire avec vérité qu'il n'a point d'orgueil, ni qui puiſſe diſcerner préciſément la meſure & le dégré de ſon orgueil. L'envie & la jalouſie ſont dans un certain dégré des péchés mortels : or qui peut dire qu'il eſt totalement exempt d'envie & de jalouſie ? & qui connoît le dégré de celle qu'il a ? L'averſion contre le prochain eſt criminelle dans un certain dégré ; cependant perſonne n'eſt exempt d'averſion à l'égard de quelqu'un, & n'en connoît le dégré : car elle eſt ſouvent bien plus grande qu'on ne penſe. En combien de manieres peut-on abuſer des Sacrements ? Cependant qui connoît avec une entiere certitude la grandeur de ces abus, & quels ſont ceux qui ſont capables de nous faire perdre la grace de Dieu ? On peut la perdre & ſe rendre criminel par une parole, par une

penſée, par un mouvement du cœur qui ſe dérobe enſuite à notre recherche. Ainſi il n'y a perſonne, quelque innocente qu'ait été ſa vie en apparence, qui n'ait beaucoup de ſujet de craindre, & qui puiſſe s'aſſurer de n'être pas du nombre de ces faux innocents qui ſeront bannis du feſtin de l'Agneau, & exclus du Royaume de Dieu.

Mais s'il y a à craindre pour tout le monde, & même pour les ames les plus ſaintes, il y a infiniment plus à craindre pour certaines perſonnes, qui étant exemptes des crimes groſſiers, ſe contentent de cela, & ont peu de ſoin de s'avancer dans la piété; qui affrontent les périls & les tentations de la vie du monde par une confiance téméraire dans leurs propres forces; qui ſont peu touchées des fautes qu'elles commettent, & travaillent peu à s'en corriger; qui ſe permettent tout ce qui n'eſt pas abſolument défendu; qui ſont preſque continuellement diſſipées & occupées des penſées du monde; qui prient peu, qui prient avec peu d'attention & de ferveur, & ont peu de ſoin de ſoutenir leurs prieres par la mortification de leurs paſſions; qui ont peu de crainte des jugements de Dieu, & évitent même d'y penſer; qui mettent leur confiance dans certaines bonnes œuvres apparentes, qui ſont

plutôt des effets de la coutume, ou de considérations humaines, que d'une charité intérieure. De tout cela il s'ensuit qu'il y a beaucoup à craindre pour bien des personnes qu'elles n'aient perdu la grace de leur Baptême, & qu'il ne leur reste qu'un moyen de la recouvrer, qui est de recourir au remede de la pénitence.

§. 5. De la Confirmation.

La Confirmation est un Sacrement institué par Jesus-Christ pour conférer aux Baptisés le Saint-Esprit avec la plénitude de ses graces & de ses dons, afin de les rendre parfaits Chrétiens. Quoique ce Sacrement ne soit pas absolument nécessaire comme le Baptême, en sorte que l'on soit damné pour ne l'avoir pas reçu, lorsqu'il n'y a point de mépris, ni de négligence, cependant il est nécessaire en d'autres manieres : car il est nécessaire pour subsister dans la vie chrétienne par la grace qu'il confere, & pour soutenir les attaques du démon. Il est vrai que Dieu peut suppléer au défaut de cette grace par d'autres moyens, comme par l'Eucharistie ; mais il ne le fait pas néanmoins ordinairement, si c'est par négligence ou par défaut de volonté qu'on s'est privé de ce moyen. *Car*, quand Dieu a attaché une grace dans son Eglise à certains moyens extérieurs,

c'est

c'eſt le tenter, que de vouloir obtenir cette grace par d'autres moyens que ceux-là, puiſque c'eſt vouloir l'obliger d'agir d'une maniere extraordinaire, ſans néceſſité; ce qu'on appelle tenter Dieu.

On eſt devenu Chrétien par le Baptême & parfaitement innocent; néanmoins on n'y reçoit pas toute la force néceſſaire pour ſoutenir les attaques du démon, de la chair & du monde, & pour s'acquitter ſans crainte de ce que Dieu demande de nous, principalement quand il s'agit de choſes difficiles, comme de confeſſer Jeſus-Chriſt devant les hommes, & de faire une profeſſion publique de lui obéir. La vie que le Baptême donne étant foible & en état de s'éteindre bientôt, ſi elle n'eſt fortifiée par de nouvelles graces, il s'enſuit qu'on a beſoin du Sacrement de Confirmation pour être fortifié & devenir parfait Chrétien. Ce Sacrement, outre la grace ſanctifiante qu'il confere comme tous les autres Sacrements, & par laquelle le Saint-Eſprit eſt donné, donne cet Eſprit ſaint avec plus d'abondance; & ſon effet eſt de remplir ceux qui le reçoivent avec de bonnes diſpoſitions, de force & de courage, pour élever l'ame au-deſſus de toutes les choſes temporelles, pour la délivrer de la foibleſſe & de l'enfance, pour la rendre *capable* d'agir & de ſouffrir pour Dieu, &

de réſiſter à tous ſes ennemis. Le Saint-Eſprit dans ce Sacrement ne nous rend pas ſeulement fermes dans la foi & conſtants dans les perſécutions que nous devons ſouffrir, mais il nous fortifie auſſi dans l'eſpérance & dans l'amour de Dieu; il nous rend victorieux de tous nos ennemis domeſtiques & étrangers; il nous donne la ferveur dans la priere; & nous inſpirant ce que nous ne ſavons pas demander par nous-mêmes, il nous aide à le demander avec des inſtances & des ſoupirs, comme dit ſaint Paul, qui ne peuvent s'exprimer; il nous fait embraſſer l'humilité, malgré toute la réſiſtance de l'orgueil; il confond en nous la ſageſſe de la chair; & enfin il nous remplit en toutes rencontres & par tout l'exercice de nos devoirs, du courage & de la force de Jeſus-Chriſt; ce qui fait voir la néceſſité de ce Sacrement.

Rom. 8. 26.

Il s'enſuit delà que le peu de ſoin que les Chrétiens ont de ſe préparer au Sacrement de Confirmation, & de le recevoir; le peu de ſoin que les Paſteurs ont d'y diſpoſer les peuples qui leur ſont confiés, ſont les plus grandes ſources de la corruption qui regne dans toutes les conditions: car chaque Chrétien a, dans le cours de ſa vie, à ſoutenir des tentations qui ont beſoin d'une grace plus forte que celle du

Baptême, & des autres qui y ſont proportionnées. Il y a preſque pour tous des occaſions où l'on ſuccombe, à moins d'être parfait Chrétien. Or on ne l'eſt ordinairement que par la grace de ce Sacrement, reçue ou réparée par la pénitence; & ainſi on ſe laiſſe aller au vice, on ne s'en releve point, on perſiſte & on meurt dans le péché; & faute d'avoir eu ſoin de devenir parfait Chrétien, on ceſſe, en quelque ſorte, d'être Chrétien, parce que l'on perd la grace de ſon Baptême. Que ceux donc qui n'ont pas encore reçu ce Sacrement, aient ſoin de s'y préparer dignement; car puiſqu'on ne le reçoit qu'une fois, on fait une perte preſque irréparable en le recevant mal; & il eſt très-difficile d'arriver par d'autres voies, à l'état où ce Sacrement nous auroit établis. Que ceux qui ont reçu ce Sacrement en mauvais état, ou avec peu de préparation, comme il arrive aſſez ordinairement, en aient une douleur continuelle, & qu'ils tâchent d'obtenir de Dieu, par des exercices particuliers de pénitence, qu'il les rétabliſſe dans l'état d'où ils ſont déchus. Que ceux enfin qui l'ont bien reçu aient ſoin de conſerver précieuſement la grace de ce Sacrement, en menant une vie conforme à l'excellence des dons qu'ils ont reçus. Nous avons été *faits rois* par la grace de ce Sacrement; vi-

vons donc en véritables rois ; ne nous rendons eſclaves d'aucune créature ; n'y attachons point nos affections, & élevons-nous toujours au-deſſus du monde. Nous avons été faits Prêtres par ce Sacrement, pour nous offrir à Dieu en holocauſte avec ſon Fils : vivons en cet eſprit de ſacrifice, & conſacrons à Dieu ſans ceſſe toutes nos actions & tout ce que nous ſommes. Nous avons été rendus le temple du Saint-Eſprit : ne permettons pas que rien profane en nous la ſainteté de ce temple, & banniſſons de nous toutes les penſées & tous les diſcours qui ſeroient indignes des temples matériels, qui ne ſont que la figure des ſpirituels.

§. 6. De l'Eucharistie.

L'Eucharistie eſt un Sacrement dans lequel, ſous les eſpeces du pain & du vin, ſont contenus le vrai corps & le vrai ſang de Jeſus-Chriſt, pour la nourriture de nos ames. C'eſt un myſtere de foi : ainſi il faut croire que par la conſécration, c'eſt-à-dire, par les paroles mêmes de Jeſus-Chriſt que le Prêtre prononce à la Meſſe, toute la ſubſtance du pain & du vin eſt changée en celle du corps & du ſang de Jeſus-Chriſt. Par la force des paroles, le pain n'eſt changé préciſément qu'au corps de Jeſus-Chriſt, & le vin n'eſt changé qu'au ſang ; mais

ame ce corps eſt immortel & impaſſible, n'eſt point ſans ſon ſang, ni le ſang ſans orps, ni l'un, ni l'autre ſans l'ame & la ivinité de Jeſus-Chriſt : ainſi Jeſus-Chriſt exiſte tout entier ſous chaque eſpece & ſous chaque partie des eſpeces. Il eſt viſible que les accidents reſtent après la conſécration, puiſque nous voyons toujours l'apparence du pain & du vin, que nous en goutons la ſaveur, & que nous en ſentons les effets ; mais il eſt de foi qu'il n'y a plus de pain, ni de vin. Il eſt viſible que nous continuons d'appercevoir les apparences du pain & du vin : la foi ne va pas plus loin, & la piété ſouhaite même qu'on s'arrête là, & qu'on ne s'embarraſſe pas dans des queſtions obſcures, où nous n'aurions pour guide qu'une raiſon foible & ténébreuſe. Ce Sacrement eſt ſigne, par la ſéparation des eſpeces, de la mort de Jeſus-Chriſt & de ſon immolation ſur le Calvaire, & par les eſpeces même du corps naturel de Jeſus-Chriſt comme nourriture ſpirituelle, & de ſon corps myſtique, c'eſt-à-dire, de l'union de tous les membres de l'Egliſe en un ſeul corps ; parce que le pain eſt fait de pluſieurs grains de bled, & le vin de pluſieurs grains de raiſin. On peut ajouter que le mêlange de l'eau avec le vin, figure l'union des Fideles, ſignifiés par l'eau, avec Jeſus-Chriſt ſignifié par le vin.

La vérité de la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie eſt établie dans l'Ecriture & dans les Peres d'une maniere convaincante. D'abord les paroles avec leſquelles Jeſus-Chriſt inſtitua ce myſtere; *Matth.* 26. ſavoir, *ceci eſt mon corps, ceci eſt mon ſang*, en font une preuve d'une force ſi tranchante, qu'une perſonne de bonne foi ne peut manquer de ſe rendre, tant ces paroles font une impreſſion naturelle ſur un eſprit qui n'eſt point préoccupé de contention & de diſpute. Or un homme de bonne foi ne peut nier que ces paroles n'aient fait entrer tous les Chrétiens dans la doctrine de la préſence réelle, & cela ſans conteſtation, ni diſpute, & ſuivant ſeulement l'impreſſion qu'elles faiſoient ſur leurs eſprits; ce qui paroît manifeſtement par l'union de toutes les Sociétés Chrétiennes, dans la doctrine de la préſence réelle du temps de Bérenger, qui l'a attaqué le premier, qui durent encore à préſent; quoique quelques-unes de ces Sociétés ſe ſoient ſéparées de l'Egliſe Romaine depuis le cinquieme ſiecle, & n'aient point eu de communion avec elle depuis ce temps-là.

D'un autre côté les Peres de l'Egliſe de tous les ſiecles nous fourniſſent des preuves très-fortes de la préſence réelle, dont voici les principales. Ils diſent ſouvent que

l'Euchariſtie eſt la chair & le ſang de Jeſus-Chriſt ; que c'eſt une vérité dont il ne faut pas douter, parce que Jeſus-Chriſt l'a déclaré ; que l'Euchariſtie eſt le propre corps de Jeſus-Chriſt ; que Jeſus-Chriſt vient dans nous par ſa propre chair ; qu'il eſt mêlé avec nos corps, & qu'il s'introduit dans nos corps par la chair qui eſt unie, & qui eſt devenue vivifiante par l'union avec le Verbe ; que nous ne ſommes pas unis à Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie ſeulement ſpirituellement, mais auſſi corporellement ; que le corps de Jeſus-Chriſt eſt diviſé ſans diviſion ; qu'il eſt partagé ſans ſéparation de ſes parties ; qu'il eſt toujours mangé, & n'eſt jamais conſumé ; que ſous chaque partie des hoſties que l'on rompt, Jeſus-Chriſt ſe rencontre tout entier ; que le pain & le vin ſont convertis, tranſélémentés, transformés au corps & au ſang de Jeſus-Chriſt ; que le corps de Jeſus-Chriſt que les Fideles connoiſſent, eſt l'accompliſſement de tous les anciens ſacrifices, & que l'Euchariſtie eſt le ſeul ſacrifice de la loi nouvelle. Toutes ces expreſſions des Peres confirment admirablement la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans le Sacrement de l'Euchariſtie.

Les Peres ayant entendu ces paroles de Jeſus-Chriſt : *Si vous ne mangez la chair* Jean 14.

du Fils de l'Homme, & ne buvez ſon ſang, vous n'aurez pas la vie en vous ; de la réception de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, on doit unanimement regarder l'Euchariſtie comme le principal moyen dont Dieu ſe ſert pour vivifier nos ames & nos corps. Elle vivifie nos ames par la rémiſſion des péchés qu'on ne connoît pas. Elle remet même ceux qui ſont déja remis par l'abſolution du Prêtre, en achevant de détruire & d'effacer tous les reſtes, & en augmentant la charité qui les anéantit. Elle remet particuliérement les péchés véniels que les juſtes commettent. Elle les vivifie par la communication du Saint-Eſprit, & l'augmentation de la foi, de l'eſpérance & de la charité. Elle les vivifie par l'infuſion d'une vigueur & d'une force ſpirituelle qui aident à réſiſter aux grandes tentations. Elle les vivifie par la diminution de la concupiſcence, & de la corruption que nous tirons d'Adam, ſoit dans l'ame, ſoit dans le corps ; de ſorte que Jeſus-Chriſt étant en nous par ce Sacrement, réprime la loi de la chair, réveille la piété & mortifie nos paſſions. Enfin elle vivifie, en imprimant dans nos corps mortels une ſemence de vie & d'immortalité, par laquelle ils ſeront un jour rendus immortels & glorieux. Mais on doit comprendre que ces effets admirables ne ſont

communiqués qu'à ceux qui communient dignement.

§. 7. *De la Communion.*

L'EUCHARISTIE étant la ſource de la vie, il s'enſuit que toute la vie chrétienne doit ſe régler par rapport à l'Euchariſtie; que notre principal ſoin doit être de nous y bien préparer; que notre principal déſir doit être d'y participer; que notre principale douleur doit être d'en être privés. Après cela nous étonnerons-nous que les Chrétiens ſoient ſi languiſſants, qu'ils aient ſi peu de force & de vigueur pour les bonnes œuvres & pour réſiſter aux tentations, puiſqu'ils ont ſi peu de ſoin de puiſer la vie dans la ſource de la vie; puiſqu'ils ſont ſi peu occupés du ſoin de ſe préparer à ce Sacrement, & ſi peu touchés de la grace que Dieu leur fait de les y admettre? On communie certains jours par coutume; mais après avoir communié, on n'y penſe plus. Communier, ce n'eſt point, dans la plupart des Chrétiens, une action principale qui ait des ſuites conſidérables. Ainſi, comme on reçoit ce Sacrement avec indifférence, il ne produit point de bons effets. Plût à Dieu qu'il n'en produiſît point de contraires, & qu'au lieu d'être, dans la plupart des ames, un principe de vie, il n'y devînt point un

principe de mort, & qu'il n'augmentât point leurs ténebres, leur froideur, leur dureté ! & c'eſt néanmoins à quoi ſe termine très-ſouvent la réception de ce divin Sacrement, qui étant établi pour vivifier les ames bien diſpoſées, donne la mort à celles qui ne le ſont point.

Cette propriété de l'Euchariſtie nous apprend de plus que tous les beſoins & tous les emplois de la vie chrétienne nous appellent à l'Euchariſtie, pour y trouver, ou le remede, ou la force qui nous eſt néceſſaire. Si l'on eſt preſſé des tentations, c'eſt dans ce Sacrement qu'il faut puiſer la force d'y réſiſter : & c'eſt pourquoi l'ancienne Egliſe ne croyoit pas que les Chrétiens puſſent être ſuffiſamment diſpoſés à confeſſer Jeſus-Chriſt dans les tourments, s'ils n'étoient armés de l'Euchariſtie. S'il faut former des entrepriſes pour l'honneur de Dieu & pour notre ſalut, c'eſt dans ce Sacrement qu'il faut trouver la lumiere & la force de les exécuter. Mais comme toutes les actions chrétiennes dépendent, en cette maniere, de l'Euchariſtie, on peut conclure de même de tous les défauts des Chrétiens, qu'ils reçoivent mal l'Euchariſtie. Toutes les bonnes actions ſont les effets des bonnes communions, & toutes les mauvaiſes ſont des effets, ou des communions ſacrileges.

ou du mépris de la communion. L'état même du péché ne laiſſe point d'avoir un certain rapport à l'Euchariſtie ; car le plus grand mal des pécheurs impénitents, & qui contribue le plus à leur condamnation, c'eſt l'abus, ou le mépris qu'ils en font, & la plus grande marque qu'un pécheur eſt vraiment touché de Dieu, c'eſt d'avoir une vraie douleur de ce qu'il a mérité d'en être privé, & un vrai déſir de s'en approcher ſelon l'ordre & les regles de l'Egliſe.

Communier dans l'état du péché mortel, c'eſt s'expoſer à commettre un ſacrilege ; c'eſt ſe rendre coupable du ſang de Jeſus-Chriſt, en le répandant inutilement, en le profanant, en le faiſant, en quelque ſorte mourir ; c'eſt manger & boire ſa condamnation. Quand donc on eſt dans l'état du péché, il faut recouvrer la grace par le Sacrement de Pénitence ; mais il ne faut point communier, que les nuages dont l'ame étoit couverte, ne ſoient diſſipés, qu'on n'ait fait des œuvres de pénitence, & qu'on n'ait une juſte confiance de ne point retomber. Les choſes ſaintes ſont pour les Saints ; ainſi celui qui n'eſt pas ſaint ne doit point approcher de l'Euchariſtie : or ce n'eſt pas l'exemption des péchés qui fait un homme ſaint, mais la préſence du Saint-Eſprit dans ſon ame, & une riche

abondance de bonnes œuvres. Il n'eſt pas ici queſtion d'un état de perfection, mais de l'état commun des vrais Chrétiens, qui s'appelle ſainteté & force dans le langage de l'Egliſe, quoiqu'il ſoit accompagné de beaucoup de foibleſſes & d'imperfections; mais une ame chancellante dans le bien, & qui n'eſt pas arrivée juſqu'à un éloignement ferme & ſtable du péché mortel, n'eſt pas digne de participer à l'Euchariſtie ſelon l'eſprit de l'Egliſe.

A l'égard de ceux qui ſont exempts de péchés mortels groſſiers & viſibles, il leur eſt important de s'éprouver, & d'examiner ſérieuſement s'ils ont raiſon de ſe croire dans la grace, & ſi leur vie eſt effectivement chrétienne, y ayant une infinité de perſonnes qui s'y trompent: car il y a des péchés conſidérables qui ſont cachés & moins ſenſibles: une mauvaiſe vocation, l'intérêt & la vanité qui font demeurer dans un emploi dont on eſt incapable, le mauvais emploi du gros de ſa vie, qui fait voir ſouvent qu'on n'a pas Dieu pour fin, la vie de divertiſſement, de jeu, d'ambition, de diſſipation, de déſirs tout ſéculiers. Il faut donc examiner ſi on a quelque ſoin de s'avancer dans la piété & de ſe nourrir de la vérité; ſi on mene une vie de priere; ſi l'on fait quelque effort pour empêcher que le monde &

ſes

ſes maximes ne s'emparent de notre eſprit ; ſi on a quelque marque de l'eſprit de Jeſus-Chriſt, qui porte toujours à l'humiliation, à la ſouffrance, à la ſéparation du monde, à l'adoration intérieure ; ſi l'on tâche de réparer par la pénitence les péchés journaliers que l'on commet par fragilité. Si l'on remarque en ſoi ces diſpoſitions, on peut alors communier ; mais ſi l'on apperçoit tout le contraire, il convient de différer juſqu'à ce qu'on ſoit mieux diſpoſé.

On doit encore s'abſtenir de la communion, lorſqu'on ſent de l'affection aux péchés véniels, de la tiédeur qui vient d'une vie relâchée & diſſipée, qu'on ne ſent pas aſſez de dévotion ; parce que c'eſt recevoir Jeſus-Chriſt en quelque ſorte indignement, que de ne pas s'en approcher avec aſſez de révérence, de circonſpection & d'attention ; & l'on doit s'en approcher plus fréquemment ou plus rarement, ſelon le progrès que l'on fera dans la piété. Mais à l'égard des perſonnes de piété, il leur eſt plus utile de s'en approcher avec confiance, que de s'en éloigner ſous prétexte de reſpect.

S'il y a de bonnes manieres de ſe retirer de la communion, il y en a d'autres qu'on peut dire être fort mauvaiſes. Ceux qui abuſent de la ſéparation de l'Euchariſtie, ſont ceux qui s'en ſéparent par indifféren-

ce ; car ils font un très-grand outrage à Jesus-Christ, en faisant si peu d'état du plus grand effet de sa bonté pour les hommes. Ce sont ceux qui fuient Jesus-Christ dans ce mystere comme les criminels fuient le visage de leur Juge : ce sont ces ames négligentes qui s'en retirent par paresse. C'est à la vérité une chose horrible de s'en approcher indignement ; mais c'est toujours un péché qui est capable de nous perdre, que de ne pas s'en approcher par une notable négligence. Ce sont ceux qui en étant séparés, pour de justes raisons, ne travaillent pas à s'en rendre dignes, & demeurent dans la tiédeur. Ceux donc qui sont dans la privation de l'Eucharistie, doivent regarder cet état comme le plus grand mal de cette vie, & comme ce qui devroit être le sujet unique de leur douleur. Ils doivent retrancher tous les obstacles qui les en séparent, en évitant toutes les occasions du péché. Ils doivent substituer d'autres exercices pour nourrir leurs ames dans cette privation, comme la priere, la retraite, la méditation de la parole de Dieu, la lecture, les aumônes, la mortification : car d'être privé de l'Eucharistie, sans avoir soin de nourrir son ame par d'autres exercices de piété, c'est imiter les malades frénétiques qui ne voudroient pas prendre des aliments propor-

tionnés à leur foibleſſe, lorſqu'ils ne ſont pas capables de viandes ſolides.

§. 8. *Du Sacrifice de la Meſſe.*

L'HOMME eſt naturellement obligé de ſe rapporter à Dieu, de ſe conſacrer à ſa gloire, de chercher en lui ſon ſouverain bien, de lui offrir tout ce qu'il a reçu de lui, & par conſéquent ſon être & ſoi-même, afin qu'il en diſpoſe ſouverainement: c'eſt la fin de ſon être; c'eſt un devoir indiſpenſable de juſtice; & comme il eſt compoſé d'ame & de corps, & qu'il vit en ſociété avec d'autres hommes, il eſt obligé de faire paroître cette diſpoſition d'hommage & de culte intérieur à la vue des hommes, pour les porter à rendre à Dieu le même reſpect; ce qui ne peut ſe faire que par quelque ſigne extérieur qui leur marque cette oblation & ce ſacrifice intérieur: c'eſt ce qui ſe fait par le ſacrifice. Mais l'homme s'étant mis hors d'état, par le péché, de ſatisfaire à une obligation auſſi eſſentielle, la Sageſſe divine a trouvé un remede à ce malheur terrible. Dieu ne pouvant recevoir, ni les ſacrifices des animaux, ni celui des hommes, Jeſus-Chriſt eſt venu pour s'offrir lui-même & pour ſuppléer à l'imperfection de ces ſacrifices. Il s'eſt donc offert à Dieu en ſacrifice ſur la croix par les

mains des Juifs avec les mouvements ineffables de la charité qui ont formé ſon ſacrifice intérieur, & il continue de s'offrir dans l'Egliſe en ſacrifice non ſanglant par le miniſtere des Prêtres.

Le Sacrifice de la Meſſe n'eſt point différent de celui de la Croix ; c'eſt le même ſacrifice en ſubſtance, parce que c'eſt la même victime, le même Jeſus-Chriſt qui offre ſa mort & ſon ſang à ſon Pere ſur nos autels, comme il l'offrit ſur le Calvaire ; mais la maniere eſt différente, auſſi-bien que les fins de l'oblation. Il s'eſt offert ſur le Calvaire en mourant effectivement ; il s'offre ſur nos autels d'une maniere myſtique qui repréſente ſeulement ſa mort. Il s'eſt offert ſur le Calvaire avec effuſion de ſang ; il s'offre ſur nos autels ſans effuſion de ſang. Il offrit ſur le Calvaire ſa mort préſente ; il offre ſur nos autels ſa mort paſſée & conſommée. Il offrit ſa mort ſur le Calvaire en ſacrifice de rédemption, & pour mériter toutes les graces qu'il devoit faire aux hommes ; il s'offre ſur nos autels en ſacrifice de propitiation, & pour appliquer aux hommes les graces qu'il leur a méritées ſur le Calvaire. Le mérite de ſes graces s'acheva ſur le Calvaire ; l'application de ſes graces s'obtient par le ſacrifice de l'autel, qui eſt une continuation de l'oblation de Jeſus-Chriſt & le même ſacrifice.

Le culte que la Religion Chrétienne rend à Dieu, eſt renfermé dans le ſacrifice que Jeſus-Chriſt offre en qualité de Pontife; ce ſacrifice comprenant non-ſeulement le corps du Médiateur, mais auſſi toutes les bonnes œuvres des membres de l'Egliſe, parce que Jeſus-Chriſt les y offre en offrant l'Egliſe même avec lui. Ainſi ce ſacrifice univerſel comprend tout le culte qui eſt rendu à Dieu par les membres de l'Egliſe; & comme il eſt offert par Jeſus-Chriſt dans le ciel, il eſt auſſi offert ſur la terre par les Miniſtres de l'Egliſe, & par Jeſus-Chriſt, ſouverain Prêtre. Mais ſoit que Jeſus-Chriſt offre ce grand & univerſel ſacrifice dans le ciel ou ſur la terre, il l'offre toujours comme Pontife des biens futurs: ce qui fait voir qu'on n'aſſiſte jamais comme il faut au Sacrifice de la Meſſe, ni d'une maniere utile, ſi l'on ne ſe joint à Jeſus-Chriſt, Pontife des biens futurs. C'eſt à la vérité une pratique très-ſainte que d'aſſiſter tous les jours à la ſainte Meſſe, & l'on ne ſauroit trop porter les Fideles à s'unir à l'Egliſe pour offrir avec elle tous les jours ce ſacrifice; mais il faut les avertir en même-temps que ce ſacrifice étant offert par Jeſus-Chriſt comme Pontife des biens futurs, il ſe rapporte uniquement à ces biens; de ſorte que ceux *qui ne* les déſirent point, ne ſauroient ſe

joindre au ſacrifice de Jeſus-Chriſt, ni rapporter ce ſacrifice qu'à quelque fin baſſe, terreſtre & indigne de ſa bonté. Delà il s'enſuit, non qu'ils ne doivent pas aſſiſter à ce ſacrifice des Chrétiens, mais qu'ils doivent y aſſiſter avec des diſpoſitions chrétiennes. Car on peche en n'y aſſiſtant pas, quand l'Egliſe le commande, ou en y aſſiſtant ſans les diſpoſitions qui y ſont eſſentielles, qui conſiſtent dans l'amour & le déſir des biens éternels pour leſquels il eſt offert.

C'eſt ce qui fait voir encore que la maniere d'offrir utilement le Sacrifice de la Meſſe, qui eſt le même que celui de Jeſus-Chriſt ſur la croix, ne dépend pas principalement des penſées de dévotion que l'on a pendant le ſacrifice, ni des prieres que l'on y forme. Il faut à la vérité tâcher d'exciter ſa foi & ſa dévotion par de ſaintes penſées & de ſaints déſirs, & même par des paroles pieuſes & ſaintes prononcées vocalement; mais quand on ſeroit même privé de ces ſecours par des diſtractions involontaires, pourvu que Dieu voie dans le cœur ce déſir des biens futurs & cet amour de la vie éternelle, on coopere au ſacrifice de Jeſus-Chriſt, & l'on ſacrifie avec le Prêtre. Mais pour être en état de ſacrifier en cette maniere, il faut que hors de l'Egliſe & dans les actions ordi-

naires on ait effectivement cette intention; car il ne faut pas prétendre qu'il ſoit poſſible de ſe rapporter à Dieu dans l'Egliſe, & de n'avoir que le monde dans le cœur en toutes ſes autres actions. C'eſt hors de l'Egliſe & dans les actions ordinaires de la vie que l'on prépare ce qui doit être offert à Dieu dans l'Egliſe. Qui ne cherche pas Dieu hors de l'Egliſe, ne le trouve pas dans l'Egliſe : le ſacrifice eſt une ſuite de la vie. Qui ne vit point pour Dieu, ne ſe ſacrifie point à Dieu ; & l'on ne vit point pour Dieu dans une certaine heure, lorſque l'on donne tout le reſte de ſon temps à ſes paſſions ſans rapport à Dieu.

Il eſt aiſé de comprendre, par tout ce qui vient d'être dit, de quelle maniere il faut aſſiſter au ſacrifice de la Meſſe. Car puiſque ce ſacrifice qui ſe fait ſur nos autels eſt le même quant à la victime & à l'oblation de la victime, que celui que Jeſus-Chriſt a offert ſur le Calvaire, & que Jeſus-Chriſt s'y offre par la continuation de la même oblation qu'il a faite ſur la croix, & qu'il fera toujours dans le ciel; il eſt clair que nous devons aſſiſter à la Meſſe comme nous aurions dû aſſiſter au ſacrifice de la croix, ſi nous y avions été préſents. Jeſus-Chriſt s'eſt offert pour adorer la ſainteté de Dieu ; pour réparer l'outrage qui lui avoit été fait par le pé-

ché des hommes ; pour réconcilier l'homme avec Dieu ; pour lui obtenir les graces & les biens néceſſaires pour opérer ſon ſalut. Nous devons entrer dans les mêmes vues & les mêmes motifs, & offrir cette ſainte victime dans les mêmes fins. Si nous ne les concevons pas ſi diſtinctement, uniſſons-nous au moins de cœur à l'eſprit de Jeſus-Chriſt ſans les comprendre. Joignons-nous à l'Egliſe dans cette oblation, & demandons à Jeſus-Chriſt quelque part de l'eſprit qu'il inſpire à l'Egliſe pour l'offrir.

§. 9. De la Pénitence.

Jesus-Christ a inſtitué le Sacrement de Pénitence pour remettre les péchés commis après le Baptême. La vertu de pénitence, c'eſt-à-dire, le déſir ſincere de nous réconcilier à Dieu & d'appaiſer ſa juſtice, quoique bonne & eſſentielle, nous oblige d'avoir recours à la pénitence comme Sacrement, puiſque c'eſt le moyen établi de Dieu dans la loi nouvelle, pour recevoir la rémiſſion des péchés commis après le Baptême. Pour obtenir la rémiſſion des péchés, il ne ſuffit pas d'avoir quelque regret de les avoir commis, ni quelque réſolution de ne plus les commettre ; il faut que le regret naiſſe de l'amour de Dieu dominant dans le cœur. Il faut

que cette réſolution ſoit ferme & conſtante, & qu'elle enferme la volonté effective de faire tout ce qui eſt néceſſaire pour ſe tirer du péché. Or ces deux diſpoſitions ne s'acquierent pas facilement ; & Dieu, dans ſa conduite ordinaire, ne les donne pas d'abord, mais en ſuite de beaucoup de prieres, d'exercices de piété & de pénitence ; de ſorte que l'état qui nous fournit plus de moyens pour acquérir ces diſpoſitions, nous rend la rémiſſion des péchés plus ſure & plus facile, & c'eſt ce que fait le Sacrement de Pénitence : car l'obligation de ſe confeſſer & de pratiquer cette action humiliante, eſt un excellent moyen pour obtenir le dégré de contrition néceſſaire pour recevoir la rémiſſion de ſes péchés. Les paroles & les prieres du Prêtre qui agit comme Miniſtre de Jeſus-Chriſt, y ſervent beaucoup ; la pratique actuelle des exercices de pénitence, lorſqu'il juge à propos de différer l'abſolution, eſt d'une grande utilité : car il ne faut pas conſidérer tout ce qui ſe fait dans l'adminiſtration du Sacrement de Pénitence comme de ſimples actions de vertu de pénitence, mais comme des actions qui font partie d'un Sacrement, & auxquels Dieu a attaché ſes graces. Ainſi bien loin d'enviſager toutes ces choſes comme un joug dur & péſant que la loi nouvelle nous impoſe, nous de-

vons au contraire les regarder comme un moyen sûr & facile, que cette même loi nous fournit pour obtenir le pardon de nos péchés, en obtenant les dispositions nécessaires pour les recevoir.

C'est encore un grand secours que ce Sacrement fournit, que l'absolution du Prêtre : car quand elle est donnée par un Ministre sage & prudent, qui examine avec soin la disposition de son Pénitent, & qui sait les regles de l'Eglise, elle donne à ce Pénitent une juste confiance de la rémission de ses péchés ; au lieu que dans l'ancienne loi, comme la rémission des péchés dépendoit d'un certain degré d'une disposition intérieure, on n'en étoit presque jamais assuré, à moins que Dieu n'en donnât une assurance par quelque Prophete, comme il fit à David. Enfin, un grand avantage du Sacrement de Pénitence, est que les satisfactions ordonnées par un Prêtre, & pratiquées avec soumission à l'Eglise, sont tout autrement capables d'obtenir la miséricorde de Dieu, & de satisfaire à sa justice, que les satisfactions volontaires que ceux qui avoient péché dans l'ancienne loi étoient obligés de pratiquer, comme on le voit par l'exemple de la pénitence de David. Ainsi le principal effet que doivent produire les premiers mouvements de pénitence par lesquels Dieu con-

che le cœur d'un pécheur, c'eſt de rechercher le pardon de ſes péchés par les moyens inſtitués de Dieu, & de ſe ſoumettre avec amour & reconnoiſſance à cette loi que Jeſus-Chriſt lui a impoſée par une bonté toute gratuite.

§. 10. *De la Converſion.*

Un Pécheur, pour ſortir de l'état miſérable dans lequel il eſt, doit commencer à ſe trouver mal dans ſon premier état & dans le regne du péché, pour aſpirer au regne de Dieu qui y eſt contraire; & c'eſt là cette pénitence qui doit commencer la converſion. Dieu ſe ſert ordinairement, pour opérer la converſion, d'un certain ordre de moyens & de remedes par leſquels les ames changent de diſpoſitions dans le cours de la nature. Il veut donc que le pécheur connoiſſe d'abord ſon mal, qu'il le haïſſe, qu'il en déſire la délivrance, qu'il faſſe divers efforts pour l'obtenir, qu'il s'adreſſe à lui comme au Médecin unique de ſes maux, & qu'il obſerve fidélement ſes regles. Toutes ces démarches affermiſſent l'ame dans la volonté de retourner à Dieu, & rendent enſuite cette volonté ſolide, durable & effective. La maniere ordinaire dont Dieu ſe ſert pour convertir les ames, eſt de les bien établir dans l'humilité par une connoiſſance de l'état miſéra-

ble où le péché les a réduites. Il veut qu'elles ſachent non-ſeulement qu'elles ſont morteliement bleſſées, mais qu'elles ſont dans l'impuiſſance de ſe guérir par elles-mêmes ; que lui ſeul eſt capable de les délivrer de leurs maux ; que ſon ſecours s'obtient par l'humiliation & par la punition volontaire du péché. Tous ces degrés ont beſoin de quelque temps ; & il ne faut pas s'imaginer qu'il ne faille qu'un inſtant pour y faire paſſer l'ame, & la faire entrer dans ces diſpoſitions. Ce n'eſt point ainſi qu'elle agit & qu'elle change : il faut qu'elle demeure aſſez long-temps dans l'application à certains objets, pour en être touchée d'une maniere durable. Toutes les penſées qui durent peu, & qui ne ſont pas ſouvent réitérées, ne forment point de diſpoſitions permanentes. Dieu s'accommode donc à cette maniere d'agir de notre ame, & il n'accorde ordinairement ſa paix & ſa réconciliation, qu'après avoir retenu long-temps les ames dans des ſentiments d'humiliation & de pénitence, & ſouvent il ſe ſert de moyens humains & de certaines révolutions dans les choſes extérieures, pour donner aux pécheurs la penſée de ſe convertir. C'eſt le doigt de Dieu qui diſpoſe ces événements ; mais il les diſpoſe d'une maniere ſecrete, & qui ne paroît point miraculeuſe.

L'amour de Dieu eſt le principe de la vraie converſion. L'ame ne ſe détourne de Dieu, qu'en ceſſant de l'aimer & en aimant autre choſe. Elle ne retourne à Dieu, qui eſt ce qu'on appelle converſion, que par le renouvellement de cet amour. Demander ſi l'on peut rentrer en grace avec Dieu, ſe réconcilier à lui & ſe convertir, ſans aimer Dieu; c'eſt demander ſi l'on peut retourner à Dieu, en demeurant détourné de lui, & en aimant toujours la créature. Car tout mouvement de l'ame ayant l'amour pour principe; ſi notre converſion ne naît de l'amour de Dieu, ce ſera néceſſairement de l'amour de la créature qu'elle tirera ſa naiſſance; puiſque, comme dit ſaint Auguſtin, la cupidité charnelle regne par-tout où l'amour de Dieu ne ſe trouve point. C'eſt demander ſi l'on peut ſe réconcilier avec Dieu en demeurant ennemi de Dieu: car quiconque aime encore quelque créature plus que Dieu, eſt encore ennemi de Dieu; & l'on ne ſauroit ceſſer d'aimer quelque créature plus que Dieu, qu'en aimant Dieu plus que la créature. Enfin, c'eſt demander ſi l'on peut recouvrer la vie de l'ame en demeurant dans la mort: car quiconque n'aime point Dieu, dit ſaint Jean, demeure dans la mort: or celui qui demeure dans la mort *n'eſt point reſſuſcité*, ni converti. Il faut

1 *Jean* 14.

ble où le péché les a réduites. Il veut qu'elles ſachent non-ſeulement qu'elles ſont mortellement bleſſées, mais qu'elles ſont dans l'impuiſſance de ſe guérir par elles-mêmes; que lui ſeul eſt capable de les délivrer de leurs maux; que ſon ſecours s'obtient par l'humiliation & par la punition volontaire du péché. Tous ces degrés ont beſoin de quelque temps; & il ne faut pas s'imaginer qu'il ne faille qu'un inſtant pour y faire paſſer l'ame, & la faire entrer dans ces diſpoſitions. Ce n'eſt point ainſi qu'elle agit & qu'elle change: il faut qu'elle demeure aſſez long-temps dans l'application à certains objets, pour en être touchée d'une maniere durable. Toutes les penſées qui durent peu, & qui ne ſont pas ſouvent réitérées, ne forment point de diſpoſitions permanentes. Dieu s'accommode donc à cette maniere d'agir de notre ame, & il n'accorde ordinairement ſa paix & ſa réconciliation, qu'après avoir retenu long-temps les ames dans des ſentiments d'humiliation & de pénitence, & ſouvent il ſe ſert de moyens humains & de certaines révolutions dans les choſes extérieures, pour donner aux Pécheurs la penſée de ſe convertir. C'eſt le doigt de Dieu qui diſpoſe ces événements; mais il les diſpoſe d'une maniere ſecrete, & qui ne paroît point miraculeuſe.

L'amour de Dieu eſt le principe de la vraie converſion. L'ame ne ſe détourne de Dieu, qu'en ceſſant de l'aimer & en aimant autre choſe. Elle ne retourne à Dieu, qui eſt ce qu'on appelle converſion, que par le renouvellement de cet amour. Demander ſi l'on peut rentrer en grace avec Dieu, ſe réconcilier à lui & ſe convertir, ſans aimer Dieu; c'eſt demander ſi l'on peut retourner à Dieu, en demeurant détourné de lui, & en aimant toujours la créature. Car tout mouvement de l'ame ayant l'amour pour principe; ſi notre converſion ne naît de l'amour de Dieu, ce ſera néceſſairement de l'amour de la créature qu'elle tirera ſa naiſſance; puiſque, comme dit ſaint Auguſtin, la cupidité charnelle regne par-tout où l'amour de Dieu ne ſe trouve point. C'eſt demander ſi l'on peut ſe réconcilier avec Dieu en demeurant ennemi de Dieu: car quiconque aime encore quelque créature plus que Dieu, eſt encore ennemi de Dieu; & l'on ne ſauroit ceſſer d'aimer quelque créature plus que Dieu, qu'en aimant Dieu plus que la créature. Enfin, c'eſt demander ſi l'on peut recouvrer la vie de l'ame en demeurant dans la mort: car quiconque n'aime point Dieu, dit ſaint Jean, demeure dans la mort: or celui qui demeure dans la mort *n'eſt point reſſuſcité*, ni converti. Il faut

1 *Jean* 14.

donc de l'amour pour ſe convertir à Dieu, & le retour du pécheur à Dieu doit être un retour d'amour.

On ne ſe convertit point à Dieu, & on ne devient point enfant de Dieu, d'enfant du diable qu'on étoit auparavant, en demeurant tel qu'on étoit. Il faut changer d'amour, & par conſéquent d'actions: & c'eſt ce qui fait voir l'illuſion de ceux qui prétendent être convertis à Dieu, ſans qu'il paroiſſe en eux aucun changement effectif; qui aiment les biens du monde avec la même paſſion qu'ils les aimoient; qui les recherchent avec la même ardeur qu'ils les recherchoient; qui ne ſont pas moins ſenſibles aux injures qu'ils l'étoient auparavant; qui ne donnent pas plus de temps qu'ils faiſoient aux actions de piété, & qui occupent, comme ils faiſoient, tout leur eſprit aux choſes du monde. Car quelle marque ces gens-là ont-ils qu'ils ont vaincu le monde, puiſque l'eſprit du monde n'eſt pas moins vivant, ni moins agiſſant en eux qu'il l'étoit? Il eſt vrai qu'ils s'abſtiennent de certaines actions criminelles; mais cela n'empêche pas que le monde ne regne en eux, puiſqu'il eſt l'objet du gros de leurs actions, & qu'ils font avec inclination, avec joie, avec diligence, tout ce qui regarde le monde; & avec langueur,

chagrin, avec négligence, tout ce
egarde Dieu. Il faut donc en conclu-
que ſi le monde n'eſt point vaincu en
, nous n'avons point de part à cette
iſſance divine, qui ne s'établit dans
œur qu'en banniſſant l'empire de l'a-
ur du monde.

Une perſonne vraiment & ſolidement
nvertie, eſt toujours dans la diſpoſition
une profonde humiliation devant Dieu,
même devant les hommes. Un véritable pénitent ſe met au-deſſous des autres, & ſe regarde comme le dernier de tous. Délivré du joug de ſes paſſions qui le dominoient, il reçoit la force de ſervir Dieu, & on le voit s'acquitter avec fidélité de tous ſes devoirs. Quiconque eſt ſérieuſement converti, a droit de conclure que Dieu l'aime; & ce ſeroit un grand déréglement, que de croire ne pouvoir pas obtenir la rémiſſion de ſes péchés de celui dont on eſt aſſuré d'être aimé, & dont on a déja obtenu le changement de ſon cœur. Il eſt donc impoſſible qu'un homme vraiment pénitent, ne joigne à ſa douleur l'eſpérance de la miſéricorde de Dieu, puiſque ſa douleur même n'eſt fondée que ſur la bonté de Dieu qu'il a offenſé. Il ſe punit donc, il ſe frappe la poitrine; mais il ſe punit par amour & avec eſpérance d'obtenir miſéricorde. Il

se sent converti ; mais il sent bien que sa conversion est une grace toute gratuite à laquelle Dieu n'a pu être porté, que par une miséricorde qui n'avoit aucune cause dans l'homme même. On peut voir sur ce sujet, l'article de la Vertu de Pénitence, *page* 343.

§. 11. *De la difficulté de la Conversion.*

Il faut savoir & être fortement persuadé, qu'il est très-difficile à un pécheur de sortir du précipice où il s'est jetté, surtout lorsqu'il a fortifié ses crimes par l'habitude. Cependant afin qu'il ne tombe pas dans un autre précipice encore plus dangereux, qui est celui du désespoir, il doit savoir aussi que la résurrection d'une ame morte par le péché, qui est impossible aux efforts purement humains, n'est nullement impossible à Dieu ; & quoique cette grace soit rare en soi, elle n'est plus rare quand on la demande, & qu'on la recherche avec les dispositions nécessaires : car la rareté ne vient point de ce que Dieu ne soit pas porté à l'accorder ; elle vient de ce qu'il est rare de la rechercher, & de la demander comme il faut. Que les pécheurs la demandent avec la ferveur, la persévérance & l'humilité nécessaire ; qu'ils pratiquent les exercices propres à surmonter l'habitude du péché ; qu'ils fuient avec le

ſoin qu'il faut les occaſions de la fortifier ; qu'ils ſe mettent dans un genre de vie qui produiſe en eux une habitude contraire ; & non-ſeulement il ne ſera pas rare d'obtenir la rémiſſion des plus grands péchés, mais il ſera certain qu'on l'obtiendra par cette voie. D'où vient donc que cette guériſon eſt ſi rare ? C'eſt qu'on veut l'obtenir ſans peine, ſans effort, ſans l'uſage d'aucuns remedes qui aient de la force & de l'efficace. On veut guérir des cancers, des ulceres malins & invétérés, des gangrenes toutes formées, avec de l'eau chaude & des remedes anodins. C'eſt ce que prétendent les perſonnes charnelles & aveugles ; & la principale difficulté de leur converſion, conſiſte à les détromper de cette déraiſonnable prévention. Elles voudroient qu'il leur en coutât peu pour ſe convertir ; elles craignent toujours de faire parler le monde & de s'engager à ce qu'elles ne pourront ſoutenir ; elles veulent qu'on les mene lentement & peu à peu, qu'on les ménage ; & elles craignent plus d'avancer dans la voie de Dieu, que les vrais pénitens ne craignent de reculer. Comment pouvoir ſe convertir dès qu'on ne veut renoncer à rien, qu'on mene une vie foible & languiſſante, que l'on craint de ſe ſéparer des amuſements, des compagnies, des plaiſirs, de peur de faire parler, de ſe

rendre ridicule, de tomber dans l'ennui. Tous ces ménagements de prudence humaine, éloignent la grace de Dieu & font que l'on ne ſe convertit pas.

L'ordre que Dieu garde dans la converſion des pécheurs, eſt de les faire paſſer, pour l'ordinaire, de la crainte à l'amour, & de les retenir même long-temps dans les divers dégrés de ces deux diſpoſitions: car ce changement ne ſe fait pas tout d'un coup. Il faut que l'amour du monde s'affoibliſſe peu à peu par la ceſſation des actions & le calme des paſſions, & que l'amour de Dieu, qui eſt ordinairement très-foible au commencement, s'augmente & ſe fortifie peu à peu juſqu'à ſe rendre le maître du cœur. Qui n'a pas le loiſir de paſſer par ces dégrés, n'a pas proprement le loiſir de ſe convertir. Tout ce qui arrête donc la pénitence dans le premier dégré, qui eſt celui de la crainte, la rend inutile pour le ſalut. C'eſt une pénitence ſtérile & avortée, quand on en demeure là. La pénitence à laquelle on ſe porte dans un âge peu avancé, a bien de la foibleſſe dans ce commencement; mais elle a le temps de ſe fortifier peu à peu & d'arriver à ſa maturité, c'eſt-à-dire, au dégré néceſſaire pour juſtifier l'ame, lorſqu'on emploie les moyens propres pour y parvenir. Mais malheureuſement on differe à ſe convertir

la fin de ſa vie, & c'eſt ce qui trompe quantité de gens. Non-ſeulement Dieu n'a pas promis de donner ſa grace à ceux qui different juſqu'à la mort de ſe convertir ; mais il a menacé, au contraire, de ne pas le faire, & même de ſe rire à la mort des pécheurs. Sa miſéricorde même l'oblige à accorder très-rarement cette grace, de peur de donner occaſion aux pécheurs, de différer leur converſion de jour en jour ſur cette attente. *Prov.* 26.

On dira peut-être que la converſion étant une œuvre de la volonté, on ſe convertit quand on le veut. Or, le moyen de ne pas vouloir ce qui eſt néceſſaire pour être ſauvé ? C'eſt encore là une très-dangereuſe illuſion. On ſe convertit, à la vérité, quand on le veut : mais comme la volonté, pleine de ſe convertir, doit renfermer un véritable retour à Dieu, une volonté ſincere de le prendre pour ſa derniere fin & pour ſon ſouverain bien, & une déteſtation effective du péché comme péché, c'eſt-à-dire, comme oppoſé à la juſtice & à la ſainteté de Dieu ; il eſt très-facile de prendre le change & de ſe tromper, ou dans la nature de ce déſir de converſion, ou dans le dégré de ce déſir. La tromperie dans l'eſſence de ce déſir, conſiſte en ce que l'on prend ſouvent des déſirs purement naturels, pour des mouve-

ments naiſſants d'une grace ſurnaturelle. Car il faut remarquer ſur ce ſujet, qu'il y a des mouvements équivoques dans la volonté, qui portent les mêmes noms, & qui produiſent extérieurement les mêmes effets, mais qui ne ſe diſtinguent pas ſenſiblement, quoiqu'ils naiſſent de principes étrangement différents. L'amour-propre forme des réſolutions de quitter le péché, & la charité en forme auſſi. L'amour-propre prie, & a recours à la miſéricorde de Dieu; la charité prie, & a recours à la miſéricorde de Dieu: tout cela s'appelle converſion, & ne ſe diſtingue pas facilement. Ce qui arrive donc dans ces prétendues converſions, eſt que l'on prend ordinairement des converſions naturelles pour des converſions ſurnaturelles, des mouvements d'amour-propre pour des mouvements de charité. Une plus longue vie donneroit lieu de les diſcerner, parce que la charité a des marques qui donnent lieu de la reconnoître dans un juſte eſpace de temps. Mais tout cela demeure confus, lorſque les déſirs de converſion ne ſe font paroître qu'à l'extrêmité de la vie; & l'on ne peut alors en juger que par les apparences, qui portent toutes à croire que ces marques de converſion que les mourants donnent, ſont preſque toujours de purs effets d'une crainte naturelle, quoi-

que pouvant être quelquefois des effets de la grace. Les Miniſtres de Jeſus-Chriſt ne refuſent pas, à la vérité, à ces mourants les Sacrements de l'Egliſe ; mais ſans leur donner une aſſurance que l'Egliſe n'a pas, & que les Peres déclarent qu'elle ne peut avoir.

Enfin quoique l'on ne ſe trompe pas dans la nature de ce déſir, c'eſt-à-dire, que l'on n'ait effectivement quelque mouvement de grace, on peut encore ſe tromper dans le dégré de cet amour & de ce déſir, en prenant un léger commencement d'amour, qui laiſſe encore le cœur ſous la domination du péché, pour un amour capable de le délivrer de cette malheureuſe ſervitude, & ſans lequel il en demeure toujours eſclave, & ne ſauroit ainſi obtenir la rémiſſion de ſes péchés. Et c'eſt encore ce qui arrive ſouvent à la mort, où l'imagination étant occupée fortement des objets de terreur & des preſſantes exhortations ; on croit ſouvent que les ſentiments dont on eſt alors frappé, ſont abſolument les maîtres du cœur, quoiqu'ils ne dominent que l'imagination, & que le cœur y ait peu de part. C'eſt ce qui oblige les pécheurs, non-ſeulement à travailler pendant que Dieu leur en donne le temps, mais à ſe hâter même de travailler ſérieuſement *à leur ſalut*, afin que leur amour

ait le temps de croître, & de parvenir à un état où l'on puiſſe dire qu'ils ſont convertis. Agir autrement, c'eſt tenter Dieu, & le tenter d'une maniere très-dangereuſe, en voulant qu'il faſſe un miracle dans l'ordre de ſa grace pour nous ſauver. Et ainſi tous ceux qui attendent à ſe convertir à la mort, outre leurs autres péchés, commettent encore celui de tenter Dieu qui en fait ſouvent le comble.

§. 12. *De la fauſſe Pénitence.*

Il n'eſt rien de ſi commun & par conſéquent de ſi dangereux que la fauſſe pénitence, parce qu'on ſe forme une fauſſe idée de l'état de la juſtice & de l'eſſence de la vie chrétienne. On eſt quelquefois touché du déſir de changer de vie, & ſi ce déſir a quelques effets, il ſe termine d'ordinaire à corriger quelques actions groſſiérement criminelles, & à pratiquer quelques devoirs extérieurs de piété. Mais quant au changement du cœur, à la mortification des paſſions, au renoncement à l'amour du monde, à l'ambition, au plaiſir, c'eſt à quoi on ne penſe point du tout. L'idée qu'on a de la vertu eſt trop ſuperficielle, & l'on va juſqu'à regarder la dévotion comme peu ſolide, ou au moins comme non néceſſaire. C'eſt ce qui fait qu'on ſe fait un jeu de paſſer par des révolutions

d'état de crime & d'état de juſtice ; aujourd'hui en grace, demain dans le péché ; aujourd'hui reſſuſcité, demain retombé dans la mort, en faiſant ſubſiſter la vie Chrétienne avec une viciſſitude continuelle de mort & de vie. Il eſt vrai que la grace peut ſe perdre par la violence des tentations ; mais cela ne va pas à des changements fréquents. L'Egliſe a toujours ſuppoſé que ces faux pénitents, loin d'avoir perdu la grace qu'ils avoient reçue, ne l'avoient pas ſeulement recouvrée ; qu'ils étoient toujours demeurés dans la mort, & n'en étoient point ſortis, parce que leur pénitence étoit fauſſe & illuſoire, & que c'eſt ſe moquer de Dieu, que de retomber ſans ceſſe dans les mêmes crimes dont on vient de lui demander pardon. Peu de perſonnes ſentent l'infection de leurs péchés, & en ont la juſte horreur qu'ils devroient avoir. Ils ſont, au contraire, aſſez bien avec eux-mêmes ; & à en juger par leurs actions qui ſont les vrais interpretes de leur cœur, le péché leur paroît un fort petit mal : ainſi il y en a peu qui déſirent ſincérement d'en être délivrés. Car ce déſir ſincere, s'ils l'avoient, les feroit entrer dans les moyens naturels de ſe procurer cette délivrance, les feroit renoncer ſincérement à tout ce qui peut les retenir dans le péché, & les porteroit

à embraſſer les œuvres de pénitence.

Ces faux innocents, dont le monde eſt plein, ſont la pépiniere d'une foule de faux pénitents : car les péchés ſpirituels dont ils ſont coupables, éloignant d'eux les graces de Dieu, les diſpoſent ſouvent à pluſieurs péchés groſſiers qu'ils ne peuvent ſe diſſimuler, & qui les obligent de recourir aux remedes de la pénitence. Mais comme leur pénitence n'a pour objet que ces péchés extérieurs, & ne va preſque jamais juſqu'à la ſource qui les a produits, ils ſe croient pleinement juſtifiés lorſqu'ils ont renoncé à ces ſortes de péchés ; ce qui arrive ſouvent par des conſidérations purement humaines. Pour les autres vices ſpirituels, ils ne font partie, ni de leur confeſſion, ni de leur pénitence. Ils leur demeurent toujours inconnus ; & leur prétendue converſion contribue même à leur cacher davantage leur état, parce que ce changement extérieur paſſe dans leur eſprit pour un changement entier, & qu'ils n'ont point d'autre idée d'une converſion ſolide, que celle de ce changement extérieur qu'ils trouvent en eux.

On peut juger combien cela s'étend, & par conſéquent combien il y a de faux pénitents, ſi l'on fait réflexion que preſque tout le monde perd la grace du Baptême par des plaies mortelles, & cependant qu'il

en a peu dont on puiſſe juger ſolide-ent qu'ils l'aient recouvrée. On voit, à vérité, quelque changement extérieur : ıantité de perſonnes qui ont été déré-ées, ſe laſſent des vices & renoncent à vie licencieuſe. Ils ſe dégoutent des ıſſions de la jeuneſſe : ils veulent acqué-r la réputation de gens d'honneur & de ·obité : il s'y mêle même quelque crainte : l'enfer ; ils trouvent donc bon d'aſſu-r leur ſalut, par des moyens auſſi aiſés ıe le ſont la confeſſion & la participation :s Sacrements, & ils trouvent malheu-uſement des Directeurs faciles qui les ıtretiennent dans leurs ſentiments. Ils :viennent, à la vérité, plus exacts à cer-ins devoirs extérieurs de Religion : mais ; n'en ſont pas moins attachés à leurs in-rêts & à leur fortune ; ils n'en ſont pas oins remplis de l'amour des choſes du onde ; ils n'en ſont pas plus appliqués la priere & à la mortification, & ils font ınſiſter toute leur pénitence à la ceſſation es vices groſſiers.

Comme la plupart des gens du monde ınt engagés dans des déréglements qui s mettent au-deſſous des Juifs & des aïens, leur pénitence ne fait que les ré-ıblir dans ce qu'on peut appeller une onnêteté *Païenne*, ou une vertu *Phari-ïque. Comment* iroient-ils plus avant,

puiſqu'ils n'ont point d'autre idée du Chriſtianiſme que celle-là ? Ils ne ſavent ce que c'eſt que tout le reſte, & n'ayant jamais eu ſoin de s'en inſtruire, ils regardent tout ce qu'on en dit comme des imaginations. Ils croient même qu'il leur ſeroit honteux de commencer à apprendre les élémens d'une Religion dont ils ont fait profeſſion toute leur vie. Ils aiment donc mieux ſuppoſer qu'ils en ſont ſuffiſamment inſtruits, & prendre tout ce qu'ils ne ſavent pas pour des ſpéculations non néceſſaires. Ainſi ils n'ont aucune penſée de ſe détacher du monde ; de ſe priver de la jouiſſance & de la poſſeſſion des créatures ; de s'abaiſſer & de s'humilier. Eſtimer heureux ceux qui ſouffrent, qui ſont mépriſés ou opprimés, être prêts de tout perdre pour la juſtice, mortifier ſes paſſions, ſont des vertus auxquelles ils n'aſpirent pas par les déſirs, & auxquelles ils ne s'imaginent point être obligés. Ainſi ce n'eſt jamais le ſujet de leur examen : cela n'entre jamais dans leurs réflexions, ni dans les deſſeins qu'ils ſe propoſent quelquefois de corriger leur vie.

Ce genre de fauſſe pénitence eſt encore accompagné d'un autre défaut, qui ſuffiroit ſeul pour la rendre vaine & trompeuſe. C'eſt qu'on s'imagine qu'il ſuffit d'abandonner les vices & les emplois crimi-

nels, & qu'on n'eſt point obligé de réparer le paſſé autrement qu'en s'en confeſſant, & en accompliſſant ces légeres pénitences qu'on impoſe dans le Tribunal; mais c'eſt une illuſion très-dangereuſe. Je ne dis pas que l'accompliſſement actuel de la ſatisfaction, avant ou après l'abſolution, ſoit eſſentiel à la réconciliation; & je demeure d'accord qu'un homme vraiment converti, qui meurt après l'abſolution, ſans avoir accompli ce qui lui avoit été ordonné, ni y avoir rien ajouté, meurt dans la voie du ſalut. Mais ce que je dis, c'eſt qu'il n'y a point de converſion ſincere ſans un déſir effectif de ſatisfaire à Dieu par de dignes fruits de pénitence; & que ſi ce déſir eſt réel, il produit dans la ſuite ſon effet, & engage à une vie pénitente, proportionnée à nos forces. Si la coutume, l'ignorance, ou la juſte condeſcendance des Confeſſeurs diſpenſe les pécheurs des ſatisfactions laborieuſes, un vrai pénitent ne s'en croit pas diſpenſé pour cela. Ce qu'il ne peut faire en une maniere, il le fait en une autre. S'il n'eſt pas capable de faire des œuvres extrêmement pénibles, il répare ce défaut en ſubſtituant des mortifications d'eſprit aux mortifications du corps. Enfin il entre ſans peine dans cette maxime, que Dieu n'étant pas moins juſte *en ce temps-ci*, qu'au temps de l'ancienne

Egliſe, il ne demande pas moins des pécheurs une volonté effective de ſatisfaire à ſa juſtice, ou d'une maniere, ou d'une autre; que plus on les diſpenſe des auſtérités, plus ils doivent récompenſer cette diſpenſe par d'autres ſortes de pénitences & de bonnes œuvres; que jamais le Sacrement de Pénitence ne peut changer de nature, ni ſe confondre avec le Baptême; qu'il doit toujours être, juſqu'à la fin du monde, un Baptême laborieux; & que la vie, l'eſprit & le cœur d'un pénitent qui revient à Dieu après de grands péchés, doivent être toujours fort diſtingués de la diſpoſition des innocents, qui ont conſervé la ſainteté de leur Baptême. On voit par-là quels ſont les principaux défauts qui rendent la pénitence fauſſe & trompeuſe, & qui attirent ſur les Chrétiens qui ſe laiſſent ſéduire par cette illuſion, l'excluſion du Royaume de Dieu.

§. 13. *De la Contrition.*

La contrition étant une partie eſſentielle du Sacrement de Pénitence, il eſt néceſſaire de faire voir en quoi elle conſiſte. La contrition eſt un regret intérieur & une déteſtation effective de ſes péchés, avec une réſolution ſincere de ne plus les commettre à l'avenir, & de ſatisfaire à Dieu. La vraie contrition renferme ces

quatre conditions : 1°. la haine de la vie paſſée ; 2°. l'amour de Dieu comme ſource de toute juſtice ; 3°. la ceſſation du péché, & la réſolution véritable & ſincere de ne plus le commettre ; 4°. enfin un déſir effectif de ſatisfaire à la juſtice de Dieu & de punir le péché.

1°. Ce n'eſt pas aſſez de changer de vie & de s'éloigner du mal ; il faut de plus témoigner à Dieu ſon regret par la douleur de la pénitence, par les gémiſſements d'une ame humiliée, par le ſacrifice d'un cœur contrit. Il n'eſt pas néceſſaire, à la vérité, que cette douleur ſoit ſenſible ; mais ce doit être au moins une douleur effective. L'ame doit avoir une lumiere qui lui faſſe connoître la miſere effroyable de l'état du péché, & qui lui découvre ce qui l'y retient, & un déſir réel & efficace de ſe ſéparer des occaſions qui pourroient l'y faire retomber. Le défaut de ſenſibilité peut être ſuppléé par une réſolution forte d'obéir à Dieu ; mais il eſt vrai néanmoins que c'eſt ordinairement un grand défaut en nous, que cette douleur ſoit ſi peu ſenſible. Car cela vient ſouvent de ce que nous concevons foiblement l'énormité du péché, & que nous avons peu d'idée de la ſainteté & de l'ingratitude de l'homme. C'eſt une grande preuve que notre ame eſt bien dure & bien peu capable d'être re-

muée autrement que par les ſens. Cette douleur étant ſi peu ſenſible, n'a gueres de force pour réſiſter aux paſſions. Ainſi à moins que nous n'y joignions une réſolution très-forte fondée ſur la foi, il eſt difficile que nous ne ſoyons emportés par l'habitude du péché que nous aurons contractée ; & c'eſt ce qui nous oblige d'avoir d'autant plus recours à Dieu, que nous reconnoiſſons davantage, par cette inſenſibilité, la profonde corruption de notre nature.

2°. La contrition doit naître de l'amour de Dieu. L'amour appartient à la loi nouvelle : on ne hait le péché qu'autant que l'on aime Dieu : la ferme réſolution de ne plus tomber dans le péché, ne peut ſe former ſans aimer Dieu : on ne peut avoir une véritable contrition, ſi l'on n'a recours à Jeſus-Chriſt ; ce qui ſuppoſe qu'on l'aime : la contrition nous fait prier & nous fait demander pardon à Dieu d'une maniere chrétienne ; ce qu'on ne peut faire ſans amour de Dieu : la contrition eſt un bon mouvement, une bonne volonté ; or il n'y a point de bon mouvement, ni de bonne volonté ſans charité. Il eſt donc aiſé de conclure par toutes ces raiſons, qu'il faut néceſſairement que la contrition naiſſe de l'amour de Dieu, & que c'eſt une diſpoſition néceſſaire pour obtenir la rémiſſion

des péchés dans le Sacrement de Pénitence.

Tout dégré d'amour de Dieu n'eſt pas ſuffiſant pour cèt effet : il faut que ce ſoit un amour qui nous faſſe préférer Dieu à la créature ; un amour qui rende à Dieu l'empire de notre cœur, qui nous engage à regarder Dieu comme notre fin, & qui nous faſſe renoncer à la volonté de tout péché mortel. Il faut aimer Dieu ſur toutes choſes, pour réparer le péché de ne l'avoir pas aimé ſur toutes choſes. Il faut s'aſſujettir à Dieu & lui donner dans notre cœur, la place qu'occupoit la créature ; ce qui ne peut ſe faire qu'en le préférant à tout, & par conſéquent en l'aimant par-deſſus toutes choſes. Il ne s'enſuit pas delà que pour être juſtifié, il ſoit néceſſaire d'avoir une charité parfaite qui juſtifie même avant le Sacrement ; mais il faut que cet amour faſſe regner Dieu dans le cœur. Un amour peut être dominant & ſur toutes choſes, ſoit lorſqu'il eſt capable par lui-même de ſurmonter toutes les paſſions de l'ame ſans l'aide d'aucun mouvement de crainte, ſoit qu'il ait beſoin de la crainte & d'autres motifs plus bas, pour ſurmonter la cupidité. Or cette derniere ſorte d'amour n'eſt pas une charité parfaite, & ne juſtifie pas de ſoi-même ſans *le Sacrement* ; de ſorte que ceux qui n'ont

la charité & l'amour de Dieu qu'en ce dégré, ne ſont pas juſtifiés avant la réception actuelle du Sacrement, & le ſont par la réception du Sacrement. A l'égard de l'attrition, il ſuffit de dire que ſi elle naît de pure crainte, elle ne ſuffit pas : ſi elle naît de crainte & d'amour, qui ne fait pas encore préférer Dieu à toutes choſes, & qui ſubſiſte avec une cupidité dominante, elle ne ſuffit pas encore ; mais ſi l'attrition eſt un regret qui naît de la crainte & d'un amour qui faſſe préférer Dieu à toutes choſes, quoique par le ſecours de la crainte, cette attrition ſuffit avec le Sacrement.

La véritable contrition doit renfermer encore ces quatre qualités : elle doit être intérieure, ſurnaturelle, ſouveraine & univerſelle, & c'eſt ce qui arrive quand l'amour de Dieu regne dans le cœur. Si cet amour eſt intérieur, la contrition ſera par néceſſité intérieure ; s'il eſt ſurnaturel, elle ſera ſurnaturelle ; ſi cet amour eſt dominant dans le cœur, & qu'il faſſe préférer Dieu à toutes choſes, la douleur qu'il produit ſera ſouveraine, c'eſt-à-dire, que l'ame ſera plutôt dans la diſpoſition de ſouffrir toutes ſortes de maux, & d'être privée de tous les biens du monde, que d'offenſer Dieu mortellement. Enfin ſi la contrition naît d'un amour qui nous faſſe

référer Dieu à tout, elle ſera univerſelle, 'eſt-à-dire, qu'elle s'étendra à tous les échés mortels, puiſqu'il eſt impoſſible e préférer Dieu à toutes choſes, ſans aïr tout ce qui peut nous en priver, ce ui eſt l'effet de tout péché mortel.

3. Il n'y a rien de plus eſſentiellement éceſſaire, pour obtenir la rémiſſion de :s péchés, que la réſolution de les quit-:r, & cette réſolution eſt encore une ſui-: de l'amour de Dieu dominant. Elle doit :re effective, & non pas une ſimple vel-ité; & pour cela il faut pratiquer cer-ins moyens. Il y en a de généraux & de articuliers. Les généraux ſont la priere, vie réglée, la retraite, les ſaintes lec-ures, la vie pénitente & laborieuſe. Les articuliers ſont les exercices de pénitence pposés aux déréglements dans leſquels n eſt tombé, comme l'aumône à l'ava-ce, le jeûne à la débauche, la mortifi-ation du corps à l'impureté, l'humilia-on à l'orgueil, & ainſi des autres. On t auſſi obligé de fuir les occaſions du éché : car Dieu ne donne ordinairement :s graces, pour éviter le péché, qu'à :ux qui pratiquent les moyens convena-les pour cela; & agir autrement, c'eſt nter Dieu. Or il y a de ces occaſions de éché qui le *ſont* par elles-mêmes, & qui *traînent naturellement* dans le péché,

& il y en a d'autres qui ne ſont telles que par rapport à la foibleſſe & à la diſpoſition du pénitent ; mais, comme il faut éviter tout ce qui fait perdre la grace de Dieu, il faut les éviter également, & ſurtout les premieres, ſans quoi on n'eſt pas digne d'abſolution.

4°. Enfin il faut avoir le déſir & la réſolution de ſatisfaire à Dieu pour ſes péchés ; & cette diſpoſition eſt ſi eſſentielle, comme on le fera voir en traitant de la Satisfaction, que le défaut de ſatisfaction & de pénitence qu'on remarque dans ceux qui reçoivent l'abſolution immédiatement après la confeſſion, eſt ſouvent une preuve que leur ame n'étoit pas effectivement convertie, & que tous les mouvements qu'elle reſſentoit n'étoient que ſuperficiels & n'avoient pas changé le fond du cœur.

§. 14. *De la Confeſſion.*

La Confeſſion eſt une accuſation & une déclaration que le pénitent fait de ſes péchés à un Prêtre qui a juriſdiction ſur lui, pour en recevoir la pénitence & l'abſolution. La confeſſion doit être une déclaration des péchés, parce que le Prêtre faiſant l'office de Médecin dans le Sacrement de Pénitence, ſi nous voulons guérir les maladies de notre ame, qui ſont nos péchés, il faut les lui découvrir de

même que nous découvrons les maladies de notre corps à ceux que nous croyons pouvoir y apporter quelque remede. Il eſt important de ſurmonter la peine que l'on a de confeſſer ſes péchés : on a une fauſſe honte qui fait rougir de confeſſer ce qu'on n'a pas rougi de commettre : on a de la confuſion du remede, lorſqu'on n'en a point eu du mal même ; & l'on craint de découvrir ce qui ne peut être caché. C'eſt par cette fauſſe honte que l'on prend le plus faux des partis, qui eſt de cacher pour un temps ce qui ſera éternellement découvert, & qui auroit été effectivement caché pour l'éternité, ſi on l'avoit découvert durant le temps. C'eſt là auſſi ce qui empêche quantité de pécheurs de recevoir la rémiſſion de leurs péchés, & qui de plus fortifie leurs mauvaiſes habitudes & les endurcit dans le mal.

La confeſſion, pour être bonne & utile, doit avoir ces trois conditions, ſavoir : d'être entiere, d'être véritable, & d'être propre à la perſonne qui ſe confeſſe. Elle doit être entiere, c'eſt-à-dire, qu'on doit n'y omettre volontairement aucun péché mortel commis depuis le temps où l'on croit avoir perdu la grace de Dieu, parce qu'on ne peut être en même-temps ami & ennemi de Dieu ; & c'eſt ce que l'on prétendroit, ſi l'on ſoumettoit aux clefs de

l'Egliſe certains péchés pour en obtenir le pardon, & que l'on ne voulût pas y ſoumettre les autres, qui ne pouvant pas ainſi être pardonnés, non plus que les autres, nous tiendroient toujours dans la diſgrace de Dieu. Pour rendre ſa confeſſion entiere, il faut examiner ſérieuſement & de bonne foi, comme on va le dire, & ſe faire même inſtruire par quelque perſonne éclairée. Il faut de plus confeſſer les circonſtances qui changent l'eſpece du péché, & qui ſervent à faire connoître la grandeur du péché & la véritable diſpoſition de l'ame. Il faut en marquer le nombre, autant qu'il eſt poſſible, & déclarer, par exemple, la durée d'une paſſion, les fautes qu'elle faiſoit commettre ordinairement tous les mois, chaque ſemaine, chaque jour. La ſeconde condition de la confeſſion, eſt qu'elle ſoit vraie. C'eſt pécher contre la vérité de la confeſſion, d'exprimer les choſes plus fortement qu'on ne les penſe, ſoit en bien, ſoit en mal, ſoit pour s'accuſer, ſoit pour s'excuſer. Il faut éviter avec ſoin de s'excuſer : car c'eſt l'orgueil qui en eſt cauſe ; & il ne faut s'accuſer que de ce dont on ſe croit coupable, & ſelon le dégré qu'on le croit. Il faut parler douteuſement des choſes dont on doute, & avec certitude de celles dont on eſt aſſuré ; & il faut, autant que l'on peut, ne pas ſe juger témérairement,

non

non plus que des autres. La troiſieme condition néceſſaire à la confeſſion, eſt qu'elle ſoit propre, c'eſt-à-dire, que l'on s'accuſe ſoi-même & non pas les autres, & qu'on y ménage, autant qu'il eſt poſſible, l'honneur du prochain, à moins qu'il ſoit néceſſaire, pour quelque utilité, ou pour l'intégrité de la confeſſion, de découvrir ceux qui ſont coupables des mêmes crimes, mais jamais pour ſe décharger ſur d'autres d'une partie de ſa faute.

A l'égard de la confeſſion des péchés véniels, quoiqu'elle ne ſoit pas abſolument néceſſaire, elle eſt cependant utile, & peut-être pratiquée avec un très-grand fruit. Il faut pour cela avoir une douleur ſincere de les avoir commis & un déſir véritable de s'en corriger; mais, comme il eſt impoſſible d'éviter tous les péchés véniels, la réſolution de les éviter doit être plutôt un deſſein de travailler à les éviter & un déſir ſincere de n'en plus commettre, qu'une eſpérance ferme qu'on les évitera abſolument. Pour ce qui eſt des péchés véniels, dont on n'a pas réſolution de s'abſtenir, comme ils ſont volontaires, & par conſéquent beaucoup plus conſidérables que les autres, on doit en gémir devant Dieu, en avoir une extrême appréhenſion, les dire à ſon Confeſſeur, non pas tant pour en demander l'abſolution, que pour

lui faire connoître l'état de ſon ame & lui en laiſſer le jugement.

Il eſt certain que quelquefois il y a quelque ſorte de danger dans la confeſſion des péchés véniels ; mais il ne faut pas pouſſer ce danger ſi loin, qu'on en détourne les ames qui craignent Dieu, en leur faiſant croire qu'on s'approche ſouvent du Sacrement de Pénitence avec des péchés véniels, & qu'on en revient avec des péchés mortels : car il n'eſt pas difficile pour les bonnes ames, de pratiquer ce moyen d'une maniere utile. La raiſon en eſt, qu'à l'égard des péchés mortels on ne peut ſe repentir utilement de l'un, que l'on ne ſe repente de tous ; & il ne ſuffit point d'avoir deſſein de ſe corriger de l'un, ſi l'on n'a une réſolution effective de s'abſtenir de tous les autres. Mais il n'en eſt pas de même des péchés véniels : car il peut ſe faire qu'on ait de la contrition à l'égard de l'un, ſans en avoir à l'égard de l'autre, & qu'on veuille s'abſtenir de l'un, quoiqu'on demeure encore attaché de volonté à l'autre ; cependant, pourvu que l'on ait la contrition de quelques péchés véniels, le défaut de contrition à l'égard des autres ne rend pas l'abſolution nulle, & il en eſt de même de la réſolution de les éviter. Il eſt difficile qu'une perſonne qui eſt dans la grace de Dieu, n'ait pas les

diſpoſitions ſuffiſantes à l'égard des péchés véniels, pour empêcher que le Sacrement ne ſoit nul, puiſque l'amour de Dieu, qui regne dans le cœur des juſtes, y produit toujours, tant qu'il y eſt, quelque déſir de ſe perfectionner & d'éviter ce qui déplaît à Dieu; & ainſi quoiqu'il faille exciter les Chrétiens à ſe confeſſer avec plus de regret, & avec plus de déſir d'éviter les péchés véniels dont ils ſe confeſſent, il ne ſemble pas à propos de tant les effrayer par la crainte de faire des confeſſions ſacrileges; mais on peut leur faire ſentir qu'ils peuvent faire des fautes, lorſqu'ils ſe confeſſent de ces péchés avec trop peu de diſpoſition.

§. 15. *De l'Examen de conſcience.*

Comme il arrive ſouvent que l'on ſe confeſſe mal, parce qu'on n'a pas aſſez de ſoin d'examiner ſa conſcience, il eſt à propos de mettre ici ſous les yeux les péchés auxquels on ne fait point aſſez d'attention, bien des gens ſe contentant de remarquer ceux qui ſont ſenſibles par eux-mêmes. Il faut donc examiner de bonne foi, ſi, au lieu de s'occuper des vérités de la foi, on donne preſque tout ſon eſprit aux choſes du monde; ſi on remplit ſon eſprit des mauvaiſes maximes du monde; ſi on n'a pas ſoin d'entretenir & de forti-

fier ſa foi par la méditation de la loi de Dieu & par de fréquents actes de foi ; d'où il arrive qu'elle s'affoiblit & s'obſcurcit, ſi l'on manque à faire profeſſion de ſa foi & des maximes de l'Évangile toutes les fois que l'honneur de Dieu & l'utilité du prochain le demandent.

Si l'on mene une vie de jeu, d'oiſiveté, de divertiſſement, de curioſité ; ſi on mene une vie molle & ſans pénitence ; ſi on aime les pompes, les vanités, les honneurs & les grandeurs du monde ; ſi on eſt dur aux pauvres ; ſi on néglige de s'inſtruire ; ſi on n'écoute point la vérité au fond de ſon cœur, qu'au contraire on évite d'y penſer, & qu'on ſe répand au-dehors, pour éviter ſes reproches ; ſi on agit par paſſion, par caprice & par humeur.

Si l'on s'occupe trop du luxe des habits, des meubles, de la beauté ; ce qui produit une infinité d'actions d'orgueil & de vanité ; ſi on aime l'indépendance, pour être maître de ſes actions & n'être pas aſſujetti ; ſi l'on cherche à avoir la préférence ſur les autres, & les ſurpaſſer en quoi que ce ſoit ; ſi l'on agit dans la vue d'acquérir l'eſtime & les louanges des hommes, & regner dans l'eſprit des autres par l'amour, la confiance ou la créance ; ſi l'on veut faire paſſer ſes propres opinions pour les faire recevoir aux autres ; ſi l'on

tâche de rabaiſſer les autres dans toutes les choſes dans leſquelles on a déſiré les ſurpaſſer.

Il y a encore les omiſſions de vertu & de devoir, ſur leſquelles il faut s'examiner, parce qu'elles ſont des occaſions prochaines de péché ; ſavoir, la négligence à prier, la négligence aux exercices de piété, la négligence à s'inſtruire des devoirs de ſon état, la négligence à veiller ſur ſoi-même, la négligence à ſe purifier des péchés véniels ; toutes ces choſes étant telles, qu'il eſt preſque impoſſible que l'amour de Dieu ſubſiſte avec ces mauvaiſes diſpoſitions. Mais il faut ſur-tout demander à Dieu qu'il diſſipe nos ténebres, qu'il nous éclaire, afin que nous puiſſions bien connoître l'état de notre ame.

§. 16. *De l'Abſolution.*

L'ABSOLUTION des péchés que les Prêtres donnent par le pouvoir qu'ils en ont, n'eſt pas ſimplement une déclaration que les péchés ſont remis, mais une vraie rémiſſion des péchés ; de ſorte qu'elle précede même ordinairement le jugement de Dieu, ſelon ce que dit J. C. *tout ce que vous délierez ſur la terre, ſera délié dans le ciel.* Cette rémiſſion réconcilie réellement le pécheur avec Dieu, parce que par elle les péchés ſont effectivement re- *Matth.* 16. 19.

mis ; ce qui n'arrive que lorsque l'absolution est donnée à un pécheur bien disposé : car si celui qui reçoit l'absolution n'a pas les dispositions nécessaires pour être absous, l'absolution ne lui sert de rien, & elle le met au contraire en pire état qu'il n'étoit, parce que, comme il croit être absous, il n'a plus soin de demander à Dieu les dispositions nécessaires pour obtenir la rémission de ses péchés : ainsi, comme c'est un bien inestimable qu'une absolution qui efface nos péchés, qui nous donne la qualité d'enfants de Dieu, qui nous fait rentrer dans tous les droits que nous avions perdus par le violement de notre Baptême, qui nous retire de la mort du péché ; c'est au contraire un malheur terrible de recevoir une absolution qui nous donne une fausse sécurité qui éteint nos gémissements, qui nous fait croire que nous sommes vivants, quoique nous soyons toujours dans la mort, & qui nous ôte même le soin & l'empressément de recouvrer la vie.

Autrefois les pénitents jouissoient d'un grand avantage, lorsqu'étant retenus longtemps par la discipline de l'Eglise dans l'exercice des humiliations qu'on leur prescrivoit avant l'absolution, les sentiments qu'ils avoient conçus de la grandeur de leurs péchés & de la misere hor-

rible où leur ame étoit réduite, avoient le temps de s'enraciner & de former ainſi une puiſſante digue contre les rechutes. Le changement arrivé dans la diſcipline de l'Egliſe ne permet pas, à la vérité, qu'on demeure ſi long-temps dans cet intervalle entre la confeſſion & l'abſolution. L'Egliſe, pour de bonnes raiſons, permet d'abréger ce temps; mais, comme il eſt de néceſſité de ne pas retomber, il faut néceſſairement que la réſolution de ne plus pécher ait déja quelque ſolidité & quelque force avant l'abſolution; autrement elle ſeroit bientôt ſuivie de rechute; & le ſeul effet qu'elle produiroit dans l'ame, ſeroit de la rendre inconvertible, parce que les vérités qu'on vient à mépriſer, après en avoir été touché paſſagérement, ont preſque perdu leur force. La pointe eſt émouſſée, parce que l'eſprit y eſt accoutumé. Ainſi la queſtion, s'il eſt néceſſaire de différer l'abſolution à ceux qui ſe confeſſent de péchés mortels, eſt bien aiſée à décider: car il eſt bien vrai que ce retardement n'eſt, ni eſſentiel, ni abſolument néceſſaire; mais ce qui eſt eſſentiel, eſt que la déteſtation du péché & la volonté de le quitter ſoient ſolides & effectives; que ce ne ſoient pas des penſées paſſageres, qui n'aient fait dans les ames qu'une impreſſion légere & ſuperficielle; en ſorte qu'elles

ne ſoient pas en état de réſiſter aux tentations ordinaires. Si l'on trouve des ames que l'on juge avec prudence être dans ce degré de diſpoſition & dans cette maturité de pénitence incontinent après la confeſſion des péchés mortels, à la bonne heure, qu'on leur donne l'abſolution auſſitôt ; mais, ſi la volonté de ſe donner à Dieu & de quitter le péché n'a encore aucune force, ni aucune racine, & que l'on juge avec vraiſemblance qu'elle s'évanouira bientôt ; leur donner l'abſolution en cet état, c'eſt les mettre en un péril prochain de devenir plus dures & plus inconvertibles qu'elles n'étoient.

Que peut-on donc penſer & juger de ces pénitents impatients, qui ne ſauroient ſouffrir qu'on les retienne quelque temps dans les liens de la pénitence, pour les porter à prier avec plus d'ardeur ? Combien ſont-ils éloignés de cette priere perſévérante qui ne ſe rebute point, & qui ne doit point avoir d'autres bornes que la vie même ? Ils cherchent, à ce qu'ils diſent, l'aſſurance de la rémiſſion de leurs péchés par l'abſolution du Prêtre ; & ils ne voient pas que rien ne peut leur en donner une plus juſte aſſurance, que d'avoir prié long-temps pour l'obtenir. Qui prie long-temps, déſire long-temps ; & la perſévérance dans la priere, renferme la perſévérance dans le

déſir d'une vie nouvelle. Or ce déſir affermit l'ame dans le bien, & rend plus ſolides toutes les bonnes réſolutions. Rien au contraire ne donne plus lieu de douter de la ſincérité de la pénitence, que cette impatience que certains pécheurs font connoître, en ne pouvant ſouffrir qu'on leur tarde tant ſoit peu l'abſolution, pour s'aſſurer davantage qu'elle ne leur ſera pas inutile. C'eſt une étrange maniere de déſirer la rémiſſion de ſes péchés, que de s'éloigner des moyens les plus propres pour s'en aſſurer. Qu'il eſt à craindre que cette impatience ne naiſſe de ce qu'on ſe laſſe du peu de contrainte où l'état de pénitence nous tient! Qu'il eſt à craindre que les prieres qu'on eſt obligé d'y faire, ne nous fatiguent & ne nous ennuient, & qu'on ne tâche de s'en décharger le plutôt que l'on peut, tant on a peu de ſentiment de la grandeur de ſon mal!

On ne peut douter qu'il n'y ait beaucoup de pénitents à qui il eſt infiniment plus avantageux qu'on leur differe l'abſolution, & ſur-tout aux jeunes perſonnes; parce que ſi leur converſion ne fait que commencer, ils n'ont pas lieu de s'aſſurer qu'ils ſont effectivement convertis; car les ſignes extérieurs ne ſuffiſent pas. Ainſi ils ont à craindre que s'ils recevoient l'abſolution en cet état, elle ne leur fût inutile,

ou par le défaut d'une contrition véritable, ou par celui d'une réſolution effective; au lieu que le délai de l'abſolution leur donnant lieu de prier ſouvent Dieu, de veiller ſur eux avec plus d'application, de pratiquer des œuvres de pénitence, ils peuvent obtenir de Dieu, par la pratique de ces moyens, les diſpoſitions néceſſaires pour recevoir l'abſolution avec fruit. Leur véritable intérêt dans cet état, eſt donc qu'on leur differe l'abſolution, parce que par-là on les met dans la voie de parvenir à la rémiſſion de leurs péchés, & on leur fait éviter le danger d'une abſolution précipitée, qui, bien loin d'être un avantage pour eux, eſt au contraire un très-grand malheur. Tout dépend eſſentiellement d'avoir un guide prudent & éclairé, qui ſache juger des diſpoſitions des ames, qui ſache prudemment ſe ſervir de la puiſſance de lier & de délier, & qui n'applique le mérite du ſang de Jeſus-Chriſt qu'à ceux qu'il juge ſuffiſamment diſpoſés. Si on a le bonheur d'avoir un tel guide, alors il faut s'en remettre à ſon jugement; mais il eſt bon de lui témoigner que l'on n'a point un déſir empreſſé de recevoir l'abſolution; que l'on en ſouffrira le délai, non-ſeulement ſans peine, mais comme une grace, & que l'on aime beaucoup mieux n'être pas ſitôt abſous, & avoir du temps pour

gémir devant Dieu, & pour fléchir ſa miſéricorde par ſes prieres & par ſa pénitence, que de recevoir une abſolution précipitée, qui laiſſeroit des ſujets légitimes de crainte qu'on n'eût pas reçu en effet l'abſolution de ſes péchés, faute d'avoir eu les diſpoſitions néceſſaires pour cela. S'il arrivoit qu'on eût un Confeſſeur peu éclairé, comme cela arrive ſouvent, & que ſouvent même on ne ſe donne pas la peine d'en trouver, il eſt alors plus à propos, dans ce cas, de s'éprouver ſoi-même avant que de ſe confeſſer, & de s'affermir par la pratique des œuvres de pénitence dans la réſolution de quitter le péché.

§. 17. *De la Satisfaction.*

LA Satisfaction eſt une réparation que le pécheur fait à Dieu par des œuvres pénibles & humiliantes pour l'injure qu'il lui a faite par ſes péchés. Tout péché, petit ou grand, doit être puni; & il faut que Dieu en faſſe le châtiment, ou que l'homme pénitent le puniſſe lui-même. La loi de la juſtice de Dieu eſt que perſonne ne reçoit la rémiſſion d'une peine plus grande qui lui étoit dûe, s'il ne ſatisfait à Dieu par quelque ſorte de peine, quoique beaucoup moindre. Il eſt bien vrai que Jeſus-Chriſt a ſatisfait pleinement pour nos péchés; mais il a plu à la juſtice de Dieu

de n'appliquer la satisfaction de Jesus-Christ qu'à ceux qui se conformeroient à cette loi de sa justice ; ce qui n'empêche pas la plénitude de la satisfaction de Jesus-Christ ; puisque la volonté même que les hommes ont de satisfaire à la justice de Dieu, ne leur est donnée que par les mérites de Jesus-Christ ; que notre pénitence n'est capable de plaire à Dieu, qu'en tant qu'elle est unie aux souffrances de Jesus-Christ, & qu'elle n'obtient la rémission de la peine due à nos péchés, que par les mérites de Jesus-Christ.

Cette nécessité que le péché soit puni est la source de ce déluge de maux dont Dieu a inondé le genre humain, qui ne sont pas seulement des effets de la justice de Dieu, mais qui, supposé cette justice, sont de grands dons de sa miséricorde & de sa libéralité ; puisque ce sont des moyens qu'il nous accorde pour nous acquitter envers lui de nos dettes, & pour éviter les peines auxquelles sa justice nous condamneroit dans l'autre vie. Dieu se sert de ces maux pour plusieurs autres fins. Ce sont des remedes de nos maladies spirituelles, des préservatifs contre les rechutes ; & l'on peut en dire autant des œuvres de pénitence auxquelles il nous oblige. Mais ces fins de Dieu supposent toujours la premiere, qui est la punition

du péché : car ſi l'homme n'avoit point de péché, Dieu ne ſe ſerviroit point de ces moyens pour le préſerver des rechutes & pour achever ſa guériſon. Il faut que l'humiliation ſoit jointe à la ſatisfaction : car l'humiliation étant la peine la plus dûe à l'orgueil du Pécheur, il eſt impoſſible que le vrai Pénitent ne l'accepte & ne l'aime. Il eſt juſte que le Pécheur ſoit humilié, puiſqu'il s'eſt élevé inſolemment contre Dieu. Qui ne ſent pas en ſoi ces diſpoſitions, a grand ſujet de douter de ſa pénitence ; & c'eſt ce qui n'arrive que trop ſouvent, puiſqu'on voit quantité de Pécheurs qui ne veulent point accepter les pénitences qu'on devroit leur impoſer, qui n'en veulent que de douces & de légeres, & qui avec cela s'en acquittent très-négligemment & très-ſuperficiellement.

Il ſeroit bon de ſe rappeller les anciennes pénitences que l'Egliſe, dans ſes beaux jours, impoſoit aux grands Pécheurs, qui duroient pluſieurs années, & quelquefois toute la vie. Or quoique cela ne ſe pratique plus maintenant, néanmoins comme l'eſprit de l'Egliſe eſt immuable, on doit conſerver dans l'intérieur de ſon cœur la diſpoſition que l'Egliſe déſiroit d'imprimer aux Pénitents par ces pratiques extérieures : & c'eſt cette diſpoſition intérieure qu'on appelle l'eſprit de pénitence,

& qui comprend diverſes vues & diverſes diſpoſitions qu'un Pénitent doit avoir toute ſa vie. Tout Pénitent doit ſuppoſer que la vie qu'il reçoit par le Sacrement de Pénitence, principalement en ce temps où l'abſolution n'eſt pas précédée par de grandes œuvres de pénitence, & par de longs exercices de piété, que cette vie, dis-je, étant extrêmement foible, la grace qu'il a acquiſe par l'abſolution ne lui donne pas le pouvoir de conſerver cette vie, s'il n'a le ſoin de l'augmenter par de continuels exercices de piété. Les grands péchés ſont comme des maladies mortelles & des fievres continues. L'abſolution en ôte le danger; mais il reſte dans l'ame de grandes ſuites & de longues infirmités qu'il faut travailler à guérir.

Mais quand même, par les exercices de la pénitence, on auroit acquis une ſanté ferme, & une grande force contre les tentations, on doit ſe traiter en Pécheur, & ſe tenir dans un grand rabaiſſement intérieur, par lequel on ſe met au dernier rang de l'Egliſe, & ce rabaiſſement doit être fondé ſur pluſieurs vérités. 1°. Sur l'incertitude du pardon: car il y a certitude que l'on a perdu la grace par le péché mortel; mais il n'y a point de certitude qu'on l'ait recouvrée, & cette incertitude, qui n'empêche pas la juſte confiance, doit humi-

les pénitents & les obliger à ſe rabaiſ-
au-deſſous des innocents. De plus cette
ertitude eſt beaucoup plus grande, ſi
n n'a pas fait une pénitence longue &
ıſtere. 2°. Il eſt fondé ſur ce que les
eres ont cru qu'il étoit rare que la grace
ans laquelle on eſt rétabli par la péni-
ence, ſoit égale à celle du Baptême : ce
ui a fait dire au Concile de Trente, qu'on
ne parvient point ſans de grands travaux
& beaucoup de larmes, à te renouvellement
entier que l'on a acquis par le Baptême ;
ce qui a fait appeller la pénitence un Bap-
tême laborieux. 3°. Il eſt fondé ſur ce que
l'homme, par le péché, s'étant rendu in-
digne de l'uſage des créatures, ce droit
d'uſer des créatures ne lui eſt pas rendu
en ſon entier dans la pénitence ; & qu'il y
a bien des choſes dont les innocents peu-
vent uſer, & que les pénitents doivent s'in-
terdire. 4°. Parce que les pénitents ne doi-
vent pas oublier leurs péchés, après même
en avoir obtenu le pardon : or, ce ſouve-
nir des péchés n'a pour fin que d'entrete-
nir l'eſprit des pénitents dans une humi-
liation continuelle, étant inutile de ſe ſou-
venir de ſes péchés, ſi on ne s'en humi-
lie. 5°. Enfin il eſt juſte que les pécheurs
conſiderent, que ſi l'on n'impoſe pas pré-
ſentement des pénitences auſſi rigoureu-
ſes que l'on faiſoit autrefois, ce n'eſt pas

que l'Egliſe juge qu'il y eût de l'excès dans la ſévérité de l'ancienne Egliſe, ni que les crimes ne méritent pas d'être punis à préſent, avec cette rigueur qu'on pratiquoit autrefois ; mais c'eſt qu'elle trouve les Chrétiens d'à préſent trop foibles pour la porter. Or, quand on n'adoucit la rigueur de la pénitence que par condeſcendence à la foibleſſe des hommes, il eſt juſte qu'ils ſe croient obligés de payer, quand ils ſont fortifiés, ce dont ils n'ont été diſpenſés qu'à cauſe de leur foibleſſe. Ainſi s'agiſſant de ſatisfaire le même Dieu pour les mêmes crimes, ſi l'on ne le fait pas par des exercices auſſi pénibles qu'autrefois, il faut au moins tâcher de récompenſer cela par une humiliation plus longue, & diverſes mortifications qu'une vertu ingénieuſe ſait trouver.

Il y en a qui s'imaginent qu'on peut remettre à ſatisfaire à Dieu dans le Purgatoire ; mais c'eſt une erreur. Car la juſtice de Dieu n'accorde la rémiſſion des péchés en cette vie, qu'à condition qu'on en fera pénitence en cette vie. La volonté de faire pénitence eſt eſſentielle à la contrition : car ſi le deſir eſt véritable, il produit des fruits dignes de pénitence ; & il pourroit fort bien arriver qu'en remettant en l'autre vie, la ſatisfaction qu'on doit à Dieu, on changeât le purgatoire en en-

fer. Il eſt difficile de plus que ceux qui ne menent pas une vie de pénitence, conſervent la juſtice, quand même ils l'auroient reçue : car ils négligent le principal moyen auquel Dieu attache cette grace, & ils s'expoſent à tomber dans un état pire que le premier.

§. 18. *Des Confeſſeurs & des Directeurs.*

S'IL eſt important pour le ſalut d'avoir un bon guide, c'eſt s'expoſer au danger de périr, que de s'adreſſer à un guide aveugle, ſelon ce que dit Jeſus-Chriſt : *Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans le précipice.* Un Confeſſeur peu éclairé & peu capable de ſon miniſtere, donne lieu de craindre à un pénitent, qu'il ne faſſe que l'entretenir dans le péché, en lui donnant des abſolutions précipitées ; qu'il n'ait pas aſſez de lumiere pour découvrir ſes maux, & pour l'aider à les connoître ; qu'il ne le porte pas à ſatisfaire à Dieu par une pénitence proportionnée, & que faute d'en pratiquer de telles, il ne retombe facilement dans le péché ; qu'il ne le pouſſe trop tôt à la communion ; qu'il ne ſache pas les moyens de le faire avancer dans la vertu ; qu'il ne s'attache qu'aux péchés groſſiers, & qu'il n'ait que peu de lumieres ſur les diſpoſitions eſſentielles au Chriſtianiſme. *Mat.* 15. 14.

Il eſt aiſé de concevoir delà, quelles ſont les qualités que doit avoir un bon Confeſſeur ou un bon Directeur : ce qui fait voir de quelle importance il eſt de faire un bon choix. La voie ordinaire de la converſion des ames, ne conſiſte pas dans les ſeuls mouvements de la grace, mais dans l'union de la conduite du bon Directeur avec cette grace. C'eſt lui qui doit appliquer les ames à leurs devoirs, leur faire connoître leurs dangers, régler leur pénitence, les préſerver des excès, les tirer des occaſions, leur preſcrire les remedes convenables à leurs maladies. Cependant on peut dire que le ſecours d'un Directeur éclairé, autrefois ſi ordinaire, eſt préſentement plus rare que la grace même, & qu'il eſt bien plus commun de trouver des ames touchées de Dieu, que des gens capables de les aider à ſe retirer du vice, & à marcher dans la voie de Dieu. Il faut faire ſouvent de grandes recherches, pour trouver un Directeur vraiment éclairé & capable de jetter les ames dans la piſcine de la pénitence. Avila veut qu'on le recherche entre mille ; ſaint François de Sales entre dix mille : & il y a apparence qu'à meſure qu'on avancera vers la fin des ſiecles, cette diſette de bons Directeurs deviendra toujours plus grande.

On ne peut douter que ce manque des

ſecours ordinaires, ne ſoit une grande marque de la colere de Dieu ſur les hommes, & l'un des plus grands châtiments qu'il puiſſe exercer ſur eux. Car, comme il ne s'éloigne pas ſouvent de ſa conduite ordinaire; quand les moyens ordinaires de converſion ſont rares, les converſions le ſont auſſi. Mais c'eſt encore bien pis, quand non-ſeulement on a à chercher des Directeurs, mais que les vrais Directeurs étant rares, il s'en trouve une infinité de faux qui s'offrent d'eux-mêmes, & qui tiennent un langage tout contraire. Mais comme rien néanmoins n'empêche le ſalut des ames que Dieu s'eſt choiſies par ſon élection éternelle, il ſait bien remédier à cet inconvénient à leur égard. Ou il les conduit par lui-même, & ſupplée ainſi au peu de lumiere de ceux qui les conduiſent; ou il leur fait trouver la lumiere dont elles ont beſoin, dans les ténebres mêmes de leurs Directeurs, qu'il éclaire pour elles, & non pour eux-mêmes. Pour les autres, il eſt vrai que la diſette des bons directeurs leur eſt étrangement préjudiciable, & que rien ne contribue davantage à leur perte; mais elle ne les excuſe en aucune ſorte dans leurs péchés, parce que ce ſont eux qui l'attirent par leur négligence. Ils ne manquent de bons *Directeurs*, que parce qu'ils n'en déſirent

pas, qu'ils n'en cherchent pas, & qu'ils n'en demandent pas à Dieu autant qu'une auſſi grande choſe doit être demandée. Leur aveuglement & le peu de ſoin qu'ils ont de leur ſalut, fait qu'ils prennent le premier venu, & qu'ils ſe livrent auſſi facilement aux plus aveugles, qu'aux plus éclairés.

Ceux qui cherchent ſincérement à ſe ſauver, demandent à Dieu avec une grande ardeur, qu'il leur faſſe diſtinguer ceux à qui ils doivent s'adreſſer pour leur conduite. Ils ne prennent pas pour cela le premier venu : ils cherchent de bonne foi ceux qui ſont les plus habiles, & les plus attachés aux regles de l'Egliſe. Les cœurs doubles, au contraire, étant poſſédés d'un déſir ſecret de ſatisfaire leurs paſſions, ſe diſpenſent facilement de cette recherche. Ils craignent de rencontrer des Directeurs qui les incommodent, & ils trouvent mille raiſons pour ſe contenter de ceux qui ne s'oppoſent point à leurs déſirs. Les cœurs ſinceres portent toujours en conſultant, un vrai deſir de connoître la vérité, qui ſe reconnoît clairement par la maniere dont ils conſultent ; ce qui donne une grande liberté & une grande confiance aux Directeurs à qui ils s'adreſſent, & auxquels ils ſe ſoumettent, de leur propoſer ce qu'ils jugent être de plus droit & de

s vrai, parce qu'ils jugent que ces avis ont bien reçus. Au contraire les eſprits ables & corrompus ſont, en quelque te, violence à ceux qu'ils conſultent, ur les attirer à ſeconder leurs inclina- ns. Ils courbent la regle dont ils veulent ſervir. Ils ne découvrent qu'à demi les ſons qui pourroient leur faire donner vis dont ils ont de l'éloignement. Ils it paroître dans un grand jour, toutes les qui favoriſent leurs inclinations. font ſentir au Directeur que le moyen leur plaire, eſt de ne pas leur donner certains conſeils. Enfin ils ſont ſi bien r tous ces petits artifices, qu'ils réuſſiſ- it à ſe tromper eux-mêmes, en trom- nt ceux dont ils ne demandent l'avis e pour ſe flatter de leur approbation, & ircher enſuite avec plus de confiance ns la voie de leurs inclinations.

Il eſt bon de s'adreſſer à un Directeur airé, pour apprendre à ſe connoître, lui expoſant non-ſeulement ce que l'on oit avoir fait de mal, mais en le rendant ge de toute ſa vie, & de toutes les actions rticulieres dans leſquelles il ſe gliſſe avent beaucoup de fautes, qu'on n'y couvre pas par ſes propres lumieres; ais il y a un abus aſſez ordinaire à ré- mer, c'eſt l'attache aux Directeurs. *attache qu'on y a*, bien loin de nous

aider à nous avancer dans la voie de Dieu, y sert souvent, au contraire, d'un très-grand obstacle. On fait son propre honneur de celui de la personne à laquelle on est attaché. On tend insensiblement à rabaisser tous ceux dont la réputation l'obscurcit. On a peine à souffrir ceux qui n'en jugent pas comme nous, & l'on veut que le jugement que l'on en porte, soit la regle de celui des autres. Si l'on fait quelque bien par son conseil, Dieu y a beaucoup moins de part que l'homme qui le conseille. On n'a de l'ardeur que quand on sait qu'il sera informé de ce que l'on fait, & l'on n'a que de la langueur quand il ne donne pas le mouvement à ce que l'on entreprend. Enfin il se glisse tant de miseres dans ces attaches aux Directeurs, qu'on ne sauroit trop les éviter : car ils ne sont utiles, qu'autant qu'on voit en eux plus Dieu que l'homme.

§. 19. De l'Extrême-Onction.

Le Sacrement de l'Extrême-Onction consiste dans l'onction que font les Prêtres aux fideles dangereusement malades, avec de l'huile consacrée par l'Evêque à cet effet, & jointe aux paroles par lesquelles ils reçoivent la rémission de leurs péchés, la grace de bien mourir, ou le rétablissement de leur santé. Ce Sacrement doit être

dminiſtré aux Chrétiens qui ſont dange-
euſement malades, & même aux vieil-
ards que leur foibleſſe met en danger de
ourir; mais non aux enfants qui n'ont
as atteint l'âge de raiſon, aux fous, ni
ceux qui ſont condamnés à la mort, ni
ux pécheurs publics, ni aux excommu-
iés. Il faut le recevoir lorſqu'on eſt en
anger, & c'eſt un péché conſidérable que
'attendre à le donner quand le malade eſt
ntiérement déſeſpéré : car c'eſt vouloir
ue Dieu faſſe un miracle viſible, & c'eſt,
n quelque ſorte, le tenter. Dieu procure
ouvent la ſanté aux malades par ce Sacre-
ent; mais c'eſt d'une maniere qui ne
aroît pas miraculeuſe, quoiqu'elle puiſſe
'être en effet. Ce Sacrement peut ſe réité-
er, lorſque celui qui l'a reçu, étant re-
enu en convaleſcence, retombe, ou dans
a même maladie, ou dans une autre.
'uſage de le conférer avant le ſaint Viati-
ue, paroît être le mieux fondé, en ce
ue l'Euchariſtie fait des effets d'autant
lus grands ſur les ames, qu'elles ſont
lus purifiées de leurs péchés, qui eſt le
ropre effet de l'Extrême-Onction.

Les effets de ce Sacrement ſont de ren-
re la ſanté aux malades, ou en tout, ou
n partie, s'il eſt utile pour leur ſalut;
e remettre les péchés véniels & même les
ortels, ſi le pénitent en avoit ſans le ſa-

voir ; d'éclairer l'ame & donner la confiance & la foi, pour soutenir son état d'infirmité & les approches de la mort. Comme rien n'est plus nécessaire que de bien mourir, puisque l'éternité dépend de ce moment, le moyen ordinaire pour obtenir la grace de bien mourir étant le Sacrement de l'Extrême-Onction, ce seroit une très-grande faute de le négliger, & de n'avoir pas soin de le demander. Il est à craindre que ceux qui se privent de ce secours, ne succombent aux dernieres tentations dont on est attaqué à l'heure de la mort, soit par les douleurs de la maladie, soit par les objets du monde, soit par le souvenir des péchés, soit par l'attente du jugement de Dieu & de ses suites, soit par les attaques du démon, qui sont alors plus vives & plus dangereuses. Comme il faut être en état de grace pour recevoir ce Sacrement avec fruit, puisqu'il n'est institué que pour effacer les restes des péchés, & suppléer à l'imperfection de la pénitence, on doit se confesser auparavant aux Prêtres, & en recevoir l'absolution, si l'on peut le faire.

§. 20. *Des Maladies.*

Comme il faut de nécessité mourir, & qu'ordinairement les maladies conduisent à la mort, il est bon de considérer la

la néceſſité & l'utilité des maladies. Les maladies, les douleurs, les afflictions ſont devenues depuis le péché de l'homme, des moyens néceſſaires au ſalut, parce que c'eſt la voie que Dieu a choiſie pour la purification de l'ame, qui ne peut être admiſe à la jouiſſance de Dieu, qu'elle ne ſoit parfaitement pure de toute ſouillure. Ainſi cette purification de l'ame par la maladie & par la ſouffrance, eſt deſtinée par la juſtice de Dieu, à purifier les ames & leur appliquer les mérites du ſang de Jeſus-Chriſt, ſans quoi Dieu réſerve pour l'autre monde, une autre purification qui comprend tous les châtiments que la juſtice divine exercera ſur les ames qui ſortiront de ce monde avec quelques taches. Mais il faut bien concevoir que les peines qu'on ſouffre ici-bas, ſont incomparablement plus douces, plus efficaces & plus utiles que celles de l'autre vie. Elles ſont plus douces, parce que la juſtice de Dieu s'y exerce avec un plus grand mêlange de miſéricorde, & que Dieu proportionne les peines à la foibleſſe des hommes, qu'il en tempere la rigueur, ſuivant la force de la créature qu'il veut punir & purifier. Elles ſont plus efficaces, parce qu'on y ſatisfait à de grandes dettes par beaucoup moins de ſouffrances. Elles ſont plus utiles, parce que les maux de cette vie, en

penſer que c'eſt Dieu qui le
& que c'eſt ſa juſtice qui l'aff
il doit y ajouter, que Dieu
pas ſeulement en Dieu, mai
qu'il ne l'afflige que par l'an
porte. Qu'on ne ſouffre rien d
de que l'on n'ait mérité par
& qui ne ſoit le remede de ce
chés. Que la maladie eſt en
un remede ſalutaire de nos p
nos plaies intérieures ; qu'
l'ame ſous la main de Dieu ;
fait connoître l'impuiſſance
par lui-même, & la puiſſan
qu'elle la détourne des objets
& l'applique à ceux qui la rab
ſont ſes péchés & ſon néant
détache du monde, & la fa
repos de l'autre vie. Sans cel
tacheroit à cette vie ; elle y

ſalutaire. Il eſt juſte que dans nos maladies nous laiſſions faire Dieu, & que nous nous regardions entre ſes mains comme un malade entre les mains d'un Médecin qui veut nous guérir. Il y a plus, c'eſt qu'elles ſont le moyen pour acquérir les véritables biens. Dieu veut que nous achetions le Ciel, & les maladies qu'il nous envoie en ſont le prix. Comment pouvons-nous donc nous plaindre de ce que Dieu nous donne dequoi acquérir cet inеſtimable bien ?

Il n'eſt donc rien de plus injuſte, que de s'impatienter dans les maux que Dieu envoie. Cela vient de ce que l'on ne connoît point aſſez l'énormité des péchés, & de ce que l'on n'eſt pas aſſez perſuadé que nos moindres fautes méritent tous les maux de cette vie : car ſi l'on ſentoit un peu vivement le poids de ſes péchés, on trouveroit que Dieu nous traite toujours avec une grande miſéricorde, & l'on embraſſeroit même avec joie les maux que ſa juſtice nous envoie, comme n'ayant aucune proportion avec nos péchés, & nous donnant un moyen favorable pour y ſatisfaire. L'impatience vient encore de ce que l'on ne conçoit pas aſſez combien la proſpérité eſt dangereuſe, combien elle attache au monde, combien elle *remplit l'ame* de confiance en elle-même,

combien enfin elle éloigne de la voie de Dieu : car ſi on étoit pénétré de ces vérités, on ſe réjouiroit de ce que Dieu ſe ſert des maladies pour nous détacher de ce qui peut nous être très-dangereux, & on les regarderoit comme les plus grandes marques de l'amour que Dieu a pour nous, puiſqu'il ne les envoie que pour purifier l'ame dès ce monde, afin de n'avoir qu'à la récompenſer dans l'autre.

Dans le temps de la maladie, un Chrétien qui a eu ſoin de s'y préparer d'avance, doit entrer dans un eſprit de recueillement & de priere; fermer la porte à l'impreſſion des maux extérieurs, & s'humilier ſoi-même en ſe confeſſant pécheur. Il doit entrer dans un anéantiſſement intérieur, & adorer la puiſſance & la ſouveraineté de Dieu, en reconnoiſſant l'impuiſſance, la foibleſſe & le néant de la créature. Il doit regarder la maladie, comme la voix de Dieu qui nous avertit de penſer à nous, de réfléchir ſur notre vie, d'examiner avec plus de ſoin notre conſcience, de tâcher d'y découvrir ce que notre amour propre nous a peut-être caché. C'eſt le temps de former des réſolutions plus effectives de nous corriger & de faire pénitence. C'eſt le temps, ou de retourner à Dieu, ſi l'on s'en eſt éloigné, ou de s'avancer dans la voie de Dieu, ſi

l'on y marchoit trop lentement. C'eſt encore le temps de s'unir particuliérement à Jeſus-Chriſt ſouffrant, de le prier de ſanctifier nos ſouffrances par la ſainteté des ſiennes, de nous ſoutenir par ſa force & de nous donner part aux diſpoſitions d'amour & d'humilité, avec leſquelles il a offert les ſiennes à Dieu ſon Pere. Enfin c'eſt le temps le plus précieux dont il faut profiter pour ſe détacher des biens périſſables, & pour tendre à ces biens éternels & infinis que nous attendons de la miſéricorde de Dieu.

§. 21. De l'Ordre.

L'Ordre eſt un Sacrement par lequel on reçoit une puiſſance ſpirituelle pour exercer les miniſteres Eccléſiaſtiques qui appartiennent au culte de Dieu, à la ſanctification des hommes, à l'établiſſement & au gouvernement de l'Egliſe. Jeſus-Chriſt n'ayant pas voulu ſauver les hommes, en ne les faiſant dépendre que de lui ſeul, ni en les inſtruiſant entiérement par lui-même; ce qui auroit été une voie toute miraculeuſe & contraire à l'état de la foi par laquelle il veut ſauver les hommes, a voulu former une ſainte ſociété; & comme toute ſociété demande une ſubordination de ceux qui gouvernent & *de ceux qui ſont* gouvernés, il étoit juſ-

te que cette société lui appartenant, les Ministres qui la gouverneroient reçussent de lui la puissance de gouverner les fideles & de faire avec autorité tout ce qui est nécessaire pour la sanctification de l'Eglise : d'ailleurs la vertu & les mérites des membres de cette société sont inégaux. Il étoit donc de l'équité & de la providence de Dieu, qu'il établît que les uns à qui il étoit plus utile d'obéir, obéiroient ; & que ceux qui sont plus élevés que les autres par leur mérite & par l'accès qu'ils ont auprès de Dieu, tiendroient lieu de Pasteurs. Voilà l'ordre naturel & conforme au dessein de Dieu, qui est pourtant souvent troublé par les passions des hommes. Les fideles sont donc intéressés à avoir de bons Ministres, & ils doivent pour cet effet recourir à Dieu pour attirer ses graces, & sur ceux qui choisissent & ordonnent les Ministres, & sur ceux qui sont choisis & ordonnés. Or l'on ne s'acquitte gueres bien de ce devoir de prier pour les Ministres de l'Eglise, parce qu'on ne connoît pas l'importance de leur ministere, & les qualités qu'il exige, & que le commun du monde n'a que des idées basses de la vocation & des fonctions ecclésiastiques, dont on ne connoît pour l'ordinaire que ce qu'elles ont d'extérieur & qui flatte la cupidité des hommes.

Il y a ſept Ordres : trois majeurs, qui ſont la Prêtriſe, le Diaconat & le Sous-Diaconat; & quatre mineurs, qui ſont ceux d'Acolyte, d'Exorciſte, de Lecteur & de Portier. Les Prêtres ſont ordonnés pour baptiſer, prêcher, conſacrer, confeſſer, bénir & faire d'autres fonctions eccléſiaſtiques. Les Diacres ſont pour ſervir les Prêtres, & les Sous-Diacres pour aider les Diacres. Les Acolytes préparent ce qui eſt propre au Sacrifice & de la décence de l'autel. Les Exorciſtes étoient chargés de la fonction de chaſſer les démons. Les Lecteurs liſoient devant le peuple, la partie de l'Ecriture que l'Evêque ou le Prêtre devoit lui expliquer. Enfin les Portiers étoient chargés de ne laiſſer entrer dans l'Egliſe, que ceux des fideles qui devoient y être admis.

Outre la vocation particuliere aux Ordres & aux Miniſteres Eccléſiaſtiques, qui eſt un acte de la providence de Dieu, qui deſtine & fait connoître ceux qu'il a choiſis pour le ſervice de l'Egliſe, & qui eſt ordinairement manifeſté par les Evêques, il convient de ne porter à l'état Eccléſiaſtique & aux Ordres, que ceux qui ont les qualités néceſſaires pour pouvoir s'acquitter dignement des emplois eccléſiaſtiques. Voici un détail de ces qualités : le mépris du monde & l'éloigne-

ment des déſirs ſéculiers, & un gout pour les choſes ſpirituelles & divines; l'amour de la retraite; eſtimer plus les moindres fonctions, que les plus grandes dignités; l'amour de la priere, qui eſt le vrai canal des lumieres de Dieu; une certaine droiture d'eſprit, qui fait bien juger des choſes & éviter les excès des entêtements; l'exemption des paſſions qui s'irritent beaucoup par le commerce du monde, & par les emplois eccléſiaſtiques; l'amour de l'étude propre à un Eccléſiaſtique; la patience courageuſe, pour ne pas ſe décourager par les contradictions, les oppoſitions & les difficultés; la douceur d'eſprit pour ſupporter les défauts du prochain, & le ramener doucement; la lumiere qui fait comprendre la vérité, & empêche de s'égarer; la défiance de ſoi-même, de ſon propre eſprit, qui porte à n'être pas téméraire dans ſes avis, & à prendre conſeil, quand on ne voit pas aſſez clair; certaines vertus qu'il faut avoir pour s'acquitter des miniſteres, comme la prudence, la chaſteté, le zele du ſalut des ames, & ſur-tout une charité qui nous faſſe aimer Dieu plus que nos intérêts, plus que nos parents, plus que nous-mêmes.

Les Prêtres ſont les Miniſtres de Jeſus-Chriſt pour l'utilité des Fideles; ils ſont

les inſtruments de la rémiſſion des péchés; mais ils doivent en être des inſtruments vivants. Ils doivent allumer l'amour de Dieu dans le cœur des autres par le moyen de celui dont ils doivent être eux-mêmes remplis. Ce doit être un feu qui allume un autre feu. Ce n'eſt pas que la charité de l'Egliſe ne ſupplée au défaut de celle des mauvais Miniſtres, & ne rende les Sacrements efficaces, lors même qu'ils ſont adminiſtrés par des perſonnes qui n'ont point le Saint-Eſprit dans le cœur; mais quand cela arrive, c'eſt par un déſordre contraire à l'intention de Jeſus-Chriſt, parce que ces Miniſtres, vuides de l'Eſprit de Dieu, ne devroient penſer qu'à le recouvrer, & non à s'ingérer pendant qu'ils en ſont privés, à l'adminiſtration des Sacrements. Auſſi voit-on d'ordinaire qu'il y a peu d'efficace & de bénédiction dans ce que font ces Prêtres déréglés à l'égard des ames, parce qu'encore qu'il ſoit certain que leur miniſtere a ſon effet à l'égard de celles qui ſont bien diſpoſées, il arrive ſouvent auſſi qu'il ne l'a pas; parce qu'au lieu qu'un Miniſtre animé du Saint-Eſprit contribue beaucoup, par ſes paroles & par ſes prieres, à les faire entrer dans de bonnes diſpoſitions, un Miniſtre privé de grace n'y contribue rien.

Il en eſt de même des Prédicateurs, dont les penſées & les paroles devroient être formées par le Saint-Eſprit. Si les Prédicateurs étoient bien perſuadés de cette vérité, ils n'auroient pas tant de confiance dans leur eſprit propre, dans leur travail, dans leur induſtrie. Comme ils mettroient leur unique confiance dans les lumieres que Dieu donne aux Prédicateurs fideles, pour les communiquer aux ames, leur principal ſoin ſeroit de les attirer par la pureté de leur cœur & la ſainteté de leur vie : car enfin tous les amas qu'ils peuvent faire ſont inutiles à eux & à leurs auditeurs, ſi Dieu n'en eſt auteur. Il faut que Dieu les enflamme, pour enflammer ceux qui les écoutent. La recherche de cette lumiere & de cette chaleur divine, eſt donc la véritable rhétorique des Prédicateurs évangéliques. Pourquoi voit-on ſi peu de fruit de tant de prédications ? c'eſt que, comme la lettre tue ceux que le Saint-Eſprit ne vivifie pas, on a droit de conclure qu'y ayant ſi peu de perſonnes vivifiées, les Prédicateurs, bien loin de communiquer la vie à leurs auditeurs, les enfoncent plus avant dans la mort. Ils s'accoutument à entendre, ſans ſentiment & avec indifférence, les vérités les plus terribles ; & par-là ils deviennent en quelque ſorte incapables d'en être touchés.

nſi, bien loin que les Prédicateurs
ent des inſtruments des miſéricordes
Dieu, ils ne ſont preſque plus que les
écuteurs de ſa juſtice. Si c'eſt par la
ıte du Miniſtre que ſon miniſtere eſt
vé d'efficace & de vertu; s'il en empê-
e l'effet par le relâchement de ſa vie;
n'accompagne pas ſes paroles de l'onc-
ın qui devroit rejaillir de la diſpoſition
ſon cœur; s'il n'attire pas par ſes prie-
; la bénédiction de Dieu ſur les vérités
'il annonce; s'il y mêle des intérêts
mains; ſi ces paroles ne ſont pas des
uſions de ſon cœur, mais de ſimples
oductions de ſon eſprit, on peut dire
'il ſe rabaiſſe & s'avilit à proportion
e ſon miniſtere eſt grand; qu'il ſe deſ-
ınore à proportion que ſon miniſtere eſt
orieux; qu'il ſe rend criminel à propor-
ın que ſon miniſtere eſt ſaint & ſancti-
nt. Car, ſi le miniſtere évangélique eſt
icace, quel crime eſt-ce que d'anéantir
tte efficace, & d'éteindre ce feu deſtiné
ımbraſer les cœurs! Si c'eſt un miniſtere
vie, quel crime eſt-ce que d'en faire
miniſtere de mort! S'il eſt deſtiné à
rifier les ames, quel crime eſt-ce que
s'en ſervir pour les corrompre! S'il a
ur but de porter dans les ames la vé-
é & la charité, quel crime eſt-ce que
ne l'employer qu'à imprimer l'idée de

la vanité, de ſes paſſions, & ſouvent de ſes erreurs!

Un des grands abus de ceux qui exercent le ſaint miniſtere, eſt d'en borner les fonctions, ou à la prédication de la parole, ou à l'adminiſtration des Sacrements. Un vrai Miniſtre de Jeſus-Chriſt a bien d'autres fonctions. Il prie en Miniſtre, & ſa priere fait partie de ſon miniſtere. Il converſe avec le monde en Miniſtre de Jeſus-Chriſt, & ſes paroles doivent toujours porter la vérité & la charité dans les ames. Il vit en Miniſtre, parce que tout doit prêcher en lui, tout doit y édifier, tout doit y coopérer à l'établiſſement du Royaume de Dieu. Malheur à celui qui n'eſt Miniſtre de Jeſus-Chriſt que dans la chaire, à l'autel ou au tribunal de la Pénitence! Le miniſtere eſt bien plus étendu, & il s'étend à toutes les actions de la vie. Toutes les actions d'un Prêtre font un tout avec les actions propres de ſon miniſtere. Elles les rendent efficaces, elles font impreſſion ſur les cœurs; & ainſi elles ſont toutes en quelque ſorte des actions ſacerdotales. Un Prêtre qui exerce ſaintement ſon miniſtere, poſſede une grandeur réelle qui l'éleve au-deſſus du commun des Chrétiens, parce que la grace d'un Prêtre doit être par elle-même plus éminente que celle des

Laïques.

Laïques. C'eſt ce qui doit nous faire concevoir une haute eſtime de l'éminence de l'état des Prêtres, & doit nous donner une grande ſoumiſſion pour leurs lumieres & pour leurs avis. Il eſt vrai que le principal fondement de cet honneur, c'eſt qu'en les reconnoiſſant pour Miniſtres de Jeſus-Chriſt, on ne les juge pas indignes de leur miniſtere ; mais, quand même on reconnoîtroit leur indignité par une connoiſſance particuliere, il ne ſeroit pas permis, tant que l'Egliſe les ſouffre dans le miniſtere, de leur refuſer l'honneur & la déférence qui ſont dus à leur dignité. Ce ſeroit uſurper le jugement de l'Egliſe, & donner la liberté à chacun de ſuivre ſa fantaiſie dans la révérence qu'il rend aux Prêtres. Ainſi, quoiqu'un méchant Prêtre ſoit dans l'obligation de ſe ſéparer lui-même de ſon miniſtere, & de ne plus en exercer les fonctions ; néanmoins, tant qu'il les exerce, les fideles ſont obligés de l'honorer : car les fonctions ne laiſſent pas d'être ſaintes & dignes d'honneur, quoiqu'exercées par un Miniſtre indigne.

§. 22. Du Mariage.

Le Mariage eſt l'union légitime d'un homme & d'une femme, par laquelle ils s'obligent mutuellement à une ſociété de vie inſéparable. Dieu eſt l'auteur du Ma-

lui qui pour rappeller le
miere perfection, y a aj
conférer la grace, afin d
fauts que le péché y avoi
dérant par cette grace l
en uniſſant les cœurs de
riées, & en ſanctifiant le

Comme il peut arriver
riage bien des inconvéni
des troubles & embarras
il eſt très-important à to
ſavoir à quoi s'en tenir.
tions néceſſaires pour qu
légitime. Il faut que le c
libre & non forcé; qu'il
des paroles qui ſe rapport
ſent; qu'il ſe donne deva
doit être le Curé, ou un a
mis par le Curé ou l'Evê
ſence de deux témoins a

n'ayant pas douze ans & le garçon quatorze ; le défaut de consentement des peres & meres à l'égard de leurs enfants mineurs ; le défaut de la présence du propre Curé & de deux témoins.

On doit considérer la bonne ou la mauvaise entrée dans le mariage, comme une des choses qui contribuent le plus à la sainteté ou au déréglement des Chrétiens dans toutes sortes d'états. Car non-seulement les personnes mariées sont la plus grande partie des Chrétiens, mais ils sont en partie la source de la sanctification ou de la corruption de toutes les autres parties de l'Eglise. Ce sont les personnes mariées qui rempliſſent, par leurs enfants, l'Eglise, les Monasteres, les Villes, les Etats, de personnes réglées ou déréglées, selon la bonne ou mauvaise éducation qu'ils leur donnent, & selon qu'ils suivent ou qu'ils ne suivent pas les regles de Dieu dans le choix de la vocation & de la profession à laquelle il les porte. L'ordre ou le désordre qui se rencontre dans les Mariages, a souvent aussi la même source : car on y entre d'ordinaire mal, quand on a été mal élevé ; & on est d'ordinaire mal élevé, quand on est né de parents mal entrés dans le Mariage, & qui ont abusé de ce Sacrement ; de sorte *qu'il se fait* un cercle & un enchaînement

de vertus ou de vices qui augmentent à l'infini. Or on entre mal dans l'état du Mariage, en le choiſiſſant témérairement, imprudemment & ſans vocation, dans le choix de la perſonne avec laquelle on veut s'unir, en y entrant avec de mauvaiſes diſpoſitions, en accompagnant cette entrée de circonſtances qui éloignent l'eſprit & la bénédiction de Dieu, dont s'enſuit la profanation de ce Sacrement & de tous les autres, & une ſuite de crimes & de déſordres.

On doit regarder la délibération ſur l'entrée dans l'état du Mariage comme une des plus importantes & des plus difficiles actions que l'on fera jamais en ſa vie & dans laquelle on a plus beſoin de l'aſſiſtance de Dieu. Cette difficulté vient du peu de connoiſſance que les jeunes perſonnes ont des embarras des divers états de la vie dont elles ne connoiſſent qu'une apparence & une face trompeuſe : car elles ne voient dans le mariage qu'un certain dehors qui les y attire, que ce qui eſt conforme à leurs paſſions ; mais elles ne voient point les peines & les dangers de cet état, & les devoirs auxquels il les oblige. Elles ont encore à craindre la coutume & l'impreſſion des diſcours des gens du monde qui donnent des idées avantageuſes du Mariage ; & il arrive ſouvent

que les peres & meres, loin de diminuer la difficulté de cette délibération, l'augmentent ſouvent beaucoup, en deſtinant leurs enfants au Mariage par de purs intérêts humains, & ſans avoir bien conſidéré l'état intérieur de force ou de foibleſſe où ils ſont. C'eſt pourquoi les jeunes gens ſur-tout doivent prendre conſeil de ceux qui peuvent leur en donner, & s'adreſſer principalement à Dieu, par la priere & par toutes ſortes de bonnes œuvres, afin qu'il les conduiſe dans un pas ſi dangereux.

Ce qui fait, pour l'ordinaire, que les Mariages ne réuſſiſſent pas, c'eſt qu'on n'a pas aſſez d'égard pour le choix de la perſonne avec qui on doit s'unir. Souvent on n'a d'égard qu'à de certaines qualités extérieures de figure, de naiſſance, de biens, de talents; & l'on conſidere peu les qualités eſſentielles qui contribuent beaucoup davantage aux biens ſolides du Mariage, qui ſont la paix, l'union d'une famille, la bonne éducation des enfants. Ces qualités ſont, d'avoir l'eſprit réglé, raiſonnable, capable de ſociété, maître de ſes paſſions; de n'être pas d'une humeur bizarre, emportée, capricieuſe; d'avoir de la lumiere ſur les devoirs du Chriſtianiſme; d'être établi dans la pratique d'une vie chrétienne; de n'être pas prévenu des

maximes du monde, ni poſſédé de l'amour des divertiſſements, de l'éclat des vanités; d'aimer la retraite, le travail & la vie réglée; d'être capable de ſoutenir patiemment les diverſes traverſes du Mariage; de s'aſſujettir au genre de vie auquel on eſt engagé; de gouverner le bien d'une famille, & de ne pas le diſſiper par le luxe, les dépenſes ſuperflues & la négligence, & principalement d'être en état d'élever ſes enfants ſelon Dieu, en les portant à la vertu par ſes inſtructions & par ſon exemple. De tels mariages réuſſiſſent ordinairement, parce que Dieu répand ſur eux ſes bénédictions.

§. 23. *Des devoirs des Peres & Meres à l'égard de leurs Enfants.*

Les Peres & Meres doivent conſidérer que Dieu étant le créateur de leurs enfants, il eſt non-ſeulement leur maître, mais auſſi leur pere. Ils doivent de plus être perſuadés qu'ayant donné leurs enfants à Dieu, en les offrant au Baptême, ils n'ont plus droit ſur eux au préjudice de Dieu: car ayant été reçus par le Baptême au nombre des enfants de Dieu, cette adoption divine doit ſans doute prévaloir infiniment à tous les droits de la nature; ainſi toute leur autorité doit ceſſer en concurrence de celle de Dieu, & ils

ne doivent plus ſe conſidérer comme les maîtres de leurs enfants, mais ſimplement comme chargés de leur éducation. Dieu, en les recevant au nombre de ſes enfants, les a faits Princes, & ce ſont ces Princes qu'il a commis à leur garde & à leurs ſoins. Ils ne ſont plus tant leurs peres & leurs meres, que leurs Anges gardiens viſibles, & ils ſont obligés envers eux aux mêmes fonctions que les Anges gardiens exercent envers chacun de nous. Ils doivent continuellement ſe repréſenter que tous les avantages humains qu'ils peuvent procurer à leurs enfants, ne ſont rien en comparaiſon de la grace que Dieu leur a faite de les adopter pour ſiens; & qu'ainſi ils ne doivent jamais balancer à choiſir qu'ils ſoient plutôt privés de ces avantages humains, que de les expoſer à perdre la grace; qu'ils doivent avoir beaucoup plus de ſoin de leur conſerver l'innocence, que de les préſerver de la peſte, de la mort & de tous les maux humains.

Comme ceci eſt d'une grande importance, il faut, pour réuſſir, éloigner des enfants tout ce qui peut corrompre leur innocence, tant ce qui les porte directement au vice, que ce qui en fortifie la ſource, qui eſt la concupiſcence. Il faut frapper leur eſprit de tous les objets qui peuvent les porter à la vertu ou diminuer

leurs passions. Enfin tous ceux qui ont des enfants doivent considérer le soin de leur éducation comme la plus grande & la plus importante de leurs affaires ; ils doivent en faire leur principal objet, consulter les personnes éclairées, auxquelles ils pourront s'adresser pour s'informer de la maniere dont ils doivent se conduire, & se servir en ce point du principal moyen qu'ils ont d'opérer leur salut dans l'état du Mariage. En effet, il est bien honteux de voir des peres & meres employer tant de soins pour former leurs enfants à des sciences & à des emplois humains, & d'en employer si peu à les porter à la vertu.

Un autre point essentiel qui regarde les peres & meres, c'est la vocation de leurs enfants à un certain état. Comme il n'y a rien de plus important aux enfants, pour rendre à Dieu ce qu'ils lui doivent, que le choix d'un état dans lequel ils doivent passer leur vie, c'est Dieu qui doit disposer de ce choix, & non pas les peres & meres de la terre, & c'est sa volonté qui doit en être la regle. Delà il s'ensuit deux vérités si importantes pour la conduite de la vie, que l'on peut dire que c'est le violement de ces deux vérités qui est la cause d'une grande partie des maux & des désordres du monde. La premiere est

u'il n'eſt pas permis aux peres & meres
e choiſir un emploi & une vocation à
eurs enfants, ſans conſulter Dieu, ſans
avoir s'il les y appelle, & en ne conſi-
dérant autre choſe dans ce choix, que des
ntérêts humains & des raiſons temporel-
es; qu'il n'eſt pas permis, par exemple,
le deſtiner un de ſes enfants à l'Egliſe,
'autre aux charges du monde; l'un au
Mariage, l'autre à la Religion, par la
eule conſidération de l'âge, de la cou-
ume & des intérêts de famille, parce que
'un eſt l'aîné, l'autre le cadet; parce que
'un a des talents pour le monde, & que
'autre n'en a point; parce qu'une fille eſt
elle, & que l'autre ne l'eſt point, &
uantité d'autres raiſons auſſi frivoles. La
econde eſt, qu'il n'eſt pas permis, lorſ-
ue Dieu ſe déclare par avance, & qu'il
onne à un enfant une forte inclination de
e ſervir dans l'Egliſe ou dans la Religion;
u'il n'eſt pas permis, dis-je, de s'oppo-
er à ce choix de Dieu, quand il eſt mar-
ué; & que bien loin de s'y oppoſer, les
eres & meres ſont obligés de le favoriſer,
e ſe croire honorés de cette vocation, &
e faire tout ce qu'ils peuvent pour ne point
a troubler & même pour la ſeconder.

§. 24. *De la Vocation à un état.*

Il eſt indubitable que nous dépendons

de Dieu pour notre être & pour nôtre maniere d'être ; & de plus que toutes nos actions doivent être rapportées à Dieu, & qu'on eſt obligé de les lui conſacrer toutes : ſi cela eſt vrai pour les actions particulieres, combien l'eſt-il plus pour certaines actions qui ſont le principe & la ſource d'une infinité d'autres ? D'ailleurs les tentations qu'on éprouve dans la vie naiſſent du genre de vie que chacun choiſit : or c'eſt par ces tentations que les hommes ſont ordinairement diſcernés ; que les uns en ſont renverſés, les autres demeurent debout, ſelon que ces tentations ſont ou ne ſont pas proportionnées à leur force. Il eſt clair que le genre de vie eſt ce qui nous attire de plus grandes ou de moindres tentations, & par conſéquent c'eſt la ſource de notre ſalut ou de notre perte. Ainſi une femme qui a un mari déréglé, des enfants déſobéiſſants, qui ſe trouve engagée dans la compagnie de gens peu réglés, environnée d'objets qui lui inſpirent l'amour du jeu & des divertiſſements, & qui eſt avec cela foible en vertu, on ne peut nier que ſon ſalut ne ſoit tout autrement en danger que ſi elle avoit embraſſé un autre engagement moins expoſé aux tentations. De même un homme achete une charge qui demande du travail, de l'équité & du déſintéreſſement ;

mais cet homme eſt foible, timide, intéreſſé, pareſſeux & peu éclairé : qui doute qu'étant dans cette diſpoſition, cette charge ne ſoit un très-grand obſtacle pour ſon ſalut ? On doit en dire de même d'un Eccléſiaſtique qui a peu de lumieres, de piété & de fermeté, & qui avec cela ſe charge d'un miniſtere qui en demande beaucoup. Car c'eſt une regle reçonnue de tout le monde, qu'il n'eſt pas permis de s'engager ou de demeurer dans un emploi qu'on ne ſauroit exercer ſans péché, ou qui, par la diſpoſition où on ſe trouve, eſt une occaſion prochaine de péché.

S'il eſt important de faire un bon choix d'un genre de vie, on peut dire auſſi qu'il n'y a point d'action plus difficile dans la vie chrétienne. La raiſon en eſt, que ceux qui font ce choix, ſont d'ordinaire de jeunes gens, ſans lumiere & ſans expérience, qui ont peu d'amour pour le vrai bien & beaucoup de paſſions. Qu'ils connoiſſent encore très-peu la nature des profeſſions & des états ; les tentations, les peines & les dangers qui y ſont attachés, & qu'ainſi ils ſont peu capables d'en juger. Qu'ils connoiſſent peu les devoirs de la vie chrétienne, les obligations eſſentielles au Chriſtianiſme & à chaque état, & qu'ainſi ils ſont peu capables de prévoir les difficultés qu'il y a à les prati-

quer dans ces différents états. Qu'ils connoiſſent peu leurs forces, & qu'ils ne ſont pas capables de juger de ce qui les ſurpaſſe ou de ce qui y eſt proportionné. Que leur vie eſt d'ordinaire peu capable d'attirer la grace & la lumiere de Dieu, dont ils ont cependant beſoin dans un choix ſi important. On répond à cela que l'on peut ſe ſauver dans toutes ſortes d'états ; qu'il y a du danger par-tout quand on n'a pas bonne volonté, & qu'on ſe ſauve partout quand on l'a : mais il y a bien de l'illuſion dans cette réponſe. Il eſt vrai qu'on peut ſe ſauver dans tous les états ; mais on ne s'y ſauve pas ſans des efforts que peu de gens font. Il eſt vrai que ceux qui y ſont, pourroient ſe ſauver par le moyen des graces qu'ils recevroient de Dieu ; mais Dieu n'eſt pas toujours diſpoſé à donner à ceux qui s'engagent dans ces états de leur propre choix, de ces graces puiſſantes, ſans leſquelles on ne s'y ſauve pas effectivement. Il eſt donc vrai que, quoiqu'on puiſſe s'y ſauver, on s'y ſauve rarement, & que Dieu guérit peu de malades ſpirituels dans ces ſortes de conditions. C'eſt même une miſéricorde à lui d'agir de la ſorte ; car s'il répandoit également ſes graces en toutes ſortes d'états, il n'y auroit point de prudence à choiſir un état plutôt qu'un autre ; & ſi le ſalut étoit

;alement facile dans les états commodes,
ı ne choiſiroit jamais un état auſtere,
ıiſqu'on n'y trouveroit pas plus de ſu-
:té que dans un état plus facile. Ainſi
eſt un effet de ſa bonté, que ſa grace
›it rare dans ces conditions que l'on a
›oiſies par des vues charnelles & inté-
:ſſées, afin que ceux qui le cherchent
ncérement, ſoient portés à chercher &
ſe procurer une plus grande ſureté.

Dans le choix que l'on a à faire d'un
tat, il faut préférer celui où l'on peut
aire ſon ſalut avec moins de difficulté;
eſt ce qu'il ſera aiſé de comprendre par
: détail des genres de vie qui ſont dange-
:ux par eux-mêmes. Tout genre de vie
ù on eſt tenté d'abandonner ſon devoir
ar de grands intérêts, par de grandes
raintes & par de grandes récompenſes,
t où ces occaſions ſont fréquentes, eſt
rès-dangereux. Tout genre de vie où l'on
e ſauroit vivre chrétiennement, ſans
ller contre le torrent, ſans mener une
ie ſinguliere, ſans ſe diſtinguer beau-
oup de ceux qui ſont dans le même or-
re que nous, & ſans attirer leur mépris,
:urs railleries & leurs contradictions, eſt
n état dangereux. Tout genre de vie où
'on prend part à des choſes de conſéquen-
e & où les fautes qu'on peut y faire, peu-
'ent porter de grands préjudices au pro-

chain, est très-dangereux, parce que plus les choses sont de conséquence, plus il y a de témérité à s'exposer à les régler & à les décider, si l'on n'a toute la lumiere & les talents nécessaires pour cela : c'est par cette raison que les places à charge d'ames & les supériorités ecclésiastiques, sont très-dangereuses. On peut porter le même jugement des ministeres où on est obligé de décider de la fortune & de la vie des hommes, & même souvent de celle de tout un Royaume. Tout genre de vie & tout emploi qui nous jette hors de nous, qui nous oblige à une vie toute extérieure, qui nous charge d'affaires & nous laisse peu de temps pour penser à notre salut, & qui nous remplit beaucoup des choses du monde, est très-dangereux. Un état de vie est dangereux, quand il favorise les inclinations naturelles, comme la pente qu'on a à la mollesse & à la vie des plaisirs ; car il est difficile de résister à une tentation intérieure & extérieure, quand elle est continuelle. On voit par-là combien il y a d'états dangereux & combien on doit avoir soin de s'en éloigner ; & on ne peut entrer dans la plupart, qu'autant qu'on auroit confiance d'en pouvoir, avec la grace de Dieu, surmonter les tentations & remplir les devoirs.

Il y a moins de difficulté à s'abſtenir d'entrer dans un état, lorſqu'on voit qu'on n'y a pas de vocation, que de le quitter lorſqu'on y eſt entré, parce qu'on trouve toujours des raiſons pour y reſter. Cependant ſi l'on eſt convaincu de la témérité de ſon engagement, on doit s'en repentir, & ſe réſoudre même à quitter cet état, s'il peut être quitté, comme ſont les emplois libres, & diverſes profeſſions dans leſquelles il eſt clair qu'on ne peut pas faire ſon ſalut. A l'égard des états qui lient néceſſairement, on doit accomplir les devoirs de l'état, quelque défaut qu'il y ait dans l'entrée dans cet état. On peut dire qu'en quelque état que ſoit quelqu'un; dans quelque malheureux engagement qu'il ſoit entré; dans quelque temps & quelque moment qu'il faſſe réflexion ſur lui-même, & qu'il reconnoiſſe ſon malheur, il y a toujours une voie par laquelle il peut retourner à Dieu, qui commence à cet état & à ce moment, & qui ſe termine au ciel, c'eſt-à-dire, qu'il y a une ſuite de devoirs & d'actions que la ſageſſe divine lui preſcrit, pour ſe tirer de cet état. Et ce qu'il eſt obligé de faire ſitôt qu'il l'a reconnue, eſt de pratiquer le devoir qui eſt le plus proche de lui & *qui commence* cette voie. Après qu'il y *aura ſatisfait, il* doit chercher la volonté

de Dieu touchant ce qu'il doit faire à l'heure ſuivante, & le pratiquer avec fidélité ; & en agiſſant ainſi, il retournera infailliblement à Dieu.

CHAPITRE XVIII.

De la Priere.

§. 1. *De la Priere conſidérée en elle-même.*

LA Priere chrétienne comprend toutes les bonnes penſées de l'eſprit qu'une ame chrétienne peut former en la préſence de Dieu, lorſqu'elles ſont jointes avec quelques bons mouvements de la volonté. Dans ce ſens, s'entretenir devant Dieu de ſes grandeurs, de ſes œuvres, de ſes bienfaits, l'en louer, l'en remercier, penſer à Jeſus-Chriſt, à ſes Myſteres, enfin toutes les conſidérations, affections & réſolutions qu'on peut former, ſont des prieres. Mais la priere priſe en particulier, ne comprend que les demandes que l'on fait à Dieu par l'eſprit de charité, de quelque bienfait qu'on attend de lui par rapport à la vie éternelle, ſoit pour ſoi-même, ſoit pour le prochain. La foi qui nous fait connoître Dieu, nous fait connoître auſſi que ſans l'aſſiſtance de Dieu & ſans la grace de Jeſus-Chriſt, nous ne ſaurions ob-

ſerver les commandements, remplir nos devoirs, ſurmonter les tentations, parvenir à la jouiſſance de Dieu ; ce qui doit nous porter, par une ſuite néceſſaire, à avoir recours à la priere.

La priere conſiſte eſſentiellement dans le gémiſſement du cœur ; & le premier effet de l'Eſprit de Dieu en nous, étant de nous faire prier, ſon premier effet eſt de nous faire gémir : car les prieres du Saint-Eſprit ſont des gémiſſements. Celui qui n'aime point Dieu, ne ſoupire point après la vie éternelle ; & celui qui ne ſoupire point après la vie éternelle, n'aime point Dieu. Or il faut, pour gémir, ſe trouver mal où l'on eſt, & déſirer un autre état ; ainſi qui ne gémit point, ne prie point, & qui ne prie point, n'obtient rien de Dieu. La priere ne conſiſte pas dans les paroles ; elle conſiſte dans le déſir, & elle n'eſt même autre choſe qu'un ſaint déſir, ſelon ſaint Auguſtin : celui qui déſire toujours, prie toujours ; & celui qui ne déſire point, ne prie jamais. C'eſt un précepte de prier ſans ceſſe. Il eſt vrai que la continuité de priere ne peut conſiſter dans une attention perpétuelle de l'eſprit à Dieu, & qu'il ſuffit qu'elle demeure quelquefois dans un ſimple déſir que Dieu connoît dans le cœur ; mais il eſt certain que ce déſir s'éteint facilement, ſi l'on

n'a ſoin de le nourrir par des prieres actuelles & par la méditation des choſes divines. C'eſt pourquoi les Chrétiens ne pouvant paſſer toute leur vie dans l'acte de la priere, ſont obligés au moins de ſe renouveller de temps en temps devant Dieu ; & comme c'eſt par des prieres actuelles qu'ils entretiennent celle qui doit être toujours dans le fond de leur cœur, ils doivent éviter avec grand ſoin tout ce qui peut rendre ces prieres indignes d'être préſentées devant la Majeſté divine ; ce qui les oblige, non-ſeulement d'éviter les diſtractions qui leur ſurviennent dans la priere, mais beaucoup plus les ſources des diſtractions, qui rempliſſant l'ame de vaines penſées, la rendent incapable de s'appliquer à Dieu. Si l'on avoit ſoin de ſon avancement ſpirituel, on ne négligeroit point un moyen ſi utile, & l'on s'accoutumeroit même à ménager pour Dieu quantité de petits moments ; à élever, par exemple, ſon eſprit à Dieu, lorſque ſon ſommeil eſt interrompu durant la nuit; lorſqu'on s'éveille le matin, lorſqu'on s'habille, lorſqu'on va d'un lieu à un autre. On trouveroit, par ce moyen, des temps conſidérables pour prier, & l'on n'auroit plus tant de ſujets de ſe plaindre qu'on eſt accablé d'occupations, & que l'on ne trouve point de temps à donner à *Dieu* & à ſoi-même.

Le but de la priere étant d'obtenir de Dieu ce que nous demandons, il nous eſt très-important de nous inſtruire de ce qu'il eſt juſte de lui demander, puiſqu'étant la juſtice même, nous ne pouvons eſpérer d'en obtenir que ce qui eſt juſte. Il eſt indubitable que nous ne devons aimer que Dieu, & qu'ainſi nous ne devons demander à Dieu que Dieu même, c'eſt-à-dire, que Dieu doit être l'unique objet de nos déſirs & de nos prieres. C'eſt demander de lui être uni, de l'aimer parfaitement, de lui être parfaitement conformes, de n'avoir rien en nous qui lui ſoit contraire, & d'éviter tout ce qui peut le bleſſer. Delà il s'enſuit que nous ne devons demander à Dieu rien de temporel, par le déſir d'en jouir. Il y a peu de gens qui tombent dans ce défaut groſſier; mais on ſe trompe bien plus ſouvent dans les prieres qui ſont d'elles-mêmes légitimes, & dans leſquelles les paſſions ſe couvrent plus aiſément du nom de devoir ou de dévotion, comme quand on lui demande la vie de ſes parents, de ſes enfants, de ſes amis, la délivrance de quelque tentation, la vocation à quelque état régulier, la retraite du monde, & les autres choſes de cette nature, que l'on croit avoir plus ſujet de déſirer par rapport au ſalut. C'eſt pour éviter ces illuſions, qui peuvent ſe gliſſer

dans ces ſortes de prieres, que les Peres ont établi cet autre principe, qu'il ne faut jamais demander aucune choſe temporelle par une volonté fixe & arrêtée; mais expoſer ſeulement ſon déſir à Dieu, en ſe ſoumettant à ſa volonté, parce qu'il ſait mieux ce qui nous eſt convenable que nous-mêmes. C'eſt auſſi la diſpoſition où l'on doit être à l'égard des maladies & de la ſanté, de nos deſſeins & de nos entrepriſes.

On doit demander à Dieu ſon Royaume & l'accroiſſement des vertus, la deſtruction du regne de la cupidité & l'établiſſement du regne de la charité. Nos prieres doivent avoir encore pour objet la délivrance des miſeres de cette vie, de la mortalité du corps & de toutes ſortes de tentations, en tant qu'elles retardent notre mouvement vers Dieu, ou qu'elles nous mettent en danger de le perdre. Dieu délivre les hommes des tentations en deux manieres, ou en les en préſervant par ſa grace, ou en leur donnant la force d'y réſiſter; & la priere eſt le canal ordinaire par lequel on obtient l'une & l'autre de ces graces. Mais comme nous ne ſavons pas quelle eſt la voie par laquelle Dieu a réſolu de nous ſecourir, & ſi ce n'eſt point par l'éloignement des tentations plutôt que par une forte réſiſtance, on ne peut pas

exclure la premiere de ces voies ; & dans cette incertitude, on doit tâcher d'obtenir de Dieu qu'il nous délivre abſolument de la tentation : car peut-être a-t-il réſolu de nous l'accorder par ce moyen. Ainſi la priere eſt bonne à tout, & qui ſait en faire un bon uſage, a lieu d'eſpérer en y perſévérant, de faire ſon ſalut, au lieu que ceux qui la négligent, s'expoſent à le perdre.

§. 2. *Des conditions de la Priere.*

La Priere, pour être bonne & utile, doit renfermer pluſieurs conditions. La premiere eſt la charité : c'eſt elle qui produit l'eſprit de priere ; elle nous fait ſentir le mal de l'injuſtice où nous ſommes plongés ; elle nous fait déſirer le bien de la juſtice dont nous ſommes déchus ; elle nous fait craindre d'y tomber. Et ces ſentiments du cœur ſont déja des prieres & des ſources de prieres, puiſqu'il ne faut que les expoſer à Dieu pour prier. C'eſt obéir à Dieu que de déſirer, de rechercher, d'embraſſer les moyens de participer à ſes biens & d'attirer les graces qui nous y préparent ; ce qui ne peut ſe faire que par la priere. Ainſi la priere n'eſt pas proprement une action intéreſſée, & qui n'ait d'autre fin que nous-mêmes. C'eſt un fruit de l'amour de la juſtice, de la haine de

l'injuſtice, & de la ſoumiſſion aux volontés de Dieu & de ſes loix. Elle vient de Dieu; elle tend à Dieu, & c'eſt ce qui fait ſon mérite. Toute autre priere quelle qu'elle fût, ne ſeroit point celle que Dieu a promis d'exaucer; & comme elle auroit un autre principe que la charité, elle ſeroit incapable de toucher le cœur de Dieu, qui ne ſe tient honoré que par la charité.

La ſeconde condition néceſſaire à la priere, eſt l'abaiſſement du cœur qui vient du ſentiment de ſes miſeres. Mais pour pouſſer ces cris qui ſont la véritable priere, il faut connoître & ſentir ſes miſeres, & déſirer d'en être délivré. Il faut entrer dans un profond rabaiſſement d'eſprit & de cœur; & que nous regardant comme entiérement indignes des graces de Dieu, nous ne fondions l'eſpérance que nous devons avoir de les obtenir, que ſur la ſeule miſéricorde de Dieu. Mais ce qui ſouille la plupart des prieres que les hommes font, eſt qu'ils paroiſſent au contraire devant Dieu avec un eſprit élevé; qu'ils portent à la priere un cœur tout plein d'eſtime & de complaiſance pour eux-mêmes, une fierté intérieure, une confiance ſecrete, ou dans eux-mêmes, ou dans les biens extérieurs qu'ils poſſedent, en ſe croyant par-là au-deſſus des autres. Ainſi,

oiqu'ils proteſtent de bouche qu'ils nt point de droit aux graces de Dieu, préſomption intérieure & l'élévation de ur que Dieu voit en eux démentent ces oteſtations, & s'oppoſent à l'effet de urs prieres ; puiſque, ſelon ſaint Auſtin, c'eſt la pauvreté intérieure qui les id efficaces & capables d'être exaucées. l'on ne ſent pas en ſoi cette diſpoſition, faut examiner ce qui peut en être cauſe ; ce n'eſt point la diſſipation, quelque ache ſecrete, de ce que l'on ne veille s aſſez ſur ſoi-même ; & ainſi en ſe ormant, & en avouant humblement vant Dieu ſes miſeres, Dieu ſe rendra opice.

La troiſieme condition de la priere, eſt déſir & la ſoif de la juſtice. Dieu ne aſie que ceux qui ſont affamés de la ſtice. C'eſt le ſeul déſir qu'il s'eſt obligé contenter : c'eſt à cette fin que nous vons rapporter toutes nos prieres. Il ut demander à Dieu avec ſentiments, au moins par la lumiere de la foi, 'il nous donne ce véritable déſir de ſa ſtice, ſi nous ne l'avons pas ; & qu'il ugmente & le purifie, ſi nous l'avons. l'on s'entretient ſouvent du néant, du ide, de l'inſtabilité des choſes de la re, de la grandeur & de la ſolidité des ens de Dieu : ſi l'on détourne ſon eſprit

de tout ce qui le remplit du monde, de tout ce qui aggrandit le monde à nos yeux, & si on l'applique aux objets qui peuvent l'en détacher: si l'on nourrit, entretient & augmente le désir de la justice, & si, au contraire, on soustrait aux désirs du monde tout ce qui peut y servir d'aliment, on peut avoir quelque confiance que les désirs que nous exprimons à Dieu dans nos prieres, sont véritables, soit qu'ils soient accompagnés de mouvements sensibles, soit qu'ils ne le soient pas. Ainsi l'on a sujet d'espérer qu'en continuant de prier Dieu en cette maniere, on obtiendra de lui ce qui est nécessaire pour notre salut, qui n'est pas toujours ce que nous avons précisément dans l'esprit, mais ce que Dieu juge nous y être plus utile.

La quatrieme condition de la priere, est l'attention à Dieu. On convient assez qu'il faut être attentif à ses prieres, & que c'est un respect que l'on doit à Dieu; ainsi il n'y a personne qui ne condamne les distractions volontaires, & qui ne reconnoisse qu'elles renferment une insolence & un mépris de Dieu, qui bien loin d'attirer ses graces, les éloignent de nous & nous rend dignes de sa colere. On convient encore qu'il faut mettre au rang des distractions volontaires, celles qui viennent du peu de soin que l'on a de se recueillir, en commençant

ençant ſes prieres. Mais parce que
leſſe de l'homme eſt grande, quel-
éparation qu'apportent les perſonnes
é, elles ne laiſſent pas d'éprouver
arements d'eſprit; ce ſont des diſ-
ns involontaires que Dieu tolere en
Cependant comme elles peuvent être
aires dans leur principe, alors il
'en humilier & s'appliquer à remé-
ce qui les cauſe. Il y en a qui ſont
ts de la diſſipation & de l'épanche-
du cœur après les inutilités & les
ments du monde, qui ſont pro-
par le déſordre des paſſions & qui
s ſuites naturelles d'une vie molle
chée: c'eſt ce qui arrive d'ordinaire
ens du monde, & delà vient qu'ils
ient jamais Dieu comme il faut.
qui ont de la piété doivent craindre
tractions, de peur que Dieu, en
on de leurs négligences, ne ſe retire
davantage d'eux; & ils doivent
quer à corriger en eux tout ce qui
éplaire à Dieu.

cinquieme condition de la priere,
confiance en Dieu. Il eſt néceſſaire
os prieres ſoient accompagnées de
nce: cette confiance eſt fondée ſur
Dieu peut faire tout ce que nous
mandons; que c'eſt le ſeul moyen
nir les graces de Dieu; que nous

sommes assurés, non-seulement de la puissance de Dieu, mais que nous le sommes aussi de sa volonté, en quelque maniere, puisque Jesus-Christ nous a promis que
an 16. Dieu nous accordera tout ce que nous demanderons en son nom. Il est vrai que cette confiance est mêlée de quelque crainte, parce qu'encore que nous soyons assurés que Dieu nous accordera ce que nous lui demandons, pourvu que nos prieres soient telles qu'elles doivent être, nous ne sommes pas assurés de la pureté de nos prieres. Mais si cette incertitude doit produire en nous une crainte salutaire, elle ne doit point détruire notre espérance, ni étouffer même les sentiments de confiance que nous pouvons justement avoir, & qui doit être jointe à une humilité sincere.

La sixieme condition de la priere, est la persévérance. C'est une vérité si importante au salut qu'il faut persévérer dans la
Luc 18. priere, que Jesus-Christ a déclaré en termes formels, qu'il faut toujours prier & ne se lasser jamais. C'est notre regle: ainsi quelque chose que nous demandions à Dieu, il ne faut jamais cesser de la lui demander, quand même il différeroit de la donner jusqu'à la fin de notre vie. Les prieres de ceux qui ne persévérent pas à prier, ne méritent point d'être exaucées dès le commencement, parce que Dieu

voit qu'elles partent d'un cœur peu perſuadé de l'excellence de ſes dons, ou qui a peu de confiance en ſa bonté. Les refus & les retardements de Dieu ne ſignifient autre choſe, ſinon que nous devons prier avec plus d'ardeur, plus d'humilité, plus de perſévérance. Ces refus & ces retardements ſont ſouvent des inſtructions ſalutaires, pourvu que nous en uſions comme il faut, que nous ne prétendions point deviner témérairement les intentions de Dieu, & que nous ſondions notre cœur avec ſincérité, pour tâcher d'y découvrir ce qui s'oppoſe à l'effet de nos prieres, qui ſont ſouvent défectueuſes. Nous ne pouvons donc mieux faire que de nous abandonner à ſa conduite, & de nous régler par la déclaration qu'il nous a faite de ſa volonté, qui eſt que nous devons toujours prier ſans nous laſſer, ni nous décourager jamais. Voilà la voie qu'il faut ſuivre. Qui y marche conſtamment juſqu'à la fin, a ſujet de croire qu'il y trouvera la vie : mais quiconque ſe laſſe & ſe décourage, doit être aſſuré qu'il ne ſauroit la trouver dans cette voie de défiance, & que ſon découragement ne peut le conduire qu'à la mort.

La ſeptieme condition de la priere, eſt qu'*elle ſoit faite* au nom de Jeſus-Chriſt. *Il faut être* perſuadé de la dépendance in-

time que nous avons de Jeſus-Chriſt dans toutes nos actions, & particuliérement dans nos prieres. C'eſt pour cela que l'Egliſe termine toutes ſes prieres par ces mots : *par Jeſus-Chriſt, notre Seigneur.* Et cette dépendance eſt fondée ſur la qualité d'unique Médiateur, qui convient à Jeſus-Chriſt d'une maniere ſinguliere, de ſorte que ſans lui on ne peut s'approcher de Dieu, recevoir des graces, être vivifié. On ſait aſſez ces vérités ; mais c'eſt ſouvent la pratique qui nous manque. On dit bien de bouche à Dieu, qu'on lui demande quelque grace au nom de Jeſus-Chriſt ; mais il faut que ces paroles ſoient accompagnées d'une diſpoſition effective & intérieure, qui conſiſte à être pleinement dépouillé de toute confiance en ſoi-même, à être profondément convaincu de ſon indignité, & à avoir en même-temps une grande confiance en Jeſus-Chriſt, qui nous porte à nous adreſſer à Dieu en ſon nom, avec une ferme confiance d'obtenir ce que nous lui demandons. L'une & l'autre de ces deux diſpoſitions manquent ſouvent aux Chrétiens. Ils ne ſont point aſſez humiliés devant Dieu, aſſez convaincus de leur néant & du peu de droit qu'ils ont aux graces de Dieu. Ils n'ont point une foi aſſez vive de l'infinité des mérites de Jeſus-Chriſt, par leſquels ils peuvent les

tenir de Dieu, nonobſtant toute leur
lignité, & ne conçoivent point aſſez la
nté de Dieu & l'inclination qu'il a à
nner ſes graces à ceux qui les lui de-
ndent humblement au nom de ſon Fils;
ſont des vues qu'il ne faut jamais ſépa-
dans ſon eſprit. L'homme n'a rien en
qui mérite les graces de Dieu; mais
eu a en lui une bonté infinie, pour les
accorder par les mérites de ſon Fils,
tre Seigneur Jeſus-Chriſt.

FIN.

TABLE

DES endroits des Ouvrages de M. Nicole, d'où ſont tirées les Inſtructions contenues dans ce Volume.

CHAPITRE I. De Dieu.

§. 1. De l'Exiſtence de Dieu. *Eſſais de Morale, T. II. Diſcours 2. Symbole, T. I Inſtr. 2. chap. 1.*

§. 2 De la Nature de Dieu. *Symb. T. I. Inſtr. 2. ch. 2. & 3.*

§. 3. De l'Eternité de Dieu. *Idem, ch. 5.*

§. 4. De l'Immutabilité de Dieu. *Idem, ch. 4*

§. 5. De l'Indépendance de Dieu. *Idem, ch. 6.*

§. 6. De l'Immenſité de Dieu. *Idem, ch. 11.*

§. 7. De la Science de Dieu. *Idem, ch. 12.*

§. 8. De la Toute-puiſſance de Dieu. *Idem, ch. 14.*

§. 9. De la Providence de Dieu. *Eſſais,*

T. IV. Traité 2. ch. 4. T. IX. Evang. Circonc. n. 8. T. XII. Ep. 3. Dim. Pent. n. 4. T. XIII. Ev. 14. D. Pent. n. 8.

§. 10. De l'Unité de Dieu. *Symb. 1. Inſtr. 2. P. 1. Sect. 1. ch. 15.*

§. 11. De la Sainte-Trinité. *Idem, Sect. 2. Eſſais, T. XII. Ev. de la Trinité, n. 5.*

CHAPITRE II. Des Ouvrages de Dieu.

§. 1. De la Création du Monde. *Symb. 1. Inſtr. 2. P. 2. ch. 1.*

§. 2. Des Anges. *Idem, Sect. 1. ch. 1. & ſuiv.*

§. 3. Des bons Anges. *Idem, ch. 3, 5, 6.*

§. 4. Des Démons. *Eſſ. T. XII. Ep. 3. D. Pent. n. 7. Ep. 4. D. Pent. n. 4 T. XIII. Ep. 20. D. Pent. n. 1. Ep. 21. D. Pent. n. 1. T. X. Ev. Sam. 1. ſem. de Car. n. 5.*

CHAPITRE III. De l'Homme.

§. 1. De l'Homme conſidéré en lui-même. *Symb. T. I. P. 2. Sect. 2.*

§. 2. De l'état d'Innocence. *Idem, Sect. 3. Eſſ. Ev. Jeudi 3. ſem. de Car. n. 1.*

§. 3. Du Péché originel. *Symb. 1. Sect. 4. Eſſ. T. XII. Ep. -. Dim. Pent. n. 9.*

§. 4. Des ſuites du Péché. *Symb. 1. Sect. 4. ch. 4. Eſſ. T. XII. Ev. 10. D. Pent. n. 2.*

§. 5. De l'Eſclavage du péché. *Eſſ. T. XI. Ep. 4. Dim. de Car. n. 4.*
§. 6. De l'Ignorance. *T. XI. Ev. Vend. 4. ſem. de Car. n. 3. T. X. Ep. D. Quinq. n. 7. Ev. Sam. après les Cendres, n. 8.*
§. 7. De la Concupiſcence. *Symb. 1. Serm. 4. ch. 3. T. X. Ev. Jeudi 3. ſem. de Car. n. 1. T. XI. Ep. 4. Dim. après Pâq. n. 4. Ep. 3. D. après Pâq. n. 5.*
§. 8. Des Miſeres extérieures de la vie. *T. IV. tr. 1. L. 3. ch. 5.*
§. 9. Des Néceſſités de la vie. *Eſſ. T. I. tr. 1. ch. 5. T. X. Ev. ſam. 2. ſem. de Car. n. 7.*
§. 10. Des Maux de la vie. *T. XI. Ep. 2. Dim. après Pâq. n. 1. Ev. 3. Dim. après Pâq. n. 9. T. XIII. Ev. 15. D. Pent. n. 3.*
§. 11. Du Travail. *Eſſ. T. II. Maniere d'étudier, n. 16. T. XIII. Ev. 14. D. Pent. n. 12. T. X. Ev. Septuag. n. 4.*
§. 12. Du Néant des choſes du monde. *Eſſ. T. I. tr. 1. ch. 14. T. II. Entret. des hommes, P. 2. ch. 2.*
§. 13. De l'état du Monde avant J. C. *Symb. 2. Inſtr. 3. ch. 10. T. IX. Ep. 1. D. de l'Avent, n. 4. T. XII. Ev. 5. D. Pent. n. 4. Ev. 13. Dim. Pent. n. 6.*

CHAPITRE IV. De Jeſus-Chriſt.

§. 1. De Jeſus-Chriſt conſidéré en lui-même. *Symb.* 2. *Inſtr.* 3. *ch.* 1.

§. 2. De l'Incarnation de J. C. *Idem*, *ch.* 1. *&* 16. *Ev. du jour de Noël*, *n.* 3.

§. 3. De la vie de J. C. *T. XII. Ev.* 9. *D. Pent. n.* 1. *T. X. ſam.* 3. *ſem. Car. n.* 8. *T. XI. Ev. D. de la Paſſion*, *n.* 4. *T. XIII. Penſées morales*, *art.* 2. *&* 5.

§. 4. De la Doctrine de J. C. *Symb.* 2. *Inſtr.* 4. *ch.* 8. *T. IX. Ep. Meſſe de Minuit*, *n.* 3. *Ep. jour de Noël*, *n.* 7. *T. XI. Ev. ſam.* 4. *ſem. Car. n.* 2. *Ep.* 4. *D. Pâq. T. IX. Ep. jour de Noël*, *n.* 9. *T. XIII. Penſ. mor. art.* 14.

§. 5. Du Sacrifice de J. C. *Symb.* 2. *Inſtr.* 4. *ch.* 4. *&* 9. *Inſtr.* 3. *ch.* 31. *T. XI. Ep. des Rameaux*, *n.* 7. *Ep.* 2. *D. Pâq. n.* 9. *Ev. même Dim. n.* 2. *T. XIII. Penſ. mor. ſur la Croix & la Mort de J. C.*

§. 6. De la Mort de J. C. *Symb.* 2. *Inſtr.* 5. *ch.* 1. *T. XI. Ev. ſam. de la Paſſion*, *n.* 4. *Ep. des Rameaux*, *n.* 9. *Ev. des Rameaux*, *n.* 4.

§. 7. De la Deſcente de J. C. aux enfers & de ſa Sépulture. *T. XIII. Penſ. mor. ſur cet article.*

§. 8. De la Réſurrection de J. C. *Symb.* 2. *Inſtr.* 6. *ch.* 4. *T. XIII. Penſ. mor. ſur cet article. T. XI. Ev. Mardi de Pâq.* 3. *Ev. Vend. de Pâq. n.* 1.

§. 9. De l'Aſcenſion de J. C. *Symb.* 2. *Inſtr.* 7. *T. XIII. Penſ. mor. ſur cet article. T. XI. Ep. D. de la Paſſion*, n. 1. *T. XII. Ev. de la Trinité*, *n.* 1.

CHAPITRE V. Du Saint-Eſprit. *Symb.* 2. *Inſtr.* 9. *T. XIII. Penſ. mor. art. dern. T. XI. Ep.* 1. *D. Pâq. n.* 5. *Ev.* 4. *D. Pâq. n.* 3. *&* 12. *T. XII. Ep. du jour de la Pent. n.* 1. *Ep.* 8. *D. Pent. n.* 7.

CHAPITRE VI. De l'Egliſe. *Symb.* 2. *Inſtr.* 10. *T. XI. Ev. Vend. de Pâq. n.* 3. *Ev. Mardi* 4. *ſem. Car. n.* 7. *T. XII. Ep.* 11. *D. Pent. n.* 3. *T. IX. Ev.* 6. *D. après l'Epiph. n.* 4.

CHAPITRE VII. De la Communion des Saints. *Symb.* 2. *Inſtr.* 10. *T. XIII. Ep.* 15. *D. Pent. n.* 5. *T. XI. Ev. Jeudi* 4. *ſem. Car. n.* 4.

CHAPITRE VII'. De la Mort. *T. IV. L.* 1. *T. X. Ev. Lundi* 2. *ſem. Car. n.* 4.

CHAPITRE IX. Du Jugement dernier. *T. IV. L.* 2. *T. IX. Ev.* 1. *D. de l'Av. n.* 4. *T. X. Ev. Lundi* 1. *ſem. Car. n.* 1.

CHAPITRE X. De l'Enfer. *T. IV. L.* 2. *T. IX. Ev. de Noël point du jour*, *n.* 5. *T. X. Ev. Lundi* 1. *ſem. Car. n.* 6.

CHAPITRE XI. Du Paradis. *T. IV. L. 3. T. XII. Ep. 4. D. Pent. n. 9. T. XI. Ev. Jeudi de la Paſſion, n. 7.*

CHAPITRE XII. Du Péché & des Paſſions.

§. 1. Du Péché conſidéré en lui-même. *T. XII. Ep. 7. D. Pent. n. 1. Ev. 13. D. Pent. n. 2. T. XI. Ev. D. de la Paſſion, n. 3. Ev. D. des Rameaux, n. 3. T. I. tr. 3. ch. 8.*

§. 2. Du Péché mortel. *T. XII. Ev. de la Pent. n. 4. Ev. 10. D. Pent. n. 3. Ev. 13. D. Pent. n. 3. & 4. T. XI. Ev. Jeudi 4. ſem. Car. n. 3.*

§. 3. Du Péché véniel. *T. XII. Ep. D. Oct. de l'Aſcenſ. n. 2. T. IX. Ep. 1. D. de l'Avent, n. 3. T. XI. Ev. 3. D. Páq. n. 12. T. XIII. Ep. 22. D. Pent. n. 8. T. VIII. Lettre 72.*

§. 4. De l'Orgueil. *Décalogue 1. Inſtr. 5. Sect. 1. ch. 3. T. XI. Ep. D. des Ram. n. 4. & 5. T. XII. Ep. 3. D. Pent. n. 3. Ev. 10. D. Pent. n. 1. T. XIII. Ev. 16. D. Pent. n. 10.*

§. 5. De l'Amour-propre. *T. III. Tr. 2. ch. 1. & 10. T. XI. Ev. Mardi de la Paſſion, n. 9. T. XII. Ev. 5. D. Pent. n. 7.*

§. 6. Du Luxe & de la Vanité. *T. XIII. Ep. 24. D. Pent. n. 3. T. VI. Penſées 13. T. XIII. Ep. 17. D. Pent. n. 6.*

§. 7. De l'Amour des richeſſes. T. III. Tr.

1. *ch.* 2. *T. IV. tr.* 1. *L.* 3. *ch.* 4. *T. I. tr.* 1. *ch.* 14. *T. IV. tr.* 1. *L.* 3. *ch.* 14. *n.* 5. *tr.* 2. *ch.* 6. *T. XII. Ev.* 8. *D. Pent. n.* 3. 6. & 7.

§. 8. De la vie sensuelle & de l'impudicité. *T. XIII. Ep.* 23. *D. Pent. n.* 5. *T. X. Ev. Jeudi* 2. *sem. Car. n.* 1. & 7. *Ep.* 7. *D. Car. n.* 4. & 8. *T. XI. Ep.* 3. *D. Pâq. n.* 3. *Décal.* 1. *Instr.* 7. *Sect.* 2. *ch.* 2. *T. XII. Ep.* 8. *D. Pent. n.* 3. *T. XIII. Ep.* 14. *D. Pent. n.* 8. & 9.

§. 9. De l'intempérance dans le boire & le manger. *Décal.* 1. *Instr.* 7. *Sect.* 1. *T. IX. Ep. de la nuit de Noël, n.* 7.

§. 10. Des Divertissemens, Spectacles, &c. *T. III. tr.* 1. *ch.* 1. *tr.* 4. *ch.* 8. & 12. *T. XII. Ep. D. Oct. de l'Ascens. n.* 1. *T. XIII. Ep.* 19. *D. Pent. n.* 2. *T. I. tr.* 3. *ch.* 3.

§. 11. Des Entretiens. *T. V. tr.* 2. *n.* 23. *T. X. Ev. Sem.* 1. *sem. Car. n.* 6. *T. II. Entretiens des hommes, ch.* 3. 4. & 6. *T. X. Ep.* 3. *D. Car. n.* 7.

§. 12. Des Visites. *T. IX. Ev. Vend.* 4. *Temps de l'Avent, n.* 1. & *suiv. T. XIII. Ep.* 19. *Dim. Pent. n.* 2.

§. 13. De l'Envie. *Décal.* 2. *Instr.* 8. *Sect.* 1. *ch.* 8. §. 2.

§. 14. De la Haine. *Décal.* 2. *Instr.* 8. *Sect.* 1. *ch.* 8. *T. XII. Ep. D. Oct. du S. Sacrem. n.* 5. & 6. *T. X. Ev.* 5. *D. Pent. n.* 10.

§. 15.

. De la Colere. *Décal. 2. Inſtr. 8. ct. 1. chap. 7. T. IX. Ep. 3. D. après piph. n. 9. T. XI. Ep. 4. D. Páq.* 8.

. De la Vengeance. *T. IX. Ep. 3. D. rès l'Epiph. n. 2. & 8. T. XII. Ep. D. Pent. n. 6. & 7. T. VIII. Let-* 78.

. De la Pareſſe. *T. IX. Ep. 1. D. de dvent, n. 2. T. XIII. Ev. 14. D. nt. n. 6. T. XI. Ev. Jeudi de la Paſ- n, n. 3. T. IV. tr. 1. ch. 10. T. XIII.* . 20. *D. Pent. n. 5.*

. Du Scandale. *Décal. 2. Inſtr. 9. ct. 1. T. XII. Ev. de la Pent. n. 4.*

. Du Menſonge. *Décal. 1. Inſtr. 5. ct. 1. ch. 6. T. XIII. Ep. 19. D. nt. n. 8.*

. Des Louanges & de la Flatterie. *Dé- l. 1. Inſtr. 5. Sect. 2. ch. 3. art. 4. T. I. tr. 1. ch. 12. T. XI. Ep. 3. D. îq. n. 4.*

. Des Jugements & des Soupçons té- éraires. *T. XIII. Ev. 18. D. Pent.* 8. *T. XII. Ev. 1. D. Pent. n. 4. T. tr. 5. ch. 5. T. III. tr. 6. ch. 1. & ſuiv.*

PITRE XIII. Des Vices & des Défauts irituels.

De la vie du Monde. *T. IX. Ep. D. ct. de l'Epiph. n. 5. & 6. Ep. de minuit*

de Noël, n. 5. T. X. Ev. Jeudi 2. Sem. Car. n. 2. & 7.
§. 2. Des demi-Chrétiens. *T. XII. Ev. Lundi Pent. n. 1. Ev. Jeudi des Cendr. n. 3. Ep. 4. D. Car. n. 8. T. XIII. Ev. 14. D. Pent. n. 1.*
§. 3. Des obſtacles au Salut. *T. XII. Ev. D. Oct. du S. Sacrem. n. 4. Ep. 4. D. Pent. n. 6. T. X. Ep. D. Septuag. n. 6.*
§. 4. Des Tentations. *T. XIII. Ep. 14. D. Pent. n. 1. Ep. 15. D. Pent. n. 8. T. XII. Ep. 3. D. Pent. n. 8. T. XI. Ev. Lundi de la Paſſion, n. 4. & 5. Ev. Dim. des Ram. n. 9. Ep. 1. Dim. Pâq. n. 1. T. I. tr. 1. ch. 14.*
§. 5. De la Coutume & des Préjugés. *T. XII. Ev. Oct. de l'Aſc. n. 11. Ep. 10. D. Pent. n. 1. T. IX. Ep. D. Oct. Epiph. n. 5. Ev. 4. D. Epiph. n. 3.*
§. 6. Des Séchereſſes & de l'Inſenſibilité, *T. XIII. Ev. 24. D. Pent. n. 11. tr. de la Priere, t. 2. P. 2. L. 3. ch. 4.*
§. 7. De la fauſſe Dévotion. *T. IX. Ep. 4. Dim. Epiph. n. 1. T. XIII. Ep. 19. D. Pent. n. 7. Penſ. mor. art. 7. n. 2. Décal. T. I. Inſtr. 5. ch. 6. T. 10. Ev. Mercr. 3. Sem. Car. n. 4.*
§. 8. De la fauſſe Conſcience. *T. X. Ev. Merc. 3. Sem. Car. n. 5. T. IX. Ev. 4. D. Epiph. n. 3. T. XII. Ep. 12. D. Pent. n. 1.*

Idée des Pécheurs. *T. II. Entret. des hommes, P. 2. ch. 7.*

APITRE XIV. Des Vertus chrétiennes.
. De la Vertu. *T. XII. Ep. 7. D. Pent. n. 8. T. XI. Ev. Lundi saint, n. 8. T. IX. Ep. 5. D. Epiph. n. 6. T. X. Ep. 2. D. Car. n. 1. T. XIII. Pens. mor. art. 2. n. 3.*
. 2. De la Foi. *T. XII. Ep. 11. D. Pent. n. 4. T. XI. Ep. 1. D. Pâq. n. 7.*
§. 3. De la vie de la Foi. *T. XII. Ep. 13. D. Pent. n. 7. & suiv. T. XI, Ev. 1. D. Pâq. n. 10.*
§. 4. De l'Espérance & de la Confiance. *T. XII. Ev. 5. D. Pâq. n. 6. T. IX. Ep. de Noël du point du jour, n. 9. T. XIII. Ep. 23. D. Pent. n. 2.*
§. 5. De la Crainte de Dieu. *Décal. T. I. Instr. 3. T. IX. Ev. 1. D. Avent, n. 3. T. X. Ev. Lundi 2. Sem. Car. n. 2. & 3.*
§. 6. De la Charité. *T. X. Ep. Quinquag. n. 1, 5. T. IX. Ev. Circonc. n. 1. Ev. 6. D. Epiph. n. 10. T. XIII. Ep. 24. D. Pent. n. 6. T. XI. Ep. 4. D. Car. n. 9. T. XIII. Ep. 15. D. Pent. n. 1.*
§. 7. De l'Amour de Dieu. *T. XI. Ep. 4. D. Car. n. 2. Ep. 3. D. Pâq. n. 3. T. X. Ep. 2. D. Car. n. 2. T. XIII. Ev. 17. D. Pent. n. 1. & suiv. T. XII. Ep.*

7. *D. Pent. n.* 11. *Ep.* 9. *D. Pent. n.* 5.

§. 8. De l'amour du Prochain. *T. XII. Ev.* 12. *D. Pent. n.* 9. *T. IX. Ep.* 4. *D. Epiph. n.* 6. *T. XII. Ev. D. Oct. Aſcenſ. n.* 4. *T. X. Ep.* 3. *D Car. n.* 3.

§. 9. De la Piété. *T. VIII. Let.* 89. *T. XI. Ev. Sam. de la Paſſion, n.* 9. *T. XIII. Ev.* 16. *D. Pent. n.* 7. *Ep.* 17. *D. Pent. n.* 2. *T. XI. Ev. Jeudi de la Paſſion, n.* 1.

§. 10. De l'Humilité. *T. XII. Ep.* 3. *D. Pent. n.* 1. *T. VII. Lettre* 5. *T. XIII. Ev.* 16. *D. Pent. n.* 12. *T. XI. Jeudi-ſaint, n.* 2. *Ep.* 4. *D. Pâq. n.* 8. *Ep.* 3. *D. Pâq. n.* 7. *T. XII. Ep.* 13 *D. Pent. n.* 4. *& ſuiv. Décal. T. I. Inſtr.* 5. *Sect.* 2. *ch.* 3. *art.* 1. *& ſuiv.*

§. 11. De la Patience. *T. XII. Ep.* 8. *D. Pent. n.* 9. *T. IX. Ep.* 2. *D. Av. n.* 3. *& ſuiv. Ev. de l'Epiph. n.* 3. *T. XIII. Ep* 24. *D. Pent. n.* 8. *T. XI. Ev.* 3. *D. Pâq. n.* 9.

§. 12. De la Tempérance. *T. IX. Ep. Meſſe de minuit, n.* 7. *Ev. Circonc. n.* 9. *T. XII. D. Oct. Aſc. n.* 1. *Ep.* 3. *D. Pent. n.* 8, *Décal. T. I. Inſtr.* 7.

§. 13. De la Vertu de Pénitence. *T. IX. Ev. Circonc. n.* 9. *Sacr. T. I. Inſtr.* 4. *ch.* 2. *T. XII. Ep.* 8. *D. Pent. n.* 9. *T. XI. Ep.* 2. *D. Pâq. n.* 4. *T. X. Ev. Merc. des* Cendr. n. 4. & 5.

§. 14. De la Juſtice chrétienne. *T. XII. Ev. Lundi Pent. n.* 3. *T. IX. Ev.* 4. *D. Avent, n.* 8. *T. XIII. Ep.* 19. *D. Pent. n.* 6. *T. XI. Ev. Merc. Paſſion, n.* 9. *T. X. Ep* 2. *D Car. n.* 3.

§. 15. Idée des Juſtes. *T. II. Entret. des hommes, P.* 2. *ch.* 7. *T. XII. Ev. de la Pent. n.* 3. *T. XI. Ep.* 4 *D. Pâq. n.* 6. *T. XIII. Ep.* 24. *D. Pent. n.* 2.

CHAPITRE XV. Des principaux Devoirs de la vie chrétienne.

§. 1. Du Culte de Dieu. *T. XII. Ep.* 5. *D. Pent. n.* 9. *T. X. Ev. Mardi* 1. *Sem. Car. n.* 1. *Ev. Vend.* 3. *Sem. Car. n.* 9. *tr. de la Priere, T. I. L.* 1. *ch.* 4. *T. XI. Ep. de Pâq. n.* 3. *T. X. Ep.* 1. *D. Car. n.* 2.

§. 2. De la Parole de Dieu. *T. X. Ev.* 1. *D. Car. n.* 8. *T. IX. Ep.* 2. *D. Avent, n.* 1. *T. X. Ev.* 1. *D. Car. n.* 9. *Ev.* 3. *D. Car. n.* 8. *T. IX. Ep. Meſſe du jour de Noël, n.* 9.

§. 3. De l'amour de la Vérité. *Décal. T. I. Inſtr.* 5. *Sect.* 1. *T. XII. Ev.* 11. *D. Pent. n.* 3. *T. XI. Ev. D. de la Paſſ. n.* 9. *T. X. Ev. Merc.* 1. *Sem. Car. n.* 3. *T. XII. Ep.* 5. *D. Pâq. n.* 2. *T. IX. Ev. Oct. de Noël, n.* 6. *T. XI. Ep.* 2. *D. Pâq. n.* 2. *T. X. Ev. Merc.* 1. *Sem. Car. n.* 3. *Ev.* 3. *D. Car. n.* 5.

§. 4. De la Soumiſſion à la volonté de Dieu. *T. IX. Ep. 5. D. Epiph. n. 7. Décal. T. I. Inſtr. 5. Sect. 2. ch. 2.*

§. 5. Du Rapport des actions à Dieu. *Décal. T. I. Inſtr. 4. ch. 3. T. XIII. Ev. 17. D. Pent. n. 9. T. IX. Ep. 5. D. Epiph. n. 9. T. XI. Ev. Lundi 4. Sem. Car. n. 7. T. X. Ep. 3. D. Car. n. 1. T. XII. Ev. de la Pent. n. 1.*

§. 6. De l'Action de graces envers Dieu. *tr. de la Priere, T. I. L. 1. ch. 5. T. XII. Ev. D. 10. Pent. n. 3. T. IX. Ep. 6. D. Epiph. n. 3.*

§. 7. De l'Amour & du Pardon des Ennemis. *T. X. Ev. Vend. après les Cendres, n. 1. T. XII. Ep. 5. D. Pent. n. 7. Ev. 1. D. Pent. n. 1. T. XIII. Ev. 21. D. Pent. n. 10. Décal. T. II. Inſtr. 9. ch. 4. Oraiſon domin. Inſtr. 5. ch. 7.*

§. 8. Du Support du Prochain. *Décal. T. II. Inſtr. 9. Sect. 3. ch. 4. T. I. tr. 4. ch. 10. T. XII. Ep. 5. D. Pent. n. 5. T. VI. Penſ. 76.*

§. 9. De la Correction fraternelle. *Décal. T. II. Inſtr. 9. Sect. 3. ch. 3. T. X. Ev. Mardi 3. Sem. Car. n. 1. & ſuiv. T. XIII. Ep. 15. D. Pent. n. 3. Ev. 16. D. Pent. n. 4. & ſuiv.*

§. 10. Du bon Exemple. *T. IX. Ep. 3. D. Epiph. n. 4. T. XI. Ev. Lundi Sem. ſainte, n. Ep. 3. D. Pâq. n. 6. T.*

XII. Ev. 7. D. Pent. n. 12. Décal. T. II. Inſtr. 9. Sect. 3. ch. 1.

§. 11. De la Vigilance chrétienne *T. XII. Ep. 3. D. Pent. n. 8. T. IV. tr. 2. ch. 1.*

§. 12. Du bon Emploi du Temps. *T. IV. tr. 1. ch. 10. T. V. tr. 2. T. XIII. Ep. 20. D. Pent. n. 6. T. X. Ep. 1. D. Car. n. 4.*

§. 13. Du Réglement de vie. *T. I. tr. 2. ch. 8. T. IV. tr. 2. ch. 7.*

§. 14. De la Retraite. *T. XII. Ev. 6. D. Pent. n. 7. Ev. D. Oct. du S. Sacrem. n. 5. T. X. Ev. 1. D. Car. n. 6. T. X. Ev. Sam. 1. Sem. Car. n. 8.*

§. 15. De l'Aumône. *Décal. T. II. Inſtr. 9. Sect. 2. ch. 2. T. XII. Ev. 8. D. Pent. n. 3. & ſuiv. T. XI. Ev. Mardi Sem. ſainte, n. 4. T. IX. Ep. 2. D. Epiph. n. 7.*

§. 16. Du Jeûne. *Décal. T. I. Inſtr. 7. Sect. 1. ch. 6. T. X. Ev. des Cend. n. 3. Ep. 1. D. Car. n. 2. Ev. 1. D. Car. n. 5.*

§. 17. De la Civilité chrétienne. *T. II. tr. de la Civilité, ch. 5.*

CHAPITRE XVI. De la Grace.

§. 1. De la Grace conſidérée en elle-même. *Symb. T. I. Sect. 5. ch. 8. T. X. Ev. Vend. 3. Sem. Car. n. 4. T. XII. Lundi Rogat. n. 1.*

§. 2. De la néceſſité de la Grace. *Symb. T. I. Sect. 5. ch. 11. T. XI. Ep. 1. D. Páq. n. 1. T. XII. Ev. 10. D. Pent. n. 5. Ev. 12. D. Pent. n. 4. Ev. Lundi Rogat. n. 1.*

§. 3. De la gratuité de la Grace. *T. X. Ev. Lundi 3. Sem. Car. n. 5. T. XI. Ep. 1. D. Páq. n. 9. T. XIII. Ep. 18. D. Pent. n. 3. T. IX. Ep. Noël point du jour, n. 3.*

§. 4. De l'efficacité de la Grace. *Symb. T. I. Sect. 5. ch. 9. & 10. T. X. Ev. Sexag. n. 2. & ſuiv.*

§. 5. De la Prédeſtination. *Symb. T. I. Sect. 5. ch. 4. & ſuiv. T. XIII. Ep. 18. D. Pent. n. 8. T. X. Ev. Lundi 2. Sem. Car. n. 3. T. XII. Ev. 9. D. Pent. n. 13.*

§. 6. De l'Incertitude du Salut. *T. XII. Ep. 9. D. Pent. n. 6. & ſuiv. T. I. tr. 3. ch. 6.*

§. 7. Du petit nombre des Elus. *T. XII. Ev. D. Oct. du S. Sacrem. n. 10. & 11. T. X. Ep. Septuag. n. 1. T. XII. Ep. 9. D. Pent. n. 6.*

CHAPITRE XVII. Des Sacrements.

§. 1. Des Sacrements en général. *Sacrements, T. I. Inſtr. 1.*

§. 2. Du Baptême. *Sacr. T. I. Inſtr. 2. T. IX. Ev. jour de Noël, n. 9. Ep. 1. D.*

de l'Av. n. 9. T. V. tr. 10. n. 16. T. XII. Ep. 6. D. Pent. n. 1. & ſuiv.
§. 3. De la vie d'un Baptiſé. *T. XII. Ep. 6. D. Pent. n. 7. Ep. 7. D. Pent. n. 7. T. XI. Ep. de Pâq. n. 4. T. XIII. Ep. 23. D. Pent. n. 6.*
§. 4. De la rareté de la Grace du Baptême conſervée. *T. X. Ev. Jeudi des Cend. n. 2. & 3.*
§. 5. De la Confirmation. *Sacrem. T. I. Inſtr. 3. ch. 1. & 5.*
§. 6. De l'Euchariſtie. *Sacr. T. II. Inſt. 5.*
§. 7. De la Communion. *Sacrem. T. II. Inſtr. 5. ch. 8. 9. 10. T. XIII. Penſ. mor. ſur l'Euchariſtie, T. XI. Ep. jour de Pâq. n. 3. Ev. Lundi de Pâq. n. 3. T. XII. Ev. S. Sacrem. n. 8.*
§. 8. Du Sacrifice de la Meſſe. *T. XI. Ep. D. de la Paſſion, n. 1. T. X. Ev. D. de la Quinq. n. 3. Ev. Vend. 3. Sem. Car. n. 8. T. XI. Ep. D. de la Paſſ. n. 2. 3. & 6.*
§. 9. De la Pénitence. *Sacrem. T. I. Inſtr. 4. ch. 5. & ſuiv.*
§. 10. De la Converſion. *T. X. Ev. Sam. 2. Sem. Car. n. 5. Ev. D. Sexag. n. 3. Ev. Jeudi des Cendr. n. 9. Ev. Vend. 1. Sem. Car. n. 3. Ev. Lundi 2. Sem. Car. n. 5. & 7. Ev Sam. 2. Sem. Car. n. 3. T. XI. Ev. Jeudi 4. Sem. Car. n. 5. Ev. Vend. 4. Sem. Car. n. 4. T. IX.*

Ev. 4. *D. Avent. n.* 10. *T. XIII. Ep.* 22. *D. Pent. n.* 2. *T. XII. Ev.* 10. *D. Pent. n.* 8. *T. XI. Ev. Jeudi de la Paſſion, n.* 1.

§. 11. De la difficulté de la Converſion. *Sacrem. T. I. Inſtr.* 4. *ch.* 8. *T. XIII. Ev.* 15. *D. Pent. n.* 11. *T. XII. Ev. jour du S. Sacrem. n.* 5. *T. XI. Ev. Vend.* 4. *Sem. Car. n.* 6. *Ev. Jeudi de la Paſſion, n.* 1. *&* 3. *T. X. Ev. Sam.* 2. *Sem. Car. n.* 4. *Ev. Merc.* 1. *Sem. Car. n.* 7. *Ev. Lundi* 2. *Sem. Car. n.* 8. *&* 9.

§. 12. De la fauſſe Pénitence. *Sacrem. T. I. Inſtr.* 4. *ch.* 10. *T.* 10. *Ev. Jeudi des Cendr. n.* 5. *& ſuiv. Ev.* 3. *D. Epiph. n.* 2. *T. XII. Ev. Lundi de la Pent. n.* 1. *Ev. du S. Sacrem. n.* 5. *T. XIII. Ep.* 22. *D. Pent. n.* 8.

§. 13. De la Contrition. *Sacrem. T. I. Inſtr.* 4. *ch.* 12. *&* 15. *T. XII. Ev.* 10. *D. Pent. n.* 8. *&* 9. *T. X. Ev. Jeudi* 1. *Sem. Car. n.* 3. *T. XIII. Ev.* 21. *D. Pent. n.* 6.

§. 14. De la Confeſſion. *Sacrem. T. I. Inſt.* 4. *ch.* 23. *&* 39. *T. IX. Ev.* 3. *D. Epiph. n.* 8. *T. X. Ev.* 3. *D. Car. n.* 4.

§. 15. De l'Examen de conſcience. *Décal. T. I. Inſtr.* 5. *Sect.* 1. *ch.* 8. *Sect.* 2. *ch.* 3. *art.* 12. *T. XIII. Ev.* 21. *D. Pent. n.* 2.

§. 16. De l'Abſolution. *Sacr. T. I. Inſtr. 4. ch. 28. & 15. T. XII. Ev. D. Pent. n. 9. T. XI. Ep. 4. D. Car. n. 9. T. X. Jeudi 1. Sem. Car. n. 5.*

§. 17. De la Satisfaction. *Sacrem. T. I. Inſtr. 4. ch. 26. T. XIII. Ev. 21. D. Pent. n. 4. T. X. Jeudi des Cendr. n. 9. Ev. Sam. 2. Sem. Car. n. 7.*

§. 18. Des Confeſſeurs & Directeurs. *Sacr. T. I. Inſtr. 4. ch. 25. Décal. T. II. Inſtr. 8. ch. 4. T. X. Ev. Vend. 1. Sem. Car. n. 3. T. IX. Ev. 2. D. Av. n. 1. Ev. de l'Epiph. n. 6. & 7.*

§. 19. De l'Extrême-Onction. *Sacr. T. II. Inſtr. 7.*

§. 20. Des Maladies. *Décal. T. II. Inſtr. 8. Sect. 1. ch. 6. art. 2. T. IX. Ev. 1. D. de l'Avent, n. 8. T. XIII. Ev. 18. D. Pent. n. 4. Décal. T. I. Inſtr. 7. Sect. 1. ch. 5.*

§. 21. De l'Ordre. *Sacr. T. II. Inſtr. 8. T. XII. Ep. 12. D. Pent. n. 6. T. XI. Ev. 1. D. Páq. n. 5.*

§. 22. Du Mariage. *Sacr. T. II. Inſtr. 9.*

§. 23. Des Devoirs des Peres & Meres. *Sacrem. T. I. Inſtr. 2. ch. 12. T. XIII. Ev. 20. D. Pent. n. 11. T. IX. Ev. D. Oct. de l'Epiph. n. 4. & ſuiv.*

§. 24. De la Vocation à un état. *Décal. T. II. Inſtr. 8. Sect. 2. ch. 6. T. X. Ev. Jeudi 3. Sem. Car. n. 7. T. IX. Ep.*

Noël point du jour, n. 8. Ev. 4. D. Epiph. n. 2. & 5. T. III. tr. 3. ch. 6. T. IV. tr. 2. ch. 7.

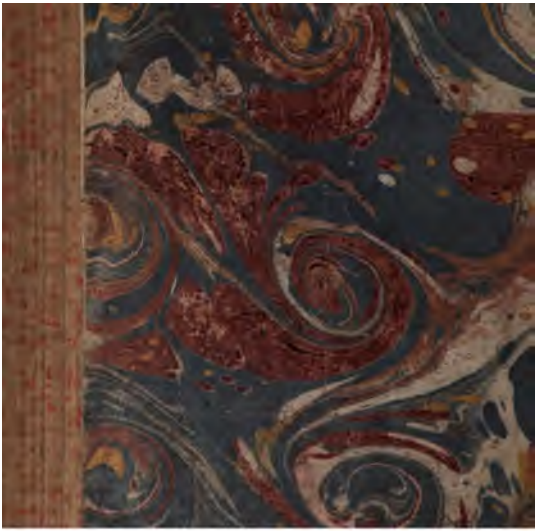
CHAPITRE XVIII. De la Priere.

§. 1. De la Priere considérée en elle-même. *T. IV. tr. 1. L. 3. ch. 3. tr. 2. ch. 9. T. III. tr. 3. ch. 4. T. IV. tr. 2. ch. 8. & 12. T. III. tr. 4. ch. 9. T. XI. Ev. Lundi 4. Sem. Car. n. 7. T. XIII. Ev. 18. D. Pent. n. 2. T. XII. Ev. 5. D. Pâq. n. 1. Ep. 4. D. Pent. n. 5.*

§. 2. Des Conditions de la Priere. *Tr. de la Priere, T. I. L. 3. ch. 1. & suiv. T. XII. Ev. Lundi des Rogat. n. 2. & 3. Ev. 6. D. Pent. n. 2.*

Fin de la Table des Textes.

F./ CERVEAU
Abbé R.



UNIVERSITY OF MICHIGA
3 9015 06386 8288